



Édition complète,
volume **073**

Rudolf Steiner
L'ENRICHISSEMENT
DES SCIENCES ACTUELLES
PAR L'ANTHROPOLOGIE

*Huit conférences publiques, tenues
à Zurich du 5 au 14 novembre
1917 et du 8 au 17 octobre 1918*

ÉDITION FRANÇAISE

Traduction et révisions
François Germani

État au 10 novembre 2023
Institut pour une tri-articulation sociale
Atelier francophone

Adresse en ligne du document :
<http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/SWA/073.html>



Prévu pour lecture à l'écran ou liseuses « e-ink », par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier (avec une bonne aiguille et un gros fil solide) puis massicoter (une bonne règle si possible métallique et un couteau très bien affûté, vont aussi)

Voir la page d'aide à l'impression : <http://www.triarticulation.fr/AM/AideImp.html>

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.

Nous consulter.

A propos des publications de l'œuvre de Rudolf Steiner sous forme de conférences

Les œuvres écrites et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925) constituent la base de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique.

Parallèlement, il a tenu de nombreuses conférences et cours entre 1900 et 1924, aussi bien en public que pour les membres de la Société théosophique, puis anthroposophique. A l'origine, il souhaitait lui-même que ses conférences, toutes tenues librement, ne soient pas consignées par écrit, car elles étaient conçues comme des "communications orales non destinées à être imprimées". Mais après que des transcriptions d'auditeurs incomplètes et erronées aient été réalisées et diffusées, il s'est vu contraint de réglementer la transcription. Il confia cette tâche à Marie Steiner-von Sivers. C'est à elle qu'incombaient la désignation des sténographes, la gestion des transcriptions et la révision des textes nécessaire à l'édition. Comme Rudolf Steiner, par manque de temps, n'a pu corriger lui-même les réécritures que dans de très rares cas, il faut tenir compte de sa réserve à l'égard de toutes les publications de conférences : "Il faudra seulement accepter que des erreurs se trouvent dans les modèles que je n'ai pas relus".

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), la publication d'une édition complète de Rudolf Steiner a été entamée conformément à ses directives. Le présent volume fait partie intégrante de cette édition complète. Si nécessaire, des indications plus précises sur les documents textuels se trouvent au début des notes.

Table des matières

I

ANTHROPOSOPHIE ET SCIENCE DE L'ÂME - Résultats de science de l'esprit sur les questions de l'âme humaine. - Première conférence, Zurich, le 5 novembre 1917..... 7

Influence de la manière de voir de science de la nature au cours du 19e siècle dans le domaine de la psychologie. Différentes voies du chercheur de la nature et du chercheur de l'âme. La science de l'âme comme question de conscience. Friedrich Theodor Vischer sur le chemin des lieux limites de la connaissance. L'illusion de principe de Bergson. Le s'approfondir dans le drame de la connaissance intérieure comme voie vers la formation d'"organes tactiles spirituels". La conscience imaginative conduit à des images/décalques de la réalité spirituelle. La connaissance inspirée et intuitive mène à l'expérience du devenir de l'âme et à la connaissance des vies terrestres répétées. La tentative tragique de Franz Brentano. Le "mnémonique" de Richard Semon comme confirmation en science de la nature des résultats spirituels-scientifiques.

Réponse aux questions après l'exposé 45

ANTHROPOSOPHIE ET SCIENCE DE L'HISTOIRE - Les résultats en science de l'esprit sur l'évolution de l'humanité et ses formes de culture. - Deuxième conférence - Zurich, 7 novembre 1917..... 32

L'histoire n'a en fait été considérée comme une science qu'au cours du 19e siècle. Voix critiques de Wolff, Schopenhauer, Nietzsche et Mauthner. Tentatives de traiter l'évolution historique de manière scientifique chez Herbert Spencer et Auguste Comte. L'éducation du genre humain" de Lessing. Le livre de Johannes Volkelt "Die Traum-Phantasie (La fantaisie des rêves)" comme point de départ d'une réflexion sur le monde des rêves. Importance du rêve pour une explication des sensations/sentiments, et de la vie du sommeil pour la naissance des impulsions de la volonté. Mauvaise interprétation de Herbart. Le psychologue Fortlage sur le lien entre la mort et la conscience. L'histoire en tant que science ne peut pas naître sans une conscience qui regarde/contemplative. Les indications de Jacob Burckhardt sur l'apparition simultanée de mouvements religieux. Eclairée par la science de l'esprit, l'énumération des faits devient une véritable science. La tentative d'Herman Grimm d'explication d'impulsions historiques. Gibbon comme historien de la décadence romaine. La prémonition d'Ernst von Lasaulx du déclin actuel, mais sa méconnaissance de ce qui croît et prospère. De l'éducation régressive du genre humain : par rapport à la vie humaine individuelle, la vie historique recule. Propos de Goethe sur l'histoire.

Réponse aux questions après l'exposé 98

ANTHROPOSOPHIE ET SCIENCE DE LA NATURE - Résultats en science de l'esprit sur la nature et l'être humain comme être de nature. - Troisième conférence - Zurich, 12 novembre 1917..... 61

Rapport de la science de l'esprit à la science de la nature. Depuis le XVIe siècle, apparition de tendances bien déterminées à la connaissance : observation de ce qui est purement sensoriel et factuel. Tentative de saisir l'humain lui-même selon la science de la nature. Essais de Rubner et d'Atwater. Présupposition tacite d'une "chose en soi" derrière les phénomènes. Nécessité de compléter la conscience de veille ordinaire par la connaissance visionnaire/contemplative. La théorie de l'évolution de Haeckel.



La réfutation/le contre-écrit d'Eduard von Hartmann. La réfutation par Oscar Hertwig de la théorie de l'évolution de Darwin. Le problème de l'antériorité de l'œuf ou de la poule. Rectification de la théorie actuelle de l'évolution par l'élaboration scientifique de la théorie des métamorphoses de Goethe. Manière de voir le sentiment et de la volonté par Theodor Ziezens. Référence au livre "Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)" qui vient de paraître. Présentation de la triarticulation de la structure corporelle de l'organisme humain. Réponse de Goethe à Albrecht von Haller.

Réponse aux questions après la conférence 152

ANTHROPOLOGIE ET SCIENCE SOCIALE - Résultats de science de l'esprit sur le droit, la morale et les formes sociales de vie. - Quatrième conférence - Zurich, 14 novembre 1917 90

L'utilisation de concepts et de représentations non conformes à la réalité dans la vie communautaire humaine peut avoir des conséquences tragiques. Les concepts de science de la nature ne suffisent pas. Le catéchisme postulé par Moriz Benedikt pour la vie sociale. Le concept fondamental du façonnement social de la vie : le concept de la liberté humaine ; son rapport avec la loi de la conservation de l'énergie. La vie sociale ne se construit pas selon les concepts de la conscience ordinaire, mais de manière extra-consciente, dans des impulsions qui ne peuvent être saisies que par des sortes supérieures de conscience : la conscience imaginative, la conscience inspiratrice et la conscience intuitive. La saisie des souvenirs subconscients par la psychanalyse avec des moyens de connaissance insuffisants. La nature du processus de mémorisation. C. G. Jung sur le concept de Dieu. La théorie et la politique de Woodrow Wilson. Dostoïevski sur l'âme de peuple russe. Les explications de Fritz Mauthner sur le droit. L'excellent livre de Roman Boos sur la convention collective de travail. L'anthropologie, une vision du monde développée par Goethe. Le nom de Goetheanum donné au bâtiment de Dornach.

II
UNE MANIÈRE DE CONNAÎTRE SUPRASENSIBLE EST ELLE À FONDER SCIENTIFIQUEMENT ? - Première conférence - Zurich, 8 octobre 1918.....117

Richard Wahle sur la philosophie. Les limites de la connaissance au sein de la voie de science de la nature et de la voie mystique. Représentations fausses sur la pensée chez Augustin et chez Descartes. Véritable nature de la pensée. La méditation en tant que renforcement de la pensée, la contemplation en tant qu'éclaircissement de l'état d'âme dans la vie onirique. L'élévation de l'imagination et de l'inspiration dans la conscience est la véritable intuition. Les obstacles qui se tiennent sur la voie de la compréhension de la science de l'esprit.

Réponse aux questions après l'exposé 246

L'ÉDIFICATION EN SCIENCE DE L'ESPRIT DE LA RECHERCHE SUR L'ÂME DE SES BASES JUSQU'AUX QUESTION-FRONTIÈRES IMPORTANTES DE L'ÊTRE-LÀ HUMAIN. - Deuxième conférence - Zurich, 10 octobre 1918.....137

Richard Wahle sur la théorie scientifique de l'âme. Tendances croissantes à remplacer l'étude philosophique de l'âme par une physiologie du cerveau et des nerfs axée sur la science de la nature. La science de l'esprit cherche à dépasser les pures coques de mots pour déboucher sur une recherche de réalité d'âme. L'endormissement et le réveil sont les points de départ de la science de l'âme dans la vie imaginaire renforcée et dans la discipline de la volonté. Le représenter. Clarification des énigmes de la vie



de sensation. Le représenter comme atténuation de la vie prénatale à puissance d'image , la volonté comme mourrir atténué. Pont vers la compréhension des vies terrestres répétées. Tentative de Brentano d'une science de l'âme.

Réponse aux questions après la conférence 287

CONNAISSANCE DE LA NATURE, SCIENCE SOCIALE ET VIE RELIGIEUSE À LA LUMIÈRE D'UNE FAÇON DE VOIR SELON LA SCIENCE DE L'ESPRIT. - Troisième conférence - Zurich, 15 octobre 1918..... 158

Sur trois malentendus concernant la science de l'esprit orientée anthroposophiquement : pourquoi la connaissance-esprit anthroposophique est-elle ni antisociale, ni non scientifique de la nature, ni irrégulière ? La théorie/l'enseignement des métamorphoses de Goethe et ce qui en découle. Science de la nature et religion doivent se compléter. La connaissance suprasensible conduit à des impulsions réellement pratiques pour le façonnement de la cohabitation sociale. Les concepts purement de science de la nature conduisent à un ordre social dis-harmonieux. La science de l'esprit ne forme ni sectes ni religions ; elle satisfait le besoin de vénération du divin.

L'HISTOIRE DES TEMPS MODERNES À LA LUMIÈRE DE LA RECHERCHE EN SCIENCE DE L'ESPRIT. - Quatrième conférence - Zurich, le 17 octobre 1918.. 178

L'histoire comme symptomatologie. Le danger de l'anthropomorphisme. Le XVe siècle comme tournant, percée de l'âme de la conscience. L'événement d'Avignon. La Pucelle d'Orléans. La réforme. A la place des idées universelles de la papauté et de l'empire médiéval pénètre l'élément national. Montée de la manière de penser de science de la nature comme nouvelle impulsion universelle. Le choix de Goethe en faveur de Geoffroy de Saint-Hilaire. Schopenhauer comme symptôme des pulsions de mort. Le présent se tieng face à un grand tournant des temps, qui apporte comme nouvelle impulsion rédemptrice la révélation du suprasensible. A l'époque de l'âme consciente, les résultats de la révélation suprasensible peuvent être compris. Nécessité de franchir le seuil.

Réponse aux questions après l'exposé 366

INDICATIONS..... 201

REGISTRE DES NOMS..... 212





ANTHROPOLOGIE ET SCIENCE DE L'ÂME - Résultats de science de l'esprit sur les questions de l'âme humaine. - Première conférence, Zurich, le 5 novembre 1917.

Influence de la manière de voir de science de la nature au cours du 19^e siècle dans le domaine de la psychologie. Différentes voies du chercheur de la nature et du chercheur de l'âme. La science de l'âme comme question de conscience. Friedrich Theodor Vischer sur le chemin des lieux limites de la connaissance. L'illusion de principe de Bergson. Le s'approfondir dans le drame de la connaissance intérieure comme voie vers la formation d'"organes tactiles spirituels". La conscience imaginative conduit à des images/décalques de la réalité spirituelle. La connaissance inspirée et intuitive mène à l'expérience du devenir de l'âme et à la connaissance des vies terrestres répétées. La tentative tragique de Franz Brentano. Le "mnémotique" de Richard Semon comme confirmation en science de la nature des résultats spirituels-scientifiques.

Réponse aux questions après l'exposé 45

Ce qui sera pensé ici dans cette conférence avec anthroposophie ne devrait pas⁰¹ être quelque chose qui résulte d'un mouvement sectaire ou d'un courant spirituel ou similaire, mais quelque chose de beaucoup plus général-humain : un courant spirituel qui se donne par une nécessité intérieure dans notre ère de la montée de la vision du monde de science de la nature au cours des derniers siècles dans la forme qu'a prise cette vision du monde de science de la nature, en particulier dans notre temps.

Mais en cela n'est pas à penser que cette pensée comme anthroposophie devrait⁰² se donner comme une conséquence logique, comme une quelque conséquence de jugement de conditions préalables de science de la nature ; mais cette anthroposophie est pensé beaucoup plus comme formation vivante, comme expérience, a se développer elle-même dans un âge qui doit penser selon la science de la nature pour beaucoup de questions de la vie, du monde. Plus comme un enfant vivant - si j'ai la permission de dire ainsi - de la sorte de représentation de science de la nature, car cette anthroposophie est pensée comme conséquence purement logique.

Maintenant, je dois toutefois m'efforcer de former un tout, très chers partici-⁰³ pants, avec ces quatre conférences qui devraient s'étendre sur les plus différents domaines de la science actuelle. Par conséquent, la conférence particulière sera peut-être pas un tout clôt en tant que telle, et je devrai beaucoup prier de tenir compte de cela.

[9]

Lorsque j'ouvre la série de conférences avec une discussion des relations entre⁰⁴ anthroposophie et science de l'âme, ainsi cela semble naturel aussi loin, oui, être évident, que l'anthroposophie, qui veut être orientée vers le monde spirituel, qui devrait chercher ses résultats de recherche à partir du monde spirituel, devra se faire tout d'abord tout particulièrement de l'ouvrage avec les affaires intérieures de l'humain lui-même, avec la vie de l'âme de l'humain. Cela d'un côté. Mais de l'autre côté, vient en considération qu'au cours des derniers siècles, en particulier au cours du 19^e siècle, ce qu'on appelle science de l'âme, psychologie, a reçu au fond un caractère complètement différent, qu'elle avait encore il y a peu de temps. La science de l'âme est, tout de suite par l'expansion de la pensée de science de la nature sur de nombreux domaines de la vie, devenue peut-être plus énigmatique, été plus remplie de toutes sortes d'énigmes de la vie qu'une quelque autre activité scientifique des temps modernes. C'était donc naturel pour les résultats grands, puissants de la recherche de science de la nature, que la pensée de science de la nature-méthodique, la façon de voir selon la science de la nature a pris dans une certaine mesure possession de tout ce qui repose dans



les domaines de la connaissance humaine. Ainsi, cela en est aussi venu que cette manière de voir de science de la nature, on pourrait dire, a étendu son pouvoir dans les temps récents sur le domaine de la vie de l'âme.

Maintenant, je voudrais du début corriger le préjugé, le malentendu qui veut si⁰⁵ facilement se dresser tout de suite en face de la recherche anthroposophique, qui pourrait consister en ne pas vouloir compter la science de l'esprit orientée

[10]

anthroposophiquement avec ce qu'a à offrir la façon de représenter selon la science de la nature à l'ère moderne de l'humanité. Au contraire, les conférences supplémentaires, que je j'aurai à tenir ici, montrerons tout de suite comment la science de la nature arrive en premier à son plein droit alors qu'elle fait l'expérience la forte justification dont elle peut faire l'expérience par l'anthroposophie, ou la science de l'esprit. Et dans une certaine relation, cela se montrera déjà dans l'examen du rapport de l'anthroposophie à la science humaine de l'âme. C'est un idéal justifié de la science moderne de la nature, que ce qu'elle considère comme un événement naturel, comme le contenu des processus naturels et des choses de la nature, elle le sépare de toute âme/animique/psychique, de mêler nulle part dans l'observation scientifique, dans l'expérience scientifique, quelque chose de subjectif - comme on l'appelle - qui vient de l'expérience de l'âme. Par cela seul, la pensée de science de la nature peut espérer que l'humain ne trouble pas l'image objective des faits de la nature par ce qu'il porte à l'intérieur de la nature (NDT : quelque chose) de ses tendances psychiques/d'âme, par ses expériences psychiques/de l'âme dans la nature.

C'est seulement naturel que sous un tel idéal la science de l'âme devait faire tout⁰⁶ particulièrement l'expérience d'une manifestation spécifique. Car ainsi que l'âme doit se placer au monde extérieur dans la connaissance scientifique de la nature, ainsi cette âme ne s'est pas placée dans les cours du temps précédents au monde extérieur. Qui a vraiment un sens pour se trouver dans la pensée scientifique, dans la conception du monde des siècles écoulés, celui-ci peut remarquer que, dans ces cours du temps précédents partout les humains, quand ils ont essayés d'expliquer et comprendre les faits de la nature ne séparaient pas purement ces faits de la nature de ce que l'âme éprouvait à ces faits de la nature,

[11]

que l'âme voulait se faire, disons, des représentations symboliques ou autres à ces faits de la nature. C'était, dans une certaine mesure ce que l'humain vivait à la nature, mélangé avec ce qui était fait objectif même de la nature. Mais parce que la science de la nature elle-même n'a pas été libre de maint (NDT: ou maintes choses) que l'âme a prêté par là, on est venu à l'égard de la science de l'âme en aucune situation ainsi pleine d'énigmes comme dans le présent. Qui a déjà attrapé manifesté dans la nature, et sorti avec les faits purement matériels de la nature, le psychique, celui ci pourrait aussi beaucoup plus tôt croire en ce qui concerne l'être-construit de l'animique/du psychique dans l'essence du monde spirituel à l'unisson avec contemplation de la nature et du monde croire apprendre quelque chose - beaucoup plus tôt que ce qui semble possible maintenant, où on contemple la nature de sorte que tout de suite tout « subjectif », tout animique reste de côté dans cette contemplation. Comment devrait-on alors avec une façon de voir de science de la nature qui voit tout de suite son idéal le plus



parfait d'exclure l'âme, qui donc doit développer des concepts, des idées, des méthodes fondées sur l'exclusion de l'âme, comment devrait-on alors avec ces méthodes passer maintenant dans l'âme et pouvoir reconnaître une quelque chose de cette âme ? Comment devrait-on alors pouvoir appliquer ce qu'on a appris à la science de la nature qui exclut, ce qui est de l'âme, à la contemplation de la vie de l'âme ?

Néanmoins, nous verrons dans la troisième conférence, comme tout de suite la ⁰⁷ physiologie, et aussi une science très riche d'avenir qui commence seulement à se conquérir les chaires universitaires à l'heure actuelle : la psychologie expérimentale, trouveront leurs bons fondamentaux, quand on trouve de nouveau la possibilité,

[12]

malgré l'idéal de la manière de voir de science de la nature d'arriver à une science de l'âme. Car, ce qui devrait être représenté ici cela se tient en aucune relation en refus vis-à-vis à ce qui des côtés de la science de la nature est destiné à la vie de l'âme comme une science auxiliaire. Au contraire ! Tout de suite, ce à quoi les laboratoires psychologiques des temps modernes aspirent, gagnera en premier, par un certain point de vue anthroposophique, sa correcte fécondité, sa correcte signification.

On peut maintenant se demander : Que veut en fait l'humain quand il se place ⁰⁸ vis-à-vis de la nature scientifiquement dans la forme comme la science de la nature le fait actuellement avec droit ? Qu'est-ce que veut reconnaître/connaitre l'être humain à la nature ? On pourrait parler des heures durant sur cette question ; seul je veux seulement évoquer brièvement, comment pourra y être répondu quelque peu.

L'humain développe certains besoins dans ce qui se joue au cours de la vie psychique/de l'âme, qui se donnent simplement par le fait qu'il se vit psychiquement en soi et a en dehors de lui le cours des faits de la nature. A partir de ces besoins se développe ce qui est la science de la nature. On veut se débrouiller dans l'âme elle-même avec ce que peut demander l'âme, avec ce que l'âme peut se soulever comme énigme, comme doute, lors de la contemplation de la nature. Et on veut voir la nature dans une image telle, que ce qui sera vécu comme cours intérieur des expériences émotionnelles/psychiques en nous, vienne à ses droits. C'est l'observateur en fait qui donne les directives, les tendances de la science de la nature. On a seulement besoin de se rappeler à une telle déclaration comme celle de *Du Bois-Reymond*, qu'il a faite à l'occasion de son célèbre discours « Sur les frontières de la connaissance de la nature » :

[13]

une connaissance de la nature est alors disponible quand notre besoin de causalité - donc un subjectif, quelque chose qui est fondé dans l'expérience humaine/le vécu humain - quand cela est satisfait. Mais cela suppose que cette expérience émotionnelle subjective, personnelle avec ses questions, ses doutes, se tienne comme une nature de sphinx vis-à-vis du cours extérieur des phénomènes de la nature, que ceux ci ne donnent pas dans leur premier aperçu ce que la vie de l'âme forme comme une image d'eux. Nous pouvons changer la première image qui se donne de la vision préliminaire par ce qui se déroule/se passe dans notre âme et recevons par cela tout de suite la science de la nature.



Pouvons-nous faire cela justement ainsi avec la vie psychique/de l'âme ? On ne se répond pas toujours suffisamment clair et exact à cette question . Pour le psychique, nous ne pouvons pas nous placer en demandant de la même façon avec la conscience ordinaire comme à la nature. Ce psychique se déroule en nous. Nous pouvons purement l'expérimenter, purement le vivre. Mais nous ne gagnerons rien quand, ce qui nous est déjà familier, nous l'articulons comme nous articulons la nature a la mesure des lois pour venir à une science de la nature. Ce vécu psychique comme il se produit dans l'être-là quotidien ordinaire, on peut le vivre ; mais il n'y a en fait en ce qu'on le vit ainsi, aucune raison de le traiter de la même manière que les faits de la nature. Ceux-ci mènent dans leurs moindres faits et gestes pour ainsi dire dans l'inconnu pendant que nous nous tenons immédiatement dedans l'expérience psychique. On doit déjà attirer à soi certains questionnements à la science de la nature, quand on veut appliquer vis-à-vis de l'expérience psychique une méthode similaire, comme c'est courant dans la science de la nature.

On pourrait dire maintenant : vis-à-vis de la nature, l'observateur est donné¹¹ comme personnalité extérieure évidente ; à l'expérience psychique n'est pas d'observateur en vis-à-vis.

[14]

Par conséquent, certaines personnes désespéraient absolument d'un moyen d'observer la vie psychique, parce qu'elles ne pouvaient pas se représenter comment la scission pourrait avoir lieu : qu'on a en même temps le cours de la vie de l'âme et est malgré tout l'observateur.

Mais c'est tout de suite ce paradoxe étrange, qui doit apparaître, laisser à nouveau se lever une science de l'âme qui peut se placer à côté de la science de la nature , j'aimerais dire, dans l'esprit des exigences de la science de la nature. La question après les observateurs de la vie psychique doit sérieusement, doit être prise en sa pleine signification et profondeur. Ce qui vit en nous, cet animique/ce psychique ne peut l'observer immédiatement. Lorsque le chercheur de la nature qui veut remplir l'idéal de la façon de voir de science de la nature dans le présent, dans sa manière de représenter particularise tout ce qui est âme, quand il laisse dans une certaine mesure entièrement se retirer le psychique, ainsi le chercheur de l'âme doit aujourd'hui aller le chemin tout de suite opposé : il doit maintenant rien particulariser/isoler des expériences psychiques , mais il doit faire entrer quelque chose dans ces expériences psychiques ; il doit pénétrer ces expériences psychiques avec quelque chose qui n'est pas là dans la conscience ordinaire. Le chercheur de l'âme doit aller tout de suite le chemin opposé ! Parce que la science de la nature est devenue grande sur son chemin, le chercheur de l'âme doit prendre ce chemin inverse. La grande question, la question pleine de signification se pose : Comment pourra être trouvé ce chemin ?

Là j'aurai maintenant à dire maints paradoxes. Mais je prie de prendre du recul la dessus, que ce qui apparut au cours de l'évolution spirituelle humaine, dans les premières heures de son apparition avait toujours un caractère paradoxal. Qu'on pense seulement aux grandes réalisations révolutionnaires de science de la nature elles-mêmes,

[15]

comme elles ont œuvrées sur les humains, quels doutes, quels procès, quelles



luttons, elles ont provoquées ! L'humain est beaucoup plus proche du psychique que de la nature. Pas étonnant quand aussi en rapport à la récente science de l'âme tant peut se donner de nouveau qui s'est donné lors des progrès de la recherche en science de la nature.

On doit être au clair du début à la science de l'esprit orientée anthroposophique-¹⁴ ment qu'on ne s'en sort pas avec la conscience qui emplit notre quotidien, qui est aussi ordinaire dans la recherche de science ordinaire de la nature, comme je l'ai déjà expliqué. La science de l'âme deviendra une question de conscience. Et comme telle question de la conscience j'ai traité cette science de l'âme dans mon livre paru il y a un an « Des énigmes de l'humain » : quand l'âme ainsi qu'elle se tient dans le vécu ordinaire à ses expériences propres, ne peut au fond rien savoir de ces expériences - quand elle peut seulement les vivre, comme on vit la nature extérieure, avant qu'on ait d'elle une image de science de la nature - ainsi cela indique déjà que cette âme doit se prévoir avec elle des changements si elle veut observer ses propres faits. Cela donnera maintes difficultés vis-à-vis de la manière de penser qui domine le présent. Cela va à ne pas toucher l'âme, à la laisser ainsi, comme pour ainsi dire, comme on dit quelque peu, on l'a obtenue « des mains de la nature elle-même », et rattacher dans la science à ce qui vit là en elle. Mais la science de l'âme devra remonter des forces de sources plus profondes qui sont cachés pour le vécu ordinaire, par lesquelles d'autres méthodes d'observation, d'autres sortes de représentations apparaissent qu'elles sont là dans la vie ordinaire.

[16]

Maintenant, je vais vite décrire en bref, ce qui doit se passer avec l'âme humaine,¹⁵ quand elle veut devenir un véritable observateur de ses propres vécus psychiques, mieux dit, quand elle veut éveiller l'observateur intérieur qui est caché en elle, afin qu'il puisse explorer son propre vécu. Avec la pensée, avec toutes les formes de représentation qu'on s'approprie à l'examen de la nature extérieure, on n'arrive pas à droit vis-à-vis du psychique. On arrive avec toutes ces représentations - comme on peut bientôt remarquer, tout de suite quand on lutte intérieurement avec la connaissance - pas du tout à sortir au-delà du cercle de fait qui se laisse saisir du regard selon la science de la nature; avec cela on ne s'approche pas du tout du psychique.

La chose devient différente à l'instant où on arrive aux points - je les appelle¹⁶ lieux frontières de la connaissance - auxquels l'être humain se tient d'abord doutant et se dit souvent : jusqu'ici, nous arrivons avec ce qui nous est une fois donné en tant qu'êtres humains en rapport à notre désir de connaissance; mais ici reposent des limites/frontières insurmontables ; dont on ne sort pas. - On a seulement besoin de voir comment les humains qui, tout de suite emplis de la manière de regarder de science de la nature des derniers temps, tentent avec leurs pensées de prospecter toujours de plus en plus profondément dans l'être-là, atteignant de tels lieux frontières de la connaissance. Je veux citer quelques exemples qui nous montreront comment celui qui lutte après la connaissance arrive là vraiment à des endroits particuliers de l'expérience de l'âme.

Comme premier exemple j'aimerais en mentionner un que j'ai trouvé chez un¹⁷ philosophe peut-être moins estimé, mais chercheur de la connaissance comme personnalité à estimer d'autant plus élevé : chez le célèbre esthéticien



Friedrich Theodor Vischer. Comme Vischer discuta l'intéressant petit livre de Volkelt sur « La fantaisie de rêve », là, avec toute l'énergie interne de la connaissance, il se lança la question : Quelle peut être la relation de l'âme humaine et du corps humain?

C'est une autre chose, si on se pose ce problème à partir de présupposés philosophiques, de concepts d'école, si on s'occupe avec cela seulement à la mesure de la raison ou si cela entre devant l'âme à partir d'un dur vécu de penser ainsi que vraiment cela se place devant l'âme comme à la façon d'un sphinx. D'une telle expérience anxieuse, - on voit cela de tout le contexte - l'ainsi nommé V-Vischer, Friedrich Theodor Vischer se posait cette question. Il dit : l'âme de l'humain, elle ne peut pas être dans le corps; mais elle ne peut aussi pas être ailleurs que dans le corps. - Une contradiction complète ! Mais une contradiction qui ne se donne pas traîné là logiquement, mais se donne à partir de la pleine pensée intérieure, une contradiction dans laquelle on lutte, une contradiction dans laquelle peut être le début d'un drame de connaissance intérieure. Et devant de tels drames de connaissance intérieure parce qu'ils mènent à l'expérience, on n'a pas la permission de reculer d'effroi quand devrait apparaître la vraie science de l'âme.

Avec cela, j'ai indiqué l'une des questions les plus importantes qui se posent dans les lieux frontières de la connaissance. Il y en a beaucoup. Du Bois-Reymond a parlé de sept énigmes des mondes. On pourrait citer des centaines et des centaines de telles questions petites et grandes. A ces questions on peut rester arrêté ainsi qu'on dise : la connaissance humaine s'étend jusque-là, plus loin on ne peut aller ! - Mais quand on se fait cet aveu, alors manque seulement le courage de la connaissance. Ce dont il s'agit est :

à de telles questions pouvoir rester debout avec la pleine vie intérieure de l'âme, ne pas regarder ces questions avec toutes les forces entières de l'âme à la mesure de la raison, mais de les pénétrer de vie et avoir la patience d'attendre ; si quelque chose se donne là comme une révélation de l'extérieur. Et cela se produit.

Qui ne veut pas répondre à de telles questions avec des concepts saisis d'avance,²⁰ qu'il a déjà, mais plonge dans une certaine mesure dans les vagues, que de telles questions amènent sur l'âme humaine, il vient à un vécu pleinement nouveau qu'il ne peut pas avoir dans la conscience ordinaire. Je peux m'exprimer sur ce vécu par une comparaison. C'est un vécu élémentaire de l'être-là de l'âme et un vécu élémentaire pour l'apparition d'une science de l'âme ou psychologie orientée selon l'anthroposophique. On doit seulement le prendre dans sa pleine réalité, pas dans son abstrait état de mort. Nous pensons - si la comparaison est maintenant plus ou moins justifiée ou non, il ne s'agit pas maintenant de savoir ce que cela devrait nous dire, elle nous dira -, nous pensons à un animal très inférieur, qui ne s'est pas encore formé un sens du toucher différencié vers l'extérieur que dans une certaine mesure avec son vécu, il attise seulement intérieurement en lui-même et butte contre les objets physiques autour de soi. Nous nous pensons en termes de la théorie de l'évolution, une telle vie se perfectionnant. Qu'est-ce qui peut apparaître là ? Ce qui est aux êtres inférieurs seulement un pousser sur les choses extérieures et un vécu intérieurement indifférencié de ces chocs, cela



se différencie au cours de l'évolution de telle sorte que le sens du toucher apparaît. La théorie de science de la nature de l'évolution, décrit la différenciation du sens de la vie absolument ainsi, j'aimerais dire, de l'être poussé par les choses, à l'être différencié par cet être poussé.

[19]

Ce qui se passe là extérieurement, physiologiquement, physiquement ma foi : l'évolution d'un sens différencié du toucher de la pure butée contre les objets extérieurs qui répétée sur pur domaines psychiques, quand on prend les choses pleines de vie, quand on arrive à de tels lieux frontières de la connaissance avec pleine, intérieure participation de l'âme. là on se sent a ces lieux frontières tout d'abord comme dans l'obscurité du monde spirituel, buttant partout. Que de telles questions apparaissent comme chez Vischer vous est comme une preuve : on vit dans un sombre être là psychique, fondé dans le monde spirituel, buttant au monde spirituel. Mais doit se différencier maintenant ce qui butte ainsi au monde spirituel !

Dans le véritable vécu de telles questions de frontières s'immisce, se manifeste ²¹ quelque chose dans l'âme, qui sinon n'est pas là, comme la perception, comme la perception des objets extérieurs par un sens différencié du toucher est là pour l'être qui n'a pas encore développé ce sens différencié du toucher, mais butte seulement aux choses. On doit arriver à vivre les questions de frontières, ces innombrables, tortueuses, frontières de la sorte du sphinx, pour savoir : les méthodes que nous pouvons gagner à la nature, les méthodes qui tout de suite remplissent l'idéal de la manière de voir de science de la nature, elles conduisent quand il s'agit du psychique – spirituel, seulement à un butte aux frontières; là, la vie doit pousser plus loin !

Et elle peut pousser plus loin. Cela peut seulement être un fait d'expérience. Ce ²² que je pense ici, cela entre devant l'âme du penseur racinant dans la science de la nature des dernières décennies seulement bien trop clair, seulement bien trop significatif. Car c'est en premier progressivement que le temps peut monter où par de patient se-trouver-dedans en ces questions frontières

[20]

de la connaissance que l'âme déploie vraiment son domaine de vie. J'ai énumérés des exemples de telles questions frontières dans le petit chapitre, sur ces questions que j'ai tout de suite écrit dans mon livre qui paraîtra dans les prochains jours, « Des énigmes de l'âme ».

J'aimerais mentionner comme exemple, une autre question frontière, telle ²³ qu'elle apparaît chez Friedrich Theodor Vischer, comme quelqu'un qui commence vraiment à vivre en soi le drame de la connaissance, arrive à ce que je viens justement de caractériser maintenant – quand aussi, comme Friedrich Theodor Vischer y aspirait, le temps n'était pas encore là, dans lequel l'âme pouvait passer à travers les frontières auxquelles elle se tient –, tâtant intérieurement, pas encore différenciée extérieurement dans le tâtonnement spirituel. Vischer dit là : « Aucun esprit, où aucun centre nerveux, où pas de cerveau, disent les opposants. Pas de centre nerveux, pas de cerveau, disons-nous, si ce n'était préparé à partir de dessous par d'innombrables étapes/niveaux ; c'est facile de parler moqueur d'un faire des rumeurs autour (NDT: Umrumoren) de l'esprit en granit et calcaire - pas plus dur que ce serait pour nous de demander, moqueur,



comment la protéine prend son essor aux idées dans le cerveau. A la connaissance humaine s'estompe la mesure des différences de niveau/d'étape. Cela restera un secret comment cela vient et approche que la nature, sous laquelle l'esprit doit quand même sommeiller, se tient là comme un parfait contrecoup de l'esprit que nous nous » - je vous prie de saisir de l'oeil la manière du discours ! - « faisons des bosses buttant à cela ; c'est une diremption d'une telle apparence de l'absoluité qu'avec l'être-autrement et l'être-hors-de-soi de Hegel, ainsi riche d'esprit la formule, quand même ainsi bien comme rien dit, la sécheresse de l'apparente cloison sera simplement recouverte. Une reconnaissance correcte de l'arête de coupe et de la poussée dans ce contrecoup, on la trouve des Fichte, mais pas d'explication pour cela ».

[21]

On ne peut pas avoir la description plus précise de cette vie de l'âme intérieure :²⁴ comme elle se sent tout d'abord heurtant le monde spirituel là, où elle vit ces questions de frontière, comme elle se rêve, se différencie de ce se heurter au monde spirituel à un véritable tact/toucher du monde spirituel, au lever d'un – pour utiliser l'expression goethéenne - organe spirituel. Comme Goethe parle d'yeux de l'esprit et d'oreilles de l'esprit, ainsi on pourrait dire que si au niveau le plus élémentaire, des organes spirituels de tact se lèvent parce qu'on se vit entrant dans ces choses. Cela est un véritable processus de vie, un véritable processus de croissance ; ce n'est pas une simple application de ce qu'on a déjà appris aux autres sciences ; mais c'est quelque chose qui est ainsi réel que le grandir de l'enfant, mais qui amène l'âme dans des régions qu'elle n'a pas vécu auparavant. Beaucoup se trompent aujourd'hui sur ces choses. Le célèbre philosophe Bergson, par exemple, s'adonne une erreur très principielle sur ce domaine. Bergson parle du fait qu'on ne pourrait pas englober le monde avec la raison démembrante/analytique (NDT : traduisant dans le contexte de fondé correctement la tri-articulation de l'organisme social, est à noté ici que cette "drei-glieder-ung" pourrait aussi se traduire "tri-membrement") qu'on ne pourrait en particulier, pas saisir la vie de l'âme avec la raison démembrante, parce que dans l'âme, parce qu'absolument dans l'être-là (NDT : Dasein) est partout du « devenir », partout « fluer », partout « vie ». Que croit Bergson ? Que ce dont il s'agit, est déjà là, qu'on peut le chercher avec les forces qu'on a déjà. Mais c'est la grande erreur. Là on ne trouve pas ce qui peut vraiment expliquer le psychique/l'âme, mais l'âme doit aller au-delà d'/par-dessus elle-même ; l'âme doit développer quelque chose qu'elle n'a pas. Elle ne doit pas croire que la vie qu'elle devrait explorer est déjà là, mais que cette vie doit en premier être atteinte.

[22]

Devant ce s'approfondir dans le drame de la connaissance de l'interne, beaucoup²⁶ – j'ai bien la permission d'utiliser l'expression - on en fait une grande peur. Ils croient entrer dans l'abîme de la subjectivité, dans l'abîme de l'individualité. Si, en effet, ils devaient entrer dans cet abîme, comme cela a été décrit maintenant, alors ils trouveraient que, en ce qu'ils font cela, ils trouvent intérieurement un objectif ainsi qu'on trouve l'objectif extérieurement quand on se tient vis-à-vis de la nature. C'est seulement une illusion quand on croit qu'un des humains trouve ceci, et l'autre cela, lors du vivre au travers du drame de la connaissance. Dans une certaine relation, les vécus individuels doivent être différents parce



qu'ils sont des aspects différents, des vues différentes de la même chose de différents côtés. Mais en ce qu'on prend des photographies de différents côtés d'une quelque chose, et que ces photographies sont différentes, avec cela n'est pas dit que la chose elle-même ne présente pas son objectif dans ces aspects. On ne doit pas prendre ce que le découvreur a remonté de son âme de cette manière, ainsi qu'on le prenne purement dogmatiquement, qu'on croit maintenant à la formulation particulière qu'il donne comme à un dogme ou une loi naturelle. Mais on doit être clair à soi : cela peut être ainsi subjectif par l'aspect particulier ce qui apparaît à travers les organes spirituels de tact - et quand les méthodes que j'ai maintenant données dans le principe sont développées plus loin, ainsi apparaissent des organes spirituels-psychiques de l'âme, qu'on peut comparer avec des yeux de l'esprit et des oreilles de l'esprit -, quand sur la base de la conscience visionnaire, ainsi je la nomme dans mon livre, « De l'énigme de l'humain », sera caractérisé le monde spirituel, alors aimerait ce que l'observateur décrit, être un aspect subjectif ;

[23]

mais en ce qu'on l'accepte, on se tient vis-à-vis de la réalité spirituelle comme on a une image réelle d'un arbre, même quand ce n'est que d'un côté. C'est ce qui devra tout de suite être compris dans ce domaine.

Quand l'humain va en cela au-delà de sa vie psychique-spirituelle, se donne ce²⁷ que je décris dans mon livre, « Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs ? », dans lequel vous pouvez trouver une description détaillée de ce que l'âme a à faire avec elle-même pour aller ainsi au-delà d'elle-même. Aujourd'hui, je pourrais évidemment seulement indiquer le principe. Si vous poursuivez dans une certaine mesure ce qui est présenté dans ce livre, vous trouverez pourquoi j'ai appelé les expériences/vécus, qui sont des expériences entièrement nouvelles vis-à-vis de la conscience ordinaire, d'abord imaginations et le niveau de conscience qui se développe là, la conscience imaginative.

Cette conscience imaginative n'est rien de fantastique. Elle a un contenu qui est²⁸ nouveau vis-à-vis de ce qu'on a connu auparavant. La « conscience imaginative » est un mot comme tant. Ce qui importe, c'est que dans les imaginations qu'on s'acquiert comme enrichissement de la vie de l'âme, est clairement exprimé qu'elles sont, maintenant disons, des images-reflet d'une réalité spirituelle, comme nos représentations ordinaires sont des images-reflet de la réalité physique extérieure.

Je vous ai décrit le processus par lequel, au premier niveau, l'âme va au-delà de²⁹ soi-même à ce qu'on appelle la connaissance imaginative. Avec cette connaissance imaginative, on vit effectivement dans un état qu'on doit décrire avec un mot paradoxal - qui, évidemment, ne peut être traité que dérisoirement selon les habitudes de pensées du présent :

[24]

on vit à l'extérieur du corps en ce qu'on unifie son âme avec ce qu'on vit ainsi. C'est de cela dont il s'agit ! Et, on apprend avant toutes choses à distinguer ce qu'on vit ainsi sans l'aide du corps : premièrement des perceptions sensorielles ordinaires qui sont gagnées au monde sensoriel extérieur ; mais aussi de tout cela que sont les visions, les hallucinations, les illusions.

Car cela devra toujours être retenu : le chemin qui a été évoqué ici conduit,³⁰



d'après la ligne tout de suite opposée, que le chemin qui peut être décrit comme un plus morbide, qui conduit à la vie illusoire, vers la visionnaire. Tout de suite qui se retrouve dans la vie imaginative, il sait que ce que nous percevons sensoriellement avec nos sens sains à la nature, que cela se tient spirituellement plus haut que tout ce qui peut venir devant notre âme par des visions, des hallucinations. En ce que nous adonnons à des visions, nous plongeons plus profondément dans notre pure corporéité, nous nous relions plus intimement à la corporéité, nous traversons la corporéité avec notre âme, ne nous en endons pas libre.

Quand, dans la troisième conférence, nous parlerons sur l'être humain comme un être de la nature, nous deviendra clair pourquoi les contenus des visions pourront être confondus avec les perceptions de l'esprit. Aujourd'hui, où nous parlons du vécu psychique, il s'agit de souligner nettement la différence : que le visionnaire descend dans sa vie du corps, mais celui qui aspire à des connaissances imaginatives se vit dans un pur psychique, par ce qu'il arrive dans un vécu indépendant du corps.

C'est, comme dit, une représentation paradoxale pour les habitudes de pensée du présent.

[25]

Celui qui aimerait arriver aujourd'hui au monde spirituel à partir de soubassements profanes/amateurs, de représentations de dilettantes, aimerait si volontiers s'imaginer ce monde spirituel d'après le modèle des perceptions extérieures, il aimerait si volontiers, - on voit cela au désastreux spiritisme, que pour lui, des faits spirituels viennent vers lui ainsi qu'un fait naturel par une expérience physique en laboratoire. Il aimerait saisir l'esprit. Mais ce qui nous vient dans la perception imaginative, cela ne se laisse pas comparer à quelque chose de saisissable. Je l'ai comparé dans le livre « Des énigmes de l'âme », - mais ce n'est pas la même chose, avec les représentations de souvenirs que nous croyons remonter du soubassement de notre vie psychique sur des vécus passés. La mineur, purement psycho-spirituelle, qu'ont de tels vécus de souvenirs, c'est la seule chose dans quoi l'esprit, dans lequel l'âme s'enracine, pourra absolument être vécu. Seulement que les imaginations, qui ainsi que des représentations de souvenirs montent dans l'âme, ne se rattachent pas au vécu dans le monde physique, mais qu'elles annoncent par leur propre contenu : on est entré dans un monde nouveau, spirituel, dans un monde qu'on n'avait pas connu avant. On doit d'abord se rendre familier de proche en proche avec la toute autre façon du vécu psychique/de l'âme, quand on n'a maintenant pas le soutien des organes corporels par lesquels on se crée/se procure des perceptions extérieures ; on doit s'habituer de proche en proche en premier dans cette vie.

Avant toutes choses : malgré que j'ai comparé ces représentations de la connaissance imaginative avec des représentations de souvenir, malgré tout ce qui apparaît comme imagination, ce qui est donc la reproduction d'une réalité spirituelle, une particularité à laquelle nous nous habituons très

[26]

difficilement, à savoir la particularité que plus parfaite est une telle perception spirituelle dans l'imagination, d'autant moins nous pouvons nous après que nous les avons eues nous rappeler d'elles. Nous sommes habitué de nous rappeler à ce



qui est passé par notre âme. Ainsi comme nous avons le vécu spirituel, ainsi cela ne nous génère pas immédiatement la force de souvenir ; mais le processus est un tout autre. Je l'ai décrit dans mon livre, « Des énigmes de l'âme ». Le processus est le suivant : quand on veut avoir une imagination déterminée, ainsi on doit se préparer à cela, on doit exercer l'âme, qu'elle développe intérieurement les forces par lesquelles l'imagination peut se révéler à elle. Nous pouvons nous rappeler de ce que fait l'âme, de ce que l'âme prévoit pour venir à l'imagination, de cela on peut se rappeler. Par cela, on peut rappeler à nouveau l'imagination. On peut donc, quand une fois on a eu une expérience spirituelle en connaissance imaginative, pas se rappeler sans plus à la même, mais on doit à nouveau faire toutes les préparations intérieures de l'âme; à elles on peut se rappeler. On peut se dire : tu as fait cela, tu as fait ceci ; fait-le de nouveau, alors tu reçois de nouveau le vécu. - Et seulement alors, quand nous réussissons de nous introduire dans la conscience ordinaire, dans la pensée ordinaire, à la mesure de la représentation, des images-reflet des imaginations, alors nous pouvons nous souvenir de cette image-reflet. Mais ce qui est vraiment l'imagination, cela doit toujours apparaître de nouveau, sinon c'est aucune imagination réelle.

Une autre particularité est celle-ci : les représentations que nous gagnons dans la vie extérieure seront formées par nous d'autant plus facilement d'autant plus souvent que nous les formons. Pendant que nous recevons là un certain exercice et que les choses passent dans nos

[27]

habitudes, ce n'est pas le cas lors du vécu de l'imagination, lors du vécu de véritables faits spirituels. C'est le contraire qui est le cas : plus souvent on veut avoir une imagination sous les mêmes conditions, d'autant plus elle deviendra indistincte. De cela provient la circonstance particulière, la circonstance assez paradoxale que des élèves de la vie spirituelle qui se donnent du mal pour arriver à certaines imaginations, ont de telles imaginations et sont alors étonnés de pourquoi elles ne se répètent pas. Là se perd même le don de rappeler la chose souvent déjà la deuxième et troisième fois, et il est alors nécessaire que des manifestations/cérémonies nouvelles et toujours renouvelées seront faites, afin que, ce qui nous fuit dans une certaine mesure en ce que cela s'est une fois présenté à nous du monde spirituel, nous le rappelions de nouveau vers en haut.

De tels exercices intérieurs psychiques, qui enjambent ces difficultés, vous les trouvez décrits dans tous les détails dans mon livre: « Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs ? », bien que ce soit seulement un bref abrégé de ce qui a été dit plus tard par moi sur ces choses.

Une particularité supplémentaire est qu'on peut seulement s'en sortir avec de telles représentations imaginatives quand dans la vie de penser comme de représentation, de sensation et de volonté que l'on s'est appropriée comme être humain jusqu'à cet entraînement spirituel, trouve des indices pour pénétrer les imaginations avec des représentations. Quand on ne fait pas soigneusement attention ici là dessus, on peut certes pas devenir morbide mais psychiquement confus et obscurci. On revient toujours à nouveau à se dire : maintenant tu expérimentes quelque chose de spirituel, tu ne peux pas encore le comprendre, tu n'as pas encore formé des concepts suffisamment profonds pour cela. - Alors, on doit



changer le chemin ainsi qu'on essaye de conduire plus loin sa représentation ordinaire, formée dans le monde des sens, pour comprendre à une occasion ultérieure, ce qu'on n'a pas compris auparavant.

Bref, je pourrais mentionner encore beaucoup de telles particularités, on fait des familiarités toutes sortes de choses, lesquelles sont frappantes, paradoxales, vis-à-vis du vécu de l'âme qui appartient à la conscience ordinaire. Mais alors en premier, quand on a arraché d'une certaine manière le psychique détaché du corporel, alors on se tient en premier dans le spirituel, dans le monde spirituel. L'expérience, la spirituelle, aucun ne peut la contester.

Avec ce que je vous ai décrit jusqu'à présent, on arrive à certaines vues/avis. On arrive à l'avis que, qu'en dehors du corps physique, qu'on porte à soi et qui est l'objet de l'anatomie et de la physiologie, absolument de la science extérieure de la nature, nous est vraiment propre ce que dans mes livres récents, de sorte qu'aucun malentendu n'apparaisse, j'ai nommé « corps de forces formatrices », alors que je l'appelais autrefois « corps éthérique ». C'est vraiment un deuxième élément qui est en nous et qui ne peut jamais résulter de la perception ordinaire, du vécu psychique ordinaire, mais peut seulement se donner quand ce vécu psychique progresse jusqu'à l'imagination. Car ce corps de forces formatrices n'est rien de spatial ; ce corps de forces formatrices est quelque chose qui ne vit que dans le temps, mais qui vit dans le temps ainsi que tout ce qui apparaît dans notre corps physique, disons, de notre naissance ou de notre conception jusqu'à notre mort, source/source de ce corps de forces formatrices. Nous portons un deuxième corps, un corps de forces formatrices en nous. Il deviendra une réalité, une réalité pour la conscience imaginative.

Mais nous n'irons pas plus loin avec cette conscience imaginative qu'à ce qui nous accompagne comme corps de forces formatrices - l'expression est paradoxale, mais cela ne fait rien - de la naissance jusqu'à la mort. On arrive plus loin, quand maintenant, vers ce qui a justement été évoqué, progressant encore d'une autre manière, l'âme revigorée intérieurement, renforcée intérieurement, quand maintenant, dans un exercice patient toujours renouvelé et renouvelé, on obtient un tout nouveau rapport à ce qu'on appelle la vie de représentations, la vie de concepts.

Représenter est pour nous dans la vie ordinaire quelque chose, par quoi nous nous réalisons les objets extérieurs. Quand nous avons une représentation, nous croyons : ce que nous pouvons posséder intérieurement d'un objet externe, nous le possédons justement ! Nous devons nous débarrasser/détacher de cela pour le domaine du vécu spirituel. Nous devons pouvoir nous mettre dans une certaine mesure dans la situation de pouvoir laisser se dérouler nos représentations comme des forces et des puissances internes combattant les unes contre les autres intérieurement en nous dans le drame interne de la connaissance. Nous devons, quand nous avons caractérisé une chose d'un côté, nous acquérir la nostalgie de la caractériser aussi du côté opposé. À ce stade, les expressions : matérialisme, idéalisme, spiritualisme, sensualisme et ainsi de suite, deviennent toutes des sortes de discours, parce que tous ces concepts, qui sont purement dérivés des réseaux conceptuels, s'avèrent justement comme des prises photogra-



phiques de différents côtés.

Nous apprenons à reconnaître qu'avec nos concepts sur le domaine spirituel,⁴¹ nous devons nous comporter comme nous nous comportons dans nos organes sensoriels sur le domaine sensoriel. Nous allons autour des objets. Nous ne contemplons pas les concepts comme des images-reflet, mais seulement comme

[30]

ce qui caractérise unilatéralement tel ou tel aspect (NDT : à partir) des choses.

De cela, l'investigateur spirituel développera tout de suite en soi l'impulsion à ca-⁴² ractériser les choses d'un côté, et les caractériser aussi de l'autre côté, du côté opposé. Il ressentira notamment une nostalgie de se former certaines représentations, et alors de les réfuter lui-même, de passer vraiment à travers cette lutte intérieure. Je donne là seulement quelques points de vue intérieurs de principe qu'on doit rendre vrais en croissant, quand on est arrivé au lieu frontière de la connaissance jusqu'à un certain point.

Alors, l'âme se développe plus loin. Elle parvient à développer cela en soi - et je⁴³ prie de s'abstenir de toute superstition ou préjugé - que j'ai appelé la connaissance inspirée dans mes livres. Dans un degré plus élevé, l'âme se détache du corps par cela et après la réalisation de cette étape de la connaissance, on est maintenant non purement en état de superviser ce qui accompagne notre être-là de la naissance à la mort comme un corps de forces formatrices dans la succession des temps, mais maintenant on est en état de contempler aussi du spirituel, qui est au dehors de notre corps, de la réalité spirituelle, comme les yeux physiques contemplent/voient la réalité physique. Dans la prochaine conférence, j'aurais à parler de la réalité spirituelle extérieure, et je veux d'abord indiquer ce que l'humain contemple/voit désormais, comme une réalité spirituelle, close en lui-même, avec cette connaissance inspirée.

Ce qui émerge là de la connaissance inspirée, cela ne vit pas dans notre être-là de⁴⁴ la naissance à la mort, cela a vécu avant nous, avant que nous soyons entré dans le corps terrestre par la naissance, ou disons, la conception ; et après que

[31]

nous serons entrés dans le monde spirituel par la mort, cela vivra avec nous. Cela s'est lié avec les masses héréditaires, qui nous reviennent physiquement des parents et des ancêtres (NDT Voreltern) ; qui imprègne ce physique. Pour la façon de voir ce qui de nous a précédé psychiquement/animiquement notre être-là physique, qui suit notre mort physique, on l'atteint vraiment par la connaissance inspirée parce qu'on atteint à une contemplation spirituelle qui atteint pleinement l'indépendante de ce corps physique. Le corps des forces formatrices est encore lié à cet être-là physique; il vaporise quand il sera séparé de cet être-là physique. Ce que la connaissance inspirée peut percevoir, qui ne vaporise pas, cela reste en soi, c'est ce qui va par les naissances et les morts. Sur le domaine de la connaissance inspirée, l'humain peut vraiment examiner objectivement sur ce qui le relie avec des mondes purement spirituels, ce qui travaille plein de force, ainsi qu'il devient *cet* humain, quand avec sa partie spirituelle se relie la masse physique de l'hérédité.

Et la troisième chose que vous obtenez est l'intuition. Avec cela n'est pas pensé le⁴⁵ non clair, qui sera habituellement décrit comme «intuition», mais ce que je veux maintenant évoquer. Ce qu'on peut atteindre en tant que troisième étape de la



connaissance spirituelle, on atteint cela quand on s'apercevra pleinement - cela se présentera à un moment déterminé dans l'évolution de l'âme - qu'on est un autre, qu'on a vraiment trouvé en soi un observateur intérieur par les efforts qu'on a fait à travers l'imagination et l'inspiration.

Là pénètre un significatif à l'intérieur de ce que j'ai appelé le drame de la connaissance. Là quelque chose pénètre, où on peut dire : on voit qu'à partir du spirituel

[32]

pas seulement notre corps physique est façonné avec, on apprend à voir que notre âme même, ainsi qu'elle vit en nous avec ses sensations, avec ses tendances, avec ses ambitions, avec ses affects, avec son caractère de volonté, qu'elle est devenu ainsi elle-même à travers des processus spirituels. Un coup intérieur du destin sera/deviendra le drame de la connaissance.

On aimerait avoir des vécus/expériences du/de destin dans la vie, qui vous laisse désolé à mort en une exaltation jusque haut dans le ciel, on aimerait vivre le pire et le plus joyeux : ce qu'on vit, quand on éprouve/vit le devenir pas seulement du corporel, mais du devenir de l'âme, c'est un coup du/de destin, un coup intérieur du/de destin qui, pour celui qui le vit pleinement dans le drame de la connaissance signifie plus que les vécus de l'être-là extérieur les plus hauts et les plus profonds, les plus joyeux et les plus douloureux.

Quand cela peut être ainsi, quand dans l'âme vraiment cette force intérieure peut provoquer le revirement, que ne lui apparaît pas seulement le corporel à partir du spirituel, mais que ce qui est d'âme soi-même à l'intérieur du devenir spirituel, alors pénètre la connaissance intuitive. Et alors est foulé le domaine qui englobe les vies terrestres répétées, la rétrospective à des vies terrestres antérieures et la certitude que cette vie terrestre se répétera. La connaissance s'introduit que la vie entière de l'humain consiste en une succession de vies terrestres avec des vies reposant là entre dans le monde spirituel de la mort à une nouvelle naissance.

Avec tout cela doit être lié que notre coup d'œil intérieur de l'âme/psychique sera dirigé sur quelque chose pour lequel il n'est en fait pas formé par le rapport à la nature extérieure. En rapport à la nature extérieure, nous demandons constamment après l'origine,

[33]

après les causes, mais nous n'arrivons pas correctement au spirituel. Celui qui s'ouvre ainsi au domaine spirituel comme je l'ai mentionné, à lui se révèle que dans tout croissant, tout prospérant, dans tout progressant, se développant, se place une évolution régressive, un effritement perpétuel de l'être-là, un perpétuel destructeur. Par conséquent, ceux qui ne voyaient pas au travers cela sous cette forme moderne, mais dans les formes dans lesquelles on avait su ces choses, ont dit : la connaissance spirituelle conduit à la porte de la mort. - On apprend à reconnaître que la conscience, le vécu spirituel, le vécu-esprit conscient peut seulement se présenter parce que se place dans le croissant, prospérant, dans le progressant de l'évolution ce qui effrite cet être-là ; et on apprend à reconnaître que la mort est seulement le grand événement d'une fois qu'on peut se penser partagé, dans une certaine mesure divisé en ses atomes, comme ce qui se passe continuellement en nous pendant que nous devenons *conscients* dans la vie cor-



porelle. Le savoir dans ce monde est un entrer dedans en petit de ce qui nous arrive d'un coup quand nous allons par la porte de la mort.

On apprend à connaître la parenté de la conscience avec le mourir. Et justement⁵⁰ par ce qu'on apprend la parenté de la conscience avec le mourir, par cela on apprend aussi à connaître comment cette conscience passe par la porte de la mort, comment la mort est tout de suite un réveil d'une autre conscience dans laquelle nous entrons quand nous déposons le corps physique, que dans une certaine mesure nous ne déposons que dans le but de la connaissance quand nous acquérons une connaissance imaginative, inspirée, intuitive.

[34]

On doit se trouver dedans, de penser sur sa relation au monde d'une manière entièrement⁵¹ différente de ce qu'on était habitué auparavant quand on veut se faire un véritable concept de la connaissance spirituelle. Avant tout, on doit perdre entièrement la foi/la croyance, qu'on peut trouver l'esprit n'importe comment, quand on interprète le monde matériel, quand on critique n'importe comment le monde matériel, quand on trouve des lois au monde matériel. Les lois qu'on trouve au monde matériel, elles valent seulement pour le monde matériel. On ne trouve pas l'esprit par *l'interprétation* du monde des sens ; on trouve l'esprit *dans* le corps physique au monde des sens ; mais on le trouve dans le vécu libre du domaine spirituel.

Je peux me rendre clair par une comparaison : quand nous lisons les séries de⁵² mots, les séries de lettres, ainsi nous ne les prenons pas ainsi que nous disons : là est une ligne verticale, là est une ligne horizontale ; nous n'interprétons pas les lettres, nous voyons par dessus la série de lettres et les séries de mots, et là se développe un contenu intérieur. Ce contenu n'a rien à voir avec une interprétation des lettres. On doit avoir appris à lire. Ce qui se développe chez le lecteur est quelque chose d'entièrement différent que ce qui repose dans les lettres. On ne peut pas chercher l'esprit, que l'on découvre à partir des lettres lors de la lecture, de la boîte du typographe. Justement aussi peu on peut trouver de la nature par l'interprétation de la nature la vie spirituelle. La vie spirituelle on peut seulement la trouver quand on élève l'âme au-dessus de soi-même et, par là, par cela s'écoule ce qui maintenant de l'esprit lui-même se dresse dans cette vie physique, aussi loin que l'âme se vit dans le physique entre la naissance et la mort.

Vous voyez, là une science de l'âme vient en l'état, laquelle peut bien se tenir à⁵³ côté de la science de la nature, parce qu'elle ne transfère pas du tout les méthodes sur l'âme/l'animique, qui sont formées à la nature,

[35]

mais parce qu'aussi elle ne reste pas debout à cette âme/cet animique/psychique comme elle le vivra dans l'être-là ordinaire, mais porte dans cette âme/cet animique, un objectif à partir duquel cet animique se vit, et à partir duquel le corporel est aussi né, comme nous le verrons dans la troisième de ces conférences.

Ce sont quelques indications, seulement les toutes premières, des indications élémentaires – en rapport à tout le reste je dois me référer à mes livres –, des indications, comment l'humain peut trouver ce qui repose en lui et qui est son éternité, comment cet enseignement sur l'âme/cette théorie de l'âme qui est orientée anthroposophiquement, conduit à nouveau l'humain à ce que vraiment maintenant n'a plus besoin d'entrer, ce qui est entré chez un chercheur du présent très



significatif mais supportant sa pensée tragiquement lors d'une très significative, chez le grand psychologue *Franz Brentano* décédé ici à Zurich en mars de cette année. Franz Brentano a vécu dans la recherche psychologique à l'époque où la pensée de science extérieure de la nature est montée. Il voulait appliquer la méthode de science de la nature, telle qu'elle est, sur la vie de l'âme. Mais on n'arrive pas plus loin avec cette méthode de science de la nature, qu'à comparer des représentations : comment des sensation veulent monté de l'âme, comment est l'attention, et ainsi de suite dans la vie physique externe. Mais Franz Brentano s'en plaignait dans son livre « La psychologie du point de vue empirique », dans le premier volume, qu'il a écrit, et qui est resté le seul, il se lamente de ce que la science de l'âme ne peut atteindre là, en ce qu'il dit : Qu'est-ce qui peut nous aider quand nous allons aussi correctement à l'œuvre selon la science de la nature, la comparaison de représentations, l'association de représentations, l'émergence du plaisir et du déplaisir et

[36]

ainsi de suite, quand les grands espoirs d'un Platon et d'un Aristote ne peuvent s'accomplir : que nous pouvons gagner de la raison par la science de l'âme dans la survie de la meilleure partie de notre être après avoir traversé la porte de la mort. - Franz Brentano se plaint qu'il ne peut pas se mettre à ces problèmes avec ses moyens. C'est étrange, comme il a lutté avec ces problèmes jusqu'à la fin de sa vie. La sincérité, l'honnêteté de sa lutte part tout de suite des circonstances tragiques que j'ai expliquées dans le troisième chapitre de mon livre, « Des énigmes de l'âme » dans ma nécrologie (NDT : Nachruf, lit., appel après, appel posthume) de Franz Brentano. Toujours de nouveau et à nouveau, il a promis la poursuite de sa « psychologie » après que le premier volume soit paru. Elle a été calculé sur quatre ou cinq volumes, au printemps de 1874, paru le premier volume, pour l'automne il a promis le second, alors dans de courtes périodes, les suivants : rien n'est paru de nouveau ! Il voulait maîtriser la vie de l'âme avec une méthode de science de la nature, il voulait aller à l'œuvre honnêtement et sincèrement. Aurait-il été à même de le faire, la méthode de science de la nature n'aurait-elle pas pendu comme un poids de plomb à ses forces de recherche, parce qu'il la comprenait mal, il aurait été capable d'entrer par la porte dans le vécu spirituel qui ressort quelque chose de l'âme qui ne peut pas être là, quand on a purement des méthodes de science de la nature. À la vie tragique de chercheur de Franz Brentano se montre comme à beaucoup d'autres personnalités du présent - mais chez lui parce qu'il était une nature si significative et en même temps intérieurement si fondamentalement honnête, particulièrement insistant -, comme tout de suite par les conquêtes de science de la nature une telle science de l'âme sera exigée avec une nécessité qui pourra seulement être atteinte par des expériences d'âme libérées du corporel.

[37]

Là pourront à nouveau pénétrer devant l'âme les grands problèmes qui avant toutes choses doivent occuper l'humain en ce qu'il dirige un coup d'œil sur sa propre vie de l'âme : le grand problème de la vie immortelle - en ce que nous saisissons la partie vraiment immortelle à travers de telles méthodes comme nous l'avons décrit - et aussi le problème de la liberté de la volonté, de laquelle nous parlerons encore dans ces conférences, les deux problèmes, qui sont tout de suite



les plus importants, les plus impératifs. Mais à en lire les psychologies des dernières décennies, ces problèmes sont complètement bannis, oui, disparus de la recherche psychologique, simplement pour les raisons qui ont été énoncées dans l'étude d'aujourd'hui.

Mais pas seulement qu'on arrive à ces grandes questions de l'âme ! Mais aussi ce⁵⁵ que le psychologue cherche, ce qu'il veut tout de suite rechercher par un approfondissement dans les méthodes apparues dans la manière de penser de science de la nature, cela aussi deviendra pleinement clair quand on peut le tracer du point de vue qui a été évoqué ici. La chose repose déjà ainsi : la science de la nature vaudra d'un côté, la science de l'esprit, la recherche de l'esprit de l'autre côté. Mais comme lors du creusement de tunnel, quand on a bien tout considéré, on creuse de deux côtés, on se rencontre au milieu, ainsi la recherche de l'esprit et la recherche de la nature se retrouvent ensemble, et donnent pour première une totalité de la connaissance recherchée par l'être humain.

Je veux seulement donner un exemple de comment aussi la psychologie ordinaire⁵⁶ pourra être conquise parce qu'on se rend dans ces domaines élevés, sur lesquels aujourd'hui a seulement été indiqué de manière élémentaire. Devant l'humain, quand il fait des recherches psychologiques, reposent des questions telles que celles

[38]

qui sont après le souvenir, après la mémoire. On pourrait désespérer quand on s'occupe du problème de la mémoire dans les psychologies ordinaires. Là, nous devient ainsi entièrement clair comment les lieux frontières de la connaissance sont là : l'humain se représente quelque chose, gagne une représentation d'une perception extérieure ; maintenant oui, cette représentation « descend/va en bas » dans l'élément psychique, « disparaît », ainsi dit-on, mais l'humain peut se rappeler plus tard à cette représentation. Où était-elle ?

Je ne veux pas m'étendre maintenant sur tout ce qui a été dit depuis des siècles⁵⁷ sur toutes ces questions. D'un côté, on dit : de telles représentations disparaissent en bas dans l'inconscient, puis alors à nouveau, remontent au-dessus du seuil de la conscience. - J'aimerais connaître quelqu'un qui est en état, quand il forme ces paroles, de les relier avec un sens ayant un contenu ! On perd immédiatement un sens quand on parle de ce « descendre » et de ce « remonter » des représentations. On peut parler de tout ; mais se le représenter on ne peut pas ; car cela n'exprime n'importe comment aucune sorte de réalité. Les psychologues plus physiologiquement orientés disent que des « traces » s'« enterrent » dans le système nerveux, dans le cerveau ; Ces traces "rappellent" alors ces représentation « renouvelées sur le devant ». On peine alors à expliquer comment la représentation qui est tirée vers le bas sera extraite vers devant de ces traces. Comme je l'ai dit, on peut désespérer à ce qui est là comme contenu des psychologies ordinaires. Combien de travail de recherche sérieux, noble et authentique sera orienté sur ces problèmes ! Ce travail de recherche sincère et véritable ne doit absolument pas être méconnu.

Mais la vérité est qu'aussi ce simple fait de la vie de l'âme se montre seulement⁵⁸ en premier dans la lumière correcte,

[39]

quand on le considère avec cette force de l'âme, qui a maintenant les organes de



l'esprit, qui maintenant vraiment du point de vue qui sera pris dans le monde spirituel, observe aussi la vie de l'âme ordinaire. Là on remarque : il n'est pas question qu'une représentation que j'ai maintenant « descende » n'importe où et « remonte » n'importe où. Le souvenir sera absolument mal représenté. Une représentation que je gagne maintenant par une perception extérieure et que j'ai maintenant, elle vit en moi absolument pas comme quelque chose de réel, mais comme image miroir que l'âme se forme par la réflexion/le reflet au/du corps. Nous parlerons de plus près de cela dans la troisième conférence. Et cette représentation vit seulement maintenant ! Quand je l'ai perdue de la vie de l'âme, alors elle n'est plus là. Il n'y a pas du tout cela : immersion et émergence de la représentation - et ainsi former des souvenirs. L'idée banale/triviale de la mémoire est déjà fausse.

Ce qui importe, c'est quand on a affiné la force/le pouvoir de l'âme pour le regard spirituel, ainsi on voit - comme on observe dans le monde extérieur, ainsi on peut observer cela dans l'esprit - que, pendant qu'on gagne une représentation par une perception, encore un autre processus se produit. Et ce n'est pas le processus de représentation, mais cet autre processus sub/sousconscient, qui se déroule/joue parallèlement au représenter, produit en nous quelque chose qui, en ce que j'ai la représentation, ne vient pas immédiatement dans la conscience, mais survit à cela. Si maintenant j'ai une représentation, ainsi apparaît un processus subconscient, et maintenant purement lié au corporel. Quand ce processus sera de nouveau rappelé plus tard par une quelque occasion, alors, en ce que l'âme jette maintenant un coup d'œil sur ce processus, qui est un purement physique, se forme à neuf la représentation. Une représentation rappelée/souvenue est une nouvelle représentation formée vers en haut des

[40]

profondeurs de la vie du corps, qui ressemble à l'ancienne, parce qu'elle sera appelée vers en haut par le processus subconscient qui s'est formé dans la vie corporelle. L'âme lit dans une certaine mesure l'engramme qui est enfoui dans le corps quand elle se rappelle à une représentation.

Ainsi, les représentations habituelles des psychologues seront déjà corrigées. On ⁶⁰ gagne la chose correcte au lieu de ce qui est entièrement mal représenté dans le vécu ordinaire. Et ainsi je pourrais parcourir l'ensemble de la psychologie, vous montrer à beaucoup de points comment, devant la véritable connaissance, ce que l'âme croit en fait avoir comme son vécu, s'avère être une illusion, comment on a des représentations complètement fausses à propos de cette vie de l'âme, comment celle-ci doit en premier se laisser corriger par ce que l'âme se libère du corps, et peut maintenant l'observer du point de vue spirituel.

Tout de suite par de telles représentations qui, d'un côté, dégagent vraiment la science à l'esprit et ouvrent le monde spirituel, de l'autre côté en premier ce qui sera gagné dans une recherche fidèle et diligente d'après la méthode de science de la nature aussi dans la psychologie expérimentale, dans la psychologie physiologique, sera pousser au bon endroit. Et à ces domaines, la science de l'esprit orientée anthroposophiquement ne se tient pas hostile en vis-à-vis, ni sans sympathie. Mais elle, elle sait que les méthodes ordinaires/habituelles qui seront gagnées à la nature extérieure peuvent seulement conduire non à des solutions dans l'expérience psychique, mais seulement à des questions, à de corrects



questionnements, elle pourra tout de suite rendre cela correctement fructueux par sa lumière, ce qui peut être gagné sur le chemin extérieur de science de la nature.

[41]

Comme le travail de la science de l'esprit orientée selon l'anthroposophie,⁶² comme on creuse un tunnel de deux côtés, creuse vraiment de l'autre côté de la montagne, se travaille en vis-à-vis de la science de la nature, peut aussi se montrer à un exemple supplémentaire. Dans le dernier temps, des naturalistes orientés selon Darwin sont venus à quelque chose de très intéressant que je mentionnerai bientôt. Avant, je veux encore mentionner que l'activité subconsciente, qui repose à la base de la mémoire, en ce qu'elle se développe parallèlement au représenter, est bien quelque chose d'autre, mais est familière avec ce qui repose dans les forces de l'hérédité, dans les forces de croissance. Les forces qui poussent en nous, sont familières de ces forces qui sont efficaces dans le subconscient, quand à une perception sensorielle nous nous formons une représentation et faisons appel aux dispositions dans le corporel qui seront lues plus tard, qui conduisent au souvenir. Grâce à l'observation psychologique véritable on arrive à une façon de voir claire sur la parenté des forces de mémoire avec les forces de l'hérédité et de la croissance. Il sera créé un pont - et nous allons parler encore plus clairement de ces ponts dans les prochains jours - entre le psychique-spirituel et le corporel.

Et maintenant, qu'on voit comment *Richard Semon*, le naturaliste orienté selon le darwinisme, dans un livre très intéressant, part des rapports d'hérédité, de l'apparition de traits héréditaires et arrive à rassembler ces forces d'hérédité avec les forces de mémoire ! Le naturaliste arrive donc à trouver les forces de l'hérédité parentes avec les forces de la mémoire. L'explorateur de l'âme vient à trouver les forces subconscientes, qui sont le fondement de la mémoire, parentes à celles de l'hérédité.

[42]

Ces choses se produisent entièrement indépendamment. Ce que Richard Semon a⁶⁴ décrit comme mnème dans son livre très intéressant, cela se rencontre avec la recherche de l'âme, qui est orientée anthroposophiquement, et qui se déploie sur l'étude/observation de ces domaines qui seront aussi explorés d'après les méthodes de sciences de la nature. Quand même de cela alors dans la troisième conférence.

Certes, déjà l'élémentaire que je m'étais permis de présenter aujourd'hui sur les succès d'un véritable vécu spirituel de l'âme, et par cela sur la fondation d'une nouvelle science de l'âme, cela doit paraître diversement paradoxal vis-à-vis des habitudes de pensée du présent. Mais quand cela est aussi absolument tout de suite le plus compréhensible à celui qui se tient dedans, ainsi aura bien la permission d'être dit qu'on aimerait seulement vraiment se laisser stimulé pas purement en une conférence, mais s'approfondir dans le cours sérieux de la recherche selon la science de l'esprit. On verra que les forces sont certes employées/utilisées d'une autre manière que sur le domaine de la science de la nature, mais que le chemin de la recherche de l'anthroposophie n'est pas moins sérieux, pas moins laborieux que celui qui sera développé des côtés de la recherche de science de la nature, quand aussi tout de suite ce qui est résultat chez la



science de la nature, doit être le point de départ chez la recherche de l'esprit. Nous arrivons/touchons aux concepts, aux représentations, aux lois naturelles, quand nous voulons explorer la nature. Nous partons de ce que les explorateurs de la nature/naturalistes vivent, nous amènera jusqu'aux lieux-frontière, quand nous voulons entrer dans la recherche de l'esprit et la recherche de l'âme anthroposophique.

Je pense ainsi que la psychologie, la recherche de l'âmes, qui prend pied sur l'an-⁶⁶throposophie, ne pourra pas être qualifiées/décrite comme opposante aux exigences légitimes/justifiées des manières actuelles de penser

[43]

selon la science de la nature. Au contraire : elle ne rejette/décline rien qui provient des recherches légitimes/justifiées de la science de la nature ; elle n'est nulle part opposante à cette science de la nature légitime ! Mais elle ne peut pas rester quelque peu debout à tirer de pures conclusions logiques de ce que la science de la nature donne déjà elle-même. La science de l'esprit ne signifie pas une telle philosophie, qui veut seulement tirer des conclusions logiques supplémentaires de la science de la nature. Non ! La science de l'esprit orientée anthroposophiquement doit déposer/faire un aveu plus élevé, l'aveu que de cette recherche de l'esprit ne doit pas provenir des sciences de la nature comme une conséquence logique abstraite mais comme un enfant vivant.

Et la foi, la foi plus forte que maint naturaliste qui rejette la recherche de l'esprit,⁶⁷ la foi plus forte en la recherche de science de la nature, l'investigateur spirituel l'a en ce que cette recherche de la nature est assez forte pas seulement pour conduire à ses conséquences logiques, mais est assez forte pour faire naître en quelque sorte à partir de soi-même un entièrement vivant, cela apparaît avec une force de vie propre, doit s'épanouir/prospérer par sa propre vie libre et doit être cela : la science de l'esprit promue elle-même par la science de la nature.

[44]

Réponse aux questions après la conférence à Zurich, le 5 novembre 1917

Plusieurs questions ont été posées au sujet des vies terrestres répétées.

68

01

Très chers présents ! Les questions qui ont été soulevées ici sont telles que beaucoup d'insatisfaisantes reste aux réponses quand on y répond brièvement ou bien, si on voulait y répondre de manière correctement satisfaisante, on devrait parler des livres entiers. Tout d'abord, la question est la suivante :

69

02

Quel but à la réincarnation ?

70

03

Oui, très chers présents, prise au fond la question après le but - je dois déjà donner à la réponse le caractère scientifique, sinon c'est seulement tourner autour du pot - tout de suite ainsi comme la question sur la raison - si maintenant la téléologie est justifiée ou non , là-dessus je ne peux m'embarquer -, une question qui jaillit dans le monde *physique*, a son sens à l'intérieur du monde physique. La réincarnation - quand on veut appeler ainsi les vies terrestres répétées, j'aime volontiers éviter les slogans, c'est pourquoi j'ai parlé aussi aujourd'hui de *vies terrestres répétées* -, mais la réincarnation est portée par des lois qui appartiennent aux mondes *spirituels*, qui ont leur signification dans le monde spirituel. Et à cela on s'habitue le plus difficilement : que, dans le passage du monde physique dans le monde spirituel, on doit changer, métamorphoser aussi ses concepts, que les

71

04



concepts qui valent pour le monde physique perdent leur importance et leur large portée, quand on entre dans le monde spirituel. Qui a commencé à connaître la nature propre du monde spirituel,

[45]

celui-là ne demande pas en fait, comme on demande après le but d'une machine, après le «but de l'humain», beaucoup moins après le «but de la réincarnation».

J'ai dit au cours de la conférence : la manière de penser qui sera gagnée à la main/en faisant référence à la science de la nature - c'est donc pour l'essentiel la manière de penser qui sera gagnée au monde physique extérieur -, elle conduit tout au plus aux interrogations correctes; mais on doit alors essayer de chercher à ramener les réponses du monde spirituel.

Maintenant, naturellement, qui demande quelque chose de tel : « Quel but a la réincarnation ? » -, celui-là se pense quelque chose en cela. Cela correspond à un certain besoin de savoir quelque chose, bien que la question après le but ne soit en fait pas applicable dans cette sphère, dont il s'agit là. Mais maintenant, je vous prie de considérer ce qui suit. J'aimerais dire que je dois rassembler les pierres de construction de la réponse aux questions. La science de l'esprit est justement quelque chose qu'on ne peut s'approprier aussi vite qu'un petit manuel, mais c'est quelque chose qui est vraiment un domaine très englobant.

Quand nous posons des questions dans la vie, ainsi nous pouvons procéder de telle sorte que nous allons dans une certaine mesure toujours à la fin avec les questions. Mais peut-être cela ne sera pas applicable dans tous les cas. Voyez-vous, une telle question, elle vous est posée cent et cent fois. J'ai souvent dit ce qui suit : il peut y avoir des humains qui veulent aller de Zurich à Rome, et ils veulent savoir le chemin. Oui, quand quelqu'un ne peut pas leur donner le chemin exact avec tous les détails ici à Zurich, ainsi ils ne veulent absolument pas aller à Rome. Mais il peut y avoir aussi des humains qui sont satisfaits

[46]

de savoir le chemin de Zurich à Lugano et qui sont alors satisfaits lorsqu'à Lugano, ils font l'expérience de comment ils arrivent de nouveau plus loin. C'est une comparaison. Elle veut dire ce qui suit : quand nous nous tenons dans *une* vie terrestre, ainsi est ce jeter un coup d'œil sur la vie terrestre suivante. Là dedans s'exprime un développement/une évolution. Nous gagnerons des choses dans d'autres vies terrestres que nous ne gagnons pas dans cette vie terrestre. Nous allons par des vécus qui nous apportent d'autres épreuves, d'autres expériences. Si nous pouvions répondre à toutes les questions dans cette vie terrestre, cette vie terrestre ne produirait pas la vie terrestre suivante !

Ainsi, il s'agit pour la science de l'esprit, si je devais déjà utiliser l'expression, de placer le *fait* de la réincarnation. Tout comme l'humain donne le but à la vie terrestre unique à partir de ses impulsions libres, ainsi il donne des buts consécutifs, dont l'un provient de l'autre, les vies terrestres répétées. Et il ne se concevra pas dans *une* vie terrestre toute l'étendue de l'être-là humain, qui va par les vies terrestres répétées. Les définitions qui veulent englober quelque chose, on s'en déshabitude absolument quand on entre dans la vie de l'âme véritablement spirituelle. Les définitions sont très bonnes dans la vie physique ordinaire ; dans la vie spirituelle, où tout procède d'aspects, là vraiment, quand quelqu'un exige juste des définitions, rappelle à l'exemple qui est donné dans la littérature grecque, où



il sera expliqué, ce qu'est une définition. Sur la question de comment on devrait définir un être humain, sera dit - on peut donc toujours définir à partir de signes particuliers -: un être humain est un être/une entité qui a deux jambes et pas de plumes. - Là, quelqu'un apporta la fois d'après un coq, qu'il avait plumé - comme « humain ».

[47]

Maintenant, je sais évidemment tout ce que la logique promet d'une définition ⁷⁶ correcte. Néanmoins, devant l'œil spirituel, les définitions se comportent comme ⁰⁹ des unilatéralités. Justement ainsi toutes les fixations d'objectifs, les fixations de causalités et ainsi de suite. La réalité est quelque chose dans quoi on se trouve, dans quoi on vit et tisse, mais qu'on n'enserrera pas avec des concepts unilatéraux. On trouvera les buts dans les vies terrestres se succédant. Ainsi que donc un contenu correct n'est pas là dans la question du « but de la réincarnation ».

Question : La réincarnation est-elle un produit de la représentation dans le spirituel ?

⁷⁷

¹⁰

Oui, très chers présents, on peut déjà dire cela, mais on doit prendre à/avec cela ce que j'ai montré dans mon livre « Des énigmes de l'âme » : les représentations telles qu'on les a dans la conscience ordinaire sont, ne sont en fait aucune véritables représentations devant le regard spirituel, mais ce sont des représentations paralysées (NDT : abgelähmte, en réalité un peu plus car paralysées à partir de quelque chose, particule « ab »), elles sont comme des cadavres des représentations. C'est l'étrange. Ce qui vit dans l'âme est largement plus que ce qui vient à la conscience dans la conscience ordinaire. Ce qui vit dans l'âme sera paralysé vers en bas, parce que ce ne pourrait être supporté par la conscience ordinaire, et vit alors comme un cadavre de représentation. D'où les concepts abstraits dans l'âme. Ce qu'on a là, ce n'est en fait qu'une image-miroir, c'est quelque chose qui se présente/apparaît et passe/disparaît, qui ne sera pas du tout rappelé/souvenu, comme je l'ai expliqué dans la conférence. Mais ce qui se tient là derrière, ce qui entre dans l'imagination, cette réalité spirituelle vivante, c'est ce qui passe à travers la mort et ce qui vit toutefois dans les forces de la réincarnation. Peut-être que ce sera la réponse à la question.

[48]

Question : La réincarnation est-elle une institution absolue à la mesure de lois, pas un résultat des forces formatrices ?

⁷⁹

¹²

Un résultat des forces formatrices est seulement la vie entre la naissance et la mort, respectivement la conception et la mort. Mais ce qui sera appelé ici réincarnation, se tient sous des lois spirituelles beaucoup plus élevées. Si c'est une « institution légitime/à la mesure de lois », c'est difficile de répondre ; elle est juste un fait. Les vies terrestres répétées sont un fait. « un résultat des forces formatrice ? » L'humain s'approprie en premier le corps de force formatrices quand il va comme une âme vers la conception ; il le dépose aussi de nouveau après la mort ; le corps de forces formatrices - comme je l'ai expliqué dans la conférence - n'est rien d'éternel. Mais les forces qui viennent en considération quand sera parlé des lois de la réincarnation, sont de telles qui ne rentrent/pénètrent pas du tout, pas seulement pas dans la conscience-je, mais pas du tout dans le domaine du monde physique ordinaire.

Voyez-vous, là pourrait déjà s'ouvrir le chemin sur ce domaine pour de nom-

⁸¹

¹⁴



breux humains, quand on chercherait seulement de la manière correcte. Il s'agit - comme je l'ai déjà indiqué pour des choses particulières - de ce que les vécus dans le monde spirituel œuvrent paradoxalement vis-à-vis des vécus de l'être-là ordinaire, que dans beaucoup de relations les choses que l'on vit quand on entre dans le monde spirituel œuvrent tout autrement vis-à-vis des choses du monde physique. Et là on doit dire : l'humain, parce qu'il établit son patrimoine de représentations d'après les expériences de la vie naturelle, des événements naturels, vient à peine avec ses concepts par dessus des représentations de l'espace/spatiales. Une connaissance de soi plus exacte, vraiment

[49]

honnête montre combien l'humain ne sort pas par dessus les concepts d'espace/spatiaux. Car voyez-vous : les représentations de temps, à quoi les gagne-t-on ? En fait, de représentation d'espace ! Les changements d'espace, les changements de lieu/de position du soleil, de la lune, l'aiguille de l'horloge, même chez nous, de ceux-ci nous gagnons en fait les représentations du temps. Mais ce sont en fait des représentations d'espace que nous avons là. Mais le spirituel, dans sa forme la plus basse comme corps de forces formatrices vit déjà dans le temps. Là on doit déjà avoir une réelle représentation du temps !

Mais il y a peu de gens aujourd'hui qui se procurent une représentation réelle du temps. Et encore moins, on se procure une représentation réelle des différentes vitesses - donc maintenant, pas les temps, mais les vitesses -, qui prévalent/règnent dans l'animique-spirituel. Notre vie de l'âme/animique repose sur ce que, par exemple, le penser, le représenter, se déroule avec une tout autre vitesse que le sentir, et celui-ci, à nouveau, avec une toute autre vitesse que le vouloir. Ces choses - qui intérieurement, dans la vie de l'âme, sont différentes vitesses stratifiées les unes dans les autres - provoquent tout de suite l'apparition intérieure de la conscience. La conscience apparaît seulement là où une quelque chose se gêne. Par cela la conscience est même parente avec la mort : parce que la mort gêne la vie. Mais absolument : quelque chose se gêne ! C'est pourquoi par exemple, la représentation bergsonienne est si fautive qu'on doit voir partout sur la vie et sur le mouvement ; pendant qu'on arrive à l'essence du mouvement, quand on entrave le mouvement, vient à l'essence de la vie quand on voit comment la vie sera saisie par la mort. C'est autre chose que saisir la vie, de pénétrer dans l'essence/l'être de la vie.

[50]

Ces choses conduisent à considérer que la légité elle-même deviendra quelque chose d'autre, quand on entre dans la vie spirituelle, ce qui est très inconfortable pour beaucoup d'humains. A cause de cela ils ne saisissent pas du tout le courage de pénétrer dans le monde spirituel avec leurs concepts et leurs idées : parce que ces concepts et ces idées doivent changer ! Quand on recherche vraiment spirituellement, on apprend au fond très bien cela. Je parle peu volontiers de choses personnelles, parce que le personnel n'a pas beaucoup à faire avec l'objectif. Mais il y a bien des années déjà, une question importante me vint, qui est devenue fructueuse pour moi dans un certain domaine : *Herbart* et d'autres psychologues ont appliqués l'arithmétique, les mathématiques à la recherche de l'âme; Ils ont essayé de calculer des faits psychiques/de l'âme. *Eduard von Hartmann* a alors même essayé de calculer des faits à prendre moralement en ce qu'il entreprit de



fonder mathématiquement le pessimisme ; d'un côté, le côté-devrait/débit de la vie, il l'a comptabilisé comme vécu de plaisir, sur le côté-avoir/crédit toutes les expériences de déplaisir et a dit alors : le bilan donne un excès de déplaisir - donc la vie est mauvaise.

J'ai montré que tout le compte est absurde/insensé. Vous pouvez trouver cette preuve dans le chapitre correspondant de ma « Philosophie de la Liberté », qui est écrite en 1894. Quand on veut parler ici de facture/de compte, ainsi on doit faire le début du calcul tout différemment. Il est à faire ainsi qu'on ne fait pas une soustraction, une soustraction menant au bilan, mais qu'on écrit/note une division, une fraction, qu'on écrit comme numérateur ce que l'on éprouve de plaisir, de joie et d'élévation dans le cours de sa vie, et comme dénominateur toute douleur, toute souffrance. Regardons cette fraction. Quand la vie ne paraîtrait plus valant être vécue ?

[51]

Quand le dénominateur serait nul, pas de douleur du tout serait là, ainsi la valeur serait infiniment grande. Mais le dénominateur doit devenir infiniment grand quand la fraction devrait avoir la valeur nulle. Cela signifie : en premier alors la vie ne semblerait plus valoir être vécue quand les douleurs seraient infiniment grandes. La décision sur cela nous donne aucun compte abstrait, mais la décision nous donne la vie elle-même. La vie calcule comme ça !

Quand on voit sur des événements psychiques/de l'âme, ainsi on ne peut pas faire ainsi le rapport du calcul à l'événement psychique comme Herbart ou comme Hartmann dans ce cas. Mais, la vie donne le résultat, et quand alors on arrive en haut dans les mondes spirituels, ainsi le résultat se divise/partage l'un de l'autre : une somme en terme d'une somme, une fraction en numérateur et dénominateur. On arrive tout de suite dans l'inverse. Pendant qu'on a là dans la vie physique, les termes de somme particuliers et les numérateurs et les dénominateurs et reçoit alors le résultat, c'est l'inverse : dans le vécu spirituel, le résultat est là; ce sera vécu, et les éléments particuliers vont dans le monde spirituel, qui conduisent au résultat. Vous voyez donc : on doit repenser fondamentalement beaucoup de représentations quand on veut franchir le seuil entre le monde physique et le monde spirituel.

Peut-être que de telles déclarations, que j'ai attaché à cette question, peuvent quand même susciter chez vous la représentation que vraiment cette science de l'esprit n'est pas quelque chose qui est ainsi secouée de la manche ou mis bas à partir de la fantaisie, mais qu'elle est quelque chose qui déjà vraiment - comme je l'ai dit dans la conférence - ne sera pas élaboré avec moins de force que dans quelque autre travail scientifique. Seulement vous vous tenez sur un autre domaine. Ainsi qu'on doit dire : il y a du conforme à la loi/à la légité dans ce déroulement

[52]

qui sera exprimé par les vies terrestres répétée. Mais la nature de cette légité, on doit en fait se la créer en premier. C'est pourquoi j'ai dit qu'il ne s'agit pas d'interpréter les phénomènes de la nature, mais de ce qu'on se dresse véritablement par dessus les phénomènes naturels et vive libre le spirituel en soi. Avec cela, j'ai répondu à la question.

Maintenant, une question étrange - étrange après cette conférence : « Quels sont les or-⁸⁷



Oui, on n'a pas la permission de se représenter là dessous quelque chose de sensoriel. J'ai mis en avant de manière aigüe qu'il s'agit de quelque chose de psychique-spirituel, qu'on peut seulement comparer qu'avec ce qui s'anime dans la mémoire. Donc, quand on veut répondre ainsi à cette question de telle sorte qu'on recherche au sous-concept «organe tactile spirituel», un sur-concept qu'on connaît déjà, alors on n'arrivera pas correctement à cette question. Mais on doit justement se faufiler à travers ce qui a été montré : l'âme butte à des frontières, se différencie et développe des « organes tactiles spirituels », qui sur le domaine psychique-spirituel peuvent être comparés, avec les organes tactiles/du toucher dans le domaine physique, ainsi que des « yeux de l'esprit » et des « oreilles de l'esprit » avec des yeux physiques et des oreilles physiques.

Question : y-a-t-il des définitions claires de ce qu'on comprend sous « foi/croyance » ?

Maintenant, si je voulais être complet, je devrais naturellement vous donner une histoire linguistique du mot «foi», et partant alors de là, développer les différentes formes de foi. Mais j'aimerais dire ce qui suit : dans nos temps modernes, le mot « foi » a conservé le sens limité obtenu de tenir-pour-vrai à partir de raisons subjectives, donc une connaissance qui en fait n'est aucune connaissance, mais seulement un substitut subjectif pour une connaissance. Cela n'a pas été compris en tout temps sous «foi». Si on veut comprendre de quoi la représentation de la foi est en fait apparue, ainsi on doit se reprocher ce qui suit.

Comme j'ai seulement indiqué/évoqué dans la conférence d'aujourd'hui, l'âme était autrefois liée avec la réalité d'une autre manière. Ainsi isolée, l'âme a en premier d'elle-même une réalité de nature dans les cours récents du temps. Dans ces temps anciens, où l'âme était encore plus liée avec la réalité spirituelle et avait développé une conscience intérieure de contenu psychique d'autre sorte que doit être l'actuelle moderne anthroposophique, là on savait que quand on tenait quelque chose pour vrai, ainsi ce n'est pas purement une attitude théorique, mais dans ce tenir pour vrai est en même temps une force de l'être. Quand j'ai un idéal et crois à mon idéal, ainsi cette croyance à l'idéal n'est pas seulement le faire-présent de l'idée de l'idéal dans la conscience, mais une force spirituelle se lie avec l'idéal. Et ce lien d'une force de l'âme avec l'idéal appartient, du côté de l'humain, à la réalité. On travaille avec à la réalité. C'est donc un déploiement positif de forces, qui repose dans la « foi ».

Dans le livre intéressant de *Ricarda Huch* : « La foi de Luther », le concept de foi vient sur le devant de manière correspondante. Là, le concept de foi est à nouveau trouvé non purement comme un tenir-pour-vrai, mais comme un se-relier-avec-le-devenir-réel ; ainsi que, comme j'aimerais le dire, en ce qu'on se tient dans la force de la foi, on a en soi quelque chose comme le germe que la plante a en soi,

[54]

qui n'est pas encore une véritable plante, mais a la force de devenir une plante réelle.

Ce n'est pas une image reflet de connaissance, que l'on aurait voulu avoir dans la foi, mais c'est un élément de représentation qui se lie avec une force réelle, ainsi qu'on se tient dans la réalité avec la foi. Et même si quelqu'un voulait prétendre



que la foi ne lui apporte aucune connaissances, ainsi il devrait encore admettre malgré cela, quand il applique le concept de foi de cette manière, que ce que ce concept de foi contient comme réalité le place dans la réalité. - Ce sont ainsi des petites ébauches, des esquisses.

[55]

ANTHROPOLOGIE ET SCIENCE DE L'HISTOIRE - Les résultats en science de l'esprit sur l'évolution de l'humanité et ses formes de culture. - Deuxième conférence - Zurich, 7 novembre 1917.

L'histoire n'a en fait été considérée comme une science qu'au cours du 19e siècle. Voix critiques de Wolff, Schopenhauer, Nietzsche et Mauthner. Tentatives de traiter l'évolution historique de manière scientifique chez Herbert Spencer et Auguste Comte. L'éducation du genre humain de Lessing. Le livre de Johannes Volkelt "Die Traum-Phantasie (La fantaisie des rêves)" comme point de départ d'une réflexion sur le monde des rêves. Importance du rêve pour une explication des sensations/sentiments, et de la vie du sommeil pour la naissance des impulsions de la volonté. Mauvaise interprétation de Herbart. Le psychologue Fortlage sur le lien entre la mort et la conscience. L'histoire en tant que science ne peut pas naître sans une conscience qui regarde/contemplative. Les indications de Jacob Burckhardt sur l'apparition simultanée de mouvements religieux. Eclairée par la science de l'esprit, l'énumération des faits devient une véritable science. La tentative d'Herman Grimm d'explication d'impulsions historiques. Gibbon comme historien de la décadence romaine. La prémonition d'Ernst von Lasaulx du déclin actuel, mais sa méconnaissance de ce qui croît et prospère. De l'éducation régressive du genre humain : par rapport à la vie humaine individuelle, la vie historique recule. Propos de Goethe sur l'histoire.

Réponse aux questions après l'exposé 98

Il est étrange que l'histoire comme science est apparue en un temps, qui - a voir ⁰¹ plus exactement on remarque cela - était en fait le moins approprié à donner forme de science à l'histoire. C'est pourquoi je suis dans une quelque autre situation qu'avant-hier avec les explications d'aujourd'hui, là où je voulais tirer les fils de l'anthropologie à la science de l'âme. Chez la science de l'âme, la psychologie, il s'agit, alors que la pensée de science de la nature des temps récents éclata dans l'évolution de l'humanité, de déployer dans une certaine mesure le domaine de la façon des représentations de science de la nature sur les manifestations de l'âme. Il s'agissait de dominer/conquérir le domaine des manifestations de l'âme, qui, en des temps précédents, a été élaboré autrement, a été pensé autrement, par la méthode de science de la nature. Cela pour la raison que dans ces temps récents, chez beaucoup, qui étaient avant tout appelés à élaborer la science, est apparu de manière justifiée que l'esprit qui règne dans la recherche de science de la nature, serait le seul véritablement scientifique.

Maintenant on doit dire, en ce que la sorte de façon de voir de science de la nature a été appliqué sur la science de l'âme, elle s'est malgré tout activée à quelque chose qui est un donné. ⁰²

[56]

Quand aussi la vraie science de l'âme, comme nous avons vu avant-hier, doit arriver à de toutes autres sortes de recherches, ainsi l'objet de la recherche de l'âme est, pour la méthode de science de la nature, dans une certaine mesure aussi donné immédiatement dans l'humain.

Cela semble entièrement autrement en rapport à la science de l'histoire. Et en ce qu'on tente de rendre attentif sur les faits presque paradoxaux qui viennent en considération ici, on doit indiquer sur ce qui est en fait peu familier, au moins peu réfléchi, que ce qu'on nomme science de l'histoire n'est pas une très vieille chose. ⁰³

Au 18e siècle, ceux qui ont imprimés et représentés le concept de science, n'ont ⁰⁴ pas encore, par aucun chemin, laissé valoir l'histoire comme une science. Au fond, la science de l'histoire est une création du 19e siècle. Avec cela elle est en fait apparue en un temps, dans lequel tout de suite les méthodes de science de la nature ont été amenées à la reconnaissance dans une floraison particulière. De l'art et la manière dont on se tient à l'histoire aujourd'hui, on ne se tenait pas encore au 18e siècle. Je veux seulement mentionner une expression caractéristique



du philosophe Wolff sur l'histoire, encore du 18e siècle, une expression qu'on pourrait attribuer à beaucoup, qui là certifie que cette fois là parmi les gens scientifiques, l'histoire valait comme un enregistrement d'événements, mais pas comme une quelque chose qui mérite le nom de science. Wolff disait au 18e siècle : « Parce que les écrits historiques racontent purement ce qui s'est passé, ainsi on n'a pas besoin de beaucoup de raison et de réflexion pour lire ceux-là ». Des méthodes d'explication, des méthodes par lesquelles des rapports et de l'ordre devaient venir des

[57]

successions des faits historiques, cela devint en fait en premier démarche et donc au cours du 19e siècle.

La façon de voir que l'histoire par sa nature, par son être ne pourrait pas du tout être une science, est malgré tout parmi les gens, qui se sont toujours de plus en plus habitués dans la manière de penser de science de la nature, venue à l'expression la plus radicale chez *Fritz Mauthner*, qui donc est devenu familier/connu par ses études critiques de la langue, par un grand « Lexique de la philosophie », qu'il a écrit dans les dernières années. Qui lit dans ce lexique l'article « histoire », qui veut être ainsi écrit correctement à partir de la conscience, que seulement sur le domaine de la connaissance de la nature une « science » est possible, qui lit cet article sur « histoire » trouvera que, de manière radicale à ce qu'on nomme histoire, est dénié le caractère d'une science, qu'il sera même placé quelque chose de paradoxal, après qu'on a amené les connaissances de la nature à des méthodes telles, particulièrement marquées, de laisser l'histoire valoir à côté comme une science.

Déjà un des états principaux auquel le penseur selon la science de la nature moderne rajuste ses concepts de science, n'est pas pertinent pour ce penseur selon la science de la nature vis-à-vis de l'histoire : que veut le chercheur sur la nature, en ce qu'il cherche ? Il veut aujourd'hui principalement amener les conditions sous lesquelles une quelque manifestation de la nature apparaît en un tel rassemblement que l'événement de nature suive ainsi qu'il peut dire : quand des conditions semblables ou identiques se présentent de nouveau, ainsi les mêmes manifestations doivent de nouveau se présenter.

[58]

De cette façon, le penseur selon la science de la nature du présent oriente tout particulièrement l'attention sur la répétition des manifestations. Il exige d'une expérience correcte, qu'elle est à instaurer ainsi qu'on vienne d'une certaine manière à pouvoir dire d'avance ce qui devrait se présenter sous certaines conditions de nature données.

Maintenant on peut toutefois dire : quand on place ces exigences à l'histoire comme science ainsi, d'une certaine manière, elle part mal ! Je veux seulement mentionner quelques exemples. Dans les derniers temps s'est développé progressivement chez des gens qui voulaient penser historiquement, une façon de voir particulière qui, j'aimerais dire d'une manière étrange, a été réfutée par la force des faits. Chez des humains, quand ils croyaient avoir un certain coup d'œil historique profond pour des rapports sociaux et économiques à l'intérieur du devenir humain, s'en est formé l'avis – cela a particulièrement été fait valoir au début de l'actuelle guerre -, que sans les actuelles conditions économiques et sociales,



cette guerre ne pourrait, dans tous les cas , pas durer plus de quatre à six mois. Maintenant on doit dire, la réfutation de cette façon de voir s'est présentée comme radicale par les faits ! Beaucoup d'humains tenaient cette affirmation comme une absolument fondée scientifiquement. Combien souvent on entend, quand les humains se tiennent face aux actuels événements qui sont importants pour la vie humaine et qu'ils veulent juger à cause de cela, combien souvent on entend : l'histoire enseigne ceci ou cela par ces événements. - Les humains vont au-devant de ces événements, veulent avoir un jugement, comment ils devraient se comporter, comment ils ont à penser sur l'éventuel déroulement ; alors on entend de ceux

[59]

qui se sont occupés de quelque chose avec l'histoire : l'histoire enseigne ceci ou cela ! - Combien souvent on entend aujourd'hui vis-à-vis des événements tragiques, éprouvants qui ont éclatés dans l'évolution de l'humanité, combien souvent on entend dire aujourd'hui, quand ceci ou cela se présente : l'histoire enseigne ceci ou cela. - Maintenant quand l'histoire enseigne ainsi que ceux qui ont pensé qu'elle enseigne, comme ceux qui on pensés qu'elle enseigne, qui prédisaient l'impossibilité que les événements durent plus de quatre à six mois, alors on peut dire : cela, le savoir, qui sera créé de l'histoire, se réfute par les faits d'une manière étrange !

J'aimerais mentionner un autre exemple, qui n'est peut être pas moins descriptif.⁰⁹

Un humain véritablement pas non significatif commença sa fonction d'enseignement de histoire en 1789. C'était le temps dans lequel tout de suite apparaissaient, j'aimerais dire, les lueurs d'aurore de l'étude historique comme science. En 1789, *Schiller* entra dans sa fonction d'enseignant d'histoire à Jena. Il tint le discours d'entrée devenu célèbre sur le traitement philosophique et extérieurement mécanique des événements historiques. Au cours de ce discours d'entrée, il prononça une phrase étrange, qu'il croyait avoir créé une manière de voir philosophique du devenir humain, donc cela qu'on décrit comme « histoire ». Il croyait s'être formé un avis sur ce qu'on peut « apprendre de l'histoire », et il disait : « La société européenne d'états semble transformée en une grande famille ; les habitants de la maison peuvent se trahir mais espérons plus se viander/déchirer ». En 1789 cela est prononcé comme un ainsi nommé jugement historique par un humain véritablement pas non significatif. La dessus suivirent la Révolution française, des guerres napoléoniennes !

[60]

Et quand ce qu'on peut apprendre à l'histoire, était vraiment appris avec cela,¹⁰ alors on pourrait aussi notre temps actuel pourrait encore être attiré à la vérification d'un tel enseignement : les États européens peuvent certes s'agresser, mais pas s'entre déchirer !

Ici aussi on pourrait apprendre pour un jugement une étrange réfutation de ce qu'on veut quand on prétend apprendre de l'histoire, ainsi qu'elle est saisie, quand on se place en face des faits du présent ou de l'avenir. D'innombrables preuves peuvent être établies pour ce qui est indiqué avec cela. Cela est me chose. Mais l'autre est : de tous les autres points de vue possibles « pénétrer scientifiquement » l'histoire, le cours des événements historiques. Ce 19e siècle était-il tout particulièrement heureux avec ces méthodes ? Tout de suite ceux qui



croyaient appliquer les strictes méthodes scientifiques sur l'histoire, pouvaient être le moins satisfait, quand il s'agissait de se demander, si vraiment quelque chose de particulier en sort, de telles méthodes, comme elles sont ordinairement appliquées avec raison/droit dans la science de la nature sur le devenir historique pour voir ce devenir historique « à la lumière d'une science ».

On a seulement besoin de se reprocher une chose. Il ne m'est aujourd'hui pas possible – là j'ai donc de toutes autres intentions, que celle de caractériser la science de l'histoire donc comme telle -, d'aller sur toutes les particularités des tentatives qui ont été faites pour arriver à une méthode historique. Il y a la façon de voir que l'histoire sera faite par les grands hommes ; alors la façon de voir, que les grands hommes eux-mêmes ont obtenus leur caractère par le milieu ainsi nommé. Il y a aussi la façon de voir que les faits historiques seront compris

[61]

seulement quand on place à la base les rapports économiques-culturels, donc laisse provenir ce qui se passe des soubassements économiques sociaux dans l'évolution de l'humanité ; et ainsi de suite.

Seulement à quelques exemples, par lesquels a été essayé d'aborder l'historique avec le mode de pensée qui a tant fait ses preuves dans les sciences de la nature, doit être montré, comment en fait l'essai, je ne veux pas dire, a échoué, mais a conduit à de l'insatisfaisant. Là nous avons – pour partir d'au moins quelque chose – l'essai par l'anglais *Herbert Spencer* de traiter aussi de l'évolution historique de l'humanité à partir d'une aspiration scientifique globale. Il voulait saisir toute l'évolution du monde et de tout être avec la pensée de science de la nature, il essaye d'utiliser des concepts de sciences de la nature sur l'histoire, sur le devenir historique. Là, il est arrivé à quelque chose de très remarquable. Il sait que l'organisme unique, par exemple l'organisme humain, mais aussi l'organisme des animaux supérieurs, en ce qu'il pousse peu à peu à partir de la cellule, se développe à partir de trois membres de la cellule : de l'ectoderme, de l'endoderme, du mésoderme ; ce sont trois parties, membres d'une cellule, à partir desquelles l'organisme se développe.

Maintenant, Herbert Spencer voit aussi dans ce qui se développe historiquement, dans une certaine mesure dans l'organisme se développant de l'humanité, un processus voisin, comme celui qui se passe quand l'organisme naturel se développe de la cellule. Et comment par exemple, des systèmes d'organes uniques de l'organisme humain se développent de ces membres de la cellule, que j'ai expliqué, ainsi Herbert Spencer prend aussi cela pour le développement de l'organisme historique de l'humanité.

[62]

Il dit : là aussi est disponible quelque chose comme un ectoderme, un endoderme et un mésoderme. – Et d'ailleurs Herbert Spencer, le philosophe anglais, développe la vue remarquable : dans le devenir historique de l'humanité se développe ce qu'on peut nommer ectoderme du processus historique, l'état guerrier, tout ce qui est guerrier dans le monde ; de l'endoderme se développe l'état vivant en paix et travaillant ; du mésoderme l'état marchand ; et de l'interaction de ses trois états apparaît ce qui est « organisme historique ». Ainsi que dans le sens du philosophe Herbert Spencer l'organisme communautaire qui est le plus accompli dans le cours de l'histoire se forme à partir de l'ectoderme ; car de l'ectoderme se



forme aussi le système nerveux dans l'organisme humain. Et là, Herbert Spencer, le philosophe anglais, se pense l'état guerrier, le système militaire provenant d'un état de l'ectoderme, ainsi donc, ce qui exprime le dispositif de développement pour le système nerveux humain, ainsi est, au sens d'Herbert Spencer, cette communauté étatique le plus complet, celle qui a l'état guerrier le plus complètement développé. Comme le cerveau sortira du système nerveux, qui provient de l'ectoderme, ainsi Herbert Spencer promeut pour la communauté, que les dirigeants ne soient pris que de l'état guerrier ! Je veux seulement évoquer cette curiosité et avec précaution pour les temps présents, ne pas attacher de remarques critiques supplémentaires à cette théorie militariste spencérienne de la société humaine dans l'histoire.

[63]

Une autre tentative de pénétrer le devenir historique avec des représentations¹⁵ qui sont prises à la sorte de façon de voir de science de la nature, repose – je ne mentionne que des sommets de l'évolution des penseurs – chez Auguste Comte. Là sera à nouveau tenté, d'appliquer les lois de la mécanique, de la statique et de la dynamique sur ce qui se passe parmi les humains dans le devenir historique : les rapports des membres particuliers de l'État, qui est dans le devenir historique, seront traités dans une « statique sociale », dans une « statique historique », ce qui se transforme, se qui se meut, ce qui va de l'avant, sera considéré comme « dynamique historique ».

Et ainsi on pourrait mentionner beaucoup. Il se montrerait beaucoup, quand on¹⁶ voudrait pénétrer critique sur ces tentatives et sur encore beaucoup d'autres, comme cela arrive peu d'en recevoir une quelque chose satisfaisante par ce que tout de suite on transfère des représentations qui sont strictement assurées dans leur domaine, dans la contemplation du devenir historique.

D'une autre façon, des humains qui se tenaient dans une certaine mesure dans l'aurore lors de la fondation de l'histoire comme science, ont tenté à nouveau,¹⁷ d'amener quelque chose comme des principes d'explication dans le devenir historique. On a seulement besoin de se souvenir à une tentative extraordinaire dans le temps de l'apparition d'une façon de voir historique qui a été faite par Lessing dans son célèbre petit ouvrage, qu'il a écrit sur la hauteur de son évolution spirituelle, dans son « Éducation du genre humain ». Cette tentative est très particulièrement intéressante pour la raison que là sera tenté de ne pas aborder le devenir historique extérieurement avec la manière de penser de science de la nature, mais d'appliquer le concept d'éducation sur le devenir historique, donc quelque chose

[64]

dans quoi est malgré tout tressé du spirituel. Lessing se représente qu'on ne comprendrait les faits se succédant du devenir historique pour ce qu'on saisit ce vivre dedans l'humanité par l'histoire comme une « Éducation du genre humain », qui sera dirigée par certains puissances historiques qui règnent derrière le devenir extérieur.

Et c'est intéressant, de quelle façon Lessing introduit un rapport dans le cours¹⁸ progressant des manifestations historiques. Tout de suite parce qu'il introduit ce rapport d'une certaine façon, comme cela se passe ainsi une fois, on a dit : maintenant oui, Lessing était donc un grand monsieur, mais l'étude sur l' « Éducation



du genre humain », il a justement écrite, alors qu'il ne se tenait plus au sommet – parce qu'il tentait vraiment de faire le cours des événements historiques un événement intérieur de façon psychique (NDT : propre à l'âme), au moins tout d'abord hypothétiquement. Là, il arriva sur l'idée des vies terrestres répétées de l'âme humaine. Il regarda en arrière dans les différentes époques et disais : les humains qui vivent actuellement, ils ont vécu plusieurs fois ; ils transportent dans leurs âmes dans cette époque, ce qu'ils ont accueilli dans des époques plus précoces. Là est ce qui se fraye comme impulsion par l'évolution historique, ce qui repose soi-même dans les âmes.

On pourrait, quand on veut seulement tout d'abord voir cela comme une hypothèse, malgré tout indiquer sur comment infiniment beaucoup qui doit sinon apparaître comme énigmatique dans l'histoire de l'évolution, pourra être éclairci quand seulement aussi hypothétiquement, par ce qu'on admet les âmes humaines elles-mêmes comme les porteuses des impulsions historiques d'une époque sur l'autre.

[65]

Par cela sera en une fois, le tissage sinon sans rapport dans le devenir historique un rapport dépendant. Seulement par cela pourrait être espéré que les faits particuliers du devenir historique ne se tiennent plus les uns à côté des autres, mais se donnent vraiment les uns des autres, par ce qu'est là ce qui les amène les uns des autres.

La façon de voir, que Lessing a fait valoir dans ce petit ouvrage : « L'éducation du genre humain » m'a en fait pas fait l'expérience d'une poursuite pour la raison qu'alors l'époque de science de la nature atteignit un point culminant et cette époque tout d'abord à partir de raisons qui doivent encore venir au jour dans la prochaine conférence, devait être niées – la manière de représentation selon la science de la nature a tout a fait raison dans sa sphère quand elle a cette aversion – l'adoption des vies terrestres répétées. Et ainsi cela en vint, que dans le cours du 19e siècle ont été faites toutes les tentatives possibles. On a seulement besoin de se rappeler à la tentative de Hegel de saisir l'entière évolution de l'histoire du monde comme un progrès de la conscience humaine de la liberté et ainsi de suite. Des centaines et des centaines de tentatives ont été menées, par lesquelles a été montré, comme toujours de nouveau et à nouveau a été pris un élan d'introduire un principe d'explication dans le devenir historique et par cela donner forme d'une science à l'histoire.

A côté de cela il y a toujours eu aussi des esprits par exemple *Schopenhauer*, lequel était de l'avis que dans l'histoire rien ne se répète et par cela ne pouvait absolument être parlé d'une science de l'histoire, parce que l'histoire pouvait seulement raconter

[66]

ce qui se passe comme faits se suivant les uns après les autres, mais pas se trouver n'importe quelles impulsions qui règnent comme principe d'explication dans l'histoire comme dans les faits naturels des lois de la nature.

Et de fraîche mémoire est donc encore la puissante protestation que *Friedrich Nietzsche* a formulée contre l'histoire comme telle, en ce qu'il tenta de montrer que par l'appropriation non de l'histoire dans ses idées, mais de la manière de penser historique, par l'appropriation de cette manière de penser, laquelle



frappe sur ce « que donne l'histoire », et qui veut élaborer cela plus loin dans les âmes, que par cela les âmes humaines qui devrait être productive et active dans le présent, qui se tient fructueusement en face des événements qui se présentent à elle, que cette âme humaine sera comme aspirée par « l'historicisme », comme Nietzsche dit. Ainsi que celui qui ne sent en lui que des impulsions historiques, était pour Nietzsche un humain qui ressemble à un être lequel devrait s'abstenir en permanence de sommeil, par cela ne pourrait jamais accueillir des forces de vie fécondantes dans son évolution, mais devrait toujours seulement se laisser consommer par ce qui œuvre justement consommant et destructeur sur l'humain comme la vie dans l'historicisme. Cette étude de Nietzsche sur « Utilité et inconvénients de l'histoire pour la vie », est une des plus significatives à partir de l'entière manière de penser de Nietzsche.

Ces paroles d'introduction devraient seulement valoir au fait de comment est contesté l'histoire comme science des différents côtés, encore contestée dans une tout autre mesure que par exemple science de l'âme ou psychologie. La question doit apparaître à partir de tout cela : d'où vient quelque chose de tel ? – Des présupposés qui seront posés à la base de la science de l'esprit orienté anthropologiquement

[67]

devra être répondu là-dessus : parce que tout d'abord l'attention n'a pas été orientée dans ce domaine sur la grande question posant des bases : avec quoi avons-nous donc à faire absolument dans l'être humain quand est parlé de devenir historique ? Qu'est-ce qui est donc participant de l'être humain au devenir historique ? Qu'est-ce qui œuvre donc dans l'être humain quand il est attelé, tissé dans le devenir historique ? – Pour répondre à cette question, on doit toutefois gagner quelque coup d'œil de science de l'esprit dans l'être de l'humain, aussi loin que cet être va beaucoup plus loin que n'atteint la conscience ordinaire.

J'aimerais pour expliquer ce que j'ai à dire maintenant ici pour gagner un point de départ pour une considération historique, rattacher – vous verrez aussitôt après, de quelles raisons je fais cela – à une considération/contemplation sur la vie de l'âme humaine, aussi loin que cette vie de l'âme humaine apparaît toujours de nouveau et de nouveau rythmique à partir de ce qu'on nomme le contexte de conscience habituel. Nous devons donc laisser échanger/alterner le contexte de conscience habituel avec le contexte de sommeil. Nous aurons encore à parler la prochaine fois sur ce thème contemplant la nature du point de vue de science de l'esprit ; aujourd'hui je veux seulement mentionner ce qui peut devenir une base pour la contemplation historique.

Quand le sommeil entre dans notre vie de l'âme, alors la conscience s'étouffe si bas que nous pouvons parler de manière approchante de perte de conscience, bien que pour celui qui peut contempler exactement, une pleine perte de conscience n'est pas disponible dans le sommeil. Ce qui dans la vie de jour ordinaire est le contenu de notre monde de perception, le contenu de notre monde de ressenti et vouloir,

[68]

cela s'arrête, cela pénètre dans l'obscurité d'un inconscient ou subconscient vivre là en bas. Entre les deux états, entre l'état de veille et l'état de sommeil, repose l'état de rêve.



Cet état de rêve est quelque chose de hautement étrange. Au 19^e siècle, la philo-²⁶ sophie elle-même a tenté, de ses concepts plus approchés de représentations de science de la nature, d'entrer dans la nature de ce monde plein d'énigmes du rêve, qui monte de l'état dépourvu de conscience du sommeil et si non semblable dans le vécu extérieur de la conscience ordinaire. Mais là aussi, est entré quelque chose d'entièrement étrange. Le philosophe *Johannes Volkelt*, par exemple, qui s'est accommodé dans les années soixante-dix, à écrire un livre sur la fantaisie du rêve, il laissa la chose reposer comme un charbon incandescent que quelqu'un saisit et rejette à nouveau aussitôt. Des critiques qui alors ont écrit sur ce livre « la fantaisie des rêves » sont, seulement parce que qui se sont laissés aller à prendre la chose au sérieux, rendus responsables du spiritisme. Qui ne rendrait-on pas responsable les humains de tout aujourd'hui !

Qu'est donc en fait ce monde du rêve montant plein d'énigmes des sous basse-²⁷ ment du sommeil ? Que sont les images qui fluent et refluent dans le rêve ? Cette question se laisse aussi seulement aborder toutefois avec cette conscience dont je parlais hier, avec la conscience visionnaire. Celui qui monte de la conscience ordinaire à ce que j'ai discuté avant-hier ici comme la connaissance imaginative, la connaissance inspirative, la connaissance intuitive, celui qui donc avec son âme séparée du corps, comme je l'ai expliqué, monte, vraiment vivre dans le monde spirituel, il peut en premier arriver à une vision/façon de voir

[69]

sur ce qui se produit en fait dans l'âme humaine quand elle vit dans des images de rêve. Je peux aujourd'hui naturellement seulement suggérer, introduire maint des résultats de la science de l'esprit ; les explications supplémentaires, vous devrez les poursuivre dans mes livres.

Quand avec les méthodes qui ont été discutées avant-hier, on explore la vie de²⁸ rêve, alors on arrive à considérer que dans une certaine mesure l'animique qui se déroule pendant le sommeil de l'endormissement jusqu'au réveil, est en faits séparé de la vie physique-corporelle. Cet être séparé de la vie physique-corporelle, on apprend justement à reconnaître par les méthodes de science de l'esprit. On apprend à reconnaître, dans quelle constitution est l'âme, quand elle est séparée du corps. A cause de cela on peut aussi comparer la vie dans les images de rêve avec cet être-séparé explorable scientifiquement du corps. Et on trouve alors, que le rêve est en fait une manifestation beaucoup plus assemblée qu'on ne pense ordinairement.

Ce qui vit dans l'âme, en ce que l'âme rêve, c'est dans le fait quelque chose, qui²⁹ n'a pas à faire avec notre présent, comme la vie de jour éveillée a à faire avec le présent, mais c'est cela, qui dans le fait, dans notre organisme, dans notre être humain d'ensemble se forme comme le petit germe dans la plante en croissance. Ce qui comme germe se développe dans la plante en croissance, est la cause physique pour la prochaine plante. Ce qui sort emballé – quand j'ai la permission d'utiliser l'expression – dans l'âme humaine de l'étouffement du sommeil, cela n'est maintenant pas physique, c'est spirituel-animiquement la base pour ce qui va par le seuil de la mort, qui entre alors dans le monde spirituel et parcourt la vie entre la mort et une nouvelle naissance, pour apparaître de nouveau.

[70]

Mais c'est un faible germe spirituel –animique, c'est un si faible germe spirituel-³⁰



animique qu'il n'arrive pas de ses propres forces habitant en lui à un contenu d'âme. C'est pourquoi il arrive seulement aux contenus qui se rattachent à des réminiscences, des résonances au monde vécu actuellement ou vécu dans le passé. Celui qui investigate le rêve selon la science de l'esprit, il se dit : comment en tant de nombreuses choses, est ainsi fiché dans cela plein de pressentiment, mais conscience superstitieuse que dans le rêve l'avenir pourrait souvent se dévoiler, d'un côté une vérité pressentie, mais de l'autre côté une dangereuse superstition ; cela pour finir de la raison que dans ce qui vit dans le rêve, j'aimerais dire substantiel, vraiment, l'âme, comme elle se développe dans l'avenir, est disponible, est vraiment disponible l'éternel de notre âme. Ce qui rêve, de cela on peut déjà pressentir que cela ne contient pas en soi la représentation, mais bien la disposition vivante pour l'avenir de l'être humain. Le contenu du rêve, il sera pris des chaotiques réminiscences tissées et du genre. Pendant que c'est donc superstition de vouloir signifier le contenu du rêve n'importe comment que dans le sens de la science de l'esprit, on doit dire, que ce qui rêve, dans le fait a à faire avec l'être éternel de l'âme humaine, ainsi que seulement le contenu de la vie de rêve est ce qui berce l'humain d'illusions.

Arrive-t-on de la conscience ordinaire à ce que j'ai caractérisé avant-hier comme ³¹ la conscience contemplative, alors on atteint, comme j'ai dit, aux imaginations, aux inspirations. Et on est avec ces

[71]

contenus de la conscience contemplative dedans la vie spirituelle. On est donc aussi dans ce monde, dans lequel vit l'âme, quand elle est hors du corps et rêve. Mais alors elle est, j'aimerais dire, d'une manière enfantine, sur une manière encore imparfaite, alors elle est ainsi la dedans, comme le germe de plante qui est donc en premier le dispositif pour la prochaine plante. Dans l'imagination, dans l'inspiration le monde se dévoile, dans lequel est aussi l'âme rêvant.

Maintenant on croit habituellement que l'humain rêverait seulement quand il ³² dort. Cela est maintenant aussi une telle erreur, comme cela doit se donner/s'avérer quand on forme ses concepts seulement du monde extérieur. Mais c'est justement une erreur, c'est une illusion. Et des penseurs plus profonds, entre autres *Kant*, mais aussi beaucoup d'autres, ils ont déjà pressentis que ce que l'âme parcourt/impose dans le sommeil, dans le rêve, n'est par aucun chemin présent purement dans le sommeil, purement dans le rêve, mais que cela traverse toute la vie. Si nous nous éveillons, alors toutefois, une partie de notre vie de l'âme est transposée dans le monde, que là sont disponibles les observations extérieures des sens, qui la sont disponibles ces concepts qui se rattachent à ces observations extérieures des sens. De ce contenu de conscience, nous sommes entièrement pris, à celui-ci nous sommes entièrement adonnés ; nous regardons celui parce que pareillement que la forte lumière il irradie tous les contenus plus faibles qui vivent dans notre âme, irradie toujours, nous le regardons dans une certaine mesure comme le seul contenu de notre conscience éveillée de jour. Mais c'est une erreur ! Car pendant que nous sommes remplis de ce contenu de conscience de jour, se poursuivent dans les profondeurs de notre âme sous consciemment des contenus tels qu'ils sont entièrement semblables aux rêves, qui dans la nuit émergent du sommeil. Nous continuons de rêver pendant la veille, seulement nous ne nous en apercevons pas !



Et aussi paradoxal que ça sonne, l'autre est aussi correct : nous ne continuons pas seulement à rêver, nous continuons à dormir. Ainsi que notre conscience est une triple dans l'état de veille : en haut, à la surface en même temps, la conscience éveillée de jour, en bas, dans le sous conscient, un sous courant du rêver se poursuivant, et plus profondément un dormir se poursuivant.

Et nous pouvons aussi mentionner, en rapport à ce sur quoi nous rêvons, en rapport à ce sur quoi nous dormons ! Nous rêvons notamment en rapport avec tout ce qui n'émerge pas dans nos âmes en représentations, en concept à rendre clairs, mais qui se décharge en nous comme sensation. Les sensations montent en nous non d'un état pleinement conscient, éveillé conscient, elles montent d'un monde en nous, qui sera seulement rêvé. Ce n'est pas correct quand sera pensé, que maints philosophes herbartiens pensent, que les sensations se donnent par collaboration de représentations. Non, au contraire, les représentations seront noyautées avec ce qui monte d'une plus profonde vie de l'âme, qui consiste en une poursuite du rêve pendant l'état de veille. Aussi les passions, les affects, montent d'un monde de rêve éveillé, qui sera seulement supplanté (NDT : *übertönt* : lit. sur-tonalisé, ici les comparaisons sont sonores...) par la vie de l'âme pleinement consciente. Et nos impulsions de volonté, elles restent, j'aimerais dire, si énigmatiques dans leur jaillissement de la vie de l'âme, parce quelles remontent des fondements de l'âme où nous sommes aussi *dormant* dans l'état éveillé.

Ainsi que nos représentations pleinement conscientes se développent en haut dans la conscience de veille, nos sensations frappent vers le haut/battent vers le haut comme des vagues d'un état sous conscient, d'une vie diurne de rêve, et les impulsions de volonté frappent pleinement d'une vie de sommeil.

Ce que cela a pour signification pour la formation de représentations sociales, de droit, des représentations éthiques, ce que cela a de signification pour la question de la liberté de la volonté – nous parlerons alors sur ces choses lors de la dernière conférence.

Mais aujourd'hui quelque chose d'autre devrait nous intéresser de préférence. Des esprits sagaces particuliers ont déjà remarqués qu'on ne peut jamais, par exemple, expliquer les passions, quand on ne va pas aux explications du monde du rêve, parce que les passions vivent seulement dans l'être humain, aussi les meilleures, les plus nobles passions par cela que l'être humain rêve pendant la veille, et le rêvé ne monte pas de la manière de la conscience éveillée, mais fait des vagues dans cette conscience éveillée de la région dans laquelle sera justement rêvé.

Maintenant se donne un autre résultat de science de l'esprit que l'on exprime dans le présent presque encore non volontiers, parce qu'il contredit tant ainsi tous les concepts habituels ; mais beaucoup, qui est entré dans la science au cours de l'évolution de l'humanité, cela a d'abord justement un paradoxe. Cela s'est alors quand même imposé. La vision du monde copernicienne a donc, d'une certaine direction spirituelle été en premier considérée comme une vision du monde autorisée en 1822. Pourquoi ce qui apparaîtrait comme science de esprit ou anthroposophie ne devrait pas peut être devoir attendre aussi longtemps, jusqu'à



ce que ce soit reconnu, maintenant pas de cette direction/orientation, mais de la science moderne ?

Ce qui se déroule vraiment quand on regarde le courant de la vie humaine, ce n'est pas quelque chose, qui sera vécu avec les concepts qui seront traversés dans la conscience de veille, mais ce qui est disponible pour l'histoire,

[74]

ce qui prend force et œuvre dans l'histoire, ne vit pas du tout dans la conscience humaine de veille, aussi paradoxal que cela sonne, mais les impulsions qui règnent et font des vagues, seront seulement rêvées par l'humanité. Ce qui propulse le cours de l'histoire en avant ne parcourt pas plus clairement et pas autrement l'âme humaine qu'un rêve. Parler du rêve du devenir est pleinement scientifique. Là se montre tout de suite, quand on reconnaît justement qu'en premier de la conscience contemplative pourra être gagné un coup d'œil dans ce que sont en fait des intuitions historiques, quand on embrasse/parcourt ces impulsions historiques avec la vie de recherche imaginative, inspirée. En ce que l'humain appartient à l'histoire, aussi loin qu'il intervient dans cette histoire, il n'a pas à faire avec une quelque chose, qu'on peut observer ainsi que cela peut être apporté/amené sur des concepts, comme les concepts sont, avec lesquels la science de la nature a à faire, mais l'humain a à faire avec de tels concepts qu'en fait la conscience habituelle connaît seulement du rêve.

On pourrait maintenant objecter contre la science de l'esprit : donc la science de l'esprit est quelque chose de fantastique, car elle reconduit des impulsions importantes sur de purs produits de fantaisie, même sur des produits du rêve. Oui, très chers présents, cela aimerait déjà être, mais quand la réalité est ainsi, qu'elle doit justement vivre dans l'âme humaine comme rêve, ainsi la réalité devra être saisie là où justement elle pourra être perçue !

Tout de suite de la pensée de science de la nature on a objecté contre l'histoire comme science, que l'histoire aurait seulement à faire avec des faits isolés/particuliers, mais qu'on arriverait jamais derrière ce qui serait en fait un fait historique, on pourrait pas les avoir devant soi si clairs

[75]

et significatifs, comme on a un fait de science de la nature devant soi.

Aussi selon la science de l'esprit, cela est absolument correct, mais selon la science de l'esprit, la chose devra être encore approfondie essentiellement. Le scientifique de l'esprit dit donc tout d'abord : Si tu jettes un coup d'œil sur ce qui en fait sont des impulsions historiques, ainsi elles ne sont pas du tout données quand on oriente sur celles-ci la raison habituelle qui a à faire avec des fait extérieurs, alors les faits historiques ne sont pas du tout donnés. Les faits historiques sont en premier donnés quand on oriente la conscience imaginative et inspirative sur des impulsions suprasensibles, qui ne reposent pas du tout dans les faits extérieurs.

Ce que la science de l'esprit amène ainsi à la surface de la pensée humaine, ainsi entièrement sorti du néant, ce n'est toutefois rien dans les temps récents. Mais ces humains qui ont lutté avec des problèmes de connaissance, qui se sont traversé des drames de la connaissance, ils ont déjà, quand aussi seulement comme des éclairs de lumière particuliers /isolés, de temps à autres du diriger leur attention sur ce sur quoi la science de l'esprit arrive maintenant ordonné systématiquement



quement. Et là je pourrais à nouveau mentionner beaucoup d'exemples, comme dans une certaine mesure divinatoirement l'un ou l'autre, qui était un lutteur pour la connaissance, est venu sur maintes choses, qui seront amenées à la clarté par la science de l'esprit. De cela un exemple, que j'ai aussi mentionné dans mon livre qui paraîtra prochainement : « Des énigmes de l'âme ».

Le psychologue Fortlage, dans ses conférences de psychologie, qu'il a tenues en 1869, a une position très étrange sur la conscience humaine et son pendant avec le phénomène de la mort. Il dit :

[76]

« Quand nous nous nommons *être vivant*, et ainsi nous nous accolons une particularité, que nous partageons avec les animaux et les plantes, ainsi nous comprenons sous le contexte vivant nécessairement quelque chose, qui ne nous délaisse jamais et se poursuit en nous aussi bien dans le sommeil que dans la veille. Cela est la vie végétative de l'alimentation de notre organisme, une vie inconsciente, une vie du sommeil. Le cerveau fait ici par cela une exception, que cette vie de l'alimentation, cette vie-sommeil sera submergée chez lui dans les pauses de la veille par la vie de la consommation. Dans ces pauses le cerveau se tient donnant prix à une consommation prédominante et tombe en conséquence dans un état qui, s'il s'étendrait sur le reste des organes restants, amènerait sur le chemin l'absolue retrait des forces du corps ou la mort ».

Cela est un coup d'éclairage génial, dans lequel Fortlage ne dit rien de moins que cela : si les processus qui œuvrent sur le cerveau humain saisissaient en pleine conscience de veille l'entier corps restant, ainsi ils le détruiraient ; nous avons donc à faire en vérité dans l'humain avec des processus de déconstruction quand nous avons à faire avec les conditions de la conscience habituelle. Ce fut un profond trait de génie de Fortlages, quand il poursuit : « La conscience est une petite et partielle mort, la mort est une grande et totale conscience, un *éveil de l'être entier dans ses profondeurs les plus intérieures* ».

Cependant le rapport entre mort et conscience ressort ici génialement plein de pressentiment. Fortlage sait : quand ce qui se passe une fois, en ce que la mort nous tombe dessus, en même temps nous démonte en « Atomes », maintenant en « atomes de temps », ainsi ces atomes forment les continuel événements de notre conscience éveillée. En ce que nous déployons notre conscience éveillée, nous développons un mourir atomistique,

[77]

et la mort est seulement, dans une certaine mesure propulsée en grand, ce que nous avons à chaque instant de la conscience éveillée arrivant sur notre cerveau ; ainsi que la mort aussi pour Fortlage n'est rien d'autre que l'éveil survenant en une fois d'une conscience pour le monde de l'esprit ; pendant que la conscience se poursuivant nous tue perpétuellement en petit, comme nous en avons besoin pour la conscience de jour habituelle. Si nous nous tenons donc face à un humain, ainsi nous pouvons dire - et ce que Fortlage pressentait sera confirmé pleinement par la science de l'esprit - : ce qui comme animique - spirituel vit dans cet humain, cela est en fait un consommant, un destructeur ; et ce qui vit en lui comme vie végétative, cela retient la destruction seulement aussi longtemps que la mort entre. Quand la mort entre, ainsi entre seulement en grande mesure ce qui pendant la vie consciente lentement, j'aimerais dire atomistiquement, se



développe. Nous portons la mort perpétuellement en nous, seulement que contre la mort, nous portons en nous la vie la combattant, et cette vie combattante est justement imposée par l'âme.

C'est ainsi quand nous regardons l'humain particulier vivant, lequel se tient de-⁴⁵ vant nous avec son corps ainsi que ce corps – nous voulons parler plus exactement sur la chose dans la troisième conférence – est un résultat de la vie de l'âme. Là nous avons la mort, mais qui, aussi longtemps que les forces de vie peuvent régner, sera continuellement empêché d'arriver à ce qui, j'aimerais dire, guette derrière les manifestations, oui est pour ainsi dire une relation essentielle de la vie, quand la mort ne tuerait pas continuellement cette vie et par cela tout de suite la conscience viendrait corporellement en état.

[78]

Si : on apprend à connaître cette relation particulière de la mort à la vie corpo-⁴⁶ relle humaine, alors s'éclaire en premier la conscience contemplative ainsi qu'elle peut gagner un jugement pour ce qui en fait est disponible dans le cours des faits historiques, ces faits, que le récit historique habituel expose justement, qui se passent là extérieurement, et qui pourront être racontés ainsi, comme on raconte l'histoire le plus souvent.

Qu'est ce qui est disponible dans ces faits se succédant ? A nouveau quelque⁴⁷ chose devra être dit d'extraordinairement paradoxal : a leurs contenus psychiques, qui seront seulement rêvé par les humains au cours du devenir historique, les faits historiques extérieurs se comportent maintenant pas comme un corps, qui porte la mort en lui, mais comme un corps déjà mort, duquel l'âme est déjà extériorisée. Cela signifie, dans les « faits historiques » l'âme n'est jamais dedans ! Pendant que dans la vie humaine entre la mort, quand la vie du corps est partie/écoulée – après que donc l'âme ait parcouru la vie du corps et alors le corps, est seul sans le psychique -, l'organisme d'ensemble des faits historiques est un pur corps mort, un corps extérieur mort vis-à-vis de celui qui règne et vit intérieurement comme impulsion historique d'époque à époque, et qui pourra seulement être saisi quand on ne dirige pas le coup d'œil sur les faits extérieurs, mais quand on dirige le coup d'œil sur ce qui vit, qui vit ainsi que cela ne peut se donner des faits extérieurs.

Je voudrais me rendre encore clair plus loin par une comparaison. Supposons que⁴⁸ n'importe qui croit – beaucoup d'humains croient donc cela -, qu'il aurait seulement besoin de saisir ainsi les faits de l'histoire correctement, comme on saisit des faits de science de la nature, ainsi on devrait

[79]

vraiment pouvoir fabriquer une science de l'histoire sur la succession de ces conceptions historiques. Celui qui croit cela, croirait la même chose – vraiment, aussi paradoxal que cela sonne aussi -, comme quelqu'un qui serait de l'avis, quand il aurait devant lui un corps humain mort, décédé, ainsi il devrait pouvoir sortir de celui-ci n'importe comment la vie psychique. Elle n'est pas dedans ! Tout aussi peu est dans les faits historiques ce qui est âme de l'histoire. Les faits historiques, nous les voyons avec cette raison qui est attachée aux perceptions extérieures et se développent de ce qui est attaché à la perception extérieure, mais avec cette raison nous voyons seulement ce qui est mort au devenir historique. L'humain peut pénétrer avec sa conscience habituelle dans le devenir his-



torique seulement comme rêveur : percer à jour ce devenir historique, en fait la vie psychique dans l'histoire, il le peut seulement avec la conscience imaginative, inspirée. C'est pourquoi c'est ainsi que de ce qui est disponible comme faits historiques, absolument seulement des récits, seulement des récits, que c'est réellement vrai, ce que le grand *Jacob Burckhardt* a dit : la philosophie n'est pas de l'histoire (NDT : ou est de la non-histoire), car la philosophie place le fait isolé parmi les autres, et l'histoire est non-philosophie – *Jacob Burckhardt* a utilisé le mot – par ce qu'elle a seulement à faire avec la coordination, avec la mise l'un à côté de l'autre des faits.

Mais de cela provient un comportement entièrement déterminé dans la pensée⁴⁹ historique, de ce que, ce qui a justement été expliqué, dépose à la base : on doit/ quand on veut vraiment penser historiquement, arriver clairement sur cela – par conscience contemplative, par conscience de science de l'esprit –, qui dans déroulement historique ordinaire *ne* peut

[80]

absolument *pas* être expérimenté, ce qui est dedans le devenir, mais ne se montre pas du tout dans les faits extérieurs, aussi peu que l'âme se montre dans un corps humain mort.

Il apparaît la question : peut-on, ce qui dans le devenir historique vit en fait,⁵⁰ contempler par la connaissance imaginative, par l'inspirée ? Maintenant, je veux, après que j'ai déjà dit tant de paradoxes, rester sur la réserve avec cela, aussi encore rendre attentif sur quelque concret, comment cette contemplation, que je caractérisais avant-hier, plus exactement encore dans mes livres, comment cette conscience qui contemple, imaginative, inspirée arrive à une certaine façon de voir sur le devenir humain, mais à laquelle les faits extérieurs se comportent seulement aux comme au corps humain mort à l'âme. Je veux parler le plus concrètement possible, parce que j'expose donc un exemple, un exemple.

Qui tente de pénétrer dans ce dont la conscience ordinaire rêve seulement, il par-⁵¹ vient en cela avant toutes choses à délimiter le devenir historique, ainsi qu'il trouve à certains points principaux, j'aimerais dire, de points nodaux de la vie historique, comme nous trouvons aussi dans l'organisme humain particulier certains segments. Vers la septième année l'enfant reçoit de nouvelles dents, au tour de la quatorzième année il devient mur sexuellement. Nous avons à décrire de telles coupures dans la vie individuelle humaine quand nous la regardons physiologiquement. Pour la science de l'esprit, ces coupures signifient encore beaucoup plus que pour la science physiologique ordinaire qui justement ne vient pas à la fin avec ses contemplations. La contemplation de science de l'esprit vient à des avis semblables sur le devenir historique. Et cela se donne – maintenant entièrement vu

[81]

à partir des faits extérieurs, seulement par regarder vers ce qui se déroule spirituellement –, qu'est délimité un espace de temps dans le devenir humain européen, absolument le devenir historique, qui commence quelque peu au 8e siècle avec le calcul du temps chrétien, et qui clôt là au 15e siècle du calcul de temps chrétien. Ce qui est enfermé là entre ces deux instants, c'est, dans une certaine relation, un tout, comme la vie d'un enfant de la septième année, où il reçoit les deuxièmes dents, jusqu'à la maturité sexuelle. Comment on peut former là un



tout, ainsi qu'un revirement ai alors lieu, qui, plein de signification, saisisse l'organisme humain comme les événements reposant là entre, ainsi on doit dire, de telles coupures qui étaient là au 8e siècle avant le calcul du temps chrétien et quelque peu dans le 15e siècle après que le calcul de temps chrétien soit survenu. Cette époque apparaît avec un caractère particulier, avec des particularités en rapport avec la réalité spirituelle qui repose à la base des faits historiques, comme un tout, comme un allant avec pour la contemplation de science spirituelle historique.

Je peux naturellement exposer seulement des points particuliers. On peut, en ce qu'on caractérise de telles choses selon la science de l'esprit, arriver sur toutes les particularités possibles ; on peut pour ainsi dire arriver à de telles concrétudes comme on arrive aux concrétudes de la perception quand on poursuit la série des plantes dans la botanique et semblable. Je veux seulement mentionner quelques points de vue généraux.

Dans cette époque, l'humain vivait comme un tout – mais on doit, pour reconnaître cela, le contempler intérieurement psychiquement, à part des faits –, que sa raison œuvrait encore beaucoup plus instinctive, qu'elle œuvre dans notre époque.

[82]

Ce que l'humain faisait à partir de sa raison, de sa conscience, cela était encore intimement un fait du corps, était encore plus intimement attaché au corps. La raison était encore plus instinctive. Quand vous étudiez les prises de position particulières dans mes livres, ainsi vous arriverez sur ce que le vécu psychique de l'humain sera partagé, quand j'ai la permission d'utiliser l'expression scolaire/magistrale pour la science de l'esprit : dans la vie de « l'âme de sensation », l'âme la plus confuse, vivant presque encore dans l'inconscient, l' « âme de raison ou d'entendement », mais qui œuvre encore ainsi que ce qui vit en elle ne se développe pas pleinement conscient, mais a encore un caractère instinctif ; et alors l' « âme de conscience », qui vit le je dans la pleine conscience de soi, qui émancipe le je de la vie du corps, où la raison n'apparaît plus/ne se présente plus instinctivement/ mais détachée, se place critique vis-à-vis des choses. De ces membres de l'âme, quand on peut le nommer ainsi, était en particulier active l'âme de raison ou d'entendement dans les humains de cette époque que j'ai caractérisée à l'intérieur de ses frontières, donc dans les humains du temps grec que, dans les humains du temps de l'évolution romaine. Celle-ci œuvre. Et ce qui dans la vie humaine de l'âme allait et venait/fluait et reflue et conduisait à des formations sociales, historiques, scientifiques, artistiques, à des formations religieuses de vie, tout cela œuvre ainsi, comme cela œuvre, de la raison que l'âme avait ce particulier en soi que la raison œuvre encore instinctive. Ce que j'expose ainsi en des principes généraux, cela pourra cependant être poursuivi jusque dans des particularités concrètes. On peut pour ainsi dire décrire spirituellement intérieurement comment la différence devrait se présenter : comment en Grèce la vie instinctive de la raison se développait plus d'après le côté du corps,

[83]

comment le Grec saisissait par là le corps parcouru/habité par l'âme, se plaçait aussi ainsi comme un corps humain trans-animé dans la vie sociale, comment alors on traverse dans le romain, où l'impulsion à la bourgeoisie romaine apparut



à partir de la constitution particulière de l'âme et ainsi de suite. Alors on vit, quand on passe à travers cela intérieurement imaginativement, cette coupure significative qui a eu clairement lieu dans le 15e siècle. Les choses se passent naturellement ainsi, qu'elles se développent progressivement. De proche en proche, les impulsions sortent d'abord les unes après les autres. Mais la coupure est exactement donnée au 15e siècle. Là ne passe vraiment une sorte de révolution dans la nature de l'humain. Seulement celui qui contemple justement les choses ainsi, arrive sur cela, les autres croient toujours, que tout avance successivement, pendant qu'en fait dans le devenir historique se passent de grandes offensives. Là, la raison sera placée d'une toute autre manière à la nature de l'humain. Il s'émancipe, il s'en-articule plus à la conscience de soi. Quant la pensée devient plus matérialiste et plus sensorielle, cela vient seulement de ce que la raison ne se tient plus en lien avec le sous-conscient. L'être humain aspire (NDT trachten) après de tels rapports étatiques, après de telles structures de la vie en communauté, après de telles relations des états entre eux, après de tels vécus des rapports de culture restants, comme ils jaillissent de cette conscience particulière justement non sue (NDT : connue serait plus compréhensible, mais c'est bien de savoir et non de connaissance qu'il semble s'agir ici) de l'habituelle humaine, mais seulement rêvé détachement de l'informer de la vie instinctive du devenir-autonome de la raison de la vie instinctive.

J'indique seulement quelque chose du plus général. Et ainsi on peut retourner⁵⁴ dans les contemplations de science de l'esprit derrière/avant le 8e siècle avant notre calcul du temps.

[84]

On arrive alors à une autre césure, qui remonte jusqu'au 3e millénaire avant notre calcul de temps, duquel on peut trouver à nouveau du particulier, du caractéristique, dont on peut trouver des particularités.

Ainsi on trouve progressivement derrière les faits quelque chose qui justement⁵⁵ pourra seulement être observé en imaginations, seulement dans la conscience inspirée, contemplative. Et alors, quand ce qu'aucuns faits comme tels ne peuvent donner, a saisi, qui sinon des humains justement appartient pour ordinaire dans les observations des faits et dans les raisons, sera seulement rêvé, alors on a le devenant dans l'histoire. Car ce devenant vit dans la conscience de rêve de l'humanité et sera seulement éclairci par la conscience imaginative et inspirée. Si on a saisi cela, alors en premier les faits reçoivent l'éclairage leur correspondant. Comme quand on a un corps mort devant soi, on doit dire de ce corps mort : il avait une signification lorsque l'âme était encore en lui – comment l'âme dans une certaine mesure jette sa lumière vers le corps mort, c'est ainsi que seul, en ce que nous saisissons le spirituel avec la conscience contemplative, vivons dans la lumière qui maintenant irradie les faits. Le fait isolé/particulier reçoit son explication quand nous l'éclairons de ce que nous gagnons de cette façon.

Ainsi l'histoire comme science ne peut pas apparaître sans conscience contem-⁵⁶plative. Qui croit que l'histoire pourrait apparaître sans conscience contemplative, il ressemble à un humain qui laisse éclairer là un objet par une lumière, alors par une quelque truc/dispositif laisse tomber la lumière sur un deuxième objet, alors par le truc/dispositif plus avant sur un troisième objet et alors



dit :

[85]

le deuxième objet est éclairé, cela est la conséquence de l'éclairage du premier objet ; le troisième objet est éclairé, cela est la conséquence de l'éclairage du deuxième objet. – Cela n'est pas vrai ! Chaque objet sera éclairé à partir de la lumière.

C'est ainsi avec le fait historique. Celui qui fait des tentatives, d'expliquer les faits les uns par les autres en ce qu'il les – Comme Jacob Burckhardt dit très correctement – coordonne/place les uns à côté des autres, il ressemble à celui qui dérive la lumière du deuxième objet sur le premier, pendant qu'il devrait la dériver de la lumière générale, qui tombe en premier sur le premier, ensuite sur le deuxième, alors sur le troisième objet. Ce que le fait historique éclaire, cela repose dans le monde spirituel, et nous devons éclairer les faits à parti du monde spirituel, qui sinon restent morts, tout de suit ainsi que les objets ne luisent pas, quand nous ne les éclairons pas avec la lumière qui leur est commune.

C'est dans le fait un retournement radical qui sera exigé pour la contemplation⁵⁸ de l'histoire, ce n'est pas non plus étonnant. L'histoire est justement apparue dans l'époque qui déclinait avec droit tout ce qui appartient seulement au subjectif sur le domaine de la science de la nature. Et on a tout d'abord appliqué sur cela, on aimerait dire, comme à l'histoire apparue mal à propos/à une heure in due – cela est naturellement pas un très bon mot/une très bonne expression – les méthodes de science de la nature, pendant que l'histoire peut seulement prospérer, quand la science de la nature se complète par la science de l'esprit.

Mais alors on ne cherchera toutefois plus de manière éthique ou de manière⁵⁹ comme beaucoup d'autres l'on fait après des idées abstraites dans l'histoire.

[86]

Les idées ne peuvent rien provoquer, les idées sont quelque chose d'entièrement passif. On cherchera après les entités et puissances vraiment spirituelles, qui se tiennent dernière le devenir historique et qui pourront seulement être investiguées par la conscience imaginative.

Très étrange maintenant : si on a notamment cette ligne directrice, alors en fait⁶⁰ de la lumière tombe vraiment sur ce qui pourra être pressenti dans la succession des faits, mais qui ne peut conduire à des explications celui qui contemple seulement les faits les uns à côté des autres. Le devenir historique sera, comme par des éclairs d'en haut, une science quand la science de l'esprit intervient. Il sera raconté toujours plus du pur non scientifique quand la science de l'esprit ne peut intervenir.

C'est intéressant : Jacob Burckhardt rend attentif sur ce qu'environ à l'époque⁶¹ dans laquelle la science de l'esprit doit placer le début de la période dont j'ai parlé aujourd'hui – seulement comme ce qui étend aussi par exemple la maturité sexuelle sur quelques années, ces moment ne correspondent pas entièrement exactement ; il indique sur ce que dans le temps des 6e ,7e siècle avant la naissance du Christ est à remarquer un événement commun de Chine par l'Asie occidentale jusqu'en Europe, à savoir un mouvement religieux général. L'histoire extérieure connaît les faits : parce que là un tel retournement s'est déroulé, les faits se passent ! La lumière tombe sur eux. Et pour la fin, ce qui se passe là après le 15e siècle, Jacob Burckhardt l'indique a nouveau – très étrangement – le mouve-



ment religieux se rattachant au nom de *Luther*. A nouveau se présente un tel ébranlement, qui est remarquable en Europe, mais aussi en même temps en Inde. Comment ce qui sera contemplé dans le spirituel créé extérieurement

[87]

une image miroir dans les faits, comment cela éclaire les faits, cela se ressort par science de l'esprit. L'histoire devient une véritable science d'une énumération des faits.

On doit dire : aussi sur ce domaine la nostalgie de beaucoup d'humains a été vers le correct. *Herman Grimm* essaya de spiritualiser l'histoire, mais ne progressa pas jusqu'au point où la conscience imaginative regarde dans le monde spirituel, il essaya par tous les moyens quelque chose comme trouver des impulsions historiques qui se jouent derrière les faits ordinaires. Comme tâtonnant, il parvint par cela à une étrange répartition, qu'il répétait toujours dans ses leçons. Il disait qu'il devait répartir le devenir historique jusqu'à présent en un premier millénaire – il laisse commencer cela à peu près au moment que j'ai donné pour l'époque que j'ai justement décrite –, alors en un deuxième millénaire et en un troisième millénaire. Justement, *Herman Grimm* tâtonne. Il rassemble comme les « deux premiers millénaires », ce que j'ai donné pour l'espace de temps gréco-latin qui dure donc du 8^e siècle avant Christ jusque au 15^e siècle après Christ. Et la vie actuelle, dans laquelle nous nous tenons, qui durera encore beaucoup de siècles et est justement ainsi un tout appartenant ensemble qui pourra être reconnu imaginativement, et façonne les faits à partir de lui, cette époque, *Herman Grimm* la saisit comme « le troisième millénaire ». Et il essaye, d'avoir au moins, j'aimerais dire, un succédané pour le contemplé spirituellement, en ce qu'il veut saisir l'histoire comme « travail de la fantaisie des peuples ». Parce qu'il ne peut arriver sur la réalité spirituelle, sur ce qui œuvre dans le devenir historique, il saisit ce qui est derrière les manifestations extérieures,

[88]

comme « travail de la fantaisie ». Il le fait donc certes illusion par cela, mais rappelle à ce qu'en fait les véritables impulsions historiques seront seulement parcourues en rêve par les humains de la conscience ordinaire (NDT ou peut être la conscience ordinaire des humains).

C'est pourquoi ce qui est à saisir principalement extérieurement du devenir historique avec la raison, est aussi vraiment seulement la mort. Et à nouveau il est intéressant que tout de suite des historiens qui travaillent ainsi correctement avec la raison, ceux, j'aimerais dire, qui encore instinctifs utilisent cette raison, qui non ainsi que *Herbert Spencer* par toutes sortes de représentations de science de la nature portées dedans artificiellement utilisent cette raison, mais quelque peu comme l'historien *Gibbon*, de tels, qui certes utilisent la raison, qui sera aussi utilisée dans la science de la nature, mais l'utilise donc encore instinctivement, qu'il arrivent – ce qui était pour *Grimm* une énigme particulière –, à observer et à décrire particulièrement bien les temps de déclin de l'évolution historique humaine, où est peu de psychique/animique. Ainsi *Gibbon* décrit d'un temps, dans lequel est même beaucoup d'animique, d'animique-devenant, d'animique croissant, du temps du début du Christianisme par l'évolution romaine cela, ce qu'il nomme « déclin », le déclinant. Par ce qu'il dirige la raison sur les manifestations, il décrit tout ce devenir dans les premiers siècles chrétiens



comme un déclin. Cela est très naturel parce que la raison, quand elle s'active ainsi, comme elle doit s'activer à la nature, peut seulement voir le déclin dans le cours des manifestations extérieures. Gibbon ne peut pas voir ce qui dans le temps où l'un décline, grandit et prospère d'autre, ce qui se trouve dans l'histoire par les impulsions chrétiennes.

[89]

Mais comment cela travaille, cela ne vient pas à l'expression immédiatement aux faits extérieurs, mais seulement quand on l'éclaire avec la lumière qui vient par la science de l'esprit.

Une autre chose est encore intéressante pour un exemple. C'est seulement possible de faire une science de l'histoire en premier par la science de l'esprit montante. Mais naturellement ce qui est acquis par la science de l'esprit est chez des têtes éclairées, qui ont un patrimoine de distinction, toujours entré en l'état en éclairs de lumière. Et une manifestation est très intéressante : Jacob Burckhardt dans ses conférences socio-historiques, qu'il a tenues à l'université de Bâle dans les années soixante, rend attentif de manière répétée sur un historien philosophe historique de la première moitié du 19^e siècle, qui, on peut déjà dire, quand aussi Jacob Burckhardt a souvent polémique contre lui, a du faire sur lui me forte impression. On voit cela de tout le cours de pensée de Jacob Burckhardt. C'est le philosophe *Ernst von Lasaulx*. Il est resté assez inconnu. Lassaulx a écrit un livre étrange, tout de suite ce sur quoi aussi Burckhardt de manière répétée dans ses conférences indique : « Nouvelle tentative d'une vieille philosophie de l'histoire basée sur la vérité des faits ». Maintenant certes, Lasaulx, qui était équité avec une certaine vision présentant de ce qui comme impulsion historique sera sinon seulement rêvé par les humains, Lasaulx l'a cependant quand même considéré évidemment, dans l'époque de science de la nature, sur ce que je voudrais nommer l'interprétation des faits. Et parce qu'il a seulement utilisé la raison exercée à ce qui est de science de la nature, ainsi il a de préférence considéré à nouveau le « déclin » au 19^e siècle, sur le déclinant. Il y a aussi naturellement du montant au 19^e siècle.

[90]

Mais cela peut seulement être vu avec la conscience inspirée et imaginative. Que quelque chose de tel est là cela apparaît en premier comme pressenti à la conclusion du livre de Lasaulx. Mais ce qu'il explique dans ce livre, oh, c'est dépourvu de mesure – pardonnez-moi cette expression combien particulière –, intéressant sans mesure ! Il passe à travers l'histoire européenne de son début jusque dans le 19^e siècle. Partout, à cause de la direction justement décrite – il s'est formé à la science de la nature –, il décrit le déclinant, les forces, que en fait conduisent dans le mourant. Maintenant il y a des chapitres dans ce livre, quand on les lit, qui sont exactement ainsi qu'une description de tendances au déclin, que quelqu'un faisait prophétiquement dans les années cinquante du 19^e siècle des forces, qui devaient conduire au déchirement réciproque des nations européennes du présent. On peut dire, rien sera ressenti d'une manière plus saisissante, plus grandiose – parce que l'entendement/la raison est orientée sur le déclinant – ce qui s'est maintenant établi comme tel résultat du déclinant.

Ce sont de telles preuves immédiates, que, lorsque dans une certaine mesure, ⁶⁵ sortant de la contemplation ou de la rêverie des vraies impulsions historiques on



s'adonne à la contemplation des seuls faits extérieurs, c'est alors, comme si l'on s'endort à partir de la conscience éveillée et ne voit plus, tout ce qui comme croissant, prospérant, comme ce qui amène vraiment l'humain en avant, pulse à travers l'histoire. Par la connaissance de ce croissant, de ce prospérant, l'histoire est aussi sortie de toutes pures causalités naturelles. De ce qu'on la regarde selon la science de l'esprit, l'histoire sera relevée au rang d'une science,

[91]

ainsi que l'on pourrait dire : ce que Lessing a pressenti dans son « Éducation du genre humain », ce qu'il a exprimé, excusez l'expression, illusoirement, gauchement et aussi inexactement, sera seulement posé sur une base sûre ; pendant que les faits extérieurs ne montrent aucun rapport. Ce qui vit dans l'âme humaine, vit rêvant, cela devient une vie spirituelle organique continue, mais je pense une vie spirituelle, quand elle sera regardée comme le contenu de l'histoire à la manière de la science de l'esprit.

Et alors on arrive de toute façon aussi à ce que l'observateur ordinaire soit trompé⁶⁶ parce qu'il observe ce devenir dans l'histoire comme un organisme. En ce qu'on le regarde comme un organisme, on doit le comparer souvent avec le devenir de la vie humaine individuelle. Moi-même j'ai eu en dans ma jeunesse un professeur qui très volontiers comparait les périodes historiques particulières se succédant avec la vie humaine particulière : histoire perse, histoire chaldéenne avec la vie de jeunot, avec la vie plus tardive de jeunôt la vie grecque, la vie adulte d'homme avec la vie romaine. Et ainsi, l'histoire se déroulant est souvent présentée par analogie avec l'humain. C'est la source pour une forte illusion historique. Car quand dans la manière où je l'ai évoqué, nous arrivons à contempler l'évolution de l'âme humaine dans le cours du devenir historique dans l'humanité d'ensemble, ainsi nous le pouvons tout de suite quand nous nous vivons ainsi dans la réalité spirituelle du devenir historique, alors ne percevons jamais ainsi comme nous percevons l'évolution de l'âme humaine de l'enfance par la vie de garçon ou de fille, plus loin par la vie d'homme, de femme et poursuivant ainsi dans la vie de vieillard.

[92]

Ainsi ne se développe justement pas cette vie spirituelle se tenant derrière les faits historiques, mais elle se développe autrement. La ressort à nouveau un paradoxe. Si c'est placé ainsi, cela apparaît justement paradoxe, bien que ce soit profondément fondé dans la véritable contemplation de science de l'esprit sur laquelle j'indique dans ces conférences.

On peut bien comparer ce qui se présente, vit et peut être observé comme un⁶⁷ tout dans un tel espace de temps avec les périodes de la vie humaine. Mais on doit alors de manière étrange ne pas comparer le cours du devenir historique avec le devenir du nourrisson par l'enfant, par l'adolescent à l'adulte, mais inversement On doit penser la vie historique se déroulant à l'inverse ! Quand par exemple la constitution d'ensemble de l'esprit de l'espace de temps du 8e siècle pré-chrétien jusqu'au 15e siècle post-chrétien compare avec un bout de vie humaine individuelle, ainsi on peut le comparer avec les trentièmes années de la vie humaine. On peut dire : dans les trentièmes années de la vie humaine, bien que dans une autre constitution, en une autre ambiance à l'être humain, ce qui vit dans l'âme, est attaché au corps ainsi que c'était dans cette période de temps gré-



co-romaine jusque dans le 15^e siècle ; et ce qui alors s'en suit, cela ne se laisse alors pas comparer avec ce qui suit la trentaine, mais avec ce qui la précède. Dans le fait, vis-à-vis la vie humaine individuelle, la vie historique recule !

En ce que la raison s'émancipe dans notre époque, elle prend dans le fait un rapport à la vie du corps qui se laisse comparer avec le rapport de la raison à la vie du corps dans les années vingt plus tardives de la vie humaine individuelle.

[93]

Une période historique suivante se comporte aux précédentes ainsi, qu'on a la permission de risquer la comparaison : comment l'enfant, qui est encore jeune, apprend du plus vieux, qui a peut être assimilé encore plus instinctivement en lui ce que l'enfant absorbera dans une forme tardive, – nous apprenons donc toujours de ceux qui de nouveau eux-mêmes ont appris dans leur enfance –, ainsi en est-il aussi dans les époques se succédant les unes les autres avec le passage de la conscience d'une époque à une autre époque ; et ce déroulement de l'histoire sera lui-même une manifestation de conscience, qui à vrai dire se déroule dans la vie de rêve. Nous n'avons pas à faire dans le sens de Lessing avec une éducation du genre humain qui se déroule ainsi : de l'enfance par l'adolescence et l'âge adulte, mais nous avons à faire au contraire avec une éducation à rebours du genre humain. Et tout de suite par cette éducation à rebours s'introduit dans le devenir historique ce que l'on peut décrire comme progrès. Parce que l'humain comme âme aborde de telles choses plus jeune en des temps plus éloignés qu'en des temps plus proches, il développe aussi un plus grand degré de liberté, un plus grand degré d'inconscience, de facultés enfantines vis-à-vis de ses semblables, ce par quoi tout, ce qui est ordinairement décrit comme progrès, s'introduit dans l'évolution du monde.

Pour conclure je veux seulement encore rendre attentif sur une manifestation de laquelle beaucoup, qui aujourd'hui déjà pouvait être exposé pour justificatif pour ce que j'ai exposé : ce rapport particulier, plein de signification et progressant, l'entrée, en ce que le christianisme passe sur les jeunes peuples germaniques par les peuples de l'empire romain, qui l'on d'abord accueilli. Là apparaît une manifestation particulière.

[94]

Comment est-elle explicable ? Elle est seulement explicable de ce que dans le tout de l'évolution historique de la vie gréco-romaine, cela a tout d'abord été saisi des grandes impulsions du christianisme, ce qui était en un stade plus tardif du vécu et a forme à cause de cela ce christianisme ainsi que nous le trouvons formé dans la gnose, dans les formations de dogmatiques restantes. En ce qu'alors le christianisme se présenta à un stade plus jeune du vécu, donc passa d'un plus vieux à un plus jeune – entièrement conforme à la manifestation de conscience du devenir historique, que j'ai exposé –, cela prend d'autres formes ; là ça devient plus intérieur, là s'émancipe pour ainsi dire la conscience religieuse de la raison instinctive ; là sera la religion comme religion chrétienne autonome ; là se rencontrent plus tard la conscience religieuse et scientifique.

Le cours entier sera explicable parce qu'on saisit la chose comme un phénomène de conscience ainsi que la conscience des peuples germaniques, qui est fondée dans une autre constitution d'âme, reprend le christianisme – j'aimerais dire, comme l'enfant d'un plus âgé – des prédécesseurs romains.



Tout cela sont certes seulement des évocations particulières, et je sais de toute façon justement si bien comme quelqu'un qui trouve ces évocations particulières très contestables, combien beaucoup peuvent être objecté contre de telles évocations. Mais seulement celui qui s'occupe vraiment sérieusement avec le développement de la science de l'esprit, mais de l'autre côté avec toute l'énigme et la question du Sphinx que lance la jeune science à l'histoire, entrera progressivement dans la compréhension de ce qui est pensé aujourd'hui avec ces suggestions.

[95]

Et un enrichissement pour la vie pratique, pour la vie sociale extérieure, pour l'intervention dans la vie sociale, pour la compréhension des faits, qui nous atteignent à partir de cette vie immédiate remuent ainsi qu'ils définissent notre peine et notre joie, les événements, qui là, maintenant, dans ce temps tragique se présentent si particulièrement proche à nos âmes -conséquences pour de telles choses à partir de cette façon de voir historique, elle devrait alors pénétrer au jour dans la quatrième conférence.

J'aimerais clore ces explications d'aujourd'hui avec que j'indique sur comment des natures dotées prophétiquement, des natures, qui – sans que la science de l'esprit soit déjà là dans leur époque – avaient cette pensée de science de l'esprit instinctivement d'avance en soi, comment de telles natures instinctives atteignaient aussi le correct, en ce qu'ils jetaient des coups d'œil sur l'histoire de l'humanité. Je jette là un coup d'œil sur Goethe, qui donc isolé s'était seulement occupé isolément avec des problèmes historiques, par exemple dans son histoire de la théorie des couleurs, mais qui avait une profonde compréhension pour l'histoire. En ce qu'il jetait un coup d'œil sur l'histoire avec un patrimoine d'âme pressentant, il formula ce qui se donna à lui, encore pas ainsi que cela a été formulé ici aujourd'hui. Mais que l'humanité rêve en fait seulement le devenir historique avec la conscience ordinaire, donc le vit dans les régions d'où apparaissent aussi des sensations, d'où des affects, d'où des passions, des mouvements de l'âme (NDT : de la Gemüt), en ce que Goethe pressentait ce qui a été dit aujourd'hui, il pouvait se placer de manière correcte à l'histoire. Il savait : ce qu'aussi l'histoire peut apporter de concepts, qui ressemblent à des concepts assortis à la science de la nature, cela donne en fait seulement de l'infructueux pour la vie de l'humain ;

[96]

car cela jaillit de la même région de la vie de l'âme, dans laquelle vit la conscience éveillée. Mais cette conscience éveillée est seulement là pour l'être-là de nature ; l'historique sera vécu de l'humain dans les régions de rêve, desquelles des passions, des affects, desquelles montent des mouvements de l'âme. Avant qu'à cause de cela l'humain se vivent dans la conscience imaginative, inspirée, aussi longtemps qu'il se tient dans le de venir historique avec la conscience ordinaire, pourra aussi seulement être saisie son âme, sa Gemüt par ce qui vient à partir de la conscience de rêve comme expérience de l'historique. L'humain ne peut pas être saisi par ce que sont des concepts abstraits, des idées, qui font souche à partir de la même raison qui se répand par le fait de nature. Tout cela reste infructueux. Fructueux devient seulement, ce qui tout de suite sort des mêmes régions et œuvre dans les mêmes régions desquelles sera aussi sortie l'histoire. C'est le



meilleur à l'histoire. Par ce que l'histoire sera rêvée – Goethe ne le déduit pas, il le pressent-, ainsi ce qui vient de l'histoire peut aussi seulement œuvrer dans la région de rêve de l'enthousiasme, des mouvements de la Gemut. Et Goethe dit : le meilleur que peut nous donner l'histoire, est l'enthousiasme, car elle incite. – Mais avec cela nous avons de manière pleine de signification certes pas une formulation de la science historique, mais donné une saisie vivante à partir de la Gemut poétique, ce qui doit être élevé à la façon de voir par la science de l'esprit. Aussi longtemps que nous vivons dans l'histoire avec la conscience ordinaire, nous ne sommes en fait pas participants à elle. Aussi loi que notre enthousiasme est planté en elle et nous plaçons à ses manifestations ainsi, que de l'enthousiasme peut se placer à cela, nous prenons nous-mêmes part à la vie historique.

[97]

Ainsi que nous apprenons de la nature, nous pouvons cependant apprendre de l'histoire en premier quand nous regardons le devenir historique avec la conscience imaginative, avec l'inspirée. Déployer alors ces contemplations sur la nature et sur la vie sociale, cela sera la tâche des prochaines conférences.

Réponses aux questions après la conférence à Zurich, le 7 novembre 1917.

74

01

Question : « comment cela se tient il avec la conception matérialiste de l'histoire, avec Marx par exemple ?

75

02

Maintenant, lors d'une telle occasion je dois mentionner sur ce que de la science de l'esprit, justement à partir des soubassements de science de l'esprit, que sera pleinement pris au sérieux, doit devenir ce que j'ai dit dans la conférence précédente sur la position, que l'âme reçoit de proche en proche à ce qu'on nomme concept dans leur rapport à la réalité. Je disais : dans la conscience *ordinaire* on est content quand on a un concept dans une certaine mesure comme image/représentation de la réalité ; dans la conscience *contemplative/visionnaire* on doit toujours aspirer après un grand nombre de concepts, qui se comportent ainsi que des photographies prise à partir de différents côtés. Ce qui sera saisi en concept ne peut n'importe comment jamais représenter la réalité exhaustivement, mais seulement toujours un aspect de la réalité. C'est aussi ainsi avec les plus hauts concepts philosophiques : devant la conscience ordinaire on est panthéiste, ou on est monadiste, pour seulement évoquer ces deux opposés.

[98]

On reconnaît un divin, qui enlace et empli tout de vie ; on est panthéiste ; ou on reconnaît, comme quelque peu les Leibniziens, des monades particulières, qui dans leur collaboration donnent le tout du monde.

Le scientifique de l'esprit ne peut être ni panthéiste ni monadiste, par ce que simplement il a une somme de concepts dans le panthéisme, une somme de concepts dans le monadisme, les deux éclairent la réalité de différents côtés, ainsi que, quand j'ai la permission de risquer une comparaison, j'aimerais dire : qui est panthéiste, voit seulement sur l'expiration, qui est monadiste, voit seulement sur l'inspiration. Comme on ne peut pas entretenir le processus de vie par inspirer ou par expirer, mais par inspirer et expirer, ainsi cette vérité spirituelle pourra seulement être reconnue en ce qu'on devient vivant dans sa vie de concept et aussi bien se comprend à éclairer la réalité panthéistement comme monadistement. Quant on est pur monadiste comme Leibniz, ainsi cela vaut pour le scienti-



fique de l'esprit, comme si on étouffait à trop d'air inspiré. On étouffe. Quand on est pur panthéiste, ainsi cela vaut pour le scientifique de l'esprit ainsi qu'on voudrait respirer dans un espace vide d'air. Donc comme scientifique de l'esprit, on reçoit un rapport vivant à la vie de concept. On doit penser ce rapport aussi vivant que possible. Car quand ce rapport vivant se place à la vie de concept, alors on vit dans la lutte mutuelle et le s'harmoniser des concepts, qui plonge dans la réalité spirituelle, entièrement dedans, de manière réelle ; pendant qu'avec la conscience ordinaire on vit de manière abstraite dans ses concepts. Les plus simples concepts se modifient déjà par cela dans leur rapport à la réalité.

[99]

Je veux introduire un exemple. On peut aujourd'hui apprendre à l'école : les ⁷⁸ corps sont impénétrables. Et cela sera introduit comme définition : l'impénétra- ⁰⁵ bilité consiste en ce que dans l'espace, dans lequel est un corps, un autre ne peut être. – Un scientifique de l'esprit ne peut dire le principe ainsi. Un scientifique de l'esprit ne peut jamais partir d'une définition conceptuelle, mais seulement d'une caractéristique conceptuelle. Il dit dans ce cas : ce qui se comporte ainsi que cela rempli un espace ainsi qu'aucun autre être peut être dans cet espace, est un corps matériel. – Cela signifie, il retourne tout de suite la chose, il part de cela, d'utiliser son concept seulement dans les frontières , parce ce qu'il l'a vivant, dans les quelles il est à utiliser. Il n'absolutise pas les concepts. Cela s'instaure dans les opérations de pensée les plus simples, quand on fait vraiment le saut, que je voudrais nommer : le saut par-dessus le seuil du monde spirituel. On doit prendre cela vraiment très sérieusement. Les humains aimeraient aujourd'hui encore parler alentour ainsi dans l'abstrait, quand il est parler de monde spirituel. Mais toute la constitution d'âme, l'entière façon de penser, sera une autre, quand on pénètre dans la réalité. Les concepts seront vécus, ainsi qu'on vive au travers de leur réalité. Voyez-vous : un humain pensant abstrait, pour lui une rose, qui a placé dans l'eau dans la chambre, est évidemment une réalité. Mais cela n'est pas du tout une réalité. Car dans la vraie vie, une rose ne peut pas être là sans qu'elle soit au buisson de roses et donc dans tout le pendant avec lequel apparaît le buisson de roses. Le scientifique de l'esprit est donc toujours conscient à soi qu'il doit toujours penser en pendant/rapport où quelque chose appartient ensemble avec quelque chose d'autre. Il sait : le concept rose comme rose coupée est un concept non réel.

[100]

Pensez-vous cela déployé sur la formation entière, sur la structure entière de la ⁷⁹ pensée, alors vous recevrez un concept du revirement plein de signification qui ⁰⁶ se présente quand est franchi le seuil au monde spirituel. Là on reçoit un représenter intérieur, expérimentable /vivable de la portée des concepts. Car on arrive pas du tout sur cela quand on fait l'économie alentour/gère alentour dans l'abstrait, comme le doit la science de la nature, comment on arrive là à des concepts non réel. Je rappelle volontiers lors de telles occasions à une conférence que le professeur Dewar a tenue à Londres au début du siècle à Londres, une conférence bien pleine d'esprit du point de vue de la pensée de science de la nature. Du point de vue de cette pensée physique, de science de la nature, le Professeur Dewar construit un état de l'être de la Terre, auquel la terre sera arrivée, quand tant et tout de millions d'années seront écoulées, la température



sera devenue de proche en proche une autre et ainsi de suite. Quand on poursuit/prolonge certains faits comme on les a devant soi aujourd'hui, ainsi on peut très bien, en ce qu'on tire des conséquences, arriver à me telle peinture d'un état de fin. Professeur Dewar disait très riche d'esprit comment certaines substances qui ne luisent pas encore aujourd'hui, luiront alors ; les murs seront enduits avec certaines substances, ainsi les murs éclaireront ainsi qu'on pourra y lire des journaux. Toutefois il fera si froid qu'on ne sait pas, qui imprimera les journaux. Là la chose apparaît déjà dans la réalité. Mais Dewar utilise cette image. Ce qui aujourd'hui arrache quand on y pend seulement un petit poids, aura ainsi une si forte cohésion que des charges de quintaux pourront être accrochées à cela et ainsi de suite. Le tout est pensé très correctement, et on peut, quand on va là-dessus,

[101]

construire un état de fin de la Terre, exposer exactement tout le physique. La conférence pouvait évidemment faire vraiment une grande impression, parce qu'un physicien, qui est profondément lié avec les concepts physiques, peignait clairement l'état de fin de la terre, j'aimerais presque dire, peignait clairement palpable.

Le chercheur de l'esprit vit quelque chose lors d'une telle description ; car il sera aussitôt conduits aux concepts éclairés autrement. Car, ce que le professeur Dewar fait là, en ce qu'il décrit cet état de fin de la Terre se présentant après des millions d'années, cela est quand même gagné de la même manière que quand vous prenez en compte les états se succédant du foie et du cœur d'un humain dans la trentaine d'années, la quarantaine d'années, cinquantaine, soixantaine d'années - comme cela se transforme ainsi lentement - et alors tirez des conséquences plus loin, à quoi le tout ressemblerait après deux, trois cents ans, après deux, trois cents ans ; le cœur, le foie et ainsi de suite. Tout cela peut être entièrement correctement pensé dans le sens de la science de la nature, pensé abstrait. Seulement justement l'être humain est alors depuis longtemps décédé, le foie n'est plus là ! En ce que cette pensée de réalité se place à côté de l'autre, très pleine d'esprit, on vit dans des concepts vivants, on peut venir là, considérer, que c'est certes entièrement exact, ce que le professeur Derwar décrit comme état de fin de la Terre dans quelques millions d'années - seulement que la Terre est morte jusque là, n'est plus là. C'est exactement comme ça quand on calcule en arrière, treize, douze, onze ans et ainsi de suite, comment cela était il y a cent cinquante ans. L'être humain n'a pas encore vécu ! Ainsi le fait nommément la théorie de Kant-Laplace en ce qu'elle construit très fine et plein d'esprit l'état de début à partir de soubassements physiques comme état de brouillard et ainsi de suite, duquel tout se donne -seulement juste pour le moment pour lequel on doit le considérer, tout cela n'était pas encore là !

[102]

Cela est le passage de la pensée abstraite dans la pensée réelle. Et en ce que j'ai caractérisé cela en général, j'ai maintenant la permission de dire que quelque chose comme la façon de voir historique matérialiste s'est présentée avec ses concepts dans une certaine nécessité ; que, ce qui se passe historiquement, construit en fait seulement sur des luttes de classes, sur le vécu des intérêts matériels. Le concept du matérialisme a donc dans la façon de voir l'histoire maté-



rialiste pas le même sens que le concept du matérialisme dans la science de la nature. Il est né en ce que des concepts absolument possibles ont été formés. Mais on devrait garder le point de vue : combien peut on englober de devenir historique avec ces concepts ? On englobe justement un courant en cela, un courant, qui est même monté en premier au 16e siècle !

Aujourd'hui les humains ne sont pas croyants en l'autorité, évidemment ! Car les humains se sont déshabitués à la croyance en l'autorité ! Mais oui - « la science » est au moins une forte autorité Et quand on jure sur un certain nombre de dogmes , alors tout l'autre est folie, non-sens, jérémiades. J'ai une fois, il y a des années, pendant des années, tenu des conférences dans des cercles de travailleurs, beaucoup de conférences, aussi des conférences historiques, dans lesquelles j'ai tenté de caractériser l'histoire ainsi que se donne une pensée non dogmatique. Mais après que j'ai reçu un assez fidèle auditoire, qui se multipliait toujours plus - j'ai déjà la permission de dire cela sans vanité- là certains meneurs sociaux-démocrates devinrent attentifs à la chose, que n'était pas enseigné du marxisme orthodoxe, de la façon de voir matérialiste historique,

[103]

que là était même représentée l'avis étrange que les concepts que la façon historique de voir contient, gagnent seulement une utilisation en premier à partir du 16e siècle, qu'avant l'utilisation n'est pas du tout possible, qu'ils gagnent tout de suite une utilisation à partir des sous-bassement de l'histoire parce que là la raison, comme je l'ai montré, s'émancipe d'une certaine vie instinctive et ainsi de suite, que les intérêts matériels livrent pour cela la réfutation, ainsi qu'on vient - quand aussi seulement comme partie des ingrédients historiques - à la façon de voir matérialiste historique , et malgré tout on veut quand même éclairer par elle telle ou telle phénomène. Mais quand on place cette façon historique de voir matérialiste seule à la base, ainsi on ne reçoit par cela aucune histoire ; on laisse justement l'autre chemin qui est disponible à d'autres impulsions ; ainsi on doit aussi regarder les concepts que le marxisme a trouvé comme quelque chose, qui à nouveau est un aspect, qui livre une photographie de la réalité d'un certain côté, qu'on doit compléter pour des aspects d'autres côtés. Et ces meneurs sociaux démocrates mirent une fin à ces conférences ! Cela est tout de suite le particulier de la science de l'esprit : qu'elle pourra devenir équitable aux impulsions valables intérieurement, qui apparaissent sur tel ou tel domaine spirituel, qu'elle peut tout de suite considérer sa justification relative, mais comment aussitôt l'erreur apparaît, quand on absolutise un aspect unilatéral et le fait principe d'explication universel. C'est de cela dont il s'agit.

La vie se déroule naturellement ainsi, que les humains s'obstinent sur un concept.

[104]

Les humains veulent absolument vivre de préférence dans des concepts que dans la réalité. On est beaucoup plus content quand avec une paire de concepts, dans lesquels tout le possible pourra être planté dedans. Mais la réalité n'est pas ainsi. Ainsi comme justement, - je dois toujours de nouveau utiliser la comparaison - on reçoit seulement un arbre, quand on le photographie sur un aspect d'un certain point de vue, le photographie sur un autre aspect d'un autre point de vue , ainsi c'est aussi avec l'ensemble de la réalité, quand elle voudra justement être



saisie comme réalité.

On doit dire que oui, parce que des intérêts matériels sont si fortement restés⁸⁴ dans le devenir historique au cours des derniers trois à quatre siècles, est tout naturel que monta aussi une façon de voir matérialiste-historique, une représentation de l'avis que le cours extérieur de l'histoire est à saisir avec les concepts les plus grossiers, allant plus seulement pour l'être-là de nature. Mais on saisit en premier correctement seulement du mort ; seulement du non vivant. Je viens encore à parler sur de telles choses dans la quatrième conférence, où j'aurais à aller plus sur la vie éthique, sociale. Et le non réel se monterait aussitôt quand maintenant vraiment la réalité unique et seule serait comblée avec de tels concepts. Là on verrait déjà, comment cette réalité, par de tels concepts, si elle se vivait dedans, serait mise à mort, pendant qu'elle, quand on la contemple comme un pur aspect, pourrait devenir fructueuse.

C'est ce que j'aimerais dire en référence à cette question. Naturellement, je pourrais encore parler des heures durant sur la chose.⁸⁵¹²

*Dr. Steiner est invité à vouloir éclairer encore une fois le processus du souvenir/de la mémoire, qu'il a décrit dans la première conférence.*⁸⁶¹³

[105]

Maintenant parce que de toute façon je vient à parler encore une fois dans la prochaine conférence sur de telles choses, ainsi je pourrai me saisir plus brièvement de la réponse à la question. Nous avons aussi seulement quelques minutes. Là j'aimerais dire avant toute chose, que c'est une représentation erronée, quand on croit, que, ce que j'ai comme représentation actuelle, que je gagne à une perception – disons donc par exemple : je regarde un objet, le représente aussi en même temps – resterait maintenu. Ce que je gagne la, ce que j'ai encore comme un effet/une répercussion, quand je délaisse l'objet des yeux, cela est une pure image-miroir/reflet, ce n'est rien, qui peut de nouveau se présenter ; cela est quelque chose qui est là et qui alors vraiment passe, ainsi que le reflet est passé, quand je passe devant le miroir et arrive hors du domaine du miroir. Donc, c'est une représentation erronée de se penser un réservoir de l'âme, dans quoi quelque peu rentrerait la représentation, qui alors à nouveau seraient ressorties de ce réservoir. Les représentations ne durent pas, les représentations ne restent pas ! Mais pendant que je représente se déroule en même temps un processus sous-conscient, mais qui pourra être observé imaginativement, donc un processus sous-conscient pour la conscience ordinaire devant soi ; et ce processus sous-conscient, il produit dans l'organisme ce qui se déroule de nouveau par de nouvelles raisons, quand sera souvenu. Quand je gagne une représentation à un objet par ce que l'objet œuvre sur mes sens, alors naît/apparaît la représentation ; quand j'ai une représentation, que je gagne comme représentation-souvenir, alors c'est justement ainsi exactement, seulement que l'objet extérieur matériel ne me fait pas l'impression, et je me forme la représentation sur raison /base de l'objet extérieur, mais je regarde dans une certaine mesure dans mon intérieur,

[106]

sur ce qui a été recueilli inconsciemment, et me forme la représentation d'après cela : je me forme maintenant une représentation « dix » ; après un temps la représentation « dix » émerge de nouveau ; mais ce n'est pas vrai que cette représentation « dix » est la même – qu'elle est passée et est de nouveau là après. Ce



qui reste est un engramme inconscient, cet engramme inconscient, qui s'est formé comme processus parallèle, pendant que j'avais la représentation, cela reste ; et je perçois cela, quand je représente à nouveau. Quant donc « dix » apparaît, ainsi cela apparaît comme résultat d'une impulsion de dehors ; quand « dix » apparaît de nouveau, cela apparaît comme résultat d'une impulsion de dedans, et je perçoit de dedans dehors, ce que je rappelle. Cela est le processus, qu'on peut très bien observer selon la science de l'esprit, qui peut très bien être valorisé pédagogiquement, qui pourra aussi être observé par un pédagogue attentif, quand seulement il a orienté son patrimoine d'attention d'une manière correspondante. Pensez quand même seulement une fois à cela, comment sera appris par cœur. Observez là exactement. Là vous pouvez l'avoir saisi des mains : tout ce qu'on fait pour manifestation que se déroule le processus parallèle ! La représentation est accueillie, mais on veut se laisser dérouler le processus parallèle ainsi qu'on le potasse (NDT einpaukt : probablement au sens de potasser des examens ou aussi bucher) dans une certaine mesure dans quelque chose qui reste sous-conscient. Vous pouvez observer lors du potasser : les représentations ne conduiront pas n'importe comment au souvenir, mais un processus qui comme processus de soutien du pur représenter doit apparaître et repose vraiment dans le sous-conscient. Et ce travailler dans le sous-conscient - voyez seulement, quand quelqu'un potasse un poème, tout ce qui sera pris là comme aide ! -, le scientifique de l'esprit l'observe direct.

[107]

Et avec la lumière qui sera gagnée, on voit. Maints bûcheurs/potasseurs prennent même tout le possible à l'aide, se frappant au front et ainsi de suite, ce qui n'est absolument pas pendant au le vécu de la représentation ! Approchez-vous plus près du processus, ainsi vous verrez qu'ici est fondé un important domaine frontière entre psychologie et physiologie. Nous verrons aussi la prochaine fois, comment la physiologie orientée selon la science de l'esprit peut arriver là sur quelque chose.

Ainsi que j'aimerais définir la mesure d'une direction : le représenter apparaît⁸⁸ tout d'abord comme représenter primaire, stimulé sous l'influence d'une perception¹⁵ extérieure, ou comme souvenir, stimulé de l'intérieur ; ainsi que je lise une fois dans une certaine mesure vers dehors l'autre fois vers dedans. Quand je lis deux fois l'un derrière l'autre un livre, ainsi c'est aussi acquis du même livre, mais ce sont des acquisitions se succédant.

Donc c'est cela qui peut éventuellement servir de caractéristique. A cela s'ajoute⁸⁹ une chose, quand je parlerai de l'humain comme être de la nature dans la troisième¹⁶ conférence.

Question : les plus hautes consciences ne seront-elles pas différentes individuellement ? ⁹⁰
¹⁷

C'est comme je disais déjà la dernière fois, très facile à comprendre, qu'on arrive⁹¹ à cette façon de voir : que l'un, en ce qu'il développe cet état de conscience arrive¹⁸ à d'autres formes qui l'autre ; mais cela n'a pas la permission de laisser reculer d'effroi de la poursuite de ce que j'ai nommé le drame de la connaissance ; car l'individualiste est seulement un état intermédiaire. On va toutefois au travers une forte période individualiste, mais est conscient à soi conscient d'elle, ainsi qu'on la surmonte.



Alors on aboutit dans l'intérieur objectif. Et seulement parce qu'on contemple inexactement, cela vient qu'on croit ; l'un prétend ceci, l'autre cela. Ainsi ce n'est pas. Les différences ne sont pas plus grandes que finalement quand deux voyageurs décrivent une seule et même région : l'un oriente son coup d'œil sur ceci, l'autre sur cela ; les descriptions ne se voient pas du tout semblables ; cependant elles décrivent la même région, et ce serait un non sens de croire, qu'à cause de cela on ne serait pas conduit à l'objectivité, ou qu'eux-mêmes ne se seraient pas trouvé conduit à l'objectivité. C'est pourquoi j'ai dit : certes il repose proche de penser à l'empreinte individuelle du vécu des états de conscience supérieurs : mais c'est justement seulement un état intermédiaire. En vérité on arrive justement ainsi comme quand on surmonte le subjectif dans la contemplation de la nature et arrive à la nature objective, à l'esprit objectif, quand on parvient à débrancher le subjectif dans l'imagination. Et quand vous lisez dans « Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs ? » et dans « Science de l'occulte en esquisse » comment sera débranché ce subjectif dans le vivre vers le haut dans les autres états de conscience, ainsi vous verrez qu'on arrive là intérieurement justement ainsi à un spirituel objectif, comme extérieurement à un naturel objectif. Le subjectif vers dehors sera vraiment débranché dans la science de la nature, après que le spirituel au subjectif sera débranché dans la science de l'esprit.

[109]



ANTHROPOSOPHIE ET SCIENCE DE LA NATURE - Résultats en science de l'esprit sur la nature et l'être humain comme être de nature. - Troisième conférence - Zurich, 12 novembre 1917.

Rapport de la science de l'esprit à la science de la nature. Depuis le XVIIe siècle, apparition de tendances bien déterminées à la connaissance : observation de ce qui est purement sensoriel et factuel. Tentative de saisir l'humain lui-même selon la science de la nature. Essais de Rubner et d'Atwater. Présupposition tacite d'une "chose en soi" derrière les phénomènes. Nécessité de compléter la conscience de veille ordinaire par la connaissance visionnaire/contemplative. La théorie de l'évolution de Haeckel. La réfutation/le contre-écrit d'Eduard von Hartmann. La réfutation par Oscar Hertwig de la théorie de l'évolution de Darwin. Le problème de l'antériorité de l'œuf ou de la poule. Rectification de la théorie actuelle de l'évolution par l'élaboration scientifique de la théorie des métamorphoses de Goethe. Manière de voir le sentiment et de la volonté par Theodor Ziehens. Référence au livre "Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)" qui vient de paraître. Présentation de la triarticulation de la structure corporelle de l'organisme humain. Réponse de Goethe à Albrecht von Haller.

Réponse aux questions après la conférence 152

Aux relations significatives pour le chercheur de science de l'esprit lui-même à ⁰¹ d'autres courants scientifiques, appartient absolument la relation à la recherche de science de la nature du présent et des temps modernes. Quand une quelque chose peut poser clairement du début la nécessité de la science de l'esprit anthroposophique, ainsi c'est tout particulièrement le rapport à la science de la nature, en ce qu'elle doit pouvoir compter sur elle-même.

Parmi les attaques qu'a trouvée la science de l'esprit pensée ici, sont pour moi-⁰² même au moins de quelque intérêts durable, en particulier celles qui se dirigent contre ma propre position à la science de la nature du présent. Que finalement, du côté de la science de la nature, des attaques, des oppositions croissent même contre une orientation de l'esprit qui certes se tient strictement sur le sol de la science de la nature, mais doit quand même passer au-dehors de la science de la nature en presque toutes choses, cela est entièrement compréhensible. Mais est étrange et quand même d'une certaine signification pour l'entière position de la science de l'esprit, que toujours de nouveau et à nouveau le reproche sera fait à moi-même, tout de suite dans les derniers temps, que je ne me tiens pas négativement contre la recherche de science de la nature du présent, mais au contraire que je me tiens pleinement sur ce sol. Ce reproche me sera fait par de supposés connaisseurs d'une orientation « de science de l'esprit ».

[110]

Et on a déjà la permission de dire : avec cette direction scientifique qui vient au jour dans ces conférences, on est dans une certaine mesure coincé entre les oppositions qui proviennent de la science de la nature, et les oppositions qui de n'importe quels côtés non clairs, mystiques, spirituels se font sentir presque justement ainsi.

Maintenant je dois dire, que la science de l'esprit, comme j'ai à la représenter ici ⁰³ dans ces conférences, ne doit pas seulement déposer l'aveu, d'être transposé dans la nécessité de rattacher à la science de la nature, mais qu'elle doit aussi se faire l'aveu, qu'ainsi elle doit apparaître et est nécessaire dans le présent, qu'elle n'a pas seulement à remercier en chaque relation aux conquêtes, suggestions, exigences de science de la nature, mais doit remercier. Car tout de suite la science de l'esprit, quand elle ne veut pas rester dilettante, non professionnelle, non claire, a besoin d'une explication avec la science de la nature dans le sens le plus éminent, parce qu'elle doit tout de suite construire en une certaine relation, comme nous verrons cela aujourd'hui, sur les plus récents résultats de la science de la nature.

Cela aimerait toutefois sembler paradoxal à ceux qui connaissent déjà maintes ⁰⁴ choses de cette science de l'esprit orientée anthroposophiquement. Seul j'aurais



à dire tout de suite maints paradoxes de presque tous les côtés peut-être au cours de la conférence d'aujourd'hui. Et j'aimerais en particulier prier au début du soir actuel pour, dans une certaine mesure, des excuses pour ce que je serais de préférence dans la nécessité d'exposer des *résultats* de la recherche de l'esprit par cette information par laquelle je ne veux pas aller plus loin que stimuler. Et pour justifier dans tous les détails ce qui est à dire aujourd'hui, un cours long d'une semaine serait bien nécessaire pour cela.

[111]

L'évolution de science de la nature des temps modernes, on doit la saisir des yeux⁰⁵ dans son essence quand on veut y gagner un rapport correct tout de suite comme chercheur de science de l'esprit. Cette direction de science de la nature doit en fait remercier son empreinte/sa marque par aucun chemin à ce qu'elle s'inscrit soi-même comme ses grands avantages, mais de toutes autres conditions préalables, de tous autres faits. Le caractère particulier, qu'a adopté la façon de se représenter et la manière de penser de par les quatre derniers siècles, et en particulier au 19^{ème} siècle, et jusque dans notre présent, repose sur ce qu'au cours de l'évolution historique humaine sont apparus chez les humains des inclinations de connaissance entièrement déterminées, des talents de connaissance déterminés.

On explique souvent ainsi cette montée de la manière de penser de science de la nature⁰⁶ : maintenant donc, par des millénaires, en des temps anciens, les humains seraient allés par des sentiers d'erreurs sur le sol de la science de la nature ; et maintenant, je ne veux pas utiliser l'expression triviale qui sera si souvent prononcée : et maintenant nous l'avons si bien amenée loin ! -, mais je veux seulement rendre attentif à ce comment d'honnêtes, sincères connaisseurs de la façon de représentation de science de la nature croient quand même que ce serait une fois donné à l'humanité d'arriver maintenant à la « vérité », à la « correcte connaissance » en certaines choses, pendant que d'anciens temps ont parcourus « des sentiers d'erreurs ».

Seul, quand on jette un coup d'œil sur quelque chose dans l'essence de l'évolution⁰⁷ de science de la nature, ainsi on verra qu'est entré pas tant le miracle, que soudainement, depuis le 16^e siècle, l'humanité est arrivée à la seule vérité valable, mais que depuis ce 16^e siècle justement des talents entièrement déterminés, des

[112]

inclinaisons et directions entièrement déterminées sont apparues pour le chemin de connaissance, et que maintenant ces inclinaisons, ces besoins humains, ces, j'aimerais dire, préférences, ont tout de suite amené l'humanité d'un côté à orienter/diriger l'attention sur la nature et, de l'autre côté, à donner au savoir de la nature, le cachet que nous devons aujourd'hui tant admirer, tout de suite quand nous nous tenons sur le sol de science de l'esprit.

Un des plus lancinants talents qui sont apparus là, est celui-ci : observer exactement le pur extérieur-sensoriel. Mais avec cette prédilection et ce talent pour l'observation du donné sensible, du fait sensible, s'est aussi attaché l'autre inclinaison : prêter au factuel sensoriel une valeur toute prioritaire, exclusive, et croire que tout ce qui dépasse par-dessus le factuel sensible conduit l'humain dans un quelque domaine de connaissance non autorisé, dans quelque sphère floue, fantastique, bref, a des abîmes de la connaissance.



Que cela est ainsi, on peut en particulier considérer quand on jette le coup d'oeil⁰⁹ sur l'effort de conquérir l'humain lui-même selon la science de la nature. Cet effort alla sur appliquer aussi à l'humain les mêmes forces, les même légités/lois , qui se trouvent pour la nature séparée de l'humain, de comprendre dans une certaine mesure l'humain comme un pur être de la nature, mais comme un être de nature tel qu'il est apparu devant les récents coups d'œil d'une recherche de naturaliste des temps récents/modernes. Et ce train de conquête de la science de la nature ne s'est pas seulement étendu sur le naturel extérieur de l'humain, mais il s'est aussi étendu sur regarder l'animique/le psychique/l'âme de l'humain d'une quelque manière de science de la nature,

[113]

oui de le ramener le plus près possible de la pure légité/des lois de la nature. Et on peut, j'aimerais dire, au chercher de l'âme moderne, connaître même satisfaction sur satisfaction, quand il est dans la situation de pouvoir aussi appliquer sur la vie humaine de l'âme, une quelque chose, dont il croit, que cela s'est avéré comme une loi de la nature irréfutable. Quand j'expose des cas extrêmes d'après cette direction, ainsi j'aimerais caractériser la chose avec le plus d'éclat possible avec cela.

Qui se tient encore sur le point de vue que l'animique/le psychique humain est¹⁰ un être en soi, il arrivera constamment à la représentation que cet être animique humain fermé en soi peut s'extérioriser par impulsion de volonté – par liberté ou non liberté parlerons-nous demain - à la mesure de la force par l'organisme. La représentation que l'être d'âme est dans une certaine mesure l'origine de la force pour le mouvement, pour l'action de l'organisme, domine même maints humains du présent.

Mais ceux , qui croient devoir penser là purement de par la science de la nature,¹¹ se disent : la science de la nature a dans le 19e siècle conquis comme unes de ses lois significatives que par la constante, par la conservation de l'énergie, par la transformation des forces de telle façon, que rien de n'importe comment nouveau peut apparaître dans le système de forces, que pas n'importe quoi peut intervenir dans ce système de forces qui ne vive pas déjà dans ce système de forces. Quand maintenant, ainsi se dit-on, l'âme serait en état de mettre elle-même l'organisme en mouvement, ainsi elle devrait développer une force. Mais celle-ci devrait aboutir/arriver aux forces que l'organisme a par prise de nourriture et par ses rapports restant à l'environnement.

[114]

L'âme devrait dans une certaine mesure être une origine de force ; dans une certaine mesure de la forces devraient venir à partir d'un rien, pendant que la loi de conservation de l'énergie permet seulement de transformer en énergie, dans l'organisme humain, les forces qu'il reçoit en lui par l'alimentation et du genre, ainsi qu'un mouvement ou un développement de chaleur, qui sort de lui, ne peut être autre chose que la transformation de l'énergie de l'alimentation et l'énergie restante qu'il prend de dehors. Ainsi vient en conflit avec cette loi de la conservation de l'énergie qui joue un rôle si significatif dans l'évolution de science de la nature du 19e siècle, qui se trouve vis-à-vis de la représentation que dans l'âme serait un lieu d'origine de forces quelconques.

On était vraiment très heureux de pouvoir réfuter expérimentalement que dans¹²



l'âme serait un tel « réservoir de force », qui pourrait intervenir dans le processus de transformation des forces. Et l'expérience qu'a fait dans cette direction tout d'abord le biologiste significatif *Rubner* avec des animaux et la poursuite de cette expérience avec des humains par *Atwater*, seront aujourd'hui décrites par des psychologues, j'aimerais dire, avec une certaine satisfaction. *Rubner* a montré par des animaux que ce qu'ils dépensent en énergies de chaleur, en énergies de mouvement, s'avère comme rien d'autre que la transformation de l'énergie de l'alimentation qu'ils ont absorbée, que donc rien ne sort d'un animique/psychique ; et *Atwater* a étendu ces expériences sur les humains et s'est choisi pour cela des exemplaires d'humains entièrement particuliers, desquels on croyait – évidemment –, qu'ils pourraient faire la chose encore mieux : des personnes formées académiquement, avec lesquelles on a expérimenté sous tous les rapports possibles

[115]

s'ils exécutaient du travail spirituel, du travail corporel, étaient au repos, ou développaient des énergies à partir d'elles. Il a pu jusqu'à un pourcentage, qui joue toujours un rôle dans des expériences, mais qui est entièrement insignifiant, il a pu conduire la preuve qu'aussi dans l'organisme humain, ce qui pousse de dedans, ne vient pas d'un réservoir de forces de l'âme, mais que ce sont des énergies transformées que l'organisme humain a d'abord dû absorber. Aussi des psychologues comme *Ebinhaus* constatèrent avec une certaine satisfaction que ne serait pas du tout parlé de ce qu'une quelque théorie de l'âme aurait le droit de venir en conflit avec la loi de conservation de l'énergie.

À un tel exemple pourraient être ajouté des centaines et des centaines des différents points de vue, dont on verrait comme significatif, comme caractéristique, le train de conquête de la façon de représenter en science de la nature est aussi entré dans le domaine de la vie spirituelle. Ainsi c'est compréhensible, que donc ce train de conquête de science de la nature, où nous pouvons dire absolument jusqu'à un certain degré, cette marche victorieuse, est encore relativement jeune qu'elle ne veut pas se laisser retenir par autre chose comme cette science de l'esprit, que sur son chemin elle a contre soi encore maintes inclinaisons – comme on dit « préjugés », on pourrait dire aussi « pré-inclinaisons » –, contre lesquelles il est extraordinairement difficile de lutter. Quand non la science de la nature elle-même donnerait tout de suite à partir d'elle-même la nécessité – comme l'être humain adulte devra être avec nécessité de l'enfant-, qu'à partir de la science de la nature même se développe la science de l'esprit, ainsi cela durerait vraisemblablement encore très, très longtemps, jusqu'à ce que la science de l'esprit pourrait aussi seulement trouver n'importe comment une écoute chez la science de la nature, quand elle apparaît ici ou là.

[116]

Maintenant je dois toutefois partir de quelques remarques critiques. Évidemment on doit, à de telles choses, toujours en soulever des particulières, car je n'aimerais pas parler en principes abstraits. J'aimerais absolument, ne pas présenter aujourd'hui du général, mais de préférence partir de particularités et confirmer ce que j'aimerais présenter par des particularités.

Quand nous maintenons une vue d'ensemble sur ce qu'ont adoptés les sciences de la nature comme caractère, comme manière de penser, comme sorte de repré-



sentation dans les temps récents, alors nous devons dire : ces sciences de la nature se tiennent avant toute chose sous l'impression de devoir obtenir de quelconques expériences de la nature, lesquelles viennent comme d'un quelconque domaine se trouvant en vis-à-vis au-delà de l'humain. - Je ne veux pas entrer sur des dissertations philosophiques ; mais une question de frontière devra quand même être agitée, pas parce que je croyais, que pour le chercheur de la nature du présent c'est de toute particulière signification de s'occuper de cette question de frontière, ou parce que quelque peu de nombreux chercheurs de la nature eux-mêmes viennent à parler de cette question de frontière, mais parce que leur aspiration de connaissance, dans une certaine mesure inconsciemment, bouge vers cette direction et pourra seulement être jugée, quand on la saisit des yeux dans ce mouvement vers cette direction, vers ce but.

J'aimerais rattacher à une représentation, qui donc est certes d'origine philoso-¹⁶phique, mais qui est bien ancrée dans beaucoup de têtes d'humains : la représentation de la « chose en soi ». Certes, la question des philosophes – que ce soit encore une fois accentué – après la « chose en soi » dans le sens kantien ou un autre sens, elle intéressera bien peu le véritable chercheur de la nature. Mais l'entière direction, l'entier effort

[117]

de la pensée investiguant la nature va vers se rapprocher de cette « chose en soi » : qu'on se tienne maintenant plus sur le sol de la plus ancienne théorie de l'atome ou sur le sol de la théorie moderne des ions, de la théorie des électrons, si on se tient à tel ou tel point de vue biologique, on admettra certes du départ, évidemment, qu'on voulait seulement apprendre à connaître les « lois des phénomènes », et laisser de côté la « chose en soi » des philosophes – mais comment on examine absolument les phénomènes, cela repose sous la condition préalable que derrière ces phénomènes est une quelque « chose en soi », et que, quand on pourrait encore aller plus profondément dans le domaine, que ma foi par microscope ou par d'autres méthodes de science de la nature sera dévoilé, toujours plus près et près viendrait une telle « chose en soi ».

Cette représentation domine au moins inconsciemment la direction de la pensée¹⁷ de science de la nature, car qui par exemple admet ou suppose que derrière le tapis étendu des couleurs et nuances de lumière sont des vibrations de l'éther, il se représente que ces vibrations de l'éther appartiennent dans une certaine mesure à une sphère de la « chose en soi ». Et *Edouard von Hartmann*, le philosophe de l'inconscient, qui voulait fonder une philosophie de la nature, l'a tout de suite exprimé comme exigence, que ce que le scientifique de la nature admet là comme monde des atomes ou du genre, ou comme forces se tenant derrière les perceptions sensibles, qu'on devait faire valoir cela comme quelque chose qui équivalait à la « chose en soi ».

Pour le scientifique de l'esprit orienté anthroposophiquement cette recherche¹⁸ après une « chose en soi » reposant derrière les phénomènes, est donc maintenant l'entière direction

[118]

– je ne parle maintenant pas d'hypothèses philosophiques, mais de cette direction de science de la nature – comparable à la tentative, au cas où on voit dans un miroir telle ou telle image, d'examiner ce qui est derrière le miroir : quand, pour



voir, comment ces images ressortent du miroir, on irait chercher derrière le miroir, pour voir où repose l'origine des images. Mais l'origine des images ne repose pas du tout derrière le miroir ! Mais l'origine des images repose devant le miroir : où nous nous tenons déjà ! Nous sommes dans le domaine d'où les images viennent, et nous nous adonnerions à une incroyable illusion, quand nous croirions, que nous devrions saisir derrière le miroir, pour trouver là une chose quelconque, d'où viendraient ces images. Aussi grotesque, aussi paradoxal que ça sonne : les représentations de concepts de science de la nature reposent sur l'illusion de devoir intervenir *derrière* le miroir. Pour cette illusion, la « chose en soi » repose derrière le miroir. Mais elle ne repose en réalité pas là.

D'où cela vient-il donc ? Cela vient de ce que certes, comme nous sommes humains¹⁹, nous sommes debout non seulement au milieu d'un monde matériel extérieur, derrière lequel une « chose en soi » se tient, mais au milieu de tout ce qui repose à la base de ce monde, seulement tout n'est pas contenu de notre conscience. Nous nous tenons en plein dedans ! Et nous venons par un démembrement des phénomènes extérieurs de la nature non derrière ce qui est l'origine, justement aussi peu que par le démembrement de la pure image d'un humain dans le miroir, on arrive à reconnaître l'être de l'humain comme personnalité physique par cette image miroir. On ne vient pas à reconnaître l'être de ces phénomènes par un démembrement des phénomènes, mais seul par, si j'ai la permission de dire ainsi,

[119]

ce qu'on se dresse intensivement avec sa conscience au-dessus de ce que cette conscience fait dans le quotidien. Et ce se dresser se passe de la manière dont je l'ai caractérisée ici dans la première conférence.

La conscience que nous avons dans le quotidien comme conscience de veille ordinaire²⁰, est seulement appropriée à se former les outils conceptuels pour amener les phénomènes en ordre, en systématique, ce qu'on appelle « légité ». si la conscience veut percer plus loin, alors elle doit se transformer elle-même ; alors elle doit développer de soi-même des forces, qui sommeillent déjà en elle ; alors des profondeurs de cette conscience doit émerger ce que je tentais de caractériser par connaissance imaginative, inspirative, intuitive, bref comme connaissance visionnaire – mais pas au sens nébuleux, mais scientifique.

Comme on n'arriverais jamais quand on serait inconscient à son soi, à savoir²¹ quelque chose sur l'être, l'être physique de l'humain à partir de l'image miroir, sans qu'on se renforce et se remplisse comme humain physique – on doit se remplir, on doit savoir, qu'on se tient là soi-même -, justement aussi peu on peut arriver aux phénomènes de la nature sans que son animique qui se tient dans les phénomènes de la nature, se renforce ainsi qu'il ait une autre nature de la connaissance que celle de l'ordinaire conscience de veille. En rapport à ce qu'est cette conscience contemplative, qui est la connaissance imaginative et ainsi de suite, j'aimerais indiquer sur mes écrits, en particulier sur mon avant-dernier livre « De l'énigme de l'humain ». Seulement j'aimerais dire principiellement/de principe : il ne s'agit pas de développer un nouvel organe corporel, mais de développer purement, dans le domaine de l'âme, un véritable patrimoine de vision, des organes de l'esprit,

[120]



lequel ajoute justement ainsi quelque chose de nouveau à ce que l'âme voit dans sa conscience ordinaire de veille dans son environnement, comme chez l'aveugle de naissance opéré, l'œil ouvert rajoute le monde des couleurs au monde dont il était le seul à savoir (NDT : savoir quelque chose) auparavant.

La tâche ne consiste donc pas en ce que par quelques hypothèses de matière, par ²² quelques conséquences finales, d'arriver à une « chose en soi », à un opportun « derrière les phénomènes », mais à renforcer l'âme ainsi qu'elle voit dans une certaine mesure l'essentiel devant le miroir.

Maintenant on aura toutefois besoin de longtemps jusqu'à ce qu'on prenne au sé- ²³ rieux scientifiquement une telle conscience visionnaire/contemplative, bien qu'avec cette conscience visionnaire est caractérisée ni un miracle, ni une quelconque chose non accessible à l'humain, mais quelque chose que chaque humain peut trouver à partir de lui-même, quand aussi les actuelles habitudes de penser, les habitudes de sentir et de connaître, s'avèrent paralysantes contre l'éveil d'une telle conscience visionnaire.

Maintenant j'aimerais présenter quelque chose des résultats de cette conscience ²⁴ visionnaire tout de suite en rapport sur ce qu'on peut nommer la nature. Là je serais toutefois dans la nécessité de présenter maintes choses sur quoi on peut aujourd'hui seulement très difficilement s'entendre avec ce qui se tient fermement dans la science de la nature. Seul à une telle occasion sera peut-être autorisé d'indiquer sur du personnel : ce que je présente est absolument pas une quelque idée (NDT Einfall litt. tombé dedans, donc une idée qui nous vient « comme ça ») ou une somme d'idées, pas un quelque chose d'imaginé/échafaudé, mais c'est gagné en une recherche longue de décennies en pleine harmonie avec les évolutions de science de la nature des temps récents ; et maint de ce que j'ai justement à exprimer aujourd'hui, je n'aurais pas encore pu être à même de formuler ainsi il y a encore peu de temps. (NDT : je me permets ici de souligner ce qui vient d'être dit pour ceux qui ont besoin de se représenter les propos d'un Steiner comme une révélation d'un omniscient).

[121]

Avant toute chose je voudrais rattacher à du concret, à du particulier. Ce qu'on ²⁵ nomme la théorie de l'évolution, la théorie de la descendance a, dans les temps récents, gagnée une grande influence sur la représentation de science de la nature, Et là on doit dire : quand on n'est pas dilettante sur ce domaine, ainsi on sait, quel fruit a apporté cette théorie de la descendance, mis à part tous ses côtés d'ombre, à toute la façon moderne de voir le monde. Toutefois on doit, quand on veut ainsi rendre correctement hommage à cette théorie de l'évolution, mis à part tous les efforts de façon dilettantes et manquant de professionnalisme de voir le monde, dans lesquelles malheureusement les résultats de science de la nature dans ce domaine ont couru ces derniers temps en si grand nombre. Ce qui se fait souvent valoir là comme un mouvement de façons de voir « monistes » ou restantes, repose tout d'abord seulement sur ce que les porteurs savent peu de ce que la science elle-même a pris pour forme dans les derniers temps sur le domaine dont ils parlent. C'est souvent grotesque, comme de tels efforts de façons de voir le monde boitillent derrière les progrès scientifiques, qui ne peuvent absolument plus être d'accord avec de telles choses.

Mais vient à l'esprit/au sens, quand on parle de théorie de l'évolution, le ²⁶



temps de la jeunesse de cette théorie de l'évolution, toutes les grandes espérances idéalistes que Ernst Haeckel – je veux ni le sous-estimer, ni le surestimer – rattacha à elle dans les années soixante, soixante-dix, espérances qu'il a alors suscitées parmi ses élèves. Je veux aujourd'hui moins mentionner à quel radicalisme est arrivé en son temps Ernst Haeckel, bien que cela a aussi d'énorme mérites scientifiques positifs.

[122]

Mais je veux rendre attentif sur ce qu'aussi des chercheurs précautionneux, qui se sont adonnés au domaine de la théorie de l'évolution – seraient nommé seulement des noms comme Nägeli et Gegenbaur -, n'on pas seulement sentit eux-mêmes la fécondité de la théorie de l'évolution, mais l'ont aussi démontrée par leur intervention dans le développement scientifique des temps récent. Un grand nombre de noms pourraient être nommés là. Seul quelque chose de particulier s'est quand même donné, tout de suite quand nous saisissons des yeux cette évolution relativement courte de cette théorie de l'évolution.

Avec quelles grandes espérances au sens de la pure organisation des principes darwinistes, Haeckel et ses élèves firent un jour voile par le courant scientifique des temps récents ! Quel rôle a joué le slogan « Théorie de la sélection », « Choix du correspondant » ! Quelles ordonnances de façon de voir le monde ont attaché maintes gens à cela, qu'on pouvait se dire désormais : n'importe quelles forces pleines de sagesse, qui devraient intervenir dans l'évolution du monde, seraient surmontées. Ce qu'on devait considérer, serait : que se tiennent ainsi en vis-à-vis des forces qui équivaudraient à des forces de hasard, provenant toutefois de la pure nécessité naturelle des niveaux de développement, choisissant tel ou tel organisme, que celui qui convient reste à côté de celui ne convenant pas, et que celui qui convient se tient toujours par cela dans une certaine mesure toujours plus parfaitement là qu'au non parfait qui est tombé/qui a chuté, ainsi que puisse être pensé un perfectionnement sans un quelconque principe téléologique de finalité ! Et encore aujourd'hui, il y a des gens qui croient se tenir ainsi correctement sur le sol d'une façon moderne de voir le monde, quand ils disent : aimerait être surmonté tout ce que Darwin lui-même a présenté pour sa théorie de l'évolution, les conquêtes/acquisitions

[123]

ne pourrons pas être créées du monde, qu'on serait une fois arrivé à renoncer à des forces poursuivant un but, « forces supérieures » comme dit Eduard von Hartmann, qui interviennent dans une pure légité inorganique des règnes de la nature, quand apparaît de l'organique !

En ce que la pensée a saisi ce qui est entré dans l'humain pour l'obtenir libre de certains préjugés, auxquels il a adhéré autrefois, on voit une valeur entièrement particulière à certains point de vue dans la façon de voir le monde. Seuls/uniquement nous avons vécu une chose étrange : lorsque apparu le darwinisme avec sa façon de voir toutes les forces plus élevées qui devraient intervenir dans l'évolution organique, là est paru – je ne veux pas défendre Eduard von Hartmann, mais ce que je raconte, est justement un fait – fin des années soixante du 19e siècle, donc dans le temps de floraison du darwinisme montant, la « Philosophie de l'inconscient ». Eduard von Hartmann, se plaça contre la pure théorie du hasard. Il prétendit que devait intervenir quelque chose de tout autre – des forces d'orien-



tation, des forces d'être plus élevées-, dans l'action dépourvue de vie, morte de la pure légité inorganique, si des états d'évolution organiques devaient venir. Ce qu'effectue le choix, cela ne pouvait créer du nouveau ; ce qui apparaît neuf, devait apparaître de forces de pulsion intérieures ; le choix/la sélection pouvait justement sélectionner entre ce qui est déjà là, pouvait dégager l'imparfait, mais ne pouvait pas progressivement sortir comme par magie du parfait de l'imparfait. Dans sa « philosophie de l'inconscient », Eduard von Hartmann a présenté maintes choses pleines d'esprit contre le darwinisme montant alors si riche d'espérances, la théorie de l'évolution qui pense purement mécaniste. On a beaucoup pas pris au sérieux le philosophe de l'inconscient, parce qu'il était justement philosophe et non scientifique de la nature.

[124]

On a dit : Ah, ce que dit un tel dilettante, qui ne comprend quand même rien des principes de science de la nature, cela ne pouvait avoir de valeur particulière pour l'évolution de science de la nature. - On expédia ce que Eduard von Hartmann avait à dire avec de telles et de semblables remarques.

Des écrits d'opposition parurent contre ce « philosophe manquant de professionnalisme, dilettante ». Un écrit d'opposition paru : « L'inconscient du point de vue de la physiologie et de la théorie de l'hérédité » d'un anonyme, d'un homme qui ne se nomma pas, qui expédia brillamment cet Eduard von Hartmann du point de vue du darwinisme d'alors. Oskar Schmidt, le biographe de Darwin, Haeckel lui-même, d'autres se conduisirent avec beaucoup de sympathie à cet écrit de l'anonyme et dirent : ce serait bien maintenant - on peut résumer ces jugements à peu près ainsi -, que quelqu'un dont on voyait de chaque côté, comment il se tenait dans la vraie manière de penser de science de la nature, expédiait un dilettante tel que cet Eduard von Hartmann. Que cet anonyme - ainsi disait un de ces darwinistes à la laine teintée- se nomme seulement à nous, et nous le considérerons comme un des nôtres ! - Et un autre, qui se tenait très fermement sur le sol de la théorie darwiniste mécaniste disait : tout ce que j'aurais moi-même pu dire contre le dilettantisme d'Eduard von Hartmann, cela il l'a dit. - Bref, les darwinistes ont fait beaucoup de propagande pour cet écrit, il fut bientôt épuisé. Une deuxième édition fut bientôt nécessaire. Là, maintenant, l'auteur se nomma : c'était Eduard von Hartmann ! À partir de maintenant, un mutisme général s'installa parmi ceux qui avaient auparavant loué l'écrit ; et le fait fut peu évoqué.

[125]

Mais aussi particulier que cela soit, ce qui se rattache, me semble être bien plus remarquable : un des plus significatifs élèves de Ernst Haeckel, un de ceux qui ont accompli leurs années d'étude entièrement dans l'esprit de la nouvelle théorie de l'évolution florissante, comme elle se rattache au nom de Darwin, est Oscar Hertwig. Et Oscar Hertwig - qu'on pense seulement comme est en premier un temps court en fait depuis le temps de floraison de la théorie darwinienne -, Oscar Hertwig a en 1916, au cours de l'année précédente, laissé paraître un livre valable pour un modèle pour des descriptions de science de la nature : « Le devenir des organismes ; une réfutation de la théorie du hasard chez Darwin ». Et dans cet excellent livre, parmi les gens dont Oscar Hertwig dit qu'on devrait les entendre, si d'autres forces que celles qui jouent dans l'inorganique seront rendues valides pour le règne des organismes, est Eduard von Hartmann !



C'est déjà une très étrange manifestation que dans un temps relativement très ³¹ court du camp dont sont venus les meilleurs continuateurs de l'ancienne théorie de l'évolution des années soixante, soixante-dix, se trouve même le réfutateur d'une des pensées de base de cette théorie de l'évolution. Cela devrait rendre quelque peu pensifs ceux qui avec une paire de concepts dilettantes empalés bricolent aujourd'hui des façons de voir le monde - ainsi nommées « moniste ».

Maintenant je dois aller sur quelques questions concrètes, pas tant de la nouvelle ³² théorie de l'évolution, mais de la théorie de l'évolution absolument, pour y montrer comment doit se placer en vis-à-vis la science de l'esprit orientée selon l'anthroposophie. Cette théorie de l'évolution repose donc sur ce qu'à partir des faits, la conclusion finale sera tirée : la perfection, perfection (NDT das Vollkommene) ainsi nommée, comme elle se tient aujourd'hui devant nous, peut être mieux,

[126]

l'organisé différencié, se serait développé vers dehors du moins parfait, du moins diversement organisé. Pas seulement la géologie et la paléontologie seront cherchées pour preuve de cette façon de voir, mais aussi l'embryologie, la théorie de l'évolution de l'individu particulier. Et tout de suite par une théorie de l'évolution de l'individu particulier, comparant toutefois avec l'embryologie animale, le nouveau livre d'Oscar Hertwig « Le devenir des organismes » est valable comme modèle. Il rassemble d'une belle manière ce qui sera dit sur ce domaine. Et de l'évolution individuelle doit donc partir toute évolution, Haeckel voulait donc tout de suite avec sa loi fondamentale biogénétique ainsi nommée, amener à l'expression que dans l'évolution de l'individu se répète l'entière évolution de la souche, ainsi que dans l'évolution embryonnaire des animaux supérieurs seraient de nouveaux à trouver les forme morphologiques et les fonctions physiologiques des animaux anciens plus simples à un certain niveau.

Mais aussi particulier que cela est maintenant : sur une question très triviale, la ³³ théorie de l'évolution individuelle ne surmontera pas quand elle veut faire l'utilisation en entier de ses lois sur l'évolution des organismes. Je prie même pour des excuses que je présente cette chose triviale ; elle a été présentée d'innombrables fois, mais elle est, comme nous verrons bientôt, quand même d'une signification de principe. C'est simplement la question : de quoi est à partir lors de l'évolution, de l'œuf ou de la poule ? La poule se développe de l'œuf, mais - l'œuf peut seulement venir de la poule.

[127]

Aussitôt qu'aujourd'hui, où les faits se déroulent pour ainsi dire de devant et en ³⁴ arrière dans l'indéterminé, on examine la chose, la question n'a pas beaucoup de signification. Mais quand on veut se former des représentations de la relation de l'évolution individuelle à l'évolution des mondes, alors elle a déjà une signification. Car alors on est dans la nécessité de penser à ce que des circonstances on n'importe comment du être là, sous lesquelles le germe de l'œuf, donc ce qui aujourd'hui est base de l'évolution individuelle, a pu se développer pour soi, sans qu'il y ait eu une descendance d'un quelque être déjà, dans une certaine mesure, parfait/complet. Comme dit, je peux seulement évoquer la chose ; mais qui va davantage sur la chose, trouvera déjà que la chose, aussi triviale qu'elle est, a une grande signification.



Maintenant, tout de suite quand on pousse cette question au corps avec conscience et honnêteté, on n'arrive pas à la chose, quand on l'aborde seulement avec des représentations embryologiques que peut donner l'actuelle science de la nature. On arrive n'importe comment à ce que j'ai nommé dans la première de mes conférences « aux lieux-frontière du connaître » ; on arrive à un de ces « lieux », auxquels doivent justement se développer tout de suite les forces supérieures de la conscience visionnaire/contemplative. On peut même dire : à de telles questions on peut remercier des suggestions significatives pour l'évolution de forces de l'âme, qui sinon seraient restées en sommeil. Si on poursuit maintenant cette chose non avec la mentalité, qu'on saisit derrière le miroir, mais ainsi, que ce qu'on regarde est devant le miroir comme origine pour ce qui apparaît par le miroir, alors on trouve, si on pousse à la conscience visionnaire, qu'aussi aujourd'hui, seulement, quand on s'adonne à une âpre erreur, on peut dire : l'œuf apparaît dans la poule par la poule où par la pure fécondation de la poule. -

[128]

Ainsi apparaît la chose de dehors, ainsi apparaît dans une certaine mesure l'image-miroir. Mais si on parvient à voir par-dessus dans la conscience visionnaire, ce qui est vraiment là, ainsi on arrive à quelque chose d'autre, ainsi on arrive à ce que dans le fait l'œuf ne se forme et ne mûrit absolument pas dans le corps de la poule par les seules forces qui sortent du couple de poules.

Une façon de voir de science de la nature, qui va seulement sur le sensoriel-factuel, ne peut naturellement pas arriver sur d'autres façon de voir, que l'œuf se forme par l'efficacité de l'échange entre le coq et la poule et par ce qui se passe dans le corps de la poule. Mais on doit, quand veut alors former des façons de voir sur une telle chose, venir sur des concepts bien mystiques – des concepts qui sont mystiques dans le mauvais sens, avec lesquels beaucoup opèrent, même Hertwig à nouveau – par exemple au concept de la « disposition ».

Quand on parle de « disposition » - à une quelque chose, qui se développe -, alors on peut trouver par là une explication à tout ce qui se donne dans le monde, qu'on dise : maintenant, c'est là, auparavant ce n'était pas là, le premier, qui est là, était justement la « disposition » de cela ! - Cela est à peu près aussi intelligent, que lors de certaines maladies, qui apparaissent chez des humains particuliers sous les mêmes conditions préalables, chez d'autres non, on parle de « dispositions » (NDT : moi qui avait encore un doute sur mon choix, voici que cette fois-ci RS lui-même utilise le terme en français ! Merci.) Ainsi on peut tout repousser en ces choses, n'est-ce pas ! Et quand on ne tente pas avec cela de venir à quelque clarté, on atteindra donc seulement des mots quand même pas entièrement remplis d'un véritable contenu de représentation, mais non clairs. « Anlage », « disposition », ce sont des concepts faussés, mystiques, qui ont du sens alors seulement quand on peut entrer sur le réel, sur le spirituellement perceptible.

[129]

Maintenant la conscience visionnaire voit encore de toutes autres choses. Tout de suite ainsi que l'aveugle qui sera opéré, voit alors des couleurs, ainsi la conscience visionnaire voit toute sorte d'autres choses. Et ces autres, qu'elle voit dans notre cas, lui rend clair, que ce qui aussi aujourd'hui apparaît comme œuf dans la poule, apparaît dans le fait de forces qui ne reposent pas dans la poule, mais qui seront exercées de l'univers dans la poule. Ce qui est corps de poule et



environne l'œuf délivre vraiment seulement le sol maternel. Les forces, qui forment l'œuf, elles viennent du cosmos, elles viennent dedans du dehors. Et la fécondation – sur de telles détails je ne peux aller aujourd'hui, mais se laissent entièrement déterminer exactement – est même seulement la provocation de la possibilité qu'à cet endroit déterminé, certaines forces du cosmos œuvrant vers dedans gagnent un indice/un point de départ.

Ce qui se développe comme œuf dans le corps de poule, est développé à partir du ³⁹ cosmos, est une image/une représentation du cosmos (NDT Abbild). Quand quelqu'un trouve cela irréprésentable et ne peut trouver d'analogie sur d'autres domaines, il devrait quand même une fois se représenter, ce que cela signifierait, quand il voudrait purement dériver la direction de l'aiguille magnétique des forces intérieures de l'aiguille magnétique. Cela il ne fait pas ; il les dérive d'un effet terrestre, donc de forces, qui ont à faire avec la terre entière. Dans l'aiguille aimantée œuvrent des forces de l'environnement. Ici, sur domaine inorganique on peut arriver sur de telles choses avec de pures perceptions extérieures sensorielles. Que dans l'œuf œuvrent des forces dedans, qui ne doivent pas purement être cherchées chez les pré-parents, mais dehors dans le cosmos entier, cela sera une conquête de science de la nature fécondée selon la science de l'esprit. Et maints résultats aussi significatifs pour la pratique entrerons au jour,

[130]

quand on prendra une fois en considération que, pris à la base, ce que la science de la nature a reposant devant elle, quand c'est encore si sensoriel-factuel, est seulement un abstractum/une abstraction, est seulement quelque chose sur quoi on construit, parce qu'on ne connaît pas les forces plus fortes.

La conscience visionnaire voit chez chaque fécondation et processus de développement embryonnaire des forces extra-individuelles agir depuis le cosmos, qui pourraient être décrites dans le détail. Dans mon petit écrit « La vie humaine du point de vue de la science de l'esprit » j'indique sur toute la manière de rechercher sur d'autres domaines, aujourd'hui j'aimerais tout de suite indiquer sur ce domaine.

Quand maintenant le chercheur empirique de la nature, comme on dit aujourd'hui ⁴¹, que je n'estime véritablement pas moins, mais admire au plus haut, car, ce que la science de la nature dans son empirisme à promu à ce jour, cela donne largement de plus riches exploitations des connaissances humaines, j'aimerais dire cent et mille fois plus d'exploitations de connaissances humaines que les concepts rudimentaires, que la science de la nature elle-même utilise, parvient à fournir ; quand donc l'embryologiste promeut au jour ses faits, en particulier quand il se sert de la microscopie déjà formée si digne d'admiration, et quand alors le scientifique de l'esprit participe à ce travail, alors le scientifique de l'esprit se dit : certes, ce que l'embryologiste constate en fait là, tout cela est extérieur, sensoriel-factuel ; mais en ce qu'il décrit comment le germe masculin s'unit avec le germe féminin et ainsi de suite, comme ceci ou cela forme alors par le transbordement des parties de noyau de cellule et ainsi de suite – les descriptions sont donc extraordinairement intéressantes et pleines de signification -, alors celui qui se tient sur le point de vue de la science de l'esprit

[131]

orientée anthroposophiquement, voit dans tout cela les traces d'une efficacité



spirituelle englobante, qui se mène à l'expression dans ce sensoriellement regardable. Et si on voulait en ce qui apparaît là sous le microscope, par toutes les méthodes possibles de coloration, voir quelque chose se tenant là absolument pour soi, qu'on aurait seulement besoin de décrire pour avoir le processus de germination et le processus de développement, ainsi on équivaldrait à celui qui suit une route sur laquelle un humain a laissé ses traces derrière lui, et qui croirait que ces traces seraient produites/générées par des forces interne à la terre, non qu'un humain les auraient creusées. Ainsi que ces traces seraient entièrement expliquées faussement, si je disais : là, en bas, sont toutes sortes de forces qui suscitent ces traces – mais comme je dois admettre que là un humain est allé par-dessus et a pénétré le sol, ainsi je dois, si je veux arriver au vraiment factuel, regarder sur le spirituel, lequel exprime ses dernières traces, en ce que, excusez l'expression, cela vient en l'état comme par processus de séparation, qui apparaît alors sous le microscope et les méthodes de coloration.

Mais on arrive maintenant, quand la conscience visionnaire se domine la chose,⁴² encore à quelque chose d'autre. On arrive à ce que ce processus, qui apparaît là par le pur empirisme, par la pure expérience sensorielle-factuelle extérieure, soit comparé avec quelque chose, qu'on peut seul apprendre à connaître par la recherche de la conscience visionnaire.

Dans la première conférence, j'ai esquissé ce qui se passe dans l'humain, quand il continue d'élaborer ses perceptions des sens par la pensée, lorsqu'il se forme des représentations. Ce qui se joue en cela dans l'âme comme un processus réel ne sera pas du tout considéré comme tel par une pensée matérialiste, mais seulement cherché dans les processus des nerfs.

[132]

Mais quand ce processus intérieur réel, que l'âme vit pour elle, on le poursuit vraiment par la connaissance imaginative éveillée, quand ne vous siègent pas seulement dans l'âme ces abstractions que procure la psychologie moderne ou aussi la logique– comme des représentations se « relie » et ainsi de suite -, mais quand on est à même de saisir des yeux, de l'œil intérieur de l'âme, par une science de l'âme formée dans le sens, comme je l'ai esquissée hier dans la première conférence, cet intérieur du représenter et une partie du sentir, alors on a en ce qu'on saisit ainsi des yeux, quelque chose qui appartient à ce que l'embryologiste trouve dans le développement du germe, absolument dans le départ de l'évolution/du développement des cellules. On voit dans une certaine mesure, comme quand on compare un modèle et une représentation l'un avec l'autre entièrement dans les faits : d'un côté le processus de représentation et de sensation dans l'âme, et de l'autre côté le processus de la fécondation, le processus de la division cellulaire et ainsi de suite, celui de la division cellulaire elle-même ; et on voit comment ces deux processus ont quelque chose à voir l'un avec l'autre – je veux m'exprimer le plus possible précautionneusement : quelque chose à faire l'un avec l'autre, comment l'un transpose pareillement dans le matériel, ce qu'est l'autre sur domaine animique-spirituel.

Et en ce qu'on saisi vraiment des yeux le processus animique-spirituel, quelque chose d'autre apparaît encore. On reconnaît : ainsi que se joue aujourd'hui ce processus animique-spirituel dans l'humain, ainsi il peut seulement se jouer, parce tout l'environnement de nature délivre une base pour cela avec l'être



humain là-dedans comme corporéité physique. Chez celui qui arrive vraiment à des façons de voir spirituelles, s'élargissent les facultés, qui lui rendent possible de contempler vraiment l'être d'un animique-spirituel. Et ainsi on reconnaît :

[134]

sous les conditions actuelles, ce qui se développe comme processus de représentation et de ressenti n'est certes possible que tel que cela se produit justement aujourd'hui – seulement sous la condition préalable que le tout se joue en présence d'un corps humain ; mais par son essence interne, le processus se révèle être tel qu'il se recule dans le temps. Le temps devient quelque chose de réel. Il se repousse dans le temps. Et on apprend effectivement à reconnaître que ce qui se joue aujourd'hui en soi, en pensant et en accomplissant une partie du ressenti, est en fait quelque chose qui, dans des temps lointains, très lointains, lorsqu'il n'y avait pas un tel environnement terrestre, pouvait se développer pour soi-même sans le corps humain.

Et en ce que de cette manière – je peux seulement, car le temps presse, esquisser⁴⁵ ici dans une certaine mesure le point de départ d'un chemin de connaissance largement déployé – on arrive à amener spirituel-animique en véritable rapport à ce qui se déroule sensoriellement-factuellement devant les yeux, on en reçoit maintenant d'une toute autre manière la relation qui règne absolument entre ce qui est nature physique extérieur-sensorielle, et ce qui bouillonne et ondule animique-spirituel de par le monde. Et quand ce que je pouvais, j'aimerais dire, seulement exposer dans les bases élémentaires de début, on l'aménage/démonte/consolide maintenant, on arrive – quand vraiment on marche plus loin selon la science de l'esprit/scientifiquement-spirituellement – pas sur ces chemins scientifiques extérieurs, comme la géologie et la paléontologie ou la théorie de Kant-Laplace, mais sur les chemins de l'expérience intérieure spirituelle-psychique, sur des contextes d'étendues reposant loin en arrière, dans lesquels n'était d'ailleurs pas possible de poursuivre avec une cellule physique, des choses extérieures physiques, comme aujourd'hui une évolution embryonnaire, mais dans lesquels ce qui cette fois-là pouvait être réel, était encore possible en forme spirituelle-psychique.

[134]

On regarde en arrière sur le spirituel-psychique, qu'est la compagnie des précurseurs de ce qui aujourd'hui se passe physique-sensoriel.

Le spirituel-animique s'est dans une certaine mesure aujourd'hui retiré en dehors dans le cosmique ; cela agit par le détour de la corporéité et effectue, disons, chez la poule, pour retourner de nouveau à notre exemple, aujourd'hui aussi l'œuf en une densité de substance, dont il n'y avait pas besoin dans un temps gris préalable (NDT grauer Vorzeit). Mais de ces forces, qu'on apprend à connaître – sur lesquelles on ne fait pas des spéculations, pas des hypothèses, mais qu'on apprend à connaître, quand on observe de l'intérieur vers dehors le représenter et le penser dans sa légité/dans sa mesure de loi interne –, le spirituel-animique était capable en ce temps gris préalable (NDT Vorzeit), sans que l'environnement du corps de poule doive être là, maintenant pas par une « disposition » mystique, mais de former un premier, qui alors, alors que les conditions dans l'environnement se modifiaient, avait la nécessité d'être protégé par un « corps environnant » de poule, comme il est aujourd'hui.



Ainsi le scientifique de l'esprit compte d'un côté constamment avec la science de ⁴⁷ la nature, mais doit de l'autre côté sortir par-dessus le scientifique de nature, par-dessus le valant aujourd'hui selon la science de la nature, mais pas par des spéculations, mais par ce que seront vraiment développées des forces visionnaires de connaissance, lesquelles devraient justement placer les expériences spirituelles factuelles à la place de théories et d'hypothèses, qui sont purement amenées spéculées, seront purement pensé ajoutées à l'expérience. Et si on est de cette manière poussé de l'avant, et vraiment pousser ainsi de l'avant, qu'on ne pêche en aucun cas contre les résultats assurés de la science de la nature moderne, alors se rectifie pour l'être humain en particulier ce qu'offre la théorie de l'évolution actuelle.

[135]

De pas en foulée, j'aurais des paradoxes à dire aujourd'hui, mais je veux stimuler. Je m'abandonne au danger d'être moqué sous circonstances ; mais je veux stimuler. Je veux seulement dire, cette science de l'esprit, cette anthroposophie est là ; et elle a, bien qu'elle n'est pas encore reconnue aujourd'hui, certains résultats de recherche à donner, desquels elle croit pouvoir parler justement ainsi à partir de justifications scientifiques, comme parle de ses résultats cette science appuyée sur le sensoriel, armée avec des microscopes et des télescopes. Pas par arrogance, mais à partir de la chose devra toutefois être dit, que cette direction de science de l'esprit, qui devrait être représentée ici dans ces conférences, ne l'a pas aussi simple que la science de la nature. De cela on peut déjà comprendre que maint dise : oui, ce que dit celui-là, est donc bien difficilement compréhensible ! - Certes, ce qui sur le pur factuel, sur lequel on sera poussé avec le nez, prend seul du recul, cela est plus facilement compréhensible ; et la nature même de la chose promet que des difficultés de la compréhension reposent en des choses, comme elles seront donc seulement présentées de manière évoquée ici. Mais l'anthroposophie ne l'a pas si facile aussi objectivement, et cela se montre tout de suite, quand par exemple dans son sens – donc pas seulement théorique – l'être humain sera regardé comme être de nature.

Comme dit, je ne sous-estime pas la théorie de l'évolution. Je crois même que la ⁴⁸ théorie de l'évolution appartient aux plus significatives conquêtes de l'évolution spirituelle humaine. Et j'ai, tout de suite à cause de cela, dû faire l'expérience d'attaques sur attaques du côté d'ignorants, parce que dans mon livre « Les énigmes de la philosophie », et dans d'autres de mes écrits, j'ai pris position énergiquement pour l'être justifié de la théorie de l'évolution.

[136]

Qu'on voit seulement dans le deuxième volume de mes « Énigmes de la philosophie » si je parle d'un quelque point de vue qui ne sera pas pleinement correct vis-à-vis de cette théorie de l'évolution ! Mais si simple que se le fait la pure – comme on dit aujourd'hui – empirique science de la nature, si simple ne l'a pas l'anthroposophie de science de l'esprit. Car quand nous saisissons des yeux l'être humain, ainsi nous devons dire : la représentation, comme si maintenant l'humain, ainsi qu'il se tient là dans son empreinte corporelle, serait simplement sorti de formes d'animaux, lesquelles à nouveau de formes d'animaux plus basses et ainsi de suite – cette représentation est entièrement et complètement une diletante vis-à-vis de l'anthroposophie de science de l'esprit.



Si on veut dans le sens de science de l'esprit, comme cela est pensé ici, saisir des yeux l'évolution de l'humain comme être de nature, alors on doit – cela semble bien paradoxal, mais c'est ainsi – tout d'abord articuler les humains (NDT: « gliedern » le même que dans « Dreigliederung », et comme nous avons opter pour traduire par tri-articulation, nous respectons ce choix ici, qui d'ailleurs passe mieux que l'autre possibilité qui serait ici « membrer »). En ce qu'on – qui suit mes écrits verra comme je me suis donné du mal en particulier sur ce domaine –, en ce qu'on forme scientifiquement, perfectionne, ce qui apparaît dans la théorie de la métamorphose de Goethe, on doit articuler l'humain. On ne peut pas simplement le prendre comme humain entier, mais on doit remplir une certaine condition préalable, mais une condition préalable étayée. C'est celle qu'on se prenne le chef/la tête pour soi, qu'on se devienne clair sur ce qu'ainsi que l'humain se tient devant nous, il pourra seulement, vu à travers lui scientifiquement, quand on prend le chef en soi et, dans une certaine mesure, l'autre/le reste – prenez le tout d'abord comme une représentation de secours – comme organe-appendice. Donc, le chef/la tête en soi ; il devra être cherché que ce qu'on peut nommer descendance, hérédité, pour ce chef en soi. Ce chef de l'humain, la tête

[137]

ce n'est pas parlé exactement, mais seulement approchant, parce que la tête se poursuit par le tronc. Cela change la chose ; mais on ne peut donc parler seulement approchant en ces choses – ce chef de l'humain, c'est dans le fait un transformé morphologiquement d'autres formes résonnant de loin, loin. Ainsi qu'on peut dire : aussi loin que l'humain est un être de tête, il reconduit sur une lointaine descendance. Et – en rapports aux détails j'indique sur ma « Science de l'occulte en esquisse » et d'autres de mes écrits, il se montre même, que l'être, lequel a rendu possible dans sa transformation l'actuelle forme-tête de l'humain, devra être cherché dans des temps préalables (NDT Vorzeit) beaucoup plus reculés que l'ensemble des actuels animaux ou plantes, ainsi que donc, en ce que nous regardons l'humain comme être tête, nous devons retourner dans des temps préalables (NDT Vorzeit) reposant plus loin en arrière.

Ce qui dans une certaine mesure se trouve aujourd'hui comme organisme-appendice à l'humain, cela s'est joint à la tête – parlé approchant, car des organes-appendices étaient déjà là en d'anciens temps –, cela s'est formé sous la condition préalable du chef/de la tête. Et comme l'être, qui à son départ/dans sa poursuite est devenu être-tête humaine et avait la possibilité de former une autre organisation humaine se tenant à proximité de l'actuel corps animal, alors que cet être vint à cette organisation, ce fut le temps, dans lequel l'évolution générale avait progressé si loin, que maintenant aussi les êtres-animaux pouvaient apparaître.

Par cela nous arrivons à une étrange théorie de la descendance, mais étrange seulement vis-à-vis des représentations du temps actuel. Nous devons dire : aussi loin que l'humain est un être-tête, il descend d'ancêtres qui se sont progressivement transformés, qui certes étaient formés autrement aux temps originels que l'être humain est formé aujourd'hui,

[138]

mais qui ont en fait leur postérité seulement dans le chef humain. Et dans le temps où, à partir des conditions préalables générales, peuvent se former de tels



êtres, comme nous avons aujourd'hui dans le règne animal, l'humain a justement ajouté aussi ce qui est dans son règne/genre animal à son règne/genre humain. Vous voyez ici à nouveau la base - je peux aussi donner là seulement les bases ⁵² élémentaires - d'une théorie de l'évolution, laquelle jaillit, quand on ne croit pas que le chef humain serait purement poussé au-dehors pareillement au reste de l'organisme, mais : ce chef humain est en fait la disposition originelle de l'humain, et le reste de l'organisme est articulé à ce chef. Et en ce qu'un tel organisme s'est articulé dans un temps plus tardif de l'évolution, l'être humain est rentré dans le courant de l'évolution, qui dans le fait se laisse placer ensemble avec le courant d'évolution, avec la descendance des êtres animaux.

Ce que la théorie de l'évolution a promu conduit à de vraies connaissances sur ce ⁵³ domaine. Quand on connaît cela, quand on le connaît vraiment fondamentalement, quand la paléontologie, l'embryologie, toutes les expériences de la connaissance des muscles, les expériences qui donnent des explications sur la texture humaine du crâne, quand on tire toutes ces recherches soigneusement au conseil - beaucoup plus soigneusement que ce que connaît l'actuelle science extérieure de la nature -, alors on arrive à se dire : tout de suite ce qui, non par la théorie - donc par celle aujourd'hui de la recherche de la nature elle-même, comme réfutée par Oscar Hertwig -, mais est disponible par l'expérience, ce qui repose là, ce qu'on a seulement la permission d'accueillir de trans-éclairer avec la lumière qui peut être gagnée à la science de l'esprit,

[139]

tout cela donne des coups d'œil extrêmement larges, ainsi que la théorie moderne de l'évolution ne fut absolument pas inutile, ne fut absolument pas seulement un quelque égarement, mais au contraire appartiendra aux plus fécondes, parce qu'elle éclairera énormément loin dans les secrets de l'univers.

Quand je devrais ajouter une quelque chose à la mesure du sentiment à ce que je ⁵⁴ dis comme un sortir de la science de l'esprit sur la pure factuelle science de la nature, ce serait cela : oui, c'est vraiment cette théorie de l'évolution de la deuxième moitié du 19^e siècle qui est le germe de grandes vues significatives, le germe de quelque chose, qui n'est encore pas du tout dans la conscience générale humaine, qui tout de suite donne les meilleures motivations pour une façon de voir le monde vraiment orienté anthroposophiquement. Cette façon de voir le monde montre justement, que ces activités spirituelles, dont on croit, qu'elles sont déjà concluantes et ont seulement besoin de se rattacher à ce qui est donné de sensoriel-factuel pour l'expliquer, que ces activités spirituelles, qui règnent là aussi dans un livre si distingué comme celui d'Oscar Hertwig ou un autre, ne peuvent pas du tout conduire à répondre vraiment à des questions, mais seulement poser des questions de la manière correcte. Elles devront trouver réponse, quand elle sont correctement posées. Et le monde extérieur nous répond toujours à nouveau, quand nous savons poser correctement des questions. Quand elles seront posée correctement, alors il répond par ce qui peut être remporté par la vision spirituelle.

Toutefois, quand je parle de cette manière d'une théorie de la descendance modi- ⁵⁵ fiée, qu'on doit donc dans une certaine mesure représenter l'humain inversement : chercher son origine dans ce qui repose à la base de son chef/de sa tête

[140]



et a à partir de son chef, pour comprendre l'humain, pendant qu'on tente habituellement cela de manière inverse, en ce je dise cela, doit en même temps être pris pied sur une vraie, authentique représentation de l'être humain actuel. Et là je viens sur un résultat de détail supplémentaire de la recherche anthroposophique pour le fondement de nature de l'humain.

Quand sera parlé aujourd'hui du rapport de l'âme au corps humain, ainsi sera en fait seulement tiré en considération comme corporel, comme on dit « l'outil », mais « outil » il n'est pas – sur ces choses nous parlerons encore après-demain –, il sera seulement cherché à l'âme dans le corps comme pendant du système nerveux. Et si vous considérez aujourd'hui des livres psychologiques, dans lesquels le premier chapitre sera toujours traitée une sorte de préliminaire physiologique à la psychologie, ainsi vous trouverez, que là est en fait seulement parlé de système nerveux comme « organe de l'âme ».

Ceux des chers auditeurs, qui m'entendent plus souvent, savent comme rarement⁵⁷ je parle de quelque chose de personnel. Mais c'est peut être ici quand même nécessaire, parce ce que je peux seulement caractériser ce thème en esquisse : ce que j'ai maintenant à dire sur ce domaine, est la conclusion d'une recherche de vraiment plus de trente ans, qui prend conseil de tout ce qui vient en considération sur les domaines physiologiques et apparentés, qui deviendra les résultats des actuels physiologistes et biologistes sur ce domaine de ce que j'ai à vous dire. En ce qu'on parallélise simplement le système nerveux avec la vie de l'âme, on procède extraordinairement unilatéral. Et personne montre plus clairement, comme sera procédé là unilatéralement, qu'un chercheur que j'estime

[141]

tout particulièrement comme un des plus excellents psychologues, *Theodor Ziehen*. Parce qu'il part du préjugé de parler de préférence du système nerveux, quand il parle de maintes relations de l'animique au corporel, des fondements de nature de l'humain, il arrive à ce que la vie des sensations, ce qu'il regarde vraiment, est justement aussi réel que la vie de pensée et de représentation, seulement, j'aimerais dire, traiter comme un appendice à la vie de représentation. Theodor Ziehen n'arrive pas à traiter vraiment de la vie de sensation dans sa psychologie. À d'autres cela arrive justement aussi. Ils parlent alors de « l'accentuation en sensations des représentations » ; les représentations qui ont leur contre-image corporelle dans le système des nerfs, seraient « accentuées par des sensations » ; on n'aurait pas à penser à un pendant corporel de la vie de sensation.

Et pas du tout en premier - lisez dans la psychologie de Theodor Ziehen ou dans d'autres livres, je pourrais en mentionner toute une série, vraiment d'excellents écrits sur ce domaine – quand ces personnalités en viennent à parler sur la volonté, vous verrez que là toute possibilité échappe de parler vraiment de la volonté, qui est un domaine entièrement réel dans le vécu animique/d'âme. La volonté échappe simplement à Theodor Ziehen en ce qu'il écrit ses choses physiologiques-psychologique ; elle sera simplement disputée à disparaître ; elle n'est pas du tout là pour elle ; elle est dans une certaine mesure seulement là comme un jeu de représentations. Ainsi sera mis à mal par l'influence d'une unilatéralité, quelque chose qui est entièrement visible dans l'expérience, comme par de telles recherches d'autres choses aussi seront essentiellement mises à mal/violées.

Mais quand on prend en considération, tout ce que la physiologie, cette⁵⁹



science valable comme modèle, a déjà tout de suite fourni jusqu'à aujourd'hui – quand beaucoup est aussi encore douteux et louche –,

[142]

quand on prend tout en considération, ce qui n'est seulement pas éclairé de la manière correcte, alors on vient à – je peux seulement esquisser le résultat –, ce que l'organisme humain entier est un pendant à l'âme humaine entière. Dans mon dernier livre « Des énigmes de l'âme », qui paraîtra dans les prochaines semaines, est peut être même déjà distribué, j'ai traité dans le chapitre final des questions frontières de la science ordinaire et de l'anthroposophie, et sous ces questions de frontières, toutefois aussi, à la mesure de résultats, de ce qui est à dire sur les questions soulevées.

Rien du tout n'est à dire contre ce que la vie de représentation a son pendant⁶⁰ tout d'abord dans le système de nerfs, bien que le rapport est à représenter tout autrement, que le fait l'actuelle science ; de cela je parlerais alors après-demain. Quand on cherche un pendant corporel pour la vie de représentation, ainsi on a à chercher le système de nerfs pour cela.

Pas ainsi pour la vie de sensation ! J'aimerais presque dire, je recule d'effroi de⁶¹ avant de dire en si peu de mots quelque chose de si grande portée, quelque chose, qui ne s'est donné à moi-même non en recherches de longues années, mais de décennies. Quand on parle de vie de sensation, ainsi on ne peut pas chercher une quelque relation entre cette vie de sensation et la vie des nerfs dans le même sens qu'on cherche une relation entre la vie de représentation et la vie des nerfs. Là est seulement un rapport indirect. La vie de sensation, elle apparaît presque incroyable sous le préjuger de l'actuelle science, elle se tient dans un rapport direct semblable à la vie de représentation au système de nerfs à ce qu'on pourrait nommer le rythme de respiration dans toutes ses ramifications.

[143]

Ainsi qu'au système des nerfs, on a à aller dans les plus fines ramifications, ainsi naturellement aussi chez ce que sont les mouvements rythmiques, qui ont seulement leur point de départ dans le rythme de respiration et alors se ramifient et se divisent partout, œuvrent dans le cerveau. Les représentations de Comte sur la mécanique du corps humain sont donc là très intéressantes. Dans ce jouer rythmique des mouvements dans l'humain, qui en fait sont tous dépendants du rythme de la respiration, en ce qui procède comme tels mouvements rythmiques gagnant le rythme du sang, on a à chercher le pendant corporel pour la vie de sensation.

Je sais, très chers présents, que se laissent maintenant soulever apparemment⁶² d'innombrables objections contre ce que j'ai justement dit. Mais ces objections se laissent toutes réfuter. Je veux là tout d'abord rendre attentif à une chose, seulement de manière indicative. On pourrait facilement dire : maintenant donc, la musique repose en fait dans son effet esthétique sur la sensation ; mais cette sensation sera quand même excitée par la perception du son, donc par une impression, une perception extérieure, qui évidemment se poursuit dans son effet dans le système de nerf ; là tu vois donc – pourrait-on objecter –, comme tu fais erreur : tu prétends que quelque chose qui dans son effet esthétique repose décisif sur la vie de sensation, serait un pendant du rythme de respiration, pendant que la perception musicale repose quand même à la base, qui sera gagnée sur le



détour de l'oreille et du nerf auditif ! – Cela est seulement une illusion, quand on fait cette objection, car le processus véritable est beaucoup plus compliqué. Seulement un contempler guide en de telles choses, lequel est orienté par les forces qu'on gagne dans la conscience visionnaire/contemplative ; dans notre cerveau se rencontre le rythme de respiration avec ce qui se passe dans le système de nerfs.

[144]

Et l'expérience musicale apparaît seulement de cet échange/interaction, de cette rencontre de ce qui se dresse dedans, du système de respiration dans la vie de nerfs, avec la construction de nerfs. En ce que cela réagit sur le rythme de respiration, apparaît l'expérience de sensation musicale. Ainsi se laissent donc expliquer vraiment les expériences de sensation, quand, comme dit, on considère le rythme de respiration, la vie de respiration absolument, justement ainsi comme pendant corporel pour la vie de sensation, comme on a à considérer le système de nerfs comme pendant corporel pour la vie de représentation.

Et maintenant nous arrivons au vouloir. Là s'établit, quand on teste/examine⁶³ toutes les réflexions physiologiques, comme le patrimoine de connaissance orienté de la conscience visionnaire le permet, tout ce qui sera vécu comme vouloir par l'âme a sa contre image dans des processus de métabolisme. Mais – la vie corporelle se compose pour l'essentiel – avec exception de deux choses, que j'évoquerai tout de suite après – de processus métaboliques, processus de rythme respiratoire, processus nerveux.

La chose deviendra seulement compliquée parce que évidemment le nerf devra⁶⁴ aussi être expliqué ainsi que la vie de nutrition, la vie de métabolisme se poursuit dedans le nerf. Mais ce n'est pas l'alimentation du nerf, qui est la contre-image de la vie de représentation, mais un tout autre processus. J'ai rendu attentif là-dessus dans mon livre « Des énigmes de l'âme » : aussi loin que le nerf est dépendant du métabolisme, il est seulement un médiateur/un intermédiaire du processus de volonté. Parce qu'un système – système métabolique, processus respiratoire rythmique, système de nerfs – se glisse dans l'autre, les systèmes ne reposent pas spatialement l'un à côté de l'autre,

[145]

mais se chevauchent, s'étendent l'un dans l'autre, la contemplation deviendra particulièrement difficile. Mais pour l'essentiel, c'est ainsi : dans le nerf est ce qui repose à la base de la vie de représentation, pas le fait, qu'il sera touché/gêné par le rythme, pas le fait, qu'il sera nourrit, mais encore une toute autre activité intérieure ; dans les plus fines ramifications du rythme de respiration, il est ce rythme de respiration lui-même qui repose à la base de la vie de sensation, et tout, ce qui dans l'organisme jusque dans les plus fines ramifications sera mentionné/répertorié comme métabolisme, est la contre-image corporelle des processus de volonté.

La nous avons toute l'âme placée en relation avec tout le corps humain. Et du⁶⁵ point de vue de cette science de l'esprit anthroposophique, que je représente, je crois – je ne le crois pas autrement que comme on croit sur de vraiment stricts domaines scientifiques, qu'aujourd'hui déjà les faits de la physiologie suffisent, pour fonder pleinement ce que j'ai justement expliqué. Et je suis convaincu de ce que les sciences empiriques, quand on les aménagera progressant avec ces lignes



d'orientation, pourront être énormément fructueuses pour la vie vers toutes les directions : médecine, psychiatrie, tous les domaines possibles pourront éprouver de significatives stimulations , quand on prendra ensemble de cette manière, l'entière âme humaine avec l'entier corps humain.

D'après deux côtés tombe de l'organisme humain : ce que j'aimerais nommer la ⁶⁶ zone des sens et la vie de mouvement. Et l'actuelle science est placée sur des pieds très fragiles en particulier dans la théorie des sens d'un côté et dans la théorie du mouvement de l'autre côté. Ces, j'aimerais dire, deux pôles

[146]

de l'être humain seront très peu décelés, ni de chercheurs psychologiques, ni de physiologiques ou semblables, parce qu'aussi bien dans la zone des sens, dans le domaine de la vie des sens, comme dans le domaine de la vie de mouvement, l'humain n'appartient plus pleinement à lui-même, mais déjà au monde extérieur, se vit dans le monde extérieur avec son âme : en ce que l'humain effectue des mouvements, un état d'équilibre ou dynamique repose dans le mouvement, par lequel l'humain est en-articulé dans le domaine ou dans le jeu de mouvement des forces de la vie extérieure ; et en ce que l'humain intervient animiquement/psychiquement de la pure vie des nerfs dans la vie de la zone des sens, cela signifie, qu'en ce que l'âme se vit dans les organes propres de ses sens, se passe que vraiment l'humain traverse/enjambe son propre domaine. Les sens dépassent comme des golfs du monde extérieur dans notre vie, et en premier quand on prendra cela en considération, on arrivera à une théorie raisonnable des sens, qui ne pourra pas du tout être gagnée sur les chemins que parcourt aujourd'hui la science de la nature.

Je n'ai maintenant pas discuté des principes généraux, pas voulu donner des ca-⁶⁷ ractéristiques générales, tout de suite pour la description des relations de l'anthroposophie à la science de la nature et à la base de nature de l'humain, mais j'ai, malgré tous les dangers, qu'enferme en soi une telle chose, mis en avant des résultats concrets particuliers et des domaines de résultats, pour caractériser par le concret, de quelle manière l'anthroposophie veut se placer à côté de la science reconnue de la nature. Toutefois sera visible par cela que seront à surmonter maints préjugés et aussi maints pressentis et pré-inclinaisons et pré-habitudes sur les domaines scientifiques, si l'anthroposophie devait être comprise.

[147]

Aujourd'hui le sensoriel, - je pense la façon de voir sensorielle objective/factuelle, pas le sensoriel sur domaine moral - encore beaucoup plus puissant que c'était jadis alors que le monde entier objectait contre le copernicanisme qu'il contredisait donc l'apparence des sens, et ne l'acceptait pas. *Copernic* a contredit l'apparence des sens, en ce qu'il devait établir quelque chose que l'apparence sensible ne peut donner. La science de l'esprit est dans la nécessité de conduire encore vers dehors dans une autre relation, par-dessus l'apparence sensible extérieure. Elle trouvera certes opposition sur opposition dans ce domaine. Et avec de telles conférences, on peut seulement donner des stimulations particulières ; mais je vous prie de considérer que je veux justement donner des impulsions. Critiquer maintenant ces impulsions d'un point de vue préétabli, c'est une chose peu coûteuse ! Elles pourront évidemment être critiquées en fond et sol ; et tout, ce qui pourra être présenté comme telle critique, cela je pourrais le présenter-



bien évidemment – moi-même. Mais de l'autre côté pourra être vu, que ce qui vit dans la science de la nature, quand on ne veut pas seulement le retenir, peut se poursuivre/se développer à un dévoilement saisissant largement, allant profondément, des secrets du monde.

Comment fructueuse, comment significative, une telle devra devenir dans une plus large étendue/circonférence pour la vie humaine entière, j'aurais à en parler après-demain, où j'aurais à expliquer les applications pratiques sur les domaines de la morale, de la vie sociale, aussi religieuse, de la vie politique, de la théorie de la liberté de la volonté et autres domaines pratiques.

Je devais m'exposer au danger de devenir mal compris, en ce que j'explique des résultats concrets particuliers.

[148]

Car aujourd'hui beaucoup parle contre l'ascension de l'humain dans le domaine de la vie de l'esprit factuelle/objective réelle et vraie. Et on croit aujourd'hui, seulement pouvoir être un humain éclairé, quand sur les plus profondes questions de la vie de l'âme, sur les questions de l'immortalité – sur cela aussi j'aurais à parler après-demain – et sur d'autres questions on dit : cela se soustrait justement au jugement scientifique, pour cela le patrimoine de connaissance humain ne suffit pas.

Le riche d'esprit *Fritz Mauthner* a donc écrit sur ce patrimoine de connaissance dans son « Lexique/dictionnaire de la philosophie », qui est vraiment stimulant à lire, parce qu'on se croit transposé dans une sphère spirituelle, dans laquelle continuellement et continuellement on se tourne en cercle, sans arriver n'importe comment à quelque chose, mais, quand on croit arriver à un quart de résultat, ce sera réfuté et on sera conduit plus loin et se tourne plus loin en cercles. Mais Mauthner, qui a quand même le grand mérite d'avoir tout de suite montré, comme est partout insuffisant, ce qui pré-repose comme « science fermée » – Mauthner croit même que ce parler de l'esprit serait une découverte/invention raffinée de *Hegel*, ainsi il dit à peu près : avec le concept de l'esprit, comme nous le saisissons aujourd'hui, Hegel aurait le premier infesté la philosophie ; on dériverait seulement le plus ancien concept de l'esprit/d'esprit du concept de l'Esprit-saint. – Et il trouve qu'avec beaucoup qui se croient être des esprits critiques, être des esprits particulièrement éclairés, oui, être des esprits – peut être ne disent-ils pas ainsi eux même, car « l'esprit » ils ne laissent donc pas valoir, donc : être des humains, lesquels se tiennent sur les pleines hauteurs de la science, Mauthner dit, qu'avec beaucoup de ceux-là ce serait ainsi : l'être humain veut connaître par raison analytique et raison synthétique ; mais « la raison analytique est une hache au manche d'argent, et la raison synthétique

[149]

est un manche doré sans hache », et avec ces deux choses incomplètes, l'humain veut pénétrer n'importe comment dans l'essence du monde !

De tels gens se réfèrent alors très volontiers au concept englobant de nature que Goethe a établi. Aussi chez Fritz Mauthner, nous trouvons comment il cite Goethe pour lui attribuer la représentation : qu'aussi lui, Goethe, aurait considéré l'humain comme un pur être de nature ! Mais même dans l'article « La nature », que Fritz Mauthner cite, se trouve des phrases sur la nature comme celle-ci : « Pensée elle a et médite (NDT *Sinnt* serait une pensée venant, se présentant sans



activité au moment, donc se présentant semblable à une perception) constamment » , quand aussi pas comme humain, mais comme nature. Une telle nature, comme Goethe l'a pensée, celle-là on pourrait déjà accepter/supporter ! Elle est quelque chose d'autre que la nature, laquelle repose diversement à la base de l'actuelle science de la nature. Et pas, quand nous saisissons des yeux/de l'œil, comme Goethe a dit à Schiller : quand mes idées de lois de science de la nature devraient être des idées, ainsi je vois mes idées avec des yeux - , ainsi nous pouvons aussi accepter le naturalisme à partir d'une telle opinion, qui n'exclut absolument pas le spiritualisme, mais l'inclus. Et je crois, que tout de suite ce que Goethe a voulu encore dans Les éléments dans sa grande théorie aménagée des métamorphoses, ce qu'il a formé jusqu'à un haut degré, mais justement seulement dans Les éléments, c'est cela, formé plus loin : prendre par-dessus dans le spirituel, la réelle base pour une vraie science orientée anthroposophiquement. Avec ce que je disais aujourd'hui sur l'ascendance de l'humain et sur la relation ⁷² de l'âme de l'humain au corps, je me sais en accord avec le goethéanisme, quand aussi avec un goethéanisme poursuit jusque dans notre temps et dans une forme scientifique.

[150]

Et ceux, qui dans leur apparent rejet critique-éclairé d'une toute réelle connais- ⁷³ sance spirituelle croient pouvoir se référer à Goethe, on doit donc dire – laissez-moi finir avec cela mes explications d'aujourd'hui : contemple seulement l'opinion de Goethe dans son essence la plus profonde. Ce que vous croyez atteindre chez lui, et ce que vous aviez aussi en vous, cela sera déjà atteint avec ses mots, qu'il a adressé à un autre chercheur, qui avait fait la remarque :

« À l'intérieur de la nature

Ne presse aucun esprit créateur, ...

Radieux, seulement à qui elle

Indique la coque extérieure. »

Goethe dit contre cela :

Cela j'entends soixante ans répété,

Je balbutie dessus, mais furtive;...

Nature a ni grain

Ni coque,

Tout est elle avec une fois ;

Toi examine-toi seulement le plus souvent,

Si tu serais grain ou coque !

74

Si l'humain développe son grain en cette opinion goethéenne, alors il avance aussi, quand aussi seulement en infiniment plus long, plus sérieux et sincère travail de recherche – dans le grain, dans l'être/l'essence de la nature. Car cet être de la nature, il se manifeste dans l'humain. Et ce qui se mire dans cet humain, c'est, compris correctement, rien d'autre que cet être de la nature. L'esprit n'est rien d'autre que la fleur et le fruit de la nature. La nature est, en certaine relation, la racine de l'esprit.

[151]

Cela est aussi vrai goethéanisme ! Et lui, la science de l'esprit aura justement a le ⁷⁵ former en forme scientifique.



Après la conférence à Zurich, le 12 novembre 1917.

Question : Quand la conscience se tiendrait en corrélation avec la mort, comment se comporte alors que la mort intervient aussi chez les animaux et que quand même, la conscience des animaux devra être accueillie différemment de celle des humains sous toutes les circonstances ?

Quand je parlerai après-demain sur des questions pratiques, ainsi je pense aussi – je m'effraye certes toujours devant cela – , pouvoir aller brièvement sur différentes questions qui se rapportent aujourd'hui à un concept se présentant très fréquemment : le concept de l'« inconscient », qui donc joue aussi un grand rôle dans la psychanalyse, la psychologie analytique, connue à satiété ici à Zurich. Sur ce domaine, vous viennent des questions très significatives, profondément décisives ; et nous verrons après-demain, au moins de manière évocatrice, comment ce qui sera tenté du côté de la psychanalyse pour réponse à ces questions décisives ; se comporte à ces questions. Aujourd'hui je veux seulement, en appui à ce qui a justement été demandé, attirer le concept d'inconscient. *Eduard von Hartmann* a donc aussi exposé philosophiquement le concept de « l'esprit inconscient » et pose donc à la base de l'être-là , on aimerait dire, premièrement la nature, deuxièmement l'esprit conscient, mais qui doit toujours avoir une base de nature, et l'esprit inconscient qui est pur spirituel, mais justement inconscient.

[152]

Mais maintenant il s'agit de ce que la science de l'esprit avec le concept de l'« inconscient » comme tel ne sait rien commencer à nouveau aussi. L'« Esprit inconscient » est pour la science de l'esprit environ la même chose qu'un « humain dépourvu de tête » sur le domaine naturel. Certes, l'« esprit » se laisse penser abstrait, évidemment, sans conscience, tout de suite ainsi qu'on peut abstraire la tête de l'humain. On peut aussi dessiner l'organisme dépourvu de tête. Et il y a même des humains, qui sont partiellement aveugles hystériquement, donc pas aveugle organiquement, mais aveugles hystériquement, qui sont dominés par l'erreur, que, quand ils vont sur la route, voient purement le corps de l'humain et chez aucun humain une tête. Il y a de tels humains qui souffrent de cette forme particulière d'une maladie hystérique : ils voient purement le corps et aucune tête, donc tous les humains dépourvus de tête. Vous voyez, l'apparence des yeux pourrait même pour des humains d'exception, livrer la preuve qu'on pourrait aussi se penser une réalité humaine sans têtes. Mais ce n'est justement aucune réalité. – Ainsi l'« esprit inconscient » est justement aucune réalité, ne peut aucune fois être une réalité. Comme cela conduit plus loin, là-dessus devrait être parlé quelque chose après-demain. Mais maintenant nous venons à la question qui a été posée : les animaux n'ont certes comme tels absolument pas une conscience humaine, mais une conscience. Mais j'ai déjà dû remarquer aujourd'hui lors d'une occasion : la science de l'esprit ne l'a pas diversement aussi bon, comme l'a l'actuelle science reconnue, qui traite toutes choses plus compréhensibles et moins réelles ; même dans la direction de la pensée, la science de l'esprit doit procéder autrement qu'on est habitué aujourd'hui. Dans les livres de physique, disais-je, il est dit : à la place de l'espace, où est un corps, ne peut être un autre.

[153]

– Cette définition comme telle, la science de l'esprit ne peut pas l'accepter



comme telle immédiatement, mais elle doit dire ainsi à partir de son orientation : un corps ou un être, lequel rempli un espace ainsi qu'en même temps aucun autre ne peut être dans cet espace, est justement impénétrable. Donc il se transforme comme une définition ma foi pensée pour le scientifique de l'esprit simplement en un postulat ou semblable.

Maintenant on doit être au clair là-dessus, les animaux ont certes aucune conscience humaine, mais de la conscience. Maintenant il s'agit de ce que, pour qui pense dans le sens actuel, avec les habitudes de pensée actuelles : mort est mort. – Les humains meurent, les animaux meurent et on laisse même mourir les plantes. Oui, la chose ne repose pas aussi simplement pour la science de l'esprit. Là, on ne peut pas conclure de l'égalité des contenus de concept sur l'égalité dans la réalité. Regardé intérieurement, regardé d'après la réalité, la mort d'un humain est quelque chose de tout autre que la mort d'un animal. Cela est regardé concrètement ! Et chez la plante, parler de mort, cela a chez la science de l'esprit, pris au fond, exactement le même sens, que si on parlait de mort chez une montre, qui « meurt » aussi une fois ; n'est-ce pas, elle peut donc aussi une fois « mourir ». Donc cela devrait cesser. Cela n'est pas le concept de la mort ! Mais le concept de mort inclus beaucoup, qui fait de la mort maintenant quelque chose d'essentiellement autre chez l'humain.

Et maintenant vient en considération ce qui suit : l'animal a une conscience, laquelle est pour l'essentiel ainsi que ce que l'humain envoie dans la zone des sens, et vit isolé dans la zone des sens que j'ai évoquée aujourd'hui, qu'il *ne vit pas* cela dans la zone des sens, mais que ce que l'animal vit dans la zone des sens est de même sorte avec ce qu'il a aussi comme vie de représentation.

[154]

Cette stricte séparation entre la perception et la représentation, comme on peut la tirer chez l'humain, elle n'est pas justifiée pour l'animal. Cela se laisse connaître immédiatement en premier par la façon de voir, par la conscience visionnaire/contemplative ; mais de l'autre côté vous le reconnaissez aussi anatomiquement, physiologiquement. Je vous rappelle seulement que l'œil a pour l'animal une toute autre organisation interne que chez l'humain. Chez l'humain certains contenus de l'œil sont retenus dans l'organisation intérieure, plus dans l'organisation des nerfs, chez l'animal ils sont déployés vers dehors dans l'œil. Vous trouvez chez certains animaux l'éventail, l'appendice-épée : c'est la structure anatomique extérieure, qui pourrait montrer, comme le vital chez l'animal va jusque dans la zone des sens. Chez l'humain le vital se retire, ainsi que l'humain dans la zone des sens – je vous prie de considérer cela expressément – vive ainsi la présence de son âme, qu'il vive dans cette zone des sens quelque chose de tout autre, que l'animal. Et ce que l'humain vit dans la zone des sens et cette formation plus large est alors la conscience imaginative, inspirée, intuitive, cela, qui alors sera à nouveau poursuivie dans la vie de représentation et dans la vie de souvenir, ce vécu de la zone des sens, cela est ce qui donne une toute autre coloration à la conscience humaine – si j'ai la permission de me servir de cette expression – que n'a la conscience animale.

On doit absolument rectifier beaucoup de concepts. Quand on demande aujourd'hui à un humain : quelles sont les représentations spirituelles, qui sont le moins pendantes des bases du corps/corporelles ? – et bien, je crois qu'un grand



nombre d'humains seront d'accord, quand on dit : les représentations les plus philosophiques sont les plus spirituelles !

[155]

– Voyez-vous, de toutes les représentations sont tout de suite les représentations philosophiques – les plus abstraites pour la science de l'esprit, aussi les représentations mathématiques, celles, qui le plus souvent sont liées au corps physique ! Et quand il y aurait seulement des représentations philosophiques, ainsi on pourrait être matérialiste absolu ; car elles sont en fait seulement corporelles et ont seulement une signification entre la naissance et la mort. Ce qu'on considère habituellement pour le plus spirituel, cela a son fondement dans le monde physique, dans le corps physique.

Mais c'est l'essentiel, que l'humain comme être d'âme a une telle part à sa vie des sens, que dans sa vie des sens, où la nature extérieure se prolonge comme un golf, parce que la vitalité s'est retirée, la mort vit en fait déjà continuellement dans la zone des sens. Et aussi loin que cette zone des sens se mire vers dedans, le résultat parvient, le résultat de conscience de cette zone vers dedans le vécu d'âme avec ce que j'ai nommé la mort atomistique.

Donc c'est à comprendre ainsi : qu'à la vie dans la zone des sens chez l'humain se mêle le phénomène de mort, ce qui justifie de rassembler la mort et la conscience chez l'humain, pendant que chez l'animal devra être rassemblée : non la mort spontanée – comme elle peut aussi survenir chez l'humain – avec la conscience, mais chez l'animal la progressive extinction de la force de reproduction devra être rassemblée avec ce qui est la conscience. Et alors, quand la force de reproduction est éteinte, la mort survient pour l'animal, pendant que chez l'humain une entrée ultérieure du phénomène de mort est à acquérir en plus de ce que c'est justement le cas chez un quelque animal. L'humain se tient sur un tout autre sol.

[156]

Donc j'aimerais particulièrement accentuer cela : une correcte vue dans le rapport entre naissance et mort, on la reçoit seulement, quand on rassemble avec le vécu beaucoup plus vital qu'à l'animal dans la zone des sens, la particularité spécifique de la conscience humaine, qui est pendante avec le vécu particulier dans la zone des sens ainsi que l'a la conscience animale n'est en fait pas mélangé à la conscience humaine ce qui, si j'ai la permission de dire ainsi, est agissant continuellement comme mort en lui. Et cela sera à nouveau éclairé de l'autre côté, parce que chez l'animal ne se mêle pas de l'autre côté en polarité une âme immortelle dans le phénomène de mort, ce qui est le cas chez l'humain.

Question : Est-ce que la science de l'esprit peut nous dire quelque chose du concept moderne d'entropie de la physique ?

En ce qui concerne le concept moderne d'entropie, ainsi devra tout d'abord être dit, que ce qui sera inclus dans le concept d'entropie, est avant tout seulement abstrait de la représentation de la science de la nature inorganique. Quand donc nous saisissons le concept d'entropie ainsi : un état de fin/terminal de l'actuel devenir se poursuivrait parce que lors du passage d'énergie mécanique en énergie de chaleur, reste toujours plus de chaleur en retrait, ainsi qu'à la fin l'état des mondes peut être seulement un état de chaleur, ainsi nous avons à faire là à une abstraction, purement à partir de légité inorganique. Comme tel n'aura pas be-



soin d'être objecté à cela du point de vue de la science de l'esprit. Les adeptes du concept d'entropie savent donc eux-mêmes, que cette fixation de l'état final rend nécessaire, qu'on accepte alors aussi un état de début ;

[157]

ainsi aussi bien logiquement comme c'est alors aussi nécessaire selon la science de la nature, quand on laisse de cette manière tout propulser dans la mort de chaleur, on admet aussi un état de départ/début.

Maintenant il s'agit de ce que se donne ce qui suit selon la science de l'esprit,⁸⁸ j'entre là aussi bientôt dans le concret : premièrement la science de l'esprit ne¹³ peut rien commencer d'après ses observations avec une représentation, qui est monnaie courante aujourd'hui sur le domaine de l'inorganique spéculation de nature, c'est la représentation de l'atomisation (NDT : Zerstäubung) d'énergies, ce en quoi on croit toujours, que l'atomisation d'énergies puisse se dérouler dans l'infini. Quand donc je parle d'énergies, je pense toujours au sens de l'actuelle science de la nature un allant dans l'infini. Avec ce concept, la science de l'esprit ne peut rien commencer d'après ses expériences, parce que la science de l'esprit regarde toutes les énergies s'établir dans une certaine mesure comme élastiques dans leur morphogenèse. Cela signifie, des énergies, qui s'élargissent/s'étendent, ne s'atomisent pas dans l'infini, mais seulement jusqu'à une frontière finie et retournent alors en elles-mêmes. Cela peut toutefois se passer aussi après longtemps, que tout d'abord pour ce qui entre en considération pour notre période terrestre/de terre imminente, ne se tient pas en question. Mais en fait, on doit voir sur domaine de science de l'esprit, que le concept de l'atomisation dans l'infini est nébuleux, que de telles énergies qui s'étendent, ne s'atomisent pas dans l'infini, mais retournent de nouveau en elles-mêmes. Quand ce concept sera utilisé sur le domaine de l'entropie, alors nous avons dans l'état de fin de nouveau l'autre, donné comme opposé de façon polaire : que dans une certaine mesure les énergies s'atomisant peuvent de nouveau revenir en elles. C'est une chose.

[158]

Mais l'autre est ce qui suit. Quand vous prenez en main ma « science de l'occulte⁸⁹ en esquisse », vous trouverez, que dans le fait - d'après un système spirituel d'ob-¹⁴servations, lequel est seulement une plus large formation/organisation de ce que j'ai introduit aujourd'hui élémentairement - , en ce que je retourne et construit un état de début selon la science de l'esprit, ce n'est pas construit, mais *contemplé*, ainsi cet état de début, qu'avec un terminus technicus je nomme « état de Saturne » , est représenté comme un état de chaleur. Et de cet état de chaleur provient toute l'évolution suivante. Si maintenant la physique avec son concept d'entropie vient à un état de fin-chaleur, ainsi elle vient à un état de fin que je dois moi-même accepter comme contexte de début. La conséquence de cela est qu'alors devra être de nouveau commencé : comme il en ressort. On ne vient justement pas à un « début et fin » , mais début et fin sont seulement un membre d'une évolution se poursuivant. Le contexte de fin entrant serait alors seulement le point de départ pour une évolution allant plus loin.

Question : ne serait-ce pas possible, que vous laissiez apparaître l'humain ainsi que ce ne⁹⁰ serait pas nécessaire qu'il apparaisse en premier comme être-tête et qu'alors un appendice¹⁵ vienne à cela ? La science de la nature travaille donc aussi avec des espaces de temps très long et une infiniment longue période d'évolution, et je crois, qu'on pourrait là justement



aussi bien laisser apparaître l'humain comme organe unitaire.

Quand on traite une telle affaire dans cette généralité, ainsi on peut naturellement toujours mentionner ce que justement le monsieur a mentionné. J'accentue expressément qu'il s'est agit pour moi aujourd'hui, d'expliquer des résultats positifs, concrets de la science de l'esprit orientée anthroposophiquement, donc mentionner des exemples particuliers de résultats positifs.

[159]

Un tel exemple de résultat positif est justement celui-ci : que l'être humain, quand on ne veut pas seulement le comprendre comme être de nature – là-dessus s'étendait donc ma conférence d'aujourd'hui -, ne pourra être compris, quand on le regarde aujourd'hui de la manière ordinaire. Comme « être unitaire », cela n'est donc pas le contraire, l'humain sera alors aussi évidemment regardé quand on le regarde comme un être de tête avec un appendice – je disais donc, cela est parlé approximativement. Ce qui est essentiellement à cela, est : où on cherche le point de départ pour l'évolution humaine, pas si on le regarde comme « être unitaire », ce que donc on cherche plus loin de l'humain. Quand on cherche reposant plus loin, ce qui apparaît aujourd'hui métamorphosé dans le chef, et le reste comme une acquisition, ainsi l'humain comme un être de nature deviendra par cela justement un autre être, que quand on le place ainsi théoriquement-évolutivement dans l'évolution des mondes, comme le place encore aujourd'hui l'actuel darwinisme trivial, la triviale théorie de la descendance.

Les longs espaces de temps ne le font pas. De longs espaces de temps sont pour les actuelles hypothèses justement aussi quelque chose de purement hypothétique.⁹² Le temps peut en premier avoir une quelque signification à l'intérieur d'une explication, quand on est en état de ressortir le temps d'autres conditions préalables concrètes, quand on parvient dans une certaine mesure à former/façonner l'avant et l'après du concret, mais pas quand simplement on établit un courant d'évolution et alors prend dedans le temps comme quelque chose d'extérieur. Les théories de la descendance disent donc elles-mêmes : le temps se tient à disposition à l'un comme illimité. Évidemment le temps se tient illimité à disposition à l'un. Mais se demande, si ce qui se tient à disposition à l'un pour les pensées, joue aussi dans la réalité le même rôle concret dans lequel l'humain concret sera vraiment regardé.¹⁷

[160]

Le concret s'articule lui-même ainsi que l'un dans le processus d'évolution ce que j'ai nommé organisme-appendice – c'est justement une expression approximative –, s'établit comme le plus jeune et l'organisme-tête comme le plus vieux. Par cela se forme le temps lui-même. La descendance de l'organisme-tête retourne dans un temps préalable plus grand que ce qui est plus jeune. Il s'agit vraiment de ce que sur le domaine de science de l'esprit, on doit envisager que la pensée deviendra factuelle et concrète. J'aimerais aussi aujourd'hui de nouveau accentuer, qu'on ne peut pas avancer autrement dans la science de l'esprit, que quand on aimerait se placer de toute autre manière dans la réalité, que le fait l'actuelle science empirique ainsi nommée, que certes je ne sous estime pas. Personne ne pourra me reprocher une sous-estimation d'après mes écrits. Mais on doit se placer d'une toute autre, concrète manière, dans la réalité.

La dernière fois ici, j'ai dit dans une réponse aux questions, que les concepts⁹⁴



doivent être beaucoup plus réels, véritables. Après-demain aussi nous revien-¹⁹
drons lors de questions humaines pratiques et lors de questions humaines ani-
miques sur ce penser conforme à la réalité. Un penser conforme à la réalité est ce
qui est conscient, à chaque représentation qu'il a, jusqu'à quel point cette repré-
sentation se tient dans la réalité. Voyez-vous, prise abstraitement, une fleur de
rose que j'ai devant moi, est une chose véritable ; et on peut la pendre comme
une chose véritable. Pour le penseur, qui avec ses concepts réels se tient dans la
réalité, il a ce concept fleur de rose pas du tout autrement

[161]

qu'il est conscient à soi : cette fleur de rose est pour soi quelque chose d'abstrait ;
elle est seulement possible à l'arbre de rose entier, et celui-ci à nouveau dans le
rapport avec toute la Terre et ainsi de suite. Donc ce qui est pendant avec
quelque chose dans le réel et pourra en être artificiellement arraché, le scienti-
fique de l'esprit le place non comme une représentation isolée. C'est pourquoi le
scientifique de l'esprit est chaque fois, quand il poursuit ses représentations,
conscient à soi, jusqu'à quel point l'intérieur, le substantiel des représentations le
porte dans la réalité. Ainsi de nouveau un exemple paradoxal : on microscopise,
on donne un noyau de cellule sous le microscope. Oui, ce noyau de cellule sous le
microscope, on le regarde maintenant isolé de tout ce qui lui appartient. De cela,
le scientifique de l'esprit et pleinement conscient à soi; il sait, que c'est autre
chose, quand j'observe un noyau de cellule par le microscope, que quand j'ob-
serve par exemple un petit animal par le microscope. Là j'observe l'animal dans
toute sa grandeur. Mais si j'observe quelque chose comme un noyau de cellule,
ainsi je n'observe pas dans le même sens une réalité comme le petit animal, qui
ne deviendra pas plus grand, et qui est clôt de cette manière.

Ce toujours être accompagné du caractère de réalité de la vie de représentation,⁹⁵
cela est une première condition préalable pour la conscience visionnaire/²⁰
contemplative. J'ai mis en avant le penser conforme à la réalité, en opposition au
penser non conforme à la réalité, que aujourd'hui règne diversement dans mon
livre « De l'énigme de l'humain » qui est paru il y a deux ans. Cela devra être
considéré dans une telle question. À cause de cela j'ai dit, la théorie de l'évolution
du 19e siècle, et jusqu'à aujourd'hui, a naturellement ses grands services. Mais
elle ne traite pas la question assez concrètement.

[162]

Si on veut étudier l'évolution de l'humain, ainsi n'est pas égal/indifférent, d'où
on part dans l'humain. Ce n'est par exemple pas une objection, quand quelqu'un
dit : ici j'ai un être vivant ; cet être vivant dans sa forme présente a des pieds
pour grimper ; il y a de tels êtres vivants, lesquels présentent dans leur forme,
excusez que je compare un tout petit animal avec l'être humain, mais cela ne fait
donc rien sur le domaine de science de la nature -, il y a donc de petits animaux,
des poux, pardonnez le dur mot, des poux qui développent des pieds pour grim-
per. Ces pieds pour grimper sont un produit tardif de l'évolution. Les formes
souches n'ont pas de pieds pour grimper. Cela est une adaptation à des condi-
tions plus tardives. Maintenant, il s'agit de considérer, que la forme souche
n'avait pas les pieds pour grimper sous d'autres conditions ; cette sorte poux dé-
veloppa les pieds pour grimper sous des conditions plus tardives. On pourrait
mentionner beaucoup d'exemples. Ainsi il s'agit de ce qu'on considère les condi-



tions/rapports concrets. Pardonnez-moi, quand je passe à l'être humain : il s'agit de considérer qu'est disposé dans la forme souche, ce qui en descendance directe, en direct courant de reproduction, conduit à l'organe tête/principal, et que les autres sont des acquisitions plus tardives. Il s'agit de ce rapport concret. Et quand on ne le regarde pas ainsi, ainsi on ne peut pas le comprendre en rapport avec l'entière évolution de la nature.

Je peux naturellement seulement évoquer ces choses. Comme dit, je devrais tenir un long cours si je devais vous exposer tous les détails. Mais l'anthroposophie est donc en premier en devenir aujourd'hui, et ne la regardez pas comme une quelque niaiserie, quand je dis cela : on n'est pas encore aussi heureux de pouvoir exposer l'anthroposophie en cours qui sont reconnus. On doit la donner comme stimulation dans des conférences particulières dans lesquelles on peut seulement indiquer sur l'une ou l'autre chose. De cela vient tout l'incomplet, qui lors de telle communication est évidemment seulement possible. Mais ce que j'ai dit, parle justement peu ainsi contre la conception de l'évolution de l'humain comme être unitaire, comme l'évolution du pou non encore équipé de pieds pour grimper parle par contre de poux avec des pieds pour grimper, que cela s'est développé comme être unitaire. Donc il s'agit de la caractéristique du processus d'évolution, du spécial du processus d'évolution. C'est de cela dont il s'agit dans ce cas.

[164]

ANTHROPOSOPHIE ET SCIENCE SOCIALE - Résultats de science de l'esprit sur le droit, la morale et les formes sociales de vie. - Quatrième conférence - Zurich, 14 novembre 1917 .

L'utilisation de concepts et de représentations non conformes à la réalité dans la vie communautaire humaine peut avoir des conséquences tragiques. Les concepts de science de la nature ne suffisent pas. Le catéchisme postulé par Moriz Benedikt pour la vie sociale. Le concept fondamental du façonnement social de la vie : le concept de la liberté humaine ; son rapport avec la loi de la conservation de l'énergie. La vie sociale ne se construit pas selon les concepts de la conscience ordinaire, mais de manière extra-consciente, dans des impulsions qui ne peuvent être saisies que par des sortes supérieures de conscience : la conscience imaginative, la conscience inspiratrice et la conscience intuitive. La saisie des souvenirs subconscients par la psychanalyse avec des moyens de connaissance insuffisants. La nature du processus de mémorisation. C. G. Jung sur le concept de Dieu. La théorie et la politique de Woodrow Wilson. Dostoïevski sur l'âme de peuple russe. Les explications de Fritz Mauthner sur le droit. L'excellent livre de Roman Boos sur la convention collective de travail. L'anthroposophie, une vision du monde développée par Goethe. Le nom de Goetheanum donné au bâtiment de Dornach.

Des trois conférences, que j'ai tenues ici, pour caractériser le rapport de la science de l'esprit orientée anthroposophiquement aux trois différents domaines de l'aspiration scientifique humaine ; aura été visible qu'il s'agit avant toute chose à ce genre de science de l'esprit de développer des concepts et représentations conforme à la réalité, lesquels sont appropriés à plonger dans la pleine, la véritable vie, pour obtenir un savoir de la réalité par cette plongée. On peut dire - cela proviendra de tout le sens de mes conférences -, que depuis un temps relativement long d'évolution scientifique humaine, ont seulement été gagnés des concepts à la mesure de la réalité sur la science de la nature tombant sous les sens extérieurs. Et en une certaine relation, ces concepts gagnés pour l'être-là des sens sont scientifiquement valables comme modèles. Seuls ils s'étendent en rapport au réel seulement aussi loin, - on peut déjà dire - que la nature dépourvue de vie vient en considération, qui n'est donc pas purement disponible là où elle apparaît immédiatement comme telle, mais comme inclusion minérale aussi dans les être de vie et dans les êtres d'esprit, qui vivent sur la terre sensorielle. On comprend/saisit aujourd'hui selon la science de la nature selon un modèle. Mais on comprend/saisit seulement ce qui se laisse établir à l'intérieur de lois mécaniques dépourvues de vie.

[165]

Qu'on comprenne/saisisse ce qui est de l'ordre du modèle, pour cela il y a donc,



j'aimerais dire une preuve bien observable: la perfectionnée, si puissante/violente utilisation pleine de succès de la science de la nature sur la vie humaine. Car si on utilise des concepts sur la vie humaine, ainsi se démontre, sous certaines conditions, par la possibilité d'utilisation, le caractère de conformité à la réalité de ces concepts. On ne peut pas construire une montre avec de faux concepts mécaniques et physiques ; elle trahirait aussitôt qu'on a utilisé des concepts faux.

Ce n'est pas ainsi dans tous les domaines de la vie, mais tout de suite dans les domaines de vie qui devraient nous occuper aujourd'hui, la réalité ne montre pas aussitôt sans supplément dans son déroulement, si on a à faire ou non avec un concept conforme à la réalité ou sorti de la réalité.

À l'intérieur du domaine de science de la nature même, l'utilisation de concepts non conforme à la réalité est relativement dépourvue de danger, car ces concepts prouvent leur nature erronée, ou leur insuffisance, aussi longtemps qu'on reste dans le domaine de science de la nature lui-même, justement à l'intérieur de la discussion théorique, qui peut donc aussi reposer à la base de la praxis de la vie. Mais si vient la vie sociale, la vie humaine en commun absolument, alors ne se tient pas en vis-à-vis purement le gain d'un quelque concept, mais se tient alors en vis-à-vis la réalisation du concept dans la vie. Et d'après les actuelles conditions, on a à faire avec des domaines de vie dans lesquels on peut très bien introduire des concepts insuffisants. Il se montre certes alors l'insuffisance des représentations, des idées, des sentiments et ainsi de suite; mais malgré tout l'humain peut dans une certaine relation, quand il vit purement sous des préjugés de science de la nature,

[166]

se tenir dépourvu d'aide vis-à-vis de ce qui entre pour suite, comme la conséquence de tels concepts. On peut dire dans une certaine relation que les événements tragiques qui se sont maintenant étendus sur le genre humain, sont, pris à la base, le pendant de ce que - plus qu'on ne pense ; et plus qu'on peut seulement évoquer dans de si courts exposés comme sont ceux d'aujourd'hui -, de ce que, par des temps longs, les humains n'ont pas compris comment développer des concepts conformes à la réalité, lesquels auraient été appropriés à englober les faits de la vie réelle. Ces faits de la vie réelle ont aujourd'hui poussés par-dessus la tête de l'humanité. Et ces avènements tragiques sont diversement un conduire-ad-absurdum de la plus terrible façon de ce qui s'est développé de représentations insuffisantes au cours de siècles dans l'humanité.

On arrive sur ce qui là, repose en fait à la base, seulement quand - maintenant nous voulons encore une fois faire cela d'un autre point de vue que dans les conférences tenues - quand on oriente tout d'abord une fois le coup d'œil sur comment, toujours de nouveau et à nouveau dans les temps récents, est apparue la tentative de fonder une façon de voir le monde de l'humain dans son ensemble à partir de la science de la nature, comment la tentative a été faite d'introduire la pensée de science de la nature qui, sur son domaine - je le répète toujours à nouveau - est ainsi valable comme modèle dans tous les domaines de la vie humaine : dans les domaines de l'essence de l'âme/l'être de l'âme, de la pédagogie, de la politique, de la socialiste, de l'histoire et ainsi de suite.

Qui connaît l'évolution dans cette direction, il sait comment des penseurs



de science de la nature se sont astreint, ce qu'ils ont exercé à eux de représentations et concepts de leur science de la nature,

[167]

de l'appliquer sur tous les domaines évoqués de la vie humaine. J'aimerais, bien que ce que j'ai justement dit, peut être appuyé par des centaines de preuves, en introduire seulement quelques caractéristiques. Quand c'est aussi de vieille date, ainsi on peut encore dire que la tendance qui s'exprime là-dedans, maintenu jusqu'aux jours d'aujourd'hui, s'est donc encore étendue.

Un excellent chercheur de la nature/naturaliste de mon avis, a tenu lors de deux⁰⁶ rassemblements de naturalistes dans les années soixante-dix, 1874 et 1875, des conférences sur le domaine du droit, sur des questions de la morale et du droit, des rapports sociaux des humains, et il a, au cours de ces conférences, prononcé des phrases bien caractéristiques. Il a pour ainsi dire dressé l'exigence que, qui est mûr au sens de la culture/formation selon la science de la nature des temps récents, devait exiger/réclamer que la manière de penser selon la science de la nature devrait passer dans la conscience humaine générale/universelle comme une sorte de catéchisme ; ainsi que ce qui comme sentiment/sensation, comme besoin, comme impulsion de la volonté, apparaisse dans l'humain et forme avec cela la base pour les aspirations sociales, devrait être amené progressivement en rapport/pendant intime avec une pure façon de voir du monde en science de la nature s'étendant toujours de plus en plus largement. Ainsi le professeur *Benedikt* a dit au quarante-huitième rassemblement de naturalistes/chercheur sur la nature. La façon de voir le monde selon la science de la nature devrait atteindre la largeur et la profondeur et la clarté pour créer un catéchisme, qui domine la vie spirituelle et éthique du peuple. Son idéal est donc que tout ce qui parle à partir des besoins de l'esprit, du cœur et de la volonté dans la vie sociale, serait une expression de la représentation de sciences de la nature !

[168]

Et en rapport à la science de l'âme, le même chercheur dit : la psychologie aussi⁰⁷ serait devenue une science de la nature, depuis que, comme la physique et la chimie, elle aurait rejeté le ballast de la métaphysique et ne choisirait plus comme prémices des hypothèses qui seraient inélucidaibles pour notre organisation actuelle.

Bien que par beaucoup de chercheurs de la nature – aussi d'Oscar Hertwig, von Nägeli, par beaucoup, beaucoup d'autres évoqués avant-hier – sera toujours de nouveau et à nouveau accentué que la science de la nature peut justement fournir du correct seulement sur son domaine, ainsi les représentation de science de la nature seront quand même formées ainsi que, dans une certaine mesure, par la façon dont elles seront formées, sera rejeté une recherche, une aspiration de l'humanité vers d'autres domaines de réalité qu'ils sont tout de suite atteignables à la science de la nature. Et on pourrait, comme j'ai mentionné par de plus anciennes remarques, mentionner des remarques des jours actuels : on les trouverait tenues absolument dans le même esprit.

Benedikt, l'anthropologue criminel, j'ai particulièrement la permission de l'introduire⁰⁹ parce que, malgré qu'il veuille se tenir aussi dans l'observation sociale de la vie sur un pur point de vue de science de la nature, a encore en soi tant de matériel conceptuel purement naïf conforme à la nature, que beaucoup de ce qu'il



présente – en fait contre ses formulations théoriques –, intervient véritablement dans la réalité du monde. Mais dans l'ensemble on peut dire, construire par cette inclination, par cette tendance, avec des concepts de science de la nature, qui sur sont excellents leur domaine, une vision du monde entière, est progressivement apparu absolument quelque chose d'entièrement particulier, ainsi qu'on pourrait presque venir à l'appel d'être un méchant humain, quand on exprime ce qui est devenu vision du monde sous cette tendance :

[169]

aujourd'hui un quelque humain effectue quelque chose d'excellent dans son domaine, et quand alors il fonde une vision du monde, ainsi il déploie cet excellent savoir sur un domaine déterminé, sur le domaine d'ensemble du monde, sur ces domaines où, avant toutes choses, il ne comprend rien. Ainsi que l'on peut déjà dire : aujourd'hui est progressivement là une excellente science, laquelle contient le contenu de ce que les gens comprennent bien ; et des conceptions du monde sont là qui en général contiennent ce dont les gens ne comprennent rien ! Quand le domaine social de vie vient en considération, cela n'est véritablement¹⁰ pas sans signification. Car le domaine social de vie a l'humain lui-même pour son facteur de réalité. L'humain se tient dedans dans ce domaine social de vie, et ce qu'il fait, cela est déjà ainsi que dans ses impulsions, en ce qui comme formation dans la vie humaine en commun, se forme comme structure sociale, flue dedans ce qui vit dans la vision du monde. Et par cela ont été créer des choses telles que je les ai évoquées au début de mes explications actuelles.

Je veux maintenant lors de ces considérations aujourd'hui, comme aux trois pre-¹¹mières, partir aussi plus de détails concrets, de résultats de ce que j'appelle la recherche de l'esprit, pour tenter, avec l'aide de tels résultats, de montrer dans quel rapport cette recherche de l'esprit doit aussi se placer aux domaines sociaux de la connaissance.

Une difficulté particulière apparaît pour l'humain moderne qui, devenu expert¹² en science de la nature, dont la vie de représentation a été éduquée selon la science de la nature, quand maintenant il aborde le domaine social de vie et aussitôt à saisir de l'œil un concept fondamental : le concept de la liberté humaine. Ce concept de la liberté humaine, qui certes apparaît donc dans les plus différentes nuances,

[170]

est, dans une certaine relation, devenu pour ainsi dire la croix des considérations modernes de vision du monde. Car d'un côté il est extraordinairement difficile de comprendre la structure sociale de l'humanité, sans venir à la clarté sur le concept de liberté ; mais de l'autre côté, de nouveau, le pensant selon la science de la nature, d'après les habitudes de penser des temps actuels, est à peine en mesure de commencer quelque chose avec le concept de liberté. On sait donc, qu'en rapport au concept de liberté, on eut lieu de vieilles querelles, qu'il y a continuellement eu deux partis avec des nuances différentes : les ainsi nommés déterministes, lesquels admettent que toutes les actions humaines sont prédéterminées d'une certaine manière – de manière plus naturaliste ou d'autres –, ainsi que l'humain exécute seulement ce à quoi une contrainte, une causalité d'ailleurs inconnue, mais quand même disponible, préexiste ; et les indéterministes qui niaient cela et se tenaient plus à l'état de fait subjectif, à ce que l'humain vit en



lui en ce qu'il développe sa conscience, et prétendait l'indépendance des actions de l'humain vraiment libres de telles déterminations fortes qui pouvaient exclure le concept de liberté.

Ainsi que la science de la nature s'est développée jusqu'à aujourd'hui, mais c'est aussi en fait impossible de faire quelque chose avec la liberté selon la science de la nature, ainsi que, quand on fonde une science sociologique avec une éducation de science de la nature, en beaucoup de relations on est dans la nécessité de saisir faussement le concept de liberté et de construire une structure de vie qui ne prend le concept de liberté en aucune considération, qui reconduit tout sur certaines causalités qui reposent à l'extérieur ou à l'intérieur de l'humain. Une telle façon de voir est commode en certaines

[171]

relations, car elle vous autorise à déterminer d'une certaine manière du départ la structure sociale : c'est beaucoup plus facile de déprécier l'action humaine, quand elle est déterminée que quand on a à compter avec ce qu'un être libre joue un rôle dans l'humain.

Maintenant, on ne peut pas ériger n'importe quel concept exalté comme concept de liberté, exposer n'importe quel flou mystique, qui aurait la permission de se tenir en opposition de ce qu'offre l'actuelle science de la nature ! Cela devra déjà être retenu, que si la science de l'esprit devait avoir une justification, elle n'a pas la permission de venir dans un quelque tiraillement avec ce qui est un progrès de science de la nature au sens vrai. C'est pourquoi je dois aussi partir aujourd'hui de placer le concept fondamental de formation sociale de vie, le concept de liberté, en relation à ces représentations de science de la nature qui pourront être gagnées avec l'aide de la science de l'esprit.

D'après les concepts habituels de science de la nature, l'être humain, dans ses actions, est dépendant des particularités de son organisation. Et là cette particularité de son organisation, elle-même devra être étudiée à un degré tel que je l'ai exposé la dernière fois, qu'on applique en calculant la loi de la conservation de l'énergie sur la vie de l'âme, ainsi on vient à une exclusion du concept de liberté. Si l'humain peut seulement développer à partir de lui comme forces ce qui est chiffre d'affaire/produit/conversion de l'absorbé, comme je l'ai évoqué dans la dernière conférence, ainsi l'âme ne peut évidemment pas développer à partir d'elle-même n'importe quel déploiement de force – ce qui serait une exigence pour une réalisation de la liberté.

[172]

Mais la science de l'esprit montre que la science de la nature à besoin, beaucoup besoin, sur le domaine qui vient en question là, de placer l'entière étendue de ses connaissances vraiment encore sur une autre base que celle où elles se tiennent aujourd'hui. La science de la nature – je l'ai déjà évoqué dans les conférences précédentes – a ouvert des domaines de faits dignes d'admiration. Mais par les concepts et représentations étroitement délimités qu'on a aujourd'hui de la nature, ceux-ci ne pourront être englobés par aucun chemin. Dans le déroulement des conférences précédentes, je me suis permis d'indiquer sur comment la science de l'esprit conduit à mettre en relation l'entier spirituel-psychique de l'humain à l'entier physique-corporel, et là-dessus, comment s'établit qu'on a à mettre la vie particulière des représentations en relation à la vie des nerfs, la vie



des sensations aux ramifications et dépendances du rythme de respiration et la vie de la volonté au métabolisme.

Si nous allons, à la manière d'une introduction, sur une transplantation de la fa-¹⁷ çon de voir de science de la nature sur la relation que la vie psychique/animique humaine de représentation a à la vie des nerfs, ainsi devient évident que les habitués aux représentations actuelles de science de la nature doivent dire : certains processus vont de soi dans la vie des nerfs, ceux-ci sont des processus causes ou parallèles à la vie de représentation. - Et que là, chaque processus psychique de représentation doit exprimer, d'après ces hypothèses, un processus nerveux - mais qui, comme tel, est fondé causal, originel dans l'organisme entier -, ainsi, parce que là le processus de nerf vient apparemment avec une nécessité des causes à partir des conditions de l'organisme, le processus spirituel/de l'esprit qui lui est correspondant ne peut être un libre, mais il doit se tenir sous la même nécessité, comme le processus de nerf lui correspondant.

[173]

Ainsi cela a encore l'air aujourd'hui. Ainsi ce sera vu du point de vue de science¹⁸ de la nature, mais ce n'en aura pas l'air dans le futur ! Là, on considérera de toute autre manière certains signes qui aujourd'hui déjà sont là dans le domaine de recherche de science de la nature. Toutefois sera nécessaire pour cela que les lignes d'orientation de la recherche soient prescrites par la science de l'esprit, parce qu'un éclairage vraiment non prévenu des résultats de science de la nature peut seul arriver en l'état par cela.

L'étrange en effet à quoi s'adonne le chercheur de l'esprit est que notre vie des¹⁹ nerfs se tient dans une relation entièrement particulière à l'organisme correspondant restant, qu'on doit décrire par ce qu'on dit : dans la vie des nerfs, l'organisme se déconstruit d'une certaine manière, ne se construit pas ; et dans la vie des nerfs viennent tout d'abord en considération ces processus-là - quand nous la saisissons comme pure vie des nerfs, pas comme vie de nutrition dans le système des nerfs -, qui ne sont pas des processus de croissance, pas des processus ascendant d'évolution, mais des processus régressifs, des processus de déconstruction, des processus d'évolution défavorables.

Il est très facile d'être mal compris sur ce domaine qui est complètement nou-²⁰ veau encore aujourd'hui. Et dans une conférence aussi courte, c'est difficile d'apporter tous les concepts qui excluent de telles mauvaises compréhensions. On doit déjà s'exposer à ce danger d'être mal compris. Il peut être dit : la vie des nerfs se déroule entièrement autrement que d'autres processus organiques qui servent à la croissance, la reproduction ou semblables. Ces derniers processus organiques sont de telles évolutions croissantes. Ainsi le développement des cellules, les processus, qui sont à observer dans le processus de reproduction,

[174]

dans le processus de croissance comme division des cellules, comme stockage à côté les unes des autres des cellules encore dans la vie de la reproduction, se trouvant au moins dans une certaine reproduction partielle. Mais en ce que l'organisation humaine - chez l'animale c'est semblable, elle nous intéresse moins aujourd'hui - s'étend dans la vie des nerfs, elle meure partiellement dans la vie des nerfs. Dans la vie des nerfs se trouve une déconstruction des processus ascendants. Ainsi qu'on peut dire, déjà purement en science de la nature, la vie des glo-



bules rouges du sang se montre et va d'une certaine manière parallèle avec la vie des nerfs -, que les processus de division cessent dans les cellules des nerfs et dans les globules rouges. Et cela est déjà une indication purement factuelle de ce que la conscience contemplative reconnaît/connait : que le nerf ne peut être participant à une quelque chose produisant, mais que le nerf retient la vie intérieurement, que donc là où le nerf se ramifie, la vie trépanse.

En ce que nous portons le système nerveux en nous, nous portons déjà organisé²¹ quement la mort en nous dans une certaine mesure. Si je devais comparer avec quelque chose d'autre dans l'organisme - aussi particulier que ça sonne -, ce qui en fait se passe là dans la vie des nerfs, ainsi je devrais dire : ce qui va de soi consciemment dans la vie des nerfs, cela ne se laisse pas comparer quelque peu avec le processus qui se joue quand l'humain a absorbé de la nourriture, et que cette alimentation sera maintenant élaborée dans l'organisme pour la construction supplémentaire ; non, le simple processus des nerfs - comme processus des nerfs, pas comme processus d'alimentation des nerfs - se laisse comparer avec ce qui dans l'organisme apparaît quand l'organisme déconstruit sa structure dans la faim. Ainsi que non un constructeur, mais un dé-constructeur s'étend dans le système des nerfs.

[175]

De ce système des nerfs ne peut se développer une quelque chose, ne peut se donner une quelque chose, immédiatement à partir de lui ; mais ce système de nerf représente un processus retenu, qui dans son déroulement se poursuivant, apparaît dans la vie des cellules chez les cellules de reproduction, chez les cellules de croissance : là il est se poursuivant ; il sera retenu dans les organes de nerfs. Ainsi que la vie des nerfs livre en vérité seulement fond et sol pour que sur lui puisse s'étendre quelque chose d'autre.

Ce que s'étend sur cette vie des nerfs, ce qui s'étire pour ainsi dire *par-dessus*²³ cette vie des nerfs, c'est ce qui dans cette vie des nerfs maintenant - tout d'abord stimulé/excité par les sens extérieurs - attire dedans la vie de représentation. Et alors seulement quand on comprend que les nerfs ne sont pas instigations/instigateurs de la représentation, mais délivre seulement le sol par ce qu'ils ont déconstruit la vie organique, seulement quand on comprend cela, on comprend qu'un étranger à la vie des nerfs elle-même se développe sur la base de cette vie des nerfs.

Ce qui se développe sur la base de cette vie des nerfs se déconstruisant elle-même²⁴ est si étranger qu'on peut dire : c'est vraiment ainsi que quand je vais sur une route/rue et enterre mes pas comme des traces. Si alors quelqu'un va après, alors il n'a pas la permission, ce qui là est visible de mes pas comme des formes ; de le dériver de n'importe quelles forces, qui sont elles-mêmes dans le règne de la Terre, qui pour ainsi dire auraient marqué ces traces de pieds vers le haut de l'intérieur du règne de la Terre. Bien que, comme mes pas dans le sol, on voit chaque extériorisation de ma vie psychique/de l'âme dans le système des nerfs, ainsi ce qui est vie spirituelle-psychique n'a quand même pas la permission d'être expliqué d'une intérieure « remontée du système des nerfs ». Mais dans le sol préparé à cela, des traces spirituelles-psychique seront enterrées,

[176]

dans le sol qui est préparé parce qu'à l'intérieur des nerfs sera justement « re-



noncé » - si j'ai la permission de l'exprimer symboliquement ainsi -, à poursuivre la productivité organique propre.

Ce qui se développe ainsi du sol de la déconstruction, du dépérissement dans l'humain comme vie spirituelle-psychique, tout d'abord comme vie de représentation, cela se représente absolument aussi à la conscience contemplative en rapport avec la vie organique, tout d'abord la vie des nerfs ; mais ainsi que cela a seulement sa condition préalable, son sol, dans cette vie de nerfs, ce qui doit être là sous ces conditions préalables, cela peut se réaliser à cet endroit. Par contre ce qui se réalise - bien que cela semble provenir de l'observation extérieure du système des nerfs, semble lié au système des nerfs -, c'est cette vie spirituelle-psychique aussi indépendante vis-à-vis du système des nerfs que l'enfant vis-à-vis des parents, qui déploie l'indépendante activité intérieure, bien que les parents sont le sol maternel (NDT ou nourricier) sur la base duquel l'enfant doit se développer. Comme on peut voir la cause pour l'enfant dans la paire de parents d'après l'observation extérieure, mais comme l'enfant se tient là en complet déploiement libre à son individualité et qu'on ne peut dire : quand l'enfant grandit à l'autonomie, ainsi ce ne lui serait pas une activité détachée des parents -, exactement dans le même sens on doit dire : ce qui dans le sens spirituel-psychique se manifeste et se développe, cela se fait indépendamment du sol-mère sur lequel cela doit prospérer.

J'indique /évoque ici seulement un système de représentation qui au cours du temps - la science de l'esprit est donc seulement au début de son développement - expérimentera tout de suite une consolidation parce que certaines représentations de science de la nature seront propulsées à leur hauteur.

[177]

Et tout de suite ces représentations de science de la nature ne conduiront pas à exclure la liberté humaine, mais aussi à expliquer la liberté selon la science de la nature, comprendre la liberté - parce qu'elles conduiront à cela, pas seulement comme on le fait aujourd'hui observer seulement des processus construisant, progressant dans l'organisme, mais des processus déconstruisant et se paralysant eux-mêmes - parce ce qu'ils montreront qu'afin qu'apparaisse le spirituel-psychique, l'organique ne peut pas progresser en ligne droite et le spirituel se produire de lui, mais que cet organique, en ce que le spirituel tire vers le haut l'organique doit tout d'abord préparer le terrain par ce qu'il se détruit lui-même en soi, se déconstruit en soi.

Qu'aux unique et seules représentations de construction considérées aujourd'hui seront rajoutés les représentations sur la vie dé-construcrice, cela sera lié à l'avenir avec de grands progrès de la manière de voir de science de la nature. Et cela jettera un pont, qui devra être jeté, parce que la science de la nature n'aura pas la permission d'être oubliée/sautée, un pont de la nature comprise/saisie au domaine de la vie sociale à comprendre/à saisir.

Seulement la science de la nature non terminée/inaccomplie est un obstacle, pour gagner les concepts nécessaires pour le domaine social de vie ; une science de la nature aboutie aidera tout de suite par sa solidité intérieure, par sa grandeur intérieure, à fonder une science sociale correcte.

Après que de cette manière, au moins de manière évocatrice, je vous ai développé le concept fondamental de la vie sociale, le concept de liberté, - comment il



doit être vu plus intérieurement, cela je l'ai déjà exposé en 1894 dans ma « Philosophie de la liberté »,

[178]

et cette fondation intérieure correspond complètement avec ce que j'ai montré désormais d'une façon plus liée à la science de la nature, comme ressort donc de l'explication que j'ai donnée sur ces rapports il y a près de deux ans dans mon livre paru « De l'énigme de l'humain » -, j'aimerais la poursuivre dans l'explication sur le rapport de la vie humaine spirituelle-psychique avec d'autres domaines de l'être-là.

La dernière fois et aujourd'hui, j'ai indiqué de manière évocatrice sur comment ce spirituel-psychique est pendant : comme vie de représentation avec la vie des nerfs, comme vie de sensation avec la vie de rythme respiratoire, comme vie de la volonté avec la vie de métabolisme. Mais cela est seulement le pendant/rapport d'après l'un des côtés. Exactement comme justement ainsi la science de la nature, quand elle s'achèvera elle-même d'après cette direction, amènera l'âme triplement articulée comme entier dans le rapport – comme j'ai présenté cela – avec l'organisme de corps de l'humain entier, ainsi la science de l'esprit devra pouvoir rechercher, la relation spirituelle-psychique humaine à ce spirituel d'après l'autre côté, le côté de l'esprit.

Ainsi que la vie de représentation d'un côté a son fond et sol corporel dans le système de la vie des nerfs, ainsi la vie de représentation dépend d'après l'autre, d'après le côté spirituel, avec un monde auquel elle appartient. Mais ce monde, duquel la vie de représentation dépend d'après le côté spirituel, on peut seulement le connaître par la conscience contemplative, et d'ailleurs par la première marche de cette conscience contemplative, par celle que j'ai nommé la connaissance imaginative, la contemplation imaginative, qui sera sortie de l'âme elle-même, comme un œil spirituel s'ouvre. J'ai caractérisé cela dans la première conférence.

[179]

Ainsi que la vie de représentation se tient en relation à la vie des nerfs du corps, a en elle son fond et sol, ainsi cela provient du spirituel, d'un pur monde spirituel, qui sera reconnu comme un monde véritable, quand on observe la réalité avec cette conscience imaginative. Ce monde réel n'est pas enfermé à l'intérieur du monde des sens. Il est dans une certaine mesure le premier monde suprasensible nous reposant au plus proche.

Et ici on vient sur ce que le rapport de l'humain à son environnement, comme cela lui devient conscient par sa conscience ordinaire, est seulement une partie de sa relation d'ensemble au monde ; car, ce que nous portons en nous dans notre conscience habituelle, cela est un fragment de la réalité dans laquelle nous nous tenons. Sous cette conscience repose un autre rapport de l'humain à l'environnement, au monde de la nature et au monde de l'esprit. Déjà le rapport de la vie de représentation à la vie corporelle des nerfs est donc poussé/pressé sous le seuil de la conscience et pourra seulement être remonté avec peine, quand on veut le caractériser ainsi que je l'ai fait aujourd'hui. Mais de l'autre côté le rapport de la vie humaine de représentation au monde spirituel à saisir imaginativement est aussi un tel qui entre non dans la conscience habituelle, mais bien dans la réalité humaine.



Dans la conscience humaine nous avons tout d'abord tout ce qui sera excité par ³⁴ nos sens et par la raison analytique liée aux sens ; cela englobe notre conscience ordinaire. Mais là-dessous se joue une somme de processus qui tout d'abord ne pénètre pas dans cette conscience ordinaire, mais qui sont un jouer dedans d'un spirituel à saisir seulement imaginaire dans notre être animique/psychique, ainsi que le jouer dedans des sons, couleurs,

[180]

odeurs et ainsi de suite dans notre conscience habituelle se passent dans notre vie de l'âme. Ainsi la conscience habituelle se dégage dans une certaine mesure d'un autre domaine, qui en premier pourra être porté vers le haut dans cette conscience par la représentation imaginative. Que l'humain ne sait rien de ces choses ne signifie pas, qu'elles ne seraient pas réelles dans son entité. En ce que nous avançons de par le monde, nous portons le contenu de notre conscience habituelle avec nous ; mais nous portons aussi avec nous tout ce qui en dehors de cela rentre des mondes spirituels imaginatifs, ainsi je veux les nommer tout d'abord.

C'est d'une très grande signification, en particulier dans le présent, de se rendre ³⁵ clair que le rapport de l'humain à son environnement est ainsi. Car un domaine de recherche – je suis loin de sous-estimer ce domaine de recherche, je le chéris en sa signification-, un domaine de recherche auquel est tout de suite la demande qu'il apparaisse dans le présent, apparaisse vraiment dans le présent : comme une puissante indication sur le rapport de l'humain à l'environnement toutefois encore bien non familier au présent, que j'ai justement caractérisé comme le monde imaginaire de l'esprit. Mais c'est justement une particularité du présent, que beaucoup entre dans la conscience de l'humain, qui en fait pourra seulement être enserré et englobé avec le moyen de connaissance de la science de l'esprit. L'humain est actuellement invité à connaître/reconnaître ces choses parce que, si j'ai la permission d'utiliser une expression triviale, il sera poussé dessus avec le nez, parce que la vie se développe ainsi que l'être humain sera poussé là-dessus. Mais il règne encore à l'intérieur de notre contemporanéité une dénégation/inclination insurmontable pour beaucoup d'aller à cela avec les moyens de connaissance de la science de l'esprit.

[181]

Et ainsi ils veulent aller avec des concepts exercés à la science de la nature ordinaire, ou d'autres, à des domaines qui exigent dans une certaine mesure qu'ils soient étudiés avec toute l'énergie des humains d'aujourd'hui.

Le domaine, auquel je pense ici, est le domaine tout de suite si connu dans cette ³⁶ ville de la psychologie analytique aussi nommée psychanalyse. Cette psychanalyse est de valeur remarquable par ce que devant l'exigence du chercheur psychanalytique apparaît un domaine que ne sera pas englobé par la conscience habituelle, qui doit indiquer sur quelque chose qui repose sous le seuil de cette conscience habituelle. Mais on essaye de saisir ce domaine avec ce que j'aimerais nommer des moyens de connaissance insuffisants. Et là, avec ces moyens de connaissance insuffisants, on cherche aussi à être actif pratiquement, aussi à intervenir dans la structure sociale de vie – quand aussi tout d'abord seulement thérapeutiquement et pédagogiquement, peut être déjà aussi par soin de l'âme -, ainsi on doit dire, la chose n'a pas seulement une signification théorique, la chose



a une signification pratique importante. Maintenant je ne peux évidemment pas expliquer le domaine entier de la psychanalyse. Pour cela il faudrait de nombreuses conférences. Mais je veux tout de suite indiquer quelque chose de concret, de principal dans ce contexte. Car cette psychanalyse est un domaine où se rencontrent recherche et vie sociale, dans une certaine mesure sur un point, comme nous avons encore à parler aujourd'hui de cette façon sur d'autres domaines.

Avant toutes choses vous savez peut-être que la psychologie analytique travaille³⁷ pour l'essentiel avec remonter dans la conscience habituelle, pour des buts thérapeutiques, certaines, j'aimerais dire, représentations perdues de souvenirs. Elle présuppose donc que dans la vie de l'âme certains éléments sont disponibles qui ne reposent pas dans la conscience habituelle.

[182]

Elle vient alors en large étendue à l'hypothèse que ceux-là sont les représentations de souvenirs plongés en bas dans la sous-conscience ou semblable, et cherche alors, avec l'aide de l'habituel concept de souvenir, d'arriver sous le seuil de la conscience, d'éclairer vers en bas sous le seuil de la conscience, dans le domaine où la conscience habituelle n'éclaire pas.

Maintenant j'ai déjà indiqué dans ces conférences que la science de l'esprit a³⁸ éclairé très essentiellement le processus de souvenir de l'humain. Aussi sur ce domaine ce ne sera donc évidemment pas possible de s'attacher à toutes les mauvaises compréhensions qui peuvent se soulever vis-à-vis d'une courte présentation. J'ai par exemple entendu – souvent, pas une fois –, que la psychanalyse serait sur les mêmes chemins que la science de l'esprit représentée par moi ; seulement les psychanalystes prendraient certaines choses symboliquement, pendant que ces choses, que le psychanalyste prend symboliquement dans sa clarification/explication, je les prendrais pour des réalités. Cela est une mécompréhension/un malentendu grotesque, car par rien on peut caractériser plus mal le rapport de la psychanalyse à la science de l'esprit pensée par moi, que quand on dit cela.

Mais à cela, pour considérer cela, est nécessaire, que soit encore une fois entrer³⁹ sur l'essence du processus de souvenir. Je dois encore une fois accentuer : le processus de souvenir, l'activité de représentation, est quelque chose, qui, pris au fond, appartient seulement au présent à l'intérieur de la vie de l'âme humaine. Une représentation ne plonge jamais comme telle dans une quelque sous-conscience, tout de suite aussi peu qu'une image-miroir, quand on est passé en face du miroir et l'image miroir n'apparaît plus,

[183]

se dépose en bas n'importe où, afin qu'elle puisse de nouveau émerger, quand on passe une deuxième fois devant le miroir. L'émergence de la représentation est un phénomène, qui commence et conclut, en ce qu'elle se joue présentement. Et quand on cultive la croyance qu'un souvenir consisterait en ce que la représentation « était » n'importe où et à nouveau « surgit », ainsi on peut certes être un très bon psychologue herbartien, aussi un psychologue dans maintes sortes d'autres directions, mais on ne se tient pas sur le sol d'un véritable fait observer. Ce dont il s'agit, est quelque chose d'entièrement autre. Le monde, dans lequel⁴⁰ nous vivons, n'est pas seulement noyauté par ce qui entre dans la vie de repré-



sentation instantanée, s'introduit par nos yeux, oreilles, de contenu des sens, qui gagne seulement une vie présente ; mais à ce monde entier repose à la base – aussi, au monde de la nature extérieur évidemment – un monde à saisir imaginative-ment, qui tout d'abord ne vient pas à la conscience. Ce qui est dans ce monde imaginaire, cela agit parallèle à la vie de représentation instantanée : pendant que je représente, donc laisse se jouer ces processus instantanés en moi, agit parallèle à eux – en ce qu'un courant de vie sous-conscient tire par mon âme – un autre processus. Et cet autre processus, il conduit aux formations de traces intérieures – je pourrais les caractériser très en détail, mais je dois me limiter ici à des indications -, qui seront observées plus tard, quand le souvenir surgit.

Si donc surgit un souvenir, ainsi ne sera pas réactualisé la vieille représentation⁴¹ comme si elle était gardée n'importe où, mais il sera regardé vers l'intérieur ce qui est resté par un processus parallèle. Le souvenir consiste en une perception intérieure.

[184]

Dans le sous-conscient l'âme humaine est capable de maintes choses, dont elle⁴² n'est pas capable dans le conscient dans la vie habituelle. Et quand je veux comparer le processus, qui se présente, quand un ainsi nommé événement oublié «re-monte dans le souvenir » à nouveau, dans un sens grossier - j'accentue exprès : dans un sens grossier ! - avec quelque chose, ainsi j'aimerais dire, ce processus est entièrement comparable au processus de la perception extérieure ; seulement que, quand j'ai une perception extérieure, je forme après coup le perçu dans la représentation passagère, seulement présente ; mais ce que je forme après dans le souvenir, est une manifestation/accentuation d'une perception intérieure : je perçois intérieurement le reste, resté planté là, du processus parallèle. Le souvenir est, comparé grossièrement, un lire de l'âme dans un temps plus éloigné/ultérieur de ce qui s'est passé en parallèle avec l'image de représentation. L'âme a ce patrimoine sous-consciemment, de lire en elle ce qui s'est formé pendant que j'ai représenté. Jadis, je ne l'ai pas su ; car là, c'était recouvert par la représentation. Maintenant sera souvenu. À la place que je perçoive la chose de l'extérieur, je perçois le processus intérieur propre. Ainsi est la réalité.

Je sais très bien, qu'un psychanalyste fanatique -mais aucun n'est fanatique⁴³ d'après son opinion, je sais évidemment cela aussi- disons, il pourrait très bien se déclarer d'accord avec une telle hypothèse du souvenir. Mais dans la pratique de ses explications, il ne le fait justement jamais. Qui connaît la littérature, sait que cela ne se passe jamais, et tout de suite ici est la source d'innombrables erreurs, parce ce qu'on ne sait pas du tout qu'il ne s'agit pas de représentations passées, qui se baladent n'importe où en bas dans le sous-conscient, mais d'un processus, qui pourra seulement être compris

[185]

quand on comprend vraiment le jouer dedans d'un monde imaginaire dans notre monde, allant parallèle à la vie de représentation.

Ici apparaissent les premières erreurs pleines de signification parce que de ce⁴⁴ qu'on nomme psychologie analytique, un processus de souvenir faussement interprété, est placé à la base théoriquement et sera utilisé pratiquement. Quand on pénètre dans les véritables processus de souvenir, il ne s'agit absolument pas que dans ce qui apparaît dans l'âme de l'individu considéré comme malade par le



psychanalyste, on cherche des souvenirs se baladant, mais de ce qu'on arrive sur comment le patient se tient en rapport avec un monde vraiment objectif de processus spirituels, qu'il appréhende seulement anormalement. Cela fait une grande différence, qu'on doit toutefois penser de part en part d'après tous les côtés.

Seul le psychanalyste, qui applique justement de manière unilatérale son entraînement de science de la nature à un domaine important de faits, succombe encore à une autre faute : que d'une manière, comme cela ne se laisse pas prouver par une véritable observation, il utilise les représentations de rêve pour le diagnostic de l'âme. Là il s'agit de ce qu'on pénètre dans ce monde mystérieux, étrange des rêves, aussi par une véritable observation et des concepts conformes à la réalité. On pénètre seulement là-dedans, quand on sait comment l'humain ne racine pas purement dans cet environnement auquel sa conscience ordinaire a part, mais – déjà dans la vie de représentation, comme nous avons vus, plus tard nous verrons encore quelque chose d'autre – dans un monde spirituel. Quand aussi je dors, arrête la conscience ordinaire, la relation au monde, qui reste sous-consciente ne s'arrête pas dans le sommeil.

[186]

Et par un processus, que je ne peux aussi pas caractériser exhaustivement par cause de la brièveté du temps, il se passe qu'alors, par les conditions particulières que le sommeil offre, sera habillé ce qui sera vécu en rapport avec l'environnement spirituel, avec les représentations symboliques du rêve. Ces représentations de rêve sont entièrement égales/indifférentes d'après leur contenu. Le même processus – qui consiste en une relation de l'humain à l'environnement spirituel – peut se vêtir chez un humain d'une telle suite de représentations (NDT : ici Darstellungen comme des représentation de théâtre) symboliques, chez un autre d'une toute autre. Qui a des connaissances sur ce domaine, il sait que des processus typiques sous-conscients de l'âme se vêtissent chez les plus différents humains en les plus différentes réminiscences de vie et qu'il ne s'agit pas du contenu du rêve. On arrive seulement là-dessus à ce qui repose en fait à la base, quand on s'exerce à cela, renonçant entièrement au contenu du rêve, quand on s'exerce, j'aimerais dire, à saisir des yeux la dramatique intérieure du rêve : si le rêve part de déposer une base dans une certaine représentation de rêve, alors de créer une tension et un écoulement, ou si une autre suite/conséquence est là, si tout d'abord est là une conséquence, si tout d'abord une tension et alors un détachement est là.

Cela nécessite une grande préparation, de saisir des yeux le déroulement du rêve dans sa dramaturgie entièrement à part du contenu des images. Qui veut comprendre des rêves, doit être en situation de développer quelque chose vis-à-vis du rêve, que vienne aussitôt à ce que, quand on a un drame devant soi et s'intéresse pour les images seulement aussi loin, que, là-derrrière, on saisisse des yeux le poète en ce qu'il vit allant et venant. En premier quand on arrête de vouloir saisir le rêve par une évocation symbolique abstraite

[187]

du monde des images, en premier quand on vient dans la situation de se vivre dans la dramatique intérieure du rêve, dans le rapport intérieur, à part de la symbolique, du contenu des images, en premier alors on remarque dans quel rapport



l'âme se tient à ce qui est environnement spirituel. Car cela ne pourra pas être vu par les images de rêve, dans/en lesquelles, celui qui n'a pas de vue imaginative, vêt le réel par les rapports anormaux du sommeil, mais seulement par la conscience imaginative. Ce qui se joue au-delà des images de rêves comme dramatique de rêve, est seulement à connaître/reconnaître par la conscience imaginative.

Vous savez donc peut être que la psychologie analytique – d'une certaine ma-⁴⁸ nière très louablement – déploie aussi sa recherche sur la recherche sur les mythes, et à promu là toute sorte de chose au jour, maint intéressant, maint ainsi que les cheveux peuvent se tenir en montagne lors de cela. Je ne veux donc absolument pas aller sur le particulier, mais c'est important, qu'aujourd'hui le chercheur particulier travaille encore toujours ainsi qu'il forme un certain domaine unilatéralement et ne prend pas de recul sur ce qui préexiste déjà dans la recherche et qui pourrait parfois éclairer beaucoup plus la chose, qu'on ne l'éclaire. Un vieil ami à moi, qui est maintenant depuis longtemps décédé, a écrit un très ⁴⁹ beau livre sur la recherche sur les mythes : *Ludwig Laistner*, « L'énigme du sphinx ». En ce qu'il a pour ainsi dire parcouru le monde entier en rapport à l'apparition des mythes, il a montré de très intéressante manière, que quand on veut comprendre les mythes, on n'arrive donc pas du tout à saisir des yeux le contenu des mythes, ce qui sera raconté – ici ainsi, là ainsi et ainsi –, ces images concrètes de mythes, mais qu'il s'agit là aussi, de promouvoir au jour le processus dramatique,

[189]

qui s'exprime de la plus diverse manière, revenant partout. Et que là, Laistner a aussi saisi des yeux le rapport des images des mythes avec le monde des rêves d'une manière encore élémentaire, mais malgré tout correcte, ainsi ses recherches forment une base excellente pour transférer la recherche des rêves sur la recherche des mythes. Si on était clair à soi aussi dans la recherche des mythes que ce qui, dans la conscience de rêve, joue dans le créateur du mythe ; est en fait seulement des images, qui de manière arbitraire, j'aimerais dire, représentent le processus particulier, ainsi on serait beaucoup plus intelligent. Ainsi ces chercheurs doivent, aussi sur le domaine de la psychologie analytique – bien que je reconnais volontiers la signification et la volonté la meilleure et la plus sincère du chercheur sur ce domaine –, parce qu'ils travaillent avec des moyens de recherche insuffisants, arriver à des tentatives, bancales, unilatérales.

Il y a justement partout peu de tendance disponible pour entrer vraiment dans ⁵⁰ les profondeurs des choses et de prendre la vie spirituelle à l'aide pour comprendre la réalité avec des concepts conformes à la réalité. Toutefois, la plus récente recherche psychanalytique a donc, mis à part le concept de souvenir habituel, mis à part ces rêves qui seront excités de la vie individuelle, voulu aussi compter, comme on dit, avec un « inconscient supra-individuel ». Mais parce que là, cette méthode de recherche qui travaille avec des moyens de connaissance si insuffisants, vient quand même à un résultat entièrement curieux : sera ici une fois pressenti dans le présent – et on doit être reconnaissant, que sera au moins pressenti –, que cette vie humaine de l'âme se tient en relation avec une vie de l'esprit en dehors d'elle, mais ce n'est pas possible, de faire quelque chose,

[189]

pour connaître cette relation dans sa réalité. J'aimerais véritablement ne pas cas-



ser du sucre sur le dos de ces chercheurs dont je vénère tant le courage de recherche, qui doit encore être toujours assez grand pour faire valoir les choses ainsi à l'intérieur du monde plein de préjugés du présent ; mais il doit justement être rendu attentif comment on peut sortir de l'unilatéralité – particulièrement parce que les choses débordent sur le domaine pratique.

Là alors un chercheur très méritoire, Jung, qui vit ici à Zurich, a eu dans une certaine mesure recours aux contenus d'esprit ou d'âme inconscients trans-individuels, supra-individuels : l'âme humaine ne se tiendrait pas seulement en relation à ce qu'elle aurait une quelque fois apporté/amené en bas individuellement dans le souvenir ou de même, mais aussi à ce qui est hors de son individualité. Une très belle, une audacieuse pensée : reconnaître absolument dans une haute mesure cette vie de l'âme humaine pas seulement par le moyen du corps, mais l'amener avec l'animique/le psychique en relation en soi avec le monde extérieur. Mais ce même chercheur reconduit ce qui apparaît là dans l'âme, quand même à nouveau sur une sorte, j'aimerais dire, de souvenir, quand aussi sur un souvenir supra-individuel. On ne se détache pas du concept de la mneme, du souvenir, malgré qu'on ne peut en fait plus parler de souvenir, quand on sort de l'individuel. On arrive, comme Jung s'exprime, à ce que dans la vie de l'âme, sans que cela entre dans la conscience habituelle, des « images originelles » (NDT urtümliche), des images de ce qui a une fois, disons, ensoleillé l'esprit grec comme les mythes grecs, des images originelles, pour utiliser cette expression de Jacob Burckhard. Très significatif, Jung dit : tout ce que pas seulement l'humain individuel,

[190]

mais ce que l'humanité a traversée, peut être actif dans l'âme ; et en ce que la conscience habituelle ne sait rien de cela, l'inconscient tempête et fait rage remontant contre le conscient, et les étranges phénomènes apparaissent qui se présentent aujourd'hui comme maladies hystériques ou autres. Tout ce que les humains ont vécu soit au divin, ou aussi au diabolique, remonterait, ainsi Jung dit dans un récent livre : l'humain ne sait rien de cela, mais cela œuvre en lui.

Maintenant, il est très intéressant d'empoigner une fois ici, tout de suite dans un cas caractéristique, une recherche qui travaille avec des moyens insuffisants. D'une manière extraordinairement caractéristique, ce chercheur arrive à se dire : quand l'humain n'établit aucune relation consciente à un monde divin, ainsi cette relation s'établit dans son sous-conscient, sous le seuil de la conscience, là vivent les dieux ; et ce dont il ne sait pas consciemment peut même s'extérioriser ainsi que, comme on dit, il le projette sur son médecin ou une autre personne. Pendant que règne donc le souvenir d'une quelque diablerie dans son sous-conscient, elle ne remonte pas dans la conscience ; mais elle tempête en lui : il doit se libérer de cela ; il la transfère sur une quelque personne. La représentation fait celle-ci le diable, le médecin, ou, quand cela ne réussit pas, lui-même.

Partant de telles choses il est maintenant intéressant, à un endroit dans un des plus récents livres sur le domaine de la psychanalyse, « La psychologie des processus inconscients » de Carl Gustav Jung, de voir comment un chercheur se prépare ces choses. Jung dit : « Le concept de Dieu est en effet une fonction psychologique de nature irrationnelle nécessaire par excellence » une remarque très méritoire,



car il est une fois reconnu avec cela que l'humain dans son sous-conscient est tel qu'il établit des relations à ce monde divin dans ce sous-conscient ! - Alors il poursuit : « Le concept de Dieu est nommément une fonction psychologique nécessaire par excellence de nature irrationnelle, qui n'a absolument rien à voir avec la question de l'existence de dieu. Car cette dernière question appartient aux plus stupides questions que l'on peut poser ».

À cela ne vient pas en considération, comment le chercheur se place au concept⁵⁴ de dieu. Il peut être un chercheur très pieu. Ici vient seulement en considération, comment dans ce domaine de la vie sous-consciente de représentation, quand on a la permission de dire ainsi, comment le chercheur se vit lui-même ! Par les moyens insuffisants de connaissance ne sera visé en fait rien que ce qu'on se dit : l'âme humaine *doit* établir des relations aux dieux dans son monde sous le seuil de la conscience; mais ces relations, elle doit les former ainsi qu'elles n'ont rien à voir avec *l'existence* de dieu ! Donc : l'âme doit nécessairement aussi être contente avec une relation purement illusoire, mais qui lui est nécessaire au sens le plus éminent, sans laquelle elle deviendra malade ! Ce qui est écrit là est d'une portée immense, d'une portée à ne pas du tout sous-estimer ! J'ai seulement évoqué avec cela comment sera travaillé avec des moyens insuffisants de connaissance sur un domaine très large.

Je poursuis maintenant dans la description de l'humain, comme il a à se placer⁵⁵ dans le contexte social : la vie de sensation – maintenant pas la vie de représentation, mais la vie de sensation de l'humain – a d'un côté, comme je l'ai déjà exposé, son pendant corporel dans le rythme de respiration,

mais de l'autre côté elle a sa relation à des contenus spirituels. Ce qui sur le côté spirituel correspond à la vie de sensation, comme du côté corporel la vie de rythme de la respiration, cela peut seulement être parcouru comme un contenu spirituel, comme un contenu d'entités spirituelles, de forces spirituelles, par ce que j'ai nommé conscience inspirée dans mes conférences.

Mais avec cette conscience inspirée, on n'arrive pas purement à un contenu spi-⁵⁶ rituel qui remplit notre conscience entre la naissance, ou disons la conception et la mort ; mais là on arrive à la contemplation de ce qui a à faire avec notre vie entre la mort et une nouvelle naissance, l'être donc ; qui vit aussi alors, quand l'humain ne porte plus ce corps physique. Si l'humain met ce corps physique par la transmission héréditaire, alors se crée ce qui est né du monde inspiré, une expression corporelle dans le rythme de respiration.

Mais dans cette vie de sensation joue- pendant que dans la vie de représentation,⁵⁷ que l'humain connaissait dans la conscience habituelle, joue vraiment tout d'abord dedans ce qui repose entre la naissance et la mort – tout ce qui dedans comme forces, comme impulsions est actif dans le temps entre la dernière mort et cette naissance, et ce qui à nouveau sera actif entre cette mort et une nouvelle naissance. Le noyau éternel de l'être de l'humain joue dans cette vie de sensation. Et comme troisième devra être rendu valable que la vie de volonté de l'humain se⁵⁸ tient en fait d'un côté aux plus basses activités de l'organisme humain en relation avec le métabolisme, à ce qui s'exprime dans la plus large étendue en faim et soif, mais de l'autre côté spirituellement au monde spirituel le plus haut,



au monde intuitif, comme je l'ai déjà très souvent évoqué ici dans ces conférences. Ainsi qu'a lieu dans le fait un plein retournement des conditions.

La vie de représentation se tient tout d'abord inconsciemment en contact avec le monde imaginaire, avec la vie des nerfs d'après l'autre côté. En un monde qui dépasse par-dessus notre vie corporelle personnelle, se tient dedans notre vie de sensation d'après le côté spirituel. Et la vie de volonté qui trouve toujours son expression corporelle quand une impulsion de volonté a lieu dans un quelque processus de métabolisme, que donc s'exprime les plus bas processus de l'organisme, se tient d'après le côté spirituel avec le plus haut monde spirituel, le monde intuitif.

Sur ce domaine en premier pourra être recherché ce qu'on nomme vie terrestres répétées. Ce qui d'une vie terrestre joue par dessus dans l'autre, cela n'est aucune impulsion qui pourra être saisie par imagination, tue alors par conscience habituelle, pas une fois avec la conscience inspirée, mais en premier avec la conscience intuitive. Dans notre vie jouent des impulsions de vie terrestres plus anciennes. Ce que cette recherche peut seule vivre cette empreinte, cela est le sens éveillé pour véritable, pas purement pour des intuitions floues desquelles on parle dans la vie habituelle.

Ainsi se représente la conscience humaine complète de l'humain complet, comme il se vit comme humain spirituel-psychique d'après triple manière dans les représentations, sensations et impulsions de volonté ondoyantes vers le haut et le vers le bas, et comme de triple manière, d'après le côté du corps, il trouve son sol et du monde spirituel son ressortir/sa provenance. Ainsi la science de l'esprit conduit à

l'éternel de l'humain, non par hypothèses, mais en ce qu'elle montre comment la conscience doit se développer pour contempler le noyau éternel de l'être dans les vies terrestres successives dans les évolutions se vivant.

Cet humain plein maintenant – pas un humain abstrait qui sera placé par la science de la nature ou les scientifiques de la nature dans un contexte de représentation vide, abstrait, non rempli par la pleine réalité –, cet humain plein se tient dans le contexte social. Et pendant qu'on s'en sort pleinement avec la conscience ordinaire, pour comprendre la nature extérieure, aussi loin qu'elle n'est pas organique, mais formation de ce qui est dépourvu de vie, des mécanismes – que donc la science de la nature veut souvent laisser seuls valoir, veut au moins seuls pénétrer-, on ne peut trouver aucuns concepts qui ont pleine capacité de vie pour la vie sociale quand on construit d'après le modèle de sa conscience habituelle. Car c'est le secret de la vie sociale, qu'elle ne se construit pas d'après les concepts qu'a la conscience habituelle, mais qu'elle se construit extra-consciemment, en des impulsions qui pourrons seulement être saisies avec les plus hautes sortes de conscience, dont je vous ai parlé.

Cet avis peut agir comme éclairant sur beaucoup qui doit se conduire ad absurdum dans la vie sociale du présent, parce que les concepts, avec lesquels ont veut saisir cette vie sociale, n'en sont pas de conformes à la réalité. Là on se tient aujourd'hui avec ces concepts, qui sont gagnés à l'éducation de la manière de représentation de science de la nature, on veut agir en créant dans la vie sociale. Mais



cette vie sociale a besoin de concepts supplémentaires – comme la vie de l'âme sous-consciente se présentant devant la psychanalyse caractérisée réclame aussi des concepts supplémentaires, – aux concepts de la conscience habituelle.

[195]

Et trois domaines vous viennent tout d'abord à la rencontre dans les communautés sociales, lesquelles doivent trouver leur éclairage par la science de l'esprit orientée anthroposophiquement. Ces choses, je ne pourrais tout de suite que les esquisser ; seule la science de l'esprit est donc au début, et maint devra en premier être investigué, ainsi que je caractériserai seulement en général le caractère des fils qui, des connaissances en science de l'esprit, peuvent être tirés à la connaissance de la vie sociale.

Trois domaines sociaux de vie viennent à notre rencontre. Le premier domaine social de vie qui se présente en vis-à-vis de l'humain et sur quoi cela trouve de l'application, que j'ai justement caractérisé, c'est le domaine économique. Nous savons donc que dans la structure sociale vivent les lois économiques, et que ces lois économiques devront être dominées. Par celui qui est actif comme législateur ou comme homme d'État ou sur un quelque domaine comme directeur d'une quelque entreprise, qui se place justement dans la structure sociale de la vie d'ensemble, par eux tous devra être formé ce qui se vit en légité économique.

Maintenant, la structure économique, comme elle se vit, ne pourra pas être saisie, quand on veut appliquer sur cette vie économique seulement les concepts gagnés aux représentations de science de la nature, desquels aujourd'hui presque toute la pensée humaine sera régie/dominée. Dans cette vie de l'économie règnent déjà de toutes autres impulsions que dans la nature, que même dans les bases humaine de la nature/naturelles. Dans les bases de la nature humaine reposent à la base de la contemplation par exemple les questions des besoin.

[196]

Dans l'ordre économique extérieur reposent à la base les questions de contentement/satisfaction. Ai-je à connaître vraiment un système commun social avec sa structure économique, ainsi j'ai à reconnaître d'après les conditions géographiques et sinon, comment des moyens satisfaisants sont là pour des conditions humaines. On part de la question de la satisfaction, quand on regarde l'humain individuellement. Mais on doit tout de suite partir du côté opposé, quand on regarde la structure économique. Là on n'a pas à regarder, quels humains nécessitent/ont besoin, mais ce qui est là d'humains sur un certain domaine quand se développe une vie de communauté. Cela est seulement une évocation. Beaucoup devra être dit, quand maintenant la structure économique devait être discutée dans son ensemble. Seul, ce qui là est en fait l'organisme de la structure économique d'un état ou d'une communauté, cela ne pourra pas être dominé avec les concepts qui sont empruntés à la science habituelle de la nature.

Là peuvent se passer des choses entièrement étranges ! J'ai là la permission de discuter d'une chose, parce que je ne la touche vraiment pas purement de la raison des événements actuels. Là on pourrait peut-être me faire le reproche que je me tiendrais sous l'influence des événements actuels ; mais ce n'est pas le cas. Car j'ai déjà expliqué la même choses, que je dirais maintenant, avant que ces événements de guerre aient éclatés, dans un cycle de conférences que j'ai tenu à Helsingfors, ainsi que ce que je dirais maintenant, est par instigation sans toutes



les relations aux événements de la guerre. Je devais émettre cela par avance, afin que je ne sois pas mal compris.

J'ai, cette fois-là – donc avant le déclenchement de ces événements de guerre –⁶⁸ évoqué à Helsingfors, comment on peut faire erreur, quand on veut saisir la structure sociale dans des communautés d'humains à partir

[197]

de pures représentations de science de la nature, et j'ai choisi comme exemple une personnalité qui fait cette erreur dans le sens le plus éminent : Woodrow Wilson. Et d'ailleurs, j'ai rendu attentif sur ce que Woodrow Wilson – l'érudition est dans ce cas promue à la compagnie des hommes d'État – dit de manière étrange : au temps du newtonisme, alors qu'on a regardé le monde entier plus mécaniquement, là on peut remarquer, comme les humains aussi dans leurs représentations, dans leurs représentations sociales, avaient des représentations mécaniques, que Newton et d'autres avaient amenées à l'ordre du jour. Mais c'est faux de saisir la vie sociale avec de tels concepts étroits, dit Woodrow Wilson ; aujourd'hui on doit faire cela autrement : aujourd'hui on doit appliquer les représentations darwinistes sur la vie sociale ! Donc il fait la même chose, seulement il le fait avec les représentations de science de la nature valant actuellement !

Mais justement aussi peu que les représentations newtoniennes seraient en situation d'englober la structure sociale, justement aussi peu le sont des représentations darwinistes, qui, comme nous avons entendu, ne sont pas une fois applicables sur la vie organique. Mais cela reste dans le sous-conscient de Wilson, et il ne remarque pas du tout qu'il fait à l'instant d'après la même erreur qu'il condamne et blâme auparavant.

Là nous avons un exemple éminent que des humains ne sont pas en situation de reconnaître comment ils travaillent avec d'innombrables moyens de connaissance ne dominant pas la réalité, quand ils commencent aujourd'hui à vouloir maîtriser la vie sociale en la comprenant. Mais une telle chose, comment avec des moyens insuffisants aujourd'hui ne sera purement pas connu quelque peu, cela on trouve dans les moindres fait et gestes.

[198]

Et si les humains regardaient- au travers, de comment cela à lieu, ainsi ils pourraient regarder profondément dans l'actuelle contemporanéité de la plupart des choses originelles profondément cachées dans l'atelier de couture/de coupe des phrases du présent (NDT : l'équivalent de nos fournisseurs d'éléments de langage actuels?).

On ne voit pas à travers des structures économiques avec des concepts de science de la nature – que ce soit gagnées au darwinisme, que ce soit au newtonisme, qui peuvent seulement aller sur les faits de la nature. Mais là on doit progresser à d'autres concepts.

Et je peux seulement caractériser cela ainsi que je dis qu'à la base doivent reposer ces concepts, quand aussi pas peut être dans un représenter clair, ainsi quand même un s'immerger dedans la structure sociale, ainsi que des représentations émergent qui appartiennent à la vie imaginative. Seulement avec l'aide de représentations imaginatives pourra être crée une image d'une structure sociale concrète, qui apparaît n'importe où. Sinon on arrive sur des abstractions dépourvue d'essence/d'être, dépourvues de valeur.



Nous ne formons plus de mythes aujourd'hui. Mais dans la force formant des mythes était disponible une impulsion humaine de l'âme qui dépassait la réalité habituelle. De la même impulsion d'âme, avec laquelle nos ancêtres ont formés des mythes, avec laquelle ils ont donc, quand j'ai la permission de dire, par leur fantaisie/imagination se tenant en rapport à la réalité spirituelle, ils ont formé des images de cette réalité, de la même impulsion celui qui veut comprendre quelque chose d'ordonnances économiques, doit avoir aujourd'hui des représentations imaginatives. Il ne peut former des mythes, mais il doit pouvoir penser ensemble les conditions géographiques, les autres conditions de sol, les conditions de caractère des humains, les besoins des humains ainsi que ce penser-ensemble se pense avec la même force, avec laquelle autrefois ont été formés les mythes,

[199]

avec la force qui comme imaginer tisse et vit dans le spirituel, et qui apparaît en illustration dans la structure économique.

Un deuxième domaine de la vie sociale est le moral, la structure morale, l'impulsion morale, qui se vit dans un ensemble/une totalité. On plonge de nouveau vers en bas dans tous les domaines inconscients possibles, quand on veut investiguer chaque impulsion, qui veut venir au jour dans les aspirations morales humaines – morales au sens le plus large. Qui veut saisir cela, que se soit comme homme d'État, que se soit comme parlementaire, que ce soit aussi en ce qu'il se tient devant une quelque entreprise et veut être dirigeant, comprend la structure seulement, quand il peut la dominer avec des concepts qui ont au moins leur base dans des connaissances inspirées.

C'est donc plus nécessaire qu'on le croit souvent aujourd'hui, pour intervenir dans ce social aussi loin que des impulsions morales jouent aussi. Ces impulsions morales devront véritablement être justement étudiées ainsi à partir de la réalité, comme les impulsions de la vie organique ne peuvent être inventées, mais doivent être étudiés à partir de l'organisme lui-même. Si on filait des concepts de manière semblable sur la nature de lion, sur la nature de chat, ma foi sur la nature de porc-épic, à partir de la vie humaine de l'esprit, comme on file des concepts en ce qu'on invente aujourd'hui le marxisme ou d'autres théories socialistes, sans étudier en réalité la nature, on construirait de telle manière de purs a priori sur la nature animale, on pourrait arriver ainsi sur d'étranges théories sur l'organisation animale.

L'essentiel est que dans sa pleine concrétude l'organisme social doit être étudié aussi là

[200]

où règnent des forces morales au sens le plus large. Aussi les forces de besoin que l'humain fait valoir – elles sont toujours aussi des forces morales au sens large –, peuvent seulement être maîtrisées quand on investigate l'organisme social dans sa concrétude de représentations, quand aussi à partir de (représentations) sombres, qui racinent dans le monde inspiré. Comme on est loin aujourd'hui d'une telle manière de représentation !

La science de l'esprit vient à étudier vraiment en détail, ce en quoi les impulsions de la population de l'Europe de l'Ouest, de l'Europe de l'Est consistent. Elle vient à voir dans le concret, comment les différentes impulsions d'âmes, qui re-



montent de l'organisme social, sont justement des impulsions fondées ainsi concrètement comme les impulsions qui remontent de l'organisme physique. Elle apprend à connaître que la vie en commun des peuples aussi est pendante avec ces impulsions étudiables à partir de profondeurs. La science de l'esprit trouve une toute autre structure des âmes chez les humains de l'est que dans l'ouest européen et sait comment une telle structure doit se vivre dans toute la vie européenne. Je peux rendre attentif là-dessus que j'ai parlé depuis des décennies sur les différentes structures d'âmes qui reposent à la base de la vie sociale de l'Europe, purement à partir de représentations de science de l'esprit, mais ce qui a été trouvé ainsi, sera confirmé par ce que disent des connaisseurs empiriques qui se tiennent dans la vie concrète. Lisez dans la « Neuen Zürcher Zeitung » (NDT nouveau journal de Zurich) d'hier et aujourd'hui, ce qui sera dit sur l'âme russe de peuple, sur les idéaux russes comme façon de voir dostojewskienne, et vous avez là – ce que je peux seulement mentionner, le temps ne suffit pas pour décrire dans les détails – une complète justification : un résultat de l'observation extérieure dans le sens le plus éminent de ce qui sera représenté depuis des années par la science de l'esprit.

[201]

Là on arrive à étudier les impulsions sociales, les forces sociales à partir de la vie réelle. Cela manque aujourd'hui. Mais parce qu'on ne peut maîtriser la vie avec des concepts étrangers à la réalité, mais seulement avec des concepts qui sont nées de la réalité vivante, cette vie croît/pousse à l'humain par-dessus la tête. Vous ne savez plus enserrer la vie avec les concepts qui ont le même degré d'abstraction que les concepts sur domaine de science de la nature. Ceux-ci ne suffisent pas sur le domaine social. Et ainsi cela conduisit tout de suite dans des soubassements bouillonnants et agités de la vie, mais non saisis par la conscience, aux catastrophes que nous vivons aujourd'hui de manière si terrible.

Et plus loin : un troisième domaine, qui vient à notre rencontre dans la vie sociale, est ce que nous nommons la vie de droit. La structure sociale d'une communauté consiste pour l'essentiel en vie économique, morale et de droit. Seulement on doit citer tous ces concepts dans le sens spirituel. Ainsi que la vie économique pourra seulement être étudiée quand des représentations imaginatives seront déposées à la base, le moral en ce que cela contient vraiment seulement, quand seront déposées à la base des représentations inspirées, ainsi la vie de droit peut seulement être comprise avec des représentations intuitives, qui à nouveau seront gagnées de la pleine réalité concrète.

Cela donc que la science de l'esprit aspire à connaître pour le domaine suprasensible, ce à quoi elle exerce et entraîne sa conscience, ses forces de connaissance, cela se montre dans son utilisation sur les différents domaines de la vie sociale. Aussi sur le domaine pédagogique,

[202]

qui appartient donc pour l'essentiel au domaine social, on pourra seulement recevoir des concepts fructueux, quand on est capable d'accueillir des imaginations dans ses concepts, pour se représenter et aussi diriger la vie encore non formée, qui seront excitées/suscitées dans l'un par des imaginations – non d'après des concepts abstraits, qui aujourd'hui jouent si diversement dans la pédagogie, mais d'après de véritables imaginations.



La vie de droit, les concepts juridiques ! Tout ce qui, tout de suite dans les der-⁸¹ niers temps, a été écrit sur ces questions de droit, a été parlé! Et comme peu l'humanité est au fond aujourd'hui au clair n'importe comment sur les plus simples concepts dans le droit ! Sur ce domaine, on a seulement besoin de jeter un coup d'œil sur des humains qui veulent travailler entièrement à partir de l'exercice en science de la nature, comme Fritz Mauthner, l'auteur du très intéressant « Lexique de la philosophie ». Lisez dans ce lexique tout de suite l'article sur le droit, la punition/peine, bref, tout ce qui est en rapport avec cela, et vous verrez qu'il dissout tout ce qui vous est familier de concepts et de représentations, aussi d'institutions, qui règnent dans le présent, et que n'est pas du tout disponible la possibilité, la capacité, de placer n'importe quoi à la place. On peut aussi placer seulement une quelque chose à la place, quand ce qui sera cherché dans la structure de droit sera sorti du monde qui, tout de suite comme monde à connaître intuitivement, repose à la base des structures sociales.

Ici à Zurich, je peux donc tout de suite indiquer sur un livre, qui a fait le début⁸² avec une telle considération de droit : « Le contrat général de travail d'après le droit suisse » du Dr. Roman Boos. Là vous avez le début de fait, les questions de droit concrètes vraiment dans la structure de droit,

[203]

dans les conditions reposant dans les structures sociales, comme elles seront expliquées de manière entièrement excellente, posées à la base et pour arriver à des représentations de détail particulières concrètes. Quand on étudie de tels débuts, se montrera, ce qui en fait est pensé quand aussi doit être dressée l'exigence d'étudier la vie sociale comme vie de droit de manière concrète, pas de manière abstraite, la sortir de ce qui est réel, l'atteler, l'englober dans des concepts conformes à la réalité. Cela est bien sûr incommode à établir comme programme utopique, à construire comme structure d'état utopique. Car là l'être humain entier devra être tiré en considération, là doit vraiment être disponible du sens pour ce qui se joue dans la réalité.

C'est pourquoi j'ai placé le concept de liberté comme concept fondamental, pour⁸³ montrer : malgré qu'ici des légités seront cherchées dans le monde spirituel, ce concept de liberté peut pleinement exister devant la science de l'esprit. Ce sera plus incommode, d'étudier vraiment ces choses ! Car là on arrive avant toutes choses à considérer comme la réalité est compliquée, comme cette réalité ne pourra être englobée avec des concepts unilatéraux, empalés d'après l'un ou l'autre côté, mais comme on doit englober la réalité, aussitôt qu'on sort par-dessus l'humain individuel, avec des concepts comme ils ont été décrits comme les concepts de la science de l'esprit dans ces conférences.

Je peux mentionner ici un exemple drastique. Les humains vivent volontiers dans⁸⁴ des concepts unilatéraux, dans des concepts qui sont une fois provenu de leurs habitudes de penser. Comme pour la première fois, un chemin de fer a été construit en Europe du centre, là un collège de médecins a été demandé, un collège d'érudits donc

[204]

- la chose est documentaire, quand aussi cela sonne comme un conte ! -, pour un conseil. Le collège d'érudit a trouvé qu'on ne devrait construire aucun chemin de fer, parce qu'il nuirait au système nerveux de l'humain. Et quand se trouveraient



quand même de tels humains qui voudraient avoir absolument des chemins de fer, ainsi on devrait au moins entourer les chemins de fer de droite et de gauche avec de hautes parois de planches afin que celui auquel les chemins de fer passeraient devant ne reçoive pas des commotions cérébrales. Ce jugement encore délivré dans la première moitié du 19^e siècle provenait des habitudes de pensée de l'époque d'alors. À l'humain actuel ce sera évidemment facile de rire sur un tel jugement unilatéral ; car évidemment les érudits messieurs avaient eu tort. L'évolution leur est passée dessus. L'évolution passera ainsi sur maintes choses que les « érudits messieurs » considèrent comme correct.

Et pourtant, il y a une autre question, si paradoxale qu'elle sonne : les érudits⁸⁵ messieurs ont-ils purement eu tort ? Cela est aussi seulement apparent ! Ils ont certes eu tort d'un côté, mais pas purement tort. Qui a un sens pour des particularités plus fines dans l'évolution de la nature de l'humain, il sait bien qu'avec le développement de maintes manifestations nerveuses, sous lesquelles souffre le présent, l'apparition des chemins de fer est pendante de manière particulière, que, quand aussi non exprimé de manière si radicale, que l'on fait les érudits messieurs, que quand même la tendance du jugement est correcte de manière partielle. Qui a vraiment un sens pour les différenciations de vie, pour la différence entre la vie actuelle et la vie au tournant du 18^e au 19^e siècle, il sait

[205]

que les chemins de fer ont déjà rendu les humains nerveux, que donc, d'un certain côté, le collègue érudit avait déjà raison.

Mais chaque « droit » et « non droit », qui est encore utilisable/applicable, quand⁸⁶ n'importe comment un processus de nature, un quelque phénomène humain naturel vient en considération – n'est pas applicable à la structure sociale ! Là il s'agit de ce que l'humain, vraiment par d'entièrement autres exercices de son patrimoine d'âme, développe les capacités pour des représentations enserrantes/embrassantes, qui peuvent embrasser la vie sociale, qui saisissent plus loin dans sa manifestation que tout ce que parviennent à embrasser unilatéralement des représentations abstraites – qui doivent être abstraites - de science de la nature.

Je pourrais donc évidemment à cause du temps court, seulement évoquer que le⁸⁷ domaine de la science sociale, de l'économie, du moralisme social au sens large, de la science du droit, et tout ce qui est pendant avec cela, pourra en premier être maîtrisé, quand sera surmonté la commodité, qui aujourd'hui encore se tient contre cela. Car c'est pris au fond la commodité et la crainte devant des véritables chemins de connaissance qui retiennent des considérations de science de l'esprit. J'ai, bien que j'ai eu la permission de tenir ici un cycle de quatre conférences, pu naturellement indiquer seulement sur quelques choses. Je suis pleinement conscient que je ne pouvais donner que des suggestions. Je voulais aussi, seulement en suggestions, tirer les fils aux domaines des sciences particulières soignées aujourd'hui. Je sais qu'on peut objecter beaucoup de choses, et je connais absolument les objections qu'on peut faire. Celui qui se tient sur le sol de la science de l'esprit, doit se faire constamment lui-même perpétuellement les objections qui sont possibles,

[206]

car seulement par ce que ce qu'il connaît, il le mesure aux objections, sera aussi développé de la profondeur de l'âme le patrimoine de vision spirituelle, qui peut



maîtriser la réalité.

Mais quand je sais aussi, comme imparfaites étaient mes présentations – car⁸⁸ beaucoup de semaines seraient nécessaires, pour mentionner toutes les particularités que je pouvais seulement évoquer brièvement comme résultat –, ainsi j'ai la permission de croire peut-être quand même, que j'ai au moins provoqué une représentation d'après une direction : que dans la science de l'esprit il ne s'agit pas d'une quelque agitation qu'on veut propulser à partir de tel ou tel idéal abstrait, mais d'un domaine de recherche, lequel est exigé en notre présent du cours de l'évolution humaine elle-même. Celui qui se tient dedans dans ce domaine de recherche, qui voit vraiment au travers ses impulsions, il sait que tout de suite aussi ces domaines-là qui apparaissent, exigés/promus par le présent, – comme l'un que j'ai nommé ici : celui de la psychanalyse –, quand ils seront vraiment traversés/pénétrés, indiquent sur ce qu'ils peuvent absolument trouver en premier leur accomplissement dans l'éclairage par ce qui sera nommé ici science de l'esprit orientée anthroposophiquement. Qu'il ne s'agit pas de quelque chose, qui repose sur d'aveugles idées vous venant, sur une quelque mystique floue, mais de quelque chose, qui est porté de manière sérieuse, d'un sens de recherche sérieux au moins dans ses intentions, c'est ce que je voulais susciter comme une représentation, en ce que j'ai montré à partir de différentes particularités comment les nouvelles représentations scientifiques gagnées peuvent être fructifiées par ce qui apparaît comme science de l'esprit.

Je crois que cette science de l'esprit n'est absolument pas quelque chose de neuf.⁸⁹ Car on n'a pas besoin de remonter plus loin que jusqu'à *Goethe*, ainsi on trouve, dans la première théorie de la métamorphose,

[207]

les signes élémentaires qui doivent seulement être organisés par la science de l'esprit – toutefois pas par des hypothèses scientifiques logiques abstraites, mais par des agencements pleins de vie de ce qui a été stimulé là.

Parce que moi-même depuis plus de trente ans, je pars d'un aménagement de la⁹⁰ conception du monde goethéenne, je nomme très volontiers pour moi cette façon de voir le monde que je représente comme science de l'esprit orientée anthroposophiquement, la façon de voir le monde goethéenne aménagée. Et l'édifice à Dornach, qui est dédié à cette façon de voir le monde, j'aimerais au mieux, quand cela m'irait purement, nommer celui-ci un *Goetheanum* : évoquant comment cette science de l'esprit orientée anthroposophiquement n'est absolument pas purement comme quelque chose qui entre dans le monde d'un nouveau sorti arbitrairement d'un cas particulier, mais comme quelque chose qui sera exigé/promu par l'esprit du présent, mais sera aussi exigé par l'esprit de toute l'évolution de l'humanité.

Car je crois que ceux qui ont été/sont allés avec l'esprit dans l'évolution de l'hu-⁹¹manité, de tous temps dans leurs meilleures aspirations ont indiqués sur ce qui, comme fruits et comme fleurs de l'aspiration scientifique, doit aujourd'hui se mettre en avant, afin qu'une vue véritable et sérieuse serait fondée dans la vie de l'esprit, ainsi fondée sérieusement, dignement, comme l'a formée la science la nature dans les derniers siècles hautement chéris et absolument pas combattue ou dévalorisée par la science de l'esprit, et particulièrement jusque dans notre temps.



Je n'ai pas tenu ces conférences pour combattre ou contester d'autres sciences, ⁹² mais pour montrer – comme j'ai déjà dit dans l'introduction –,

[208]

que je sais les estimer, en ce que je n'ai pas purement la croyance qu'elles seraient grandes en ce qui peut croître à partir d'elles. Je crois que c'est une encore une plus haute estime des manières de penser de science de la nature et autre du présent, quand on ne croit pas purement qu'on devait rester planté chez elles, mais prendre soin d'une croyance : un vivre correct dans ce qui est bon dans les différents domaines scientifiques n'est pas seulement capable d'une quelque conception du monde développée logiquement, qui alors ne vient quand même pas à plus qu'à ce qui est déjà dans la base, mais est capable produire du vivant de soi. Et un tel vivant, pas purement enfermé, veut être la science de l'esprit orientée anthroposophiquement.

De la réponse aux questions après la conférence à Zurich du 14 novembre 1917.

93

Question : comment le monsieur conférencier explique le processus de l'oubli ?

94

01

Maintenant pourra être brièvement parlé sur cette question. Le processus de l'oublier repose pour l'essentiel sur ce que dans ce processus que j'ai évoqué ⁹⁵ comme processus parallèle pour la formation de représentations et sur lequel ⁰² repose le souvenir, repose à la base une phase montante et une phase descendante de ce qui se passe. Je pourrais pour me faire plus compréhensible, indiquer sur ce que d'ailleurs pas le même processus, mais bien le processus dans une certaine mesure *préformé* repose en ce que *Goethe* nomme le « diminuer de la perception des sens ».

[209]

Cette diminution de la perception des sens – quand la perception des sens est passée, l'effet n'est d'ailleurs pas ce qui repose à la base de l'oublier, mais on peut se faire compréhensible par là : elle est dans une certaine mesure un modèle pour le processus entier qui se joue là, ce à quoi je remarque expressément que sous ce processus non un physiologique, mais un d'ailleurs s'étendant dedans jusque dans le physiologique, mais je comprends quand même un processus spirituel-physique. Le plus exact là-dessus, vous pouvez le trouver dans mes livres. Mais ce qui se joue là comme processus a aussi une phase diminuante, et la phase diminuante repose justement à la base de l'oublier. Donc comme la phase ascendante repose à la base du souvenir, ainsi la phase diminuante repose à la base de l'oublier. Le processus de l'oubli n'est pas plus loin, j'aimerais dire, magnifique, quand on a la façon de voir du souvenir, de laquelle j'ai parlé.

Question : que signifie quand un humain ne rêve jamais, respectivement quand jamais des rêves ne lui entrent dans la conscience ? Comment est à évoquer cette manifestation physiologiquement et comment anthroposophiquement, cela signifie, comment différencie-t-on un tel humain spirituellement des autres humains ?

96

03

Le fait sur lequel est montré ici est en fait un bien problématique. Car il sera ⁹⁷ certes facilement prétendu qu'on ne rêverait jamais, mais cela n'est en fait pas le ⁰⁴ cas ; mais ici repose seulement à la base une certaine fragilité tout d'abord vis-à-vis de ces processus sous-conscients, qui reposent à la base des rêves, un certain contexte de faiblesse qui n'est pas en situation de remonter de ce sous-conscient ce qui devrait être lu à partir de ce sous-conscient, comme je me suis exprimé en



image. Rêver, fait chaque humain. Mais comme d'autres contextes de faiblesse sont disponibles, ainsi sont disponibles chez maints humains des contextes,

[210]

qui rendent impossible de remonter vraiment le rêvé et par cela le porter dans la conscience. Mais on n'a pas besoin de saisir cette faiblesse comme faiblesse dans le même sens que, disons, une quelque faiblesse organique ; car cette faiblesse peut très bien être provoquée par un avantage spirituel sur un autre domaine. De Lessing sera par exemple raconté qu'il ne devrait jamais avoir rêvé. Et chez lui cela aurait reposé sur ce qu'il était une tête disposée critique dans un sens le plus éminent, laquelle par ce qu'il concentre ses forces d'une si forte manière, comme on connaît Lessing, concentré et par ce qu'il a d'un côté transformé ainsi son être, il l'a affaibli d'un autre côté. Donc on ne doit pas penser dans un sens très grave sur cette faiblesse, sur laquelle est indiqué ici ; elle peut être pendante avec d'autres forces de l'humain.

« Philosophiquement » et « anthroposophiquement » évoquer une telle chose,⁹⁸
est donc naturellement pour le chercher de l'esprit une seule et même. On ne⁰⁵
peut aussi pas dire une fois que celui qui a une certaine faiblesse pour ramener
un processus de rêve dans la conscience, que celui-là par exemple devrait aussi
avoir une faiblesse pour les processus du patrimoine de connaissance imaginaire.
Cela n'a pas du tout besoin d'être le cas une fois. Quelqu'un peut avoir peu de dis-
positions à ce que l'on nomme dans le sens habituel le rêve, et il peut malgré
tout – par application des processus, que j'explique dans mes livres, notamment
« Comment obtient-on des connaissances de mondes supérieurs ? », et que chacun
peut appliquer chez soi –, il peut malgré tout arriver à conscience imaginative et
plus loin. Et alors il peut s'en établir que, parce qu'il utilise maintenant ses forces
tout particulièrement à l'imaginaire,

[211]

donc une connaissance pleinement consciente du monde spirituel, pour le regarder dedans, disons, quand l'expression ne sera pas prise dans le sens superstitieux : pour le regarder dedans dans le monde spirituel, alors pourra tout de suite être bien opprimé par cela en premier l'habituel rêve, bien qu'aussi l'inverse puisse être.

Je connais beaucoup d'humains qui appliquent les exercices qui sont décrits dans⁹⁹
mon livre « Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs ? Et⁰⁶
vivent ce qui est aussi décrit là : une transformation de la vie de rêve. La vie de
rêve habituelle contient donc en fait seulement du vague, pendant que cela se
transforme d'une façon étrange sous l'influence de la connaissance imaginative
éveillée.

Ainsi l'incapacité de chercher des rêves dans la conscience indique en fait sur¹⁰⁰
rien d'autre que justement sur une faiblesse particulière de la nature humaine,⁰⁷
qui est à englober ainsi que sur d'autres domaines l'un a aussi des muscles forts,
l'autre des muscles plus faibles. C'est justement quelque chose qui est absolu-
ment fondé dans les nuances de la formation humaine.

[212]





II

UNE MANIÈRE DE CONNAÎTRE SUPRASENSIBLE EST ELLE À FONDER SCIENTIFIQUEMENT ? - Première conférence - Zurich, 8 octobre 1918.

Richard Wähle sur la philosophie. Les limites de la connaissance au sein de la voie de science de la nature et de la voie mystique. Représentations fausses sur la pensée chez Augustin et chez Descartes. Véritable nature de la pensée. La méditation en tant que renforcement de la pensée, la contemplation en tant qu'éclaircissement de l'état d'âme dans la vie onirique. L'élévation de l'imagination et de l'inspiration dans la conscience est la véritable intuition. Les obstacles qui se tiennent sur la voie de la compréhension de la science de l'esprit.

Réponse aux questions après l'exposé 246

Dans les questions de la vie spirituelle on a très souvent l'opinion d'obtenir des informations chez les philosophes. Maintenant, un représentant officiel de la philosophie contemporaine, *Richard Wähle*, a fait une étrange déclaration, à partir de la conscience du temps présent, précisément au sujet de la philosophie, non seulement au sujet de la philosophie du présent, mais aussi au sujet de la philosophie des temps passés. Il a dit que les philosophes d'autrefois étaient comme les propriétaires de restaurants où toutes sortes de cuisiniers et de serveurs préparaient et servaient des aliments malsains. La philosophie du présent, par contre, ressemblerait à un restaurant dans lequel les cuisiniers et les serveurs se tiennent inutilement autour, ne préparant rien d'utile du tout. - Par ces « cuisiniers et serveurs », Richard pense les philosophes.

C'est certainement une déclaration étrange. Néanmoins, on peut dire qu'elle est faite dans un certain sens à partir de la conscience de notre culture du temps actuel. On n'aurait donc pas besoin d'être de l'opinion naïve que le grand public, avec sa vision du monde, s'orienterait ou se laisserait enseigner toujours par les prophètes solitaires et les philosophes songeurs. Seule la signification de ce que disent les philosophes repose dans un champ différent. On doit prendre leurs déclarations comme des symptômes. Ce qu'ils disent est dans un certain sens - seulement d'une façon spéciale - prononcé à partir de la conscience générale d'un quelquel temps.

[215]

Et ce qui sous-tend leurs déclarations, en tant qu'impulsions, se trouve dans le subconscient des âmes des humains dans une quelque époque. C'est à partir de cela qu'ils se forment leur vision du monde.

Dans nos questions actuelles sur la vie spirituelle, les choses doivent aussi pouvoir être jugées autrement qu'à partir de certains points de vue de science de la nature. On n'a la permission de s'adonner à aucune illusion là-dessus. La chose est que tout ce qui est trouvé de nouveau, ou dont on croit que cela pourrait être trouvé dans les grandes questions de vision du monde, sera déjà une fois jugé par l'opinion générale aujourd'hui d'après les façons de voir de la science de la nature, au moins jugé en ressentant. Et ce qui jaillit des sous-sols les plus profonds de la morale, de la vie religieuse de l'humanité, a, aujourd'hui même, à se justifier, pour ainsi dire, devant la conscience de science de la nature. C'est pourquoi, une vision du monde qui va sur la connaissance suprasensible doit, avant tout aujourd'hui, être soucieuse de garder sa confrontation avec ce que sont les exigences scientifiques de la connaissance actuelle de la nature. Mais tout de suite là-dedans sont des confusions et des malentendus qui sont seulement trop faciles à comprendre, on aimerait dire, évidentes, sur ce que l'on entend ici par science



de l'esprit à orientation anthroposophique. C'est pourquoi aujourd'hui j'aimerais commencer cette série de conférences en essayant de vous présenter - au moins en général - les justifications scientifiques de ce qui sera ambitionné comme connaissance supra-sensorielle par cette anthroposophie. Cependant, je vais devoir vous prier de m'excuser pour la conférence d'aujourd'hui, qui ne peut-être aussi populaire que les trois suivantes,

[216]

parce que maintes des choses que j'ai à traiter sembleront plus abstraites, bien qu'il s'agisse d'expériences très concrètes pour ceux qui sont dans le domaine de la science de l'esprit. Mais il ne sera pas non plus possible de caractériser dans tous les détails, le chemin que la science de l'esprit anthroposophique initie dans le monde suprasensible, mais il pourra seulement être indiqué de quelle façon les preuves scientifiques, existant aussi devant la science de la nature, doivent être recherchées pour elle dans le présent. Les conférences suivantes auront à apporter les preuves particulières, tout de suite aussi en rapport au probant de la science de l'esprit.

Avant toute choses, un malentendu est causé par le fait que cette anthroposophie⁰⁴ est très facilement prise d'un côté comme opposante à la science de la nature par les chercheurs et penseurs de science de la nature et ceux qui croient se former, de manière populaire, une vision du monde sur la base de la science de la nature. Je vais essayer de montrer que la science de l'esprit pensée ici ne se tient pas seulement non opposée à la science de la nature, mais au contraire qu'elle poursuit ce que la science de la nature cherche précisément jusqu'à ses dernières conséquences, qu'elle continue à faire progresser le sens spirituel de la procédure de science de la nature comme la science de la nature elle-même.

Une objection supplémentaire qui peut très facilement, et j'aimerais le dire de nouveau, se donner évidemment, est celle que l'on fait quand on confond quelque chose comme ce qui apparaît comme une vision suprasensible de connaissance, avec toutes sortes de traditions anciennement amenées au jour. C'est l'objection qui se donne d'une manière facile, qui seulement superficiellement et de l'extérieur, pour ainsi dire encore loin à l'extérieur, s'enseigne sur cette science de l'esprit.

[217]

C'est l'objection que, dans une telle science de l'esprit, on a quand même seulement à faire avec toutes sortes de concepts et représentations mystiques, c'est-à-dire - comme on se le représente - obscurs, peu clairs qui ne viennent pas de la région de l'âme où la pensée scientifique mûre se fonde. Je n'ai pas besoin de m'occuper immédiatement de cette objection non plus. Elle doit tomber lorsque je montrerai où repose d'abord le point de départ de la recherche de l'esprit, tirée de la vie d'âme pleine et entière signifiée ici.

La science de l'esprit à orientation anthroposophique a à partir de deux expé-⁰⁶riences qui doivent se fonder profondément dans le vécu de l'âme. La première est une expérience qui pourra tout de suite être faite, dans la connaissance de la nature, dans l'observation de la nature correctement comprise. Qui s'engage intimement dans ce que l'observation de la nature produit dans l'humain en termes d'expériences, ce qu'elle pose de simples exigences, il remarquera que parler de certaines limites, qu'à toute connaissance de la nature, a un bon sens dans un



certain sens, mais d'un autre côté, se perd complètement dans des malentendus. Quand on n'aborde pas la pensée de science de la nature en théorie, pas dans la croyance en certains dogmes scientifiques, mais avec une constitution d'âme saine, si l'on vit/*expérimente* la pensée de science de la nature dans l'observation de la nature, dans la perception immédiate des phénomènes naturels et des choses naturelles, alors on se rend compte que cette science de la nature en tant que telle, toute connaissance de la nature absolument, doit atteindre certaines limites. Et la question se pose seulement de savoir si ces limites de la connaissance de science de la nature sont absolument des limites de la connaissance humaine.

[218]

Qui ne comprend pas correctement en ce point, sera en mesure de soulever toutes les objections possibles directement contre la recherche de l'esprit.

Puisque j'aimerais me fixer la tâche de montrer aujourd'hui que cette recherche⁰⁷ de l'esprit, bien qu'elle veuille être le fondement d'une vision du monde populaire pour tous les humains de tous les états d'éducation, a dû, avant d'être fondée, se confronter avec toutes les questions de limites humaines, philosophiques et scientifiques en un savoir sérieux - puisque je veux me fixer cette tâche, je dois déjà, comme je l'ai dit, pénétrer, sous une forme apparemment abstraite, aussi tout de suite ces questions de frontières de la connaissance scientifique dans l'expérience immédiate avec la science de la nature.

Lorsqu'on observe la nature, on arrive à certaines hypothèses qui suscitent des⁰⁸ représentations dont on doit dire : ici sont les pierres angulaires de la recherche de science de la nature ; ici on ne peut pas aller plus loin, ici on ne peut pas s'immerger sans reste avec la pensée dans les phénomènes, ici quelque chose reste indéterminé, ici sont justement des limites de la connaissance. Maintenant, je pourrais citer beaucoup de concepts scientifiques qui représentent des limites de la connaissance ; mais on a donc seulement besoin d'approcher les plus populaires, j'aimerais dire, les représentations de science de la nature les plus triviales et on trouvera qu'elles sont simplement trop denses pour que la connaissance humaine puisse pénétrer immédiatement dans ce qui existe. On a seulement besoin, par exemple, de se tourner vers deux représentations, vers la représentation de la force/l'énergie et vers la représentation de la matière. La clarté mathématique sur l'essence de l'énergie et notamment de la matière sera recherchée en vain quand on veut rester strictement sur le terrain de l'observation de la nature.

[219]

Et on obtient - quoique d'une manière quelque peu différente, en fait d'une manière radicalement différente que par le kantianisme/kantisme, quand on expérimente comment on se heurte simplement à de tels obstacles, comme énergie et matière, quand on recherche et observe selon la science de la nature - l'impression que ce heurt est du à l'humain lui-même. On reçoit l'impulsion à ne pas seulement rechercher à l'extérieur dans le monde, mais de demander, avant tout, vis-à-vis de ces questions : Comment l'homme est-il équipé ? Comment cela repose-t-il en l'humain lui-même qu'il doit se heurter à de tels obstacles avec son observation de la nature ? Et puis on examine alors - comme je l'ai dit, je caractérise le chemin de la force probante/de la preuve - ce que c'est en fait dans l'âme humaine, ce qui fait que nous atteignons de telles limites ; et on trouve, toutefois,



que certaines forces de l'âme sont là, qui nous empêchent de nous immerger, par exemple, dans l'énergie et la matière avec la connaissance pensante. A l'instant où nous voulons vraiment plonger, notre propre constitution d'âme nous empêche d'appliquer la pensée sans reste. Nous ne pouvons pas appliquer, sans reste, la pensée qui nous pousse vers les lois de la nature. Nous devons continuer à absorber quelque chose comme l'énergie et la matière à travers d'autres forces de l'âme, pour nous unir avec elles. Nous devons le laisser passer dans des sentiments, dans des façons de voir, dans ce qui est très parent au sentir, ce qui n'est plus à atteindre par la pensée dans l'immédiate lumière de la pensée. Et nous sentons alors dans l'expérience immédiate que cette transition de la pensée au sombre sentir, détermine nos limites dans le représenter de science de la nature. Et alors on se demande : Qu'avons-nous, en tant qu'êtres humains qui veulent vivre sainement dans l'existence/l'être-là extérieur entre la naissance et la mort, qu'avons-nous de ces forces de l'âme qui nous empêchent ainsi, d'arriver au-delà des limites de science de la nature ?

[220]

En ce que nous examinons le caractère de ces forces de l'âme qui nous gênent⁰⁹ ainsi, nous avons alors l'impression que ce sont des forces de l'âme très importantes et pleines de signification. « Nous pouvons nous demander dans l'observation intérieure de l'âme, à laquelle nous avons dû nous habituer, si nous voulons devenir des chercheurs de l'esprit, nous pouvons reconnaître dans l'observation immédiate de l'âme, comment les mêmes forces qui ne nous laissent pas pénétrer dans énergie et matière, sont les forces qui nous rendent capable, en tant qu'êtres humains, d'aimer les autres êtres dans le monde.

Examinons l'essence de l'amour. Essayons de pénétrer nos âmes pour connaître¹⁰ ces forces qui nous rendent capables d'amour : Nous trouvons que ce sont les mêmes forces qui ne nous laissent pas plonger avec la connaissance froide, avec la pure pensée, en de tels piliers d'angle de la connaissance scientifique comme l'énergie et la matière ou beaucoup d'autres choses semblables. En tant qu'êtres humains, nous devrions être organisés de façon complètement différente de ce que nous sommes, nous, en tant qu'êtres humains, nous devrions être incapables de développer l'amour pour d'autres êtres humains sur nos chemins de vie, de développer l'amour pour d'autres êtres, si nous ne pouvions pas atteindre des limites de science de la nature. C'est à cause de la capacité d'aimer que nous devons arriver à des limites de science de la nature. Cela apparaît dans l'immédiat vécu avec la science de la nature.

Toutefois se donne alors, une autre théorie de la connaissance, une théorie de la¹¹ connaissance bien plus pleine de vie que l'abstraite kantienne. Alors, quand on a pénétré cela, on voit d'une toute autre manière sur le monde et la connaissance humaine de la nature qu'auparavant. Alors on se dit : Que deviendrait des humains s'ils n'avaient pas de limites de science de la nature ?

[221]

Ils seraient des humains froid, sans amour ! C'est la première expérience que le chercheur de l'esprit doit avoir.

La deuxième expérience est celle qu'il doit avoir avec la mystique. Tout comme il¹² se tourne d'un côté vers la science de la nature pour conduire la science de la nature et l'observation de la nature dans le sens correct et reconnaît par cela pour-



quoi cette observation de la nature a des limites, ainsi, il se tourne de l'autre côté vers la mystique pour ne pas contester sur elle à partir de préjugés, mais pour avoir une expérience à elle afin de pouvoir se demander vraiment plein de vie : Est-il peut-être possible, par la mystique, d'atteindre ce qui n'est pas à atteindre par des moyens de science de la nature : un gain de cette sphère qui repose au-delà des limites de l'observation par les sens ? Peut-on, par l'immersion dans son propre soi - c'est donc la voie de la mystique - se rapprocher des énigmes de l'existence/l'être-là supra-sensoriel ?

Et là aussi, le chercheur de l'esprit découvre qu'une frontière humaine significative de la connaissance se donne. Certes, la voie mystique, qui devrait conduire l'humain vers en bas dans les soubassements de l'âme, offre une béatitude intérieure ; elle offre aussi quelque chose comme une perspective de s'unir avec les forces spirituelles du monde de l'existence/de l'être-là. Seul le chercheur de l'esprit doit suivre les expériences mystiques sans préjugés, et tout de suite alors il découvre que son chemin ne peut pas être le chemin de la mystique ordinaire ; car cette mystique ne peut, avant toutes choses, pas éclairer sur l'être de l'humain lui-même. Pourquoi pas ? On retrouve à nouveau en ce qu'on s'immerge mystiquement dans l'être intérieur propre, certaines, j'aimerais dire, forces de recul. On ne peut pas descendre. Et celui qui observe l'âme aussi sérieusement que le veut la recherche de l'esprit signifiée ici,

[222]

il devient plus critique que le mystique ordinaire. Le mystique ordinaire croit très souvent que lorsqu'il plonge dans les soubassements de son âme, qu'il trouverait là quelque chose qui brillerait dans ces soubassements de l'âme à partir d'un monde supérieur, ainsi, sans plus, sur le chemin de la clairvoyance mystique ordinaire. Le chercheur de l'esprit qui s'est approprié la critique sait comment sera en fait transformé pour la vie ordinaire de conscience, ce qui est déjà disponible dans l'âme de souvenirs, de réminiscences d'expériences, comment ce qui est disponible ainsi œuvre et tisse. On croit que ce qui sort fondamentalement de souvenirs cachés, subconscients, ce qui bouillonne vers dehors de réminiscences d'expériences, comment cela est quelque chose d'étranger qui nous conduit sur le chemin de la mystique vers un monde supérieur. On apprend tout de suite par la recherche de l'esprit à reconnaître finement qu'au fond, lorsque l'on plonge là, on ne trouve rien d'autre que son propre vivre et tisser. Cependant, ce vivre et tisser devra toutefois être diversement changé. Par cela on ne reconnaît pas de nouveau ce qu'on a vécu il y a des années. Cela se produit sous une forme différente. On le tient pour une expérience originelle. Les sources d'erreur dans ce domaine sont immenses.

Pour le vrai chercheur de l'esprit, l'investigation de ce chemin montre qu'il re-¹⁴ connaît les limites aussi bien dans le chemin mystique que dans le chemin de science de la nature. Et il se demande à nouveau : Qu'est-ce qui nous empêche de descendre dans les propres fondements de notre âme, ainsi que nous ne pouvons pas nous reconnaître sur un chemin mystique ? - Et on trouve que si nous pouvions nous reconnaître sur des chemins mystiques, si la mystique ordinaire ne serait pas presque toujours erreur, nous trouverions l'être éternel de nous-mêmes sur le chemin de cette mystique ordinaire,

[223]



alors, en tant qu'êtres humains, nous ne pourrions pas être des êtres capables de mémoire. La même chose en nous qui nous fait des êtres capables de mémoire, la même chose en nous qui contient, par une certaine force de recul, ce que nous avons expérimenté, cela nous empêche, avec la force mystique, de pénétrer dans ces profondeurs. Parce que si nous voulons mener une vie saine ici sur cette terre entre la naissance et la mort, nous avons besoin de la capacité de nous souvenir, c'est pourquoi la mystique comme connaissance de soi ne peut pas être un véritable chemin de recherche.

Ainsi, le chercheur de l'esprit doit trouver dans la mystique les limites qui sont données au même endroit d'où prend source la faculté de mémoire de l'humain.¹⁵ Et aussi vrai que c'est que sans faculté de mémoire et faculté d'aimer nous ne serions pas humains, ainsi il est vrai qu'à cause de notre organisation, sur les chemins ordinaires de la conscience, nous ne pouvons ni trouver le suprasensible au-delà des frontières de la connaissance de la nature, ni le trouver par immersion mystique dans notre propre être.

C'est pourquoi, la recherche de l'esprit à orientation anthroposophique pensée ici cherche maintenant ce chemin qui se donne lorsqu'on a tout vécu de ce qui est à gagner pour la constitution de l'âme à partir de ces deux expériences. Ces expériences elles-mêmes sont inspirantes, elles poussent l'âme à observer quand elles pénètrent dans l'âme. Tout d'abord, ce qui se donne par la direction des connaissances de la nature pousse à se demander : Qu'en est-il de nos échanges avec la nature ? Quelle est alors l'essence de cette connaissance de la nature ? Celui qui tire au clair sans préjugés l'essence de cette connaissance de la nature fait l'expérience que cette connaissance de la nature naît en ce que nous percevons pensant ce que, vivants, nos sens envoient/émettent vers d'après l'existence/l'être-là de la nature.

[224]

Nous ne saisissons pas l'existence/l'être-là de la nature en voulant le reconnaître simplement comme une existence/ un être-là de la nature, mais nous l'imprégnons avec des pensées. Nous avons un sentiment immédiatement justifié en ce que nous rassemblons ainsi pensant les connaissances de la nature, en ce que les lois de la nature nous illuminent. Nous avons alors une conscience immédiatement justifiée que nous restons/persistons dans une sorte d'être. Dans une certaine mesure, percevant, nous nous sentons aussi comme êtres étant.

Certes, il pourra maintenant nous être objecté philosophiquement contre cette phrase; à elle seule, elle ne devrait pas être affirmée/prétendue dans des limites plus larges qu'elles se donnent quand on ne veut pas exprimer autre chose que ce que l'humain expérimente lorsqu'il perçoit la nature en pensant.

La chose devient autre quand nous quittons la perception. Nous faisons donc cela¹⁸ aussi en tant qu'êtres humains. Nous ne percevons pas purement, mais renonçons parfois aussi à quelque chose de la perception. Nous réfléchissons alors, comme nous le disons, nous pensons plus loin. Maintenant, nous vivons aujourd'hui dans une époque où cette pensée supplémentaire, cette pensée sans qu'on perçoive, cette pensée suivant la perception, ne peut pas être particulièrement construite sur la base de cette pensée, que l'on peut aussi se discipliner à soi par la stricte science de la nature. Et je parle ici en particulier d'une réflexion qui n'a grandi d'aucune façon, mais qui se donne précisément à celui qui s'est habi-



tué à l'observation stricte de la nature selon la science de la nature et à l'élaboration de cette observation. Je parle de cette pensée, que l'on peut puiser en soi par l'observation scientifique, si on la transpose ensuite en pensée. Je parle de cette pensée à laquelle on peut s'éduquer par observation de science de la nature lorsque l'on poursuit cela/ conduit cela plus loin dans la réflexion. Je parle de cette pensée, qui alors se déroule

[225]

quand on se retire de l'observation, mais se retire avec la pleine conscience en ce qu'on regarde de nouveau vers ce que l'observation de la nature donne, je parle de cette pensée. Quand on se vit avec cette pensée à nouveau si correctement dans l'essence de la recherche de l'esprit - tout y est basé sur l'observation -, se donne maintenant une expérience dont on ne peut pas dire moins que des siècles se sont formés une fausse représentation de cette expérience. Tout de suite chez les humains les plus exquis, avec la pensée de vision du monde la plus sagace, est apparus une façon de voir erronée, désastreuse de l'expérience que la nouvelle recherche de l'esprit doit établir avec cette réflexion justement caractérisée.

Si on veut expliquer ce que je veux dire ici, on doit désigner un philosophe de la ¹⁹ plus haute brillance, Cartesius, *Descartes*, le fondateur de la philosophie moderne, dont les façons de voir, à leur tour, sont basées sur les mêmes bases qu'Augustin. La pensée elle-même était le grand mystère de l'existence pour les deux penseurs. Dans une certaine mesure, le monde sensoriel leur était dans une certaine mesure imprégné d'incertitudes, mais ils croyaient que s'ils se saisissent pensant directement en tant qu'être d'âme, en tant qu'humain, alors ce qui leur vient là dans la pensée ne peut leur offrir aucune incertitude. Quand on se saisit (en) pensant, même quand on doute de tout, quand la pensée consiste seulement en doute et qu'on doit dire : Je doute pensant - on est dans le doute, ont pensés les penseurs. Et ils ont établi le principe qui, j'aimerais dire, brille comme un phare à travers le temps : Je pense, donc je suis.

[226]

Il n'y a pas de principe plus faux à l'expérience immédiate de la pensée réelle, ²⁰ mais disciplinée à la science de la nature, que celui-là. Car celui qui poursuit tout de suite la pensée la plus stricte qui est éduquée à la science de la nature, il doit en venir à un autre principe, au principe : Je pense - et pensé est tout de suite la pensée retirée du monde extérieur : Je pense, donc je ne suis pas. - Toutes les vraies prises de positions vis-à-vis du monde spirituel commencent avec la vue dans la vérité que nous gagnons des éclaircissements par notre non-être en tant qu'êtres d'âme, par l'essence de notre soi, aussi loin que nous *ne sommes pas*, au moment où nous passons à la pensée complètement retirée.

C'est la difficulté qu'a la science de l'esprit pensée ici quand elle veut se trouver ²¹ un chemin dans les âmes tranquilles (NDT : *Gemüter*) des humains, que toutefois elle pose des exigences étranges aux humains. Si elle posait l'exigence que les humains puissent continuer sur leur voies habituelles, qu'on puisse s'éveiller si on suivait le chemin commencé, que les énigmes de la connaissance suprasensible se résoudraient, alors elle se placerait quelque chose ainsi en vue, ainsi elle aurait un jeu facile contre les habitudes de pensée de maints contemporains. Seulement, cette science de l'esprit doit poser l'exigence d'un changement pleinement scientifique de sens à partir des expériences immédiates de la conscience impar-



tiale.

Maintenant, il s'agit de : comment on établit le principe je pense, donc je ne suis pas. - La science de l'esprit applique à cela tout de suite une poursuite énergique de cette pensée, par quoi on arrive à l'erreur : Je pense, donc je suis - cogito ergo sum. - C'est comme si on gagnait la pensée et qu'on resterait alors à la pensée. La recherche de l'esprit ne peut pas rester purement à la pensée. La science de l'esprit

[227]

doit renforcer, intensifier la pensée, doit appliquer une activité d'âme à/sur la pensée que l'on peut décrire avec le mot méditation.

En quoi consiste cette méditation ? Elle ne consiste pas tant en un approfondissement de la pensée, mais en un renforcement de la pensée. Certaines pensées que l'on se prescrit, que l'on ramène toujours à nouveau dans la conscience jusqu'à ce qu'elles aient donné autant de densité intérieure à la pensée que la pensée n'est pas purement de la pensée, mais devient expérience comme une autre expérience, qui est justement une expérience plus forte que la pure pensée abstraite : c'est méditer. Méditer donne beaucoup de peine à beaucoup. Selon les différentes dispositions, on doit s'astreindre pendant plus ou moins de mois, d'années ou même plus longtemps ; peut seulement être apportée, à chaque être humain, l'expérience qui est pensée ici. C'est ce qui doit être placé à la base de la recherche de l'esprit, non pas une quelque chose qui vient seulement des expériences d'humains particuliers sélectionnées, mais ce à quoi chaque humain peut parvenir. Quand la pensée solitaire, la pensée retirée, est fortifiée, alors elle devient une expérience si vivante, comme par exemple le sont les expériences du métabolisme.

A nouveau un résultat surprenant, mais un résultat qui peut apparaître justement aussi clair devant l'âme dans l'expérience sensorielle que les cellules végétales, que le botaniste examine au microscope, lui apparaissent clairement devant l'âme ! Mais c'est une expérience étrange que l'on a alors avec la pensée. Cette expérience intérieure, cette constitution d'âme intérieure, que l'on gagne lorsqu'on renforce la pensée, elle se laisse seulement comparer à la sensation de faim. Aussi étrange, aussi surprenant que cela puisse paraître, cela se laisse comparer à la sensation de faim, avec une sensation de faim qui, cependant, ne se produit pas ainsi que

[228]

la sensation de faim vis-à-vis du besoin de nourriture, mais c'en est une telle qui est limitée avant tout à l'organisation humaine principale/tête. Mais celle-ci nous enseigne en fait en premier, comment notre organisation humaine de corps se comporte à la pensée. Celui qui n'a pas cette expérience peut se former toutes sortes de représentations étranges sur la relation entre la pensée humaine et le corps humain. Celui qui a cette expérience ne dira plus jamais : Ce corps humain produit la pensée - parce que - le fait immédiat le montre - de telles impulsions ne nourrissent/alimentent/choient pas dans ce corps humain, en rapport à ses forces formatrices qui produisent la pensée, mais quand la pensée sera produite, alors sera justement déconstruit ainsi dans le corps, j'aimerais dire, détruit comme sera déconstruit, détruit, quand nous avons faim. Il était donc étrange que la pensée plus ou moins matérialiste ou mécaniste prétende que le corps pro-



duirait la pensée. Il la produit aussi peu que les forces, qui sont ses forces de formation, qui le construisent. Il doit donc déconstruire comme lors de la faim, quand la pensée devrait saisir de la place en lui.

Ce n'est que lorsqu'on a cette expérience surprenante que l'on sait, pris à la base,²⁵ ce qu'est la pensée. Alors on sait que la pensée n'est pas le déroulement d'une réalité d'âme qui se laisse comparer à la réalité extérieure sensorielle, mais on sait en ce qu'on plonge pensant dans l'organisation propre, plonge dans son irréalité, que l'on cesse d'être, en ce qu'on plonge dans la pensée.

Alors se pose la grande question anxieuse : comment arrive-t-on plus loin maintenant ? La recherche de l'esprit ne place pas les humains à des points théoriques de la recherche, mais à des points d'expérience, à de tels points qui défient la recherche avec toute la puissance de l'expérience.

[229]

Et personne ne pourra réellement pénétrer le monde spirituel au sens correct qui n'a pas fait l'expérience de /vécu ce dont je viens de parler et qui ne s'est pas convaincu de la façon dont on plonge dans le non-être avec la pensée : Je pense, donc je ne suis pas.

Ainsi la connaissance de la nature nous livre alors un résultat très étrange. Sans²⁷ penser, nous ne pourrions pas nous éclairer sur la nature. Tout de suite ce qui, j'aimerais dire, avec l'être le plus robuste vient devant nous, crée quelque chose dans notre vie de l'âme, par quoi nous faisons l'expérience du non-être de cet être d'âme. Dans la conférence d'après-demain, où je parlerai de science de l'âme, il s'agira de suivre le cours de la pensée dans une forme populaire. Mais maintenant, je dois indiquer sur quelque chose qui montre justement aussi par l'autre côté : Je ne suis pas et je reconnais, en ce que je pense, que je ne suis pas dans le penser - comment cette expérience de quelque chose d'autre vient à la rencontre d'un côté entièrement différent dans l'âme humaine. Cela lui vient à la rencontre par ce qu'il y a quelque chose pour l'observateur impartial de l'âme qui ne s'ouvre à aucune pensée, qui ne peut s'approcher de la pensée. Celui qui fait des recherches sur l'histoire de la philosophie avec un sens sain, celui qui fut-elle chez ceux qui se sont occupé sérieusement des mystères de la connaissance et de la vie humaine, découvrira que quelque chose se produit toujours et partout dans la vie de l'âme humaine, où l'humain se dit : Comme tu veux astucieusement procéder à ta connaissance, qui est disciplinée à l'observation de la nature, tu ne peux pas reconnaître ce qui s'inclut dans la volonté.

Habituellement, l'énigme qui est soulignée ici se cache par ce que l'on compte²⁸ toutes les difficultés

[230]

qui se dressent vis-à-vis du concept de la libre volonté. *Schopenhauer*, qui était sage dans maintes choses, mais qui s'est arrêté à mi-chemin ou à un quart de chemin partout, a poussé la représentation qui a à voir avec la pensée sur un côté, la volonté sur l'autre côté. Lui seul n'a pas pris en compte exactement, pas assez nettement l'expérience que l'âme humaine a avec la volonté, en ce que toute pensée s'avère fragile envers la volonté. Nous n'arrivons tout simplement pas dans la volonté. Mais il y a quelque chose dans la vie humaine qui se montre à nouveau à l'observation très critique et impartiale de l'âme, où, d'une manière étrange, tout de suite les impulsions de la volonté se précipitent dans la vie de



l'âme alors quand ça n'a rien à voir avec la pensée, tout de suite avec la pensée qui est gagnée à l'observation de la nature. On aimerait dire : La pensée qui est gagnée à l'observation de la nature et ce qui vient de la volonté, elles ne peuvent pas se lier spirituellement-chimiquement dans la vie ordinaire de la conscience. Ce sont des choses qui se fuient : Penser de nature et tout ce qui vient de la volonté.

C'est pourquoi, deux sphères complètement séparées de l'âme apparaissent aussi : d'une part la pensée, en particulier la pensée réflexive pleinement consciente ; d'autre part, les ondes qui montent de n'importe quel, nous entendrons bientôt après de quels soubassements dans la vie de l'âme, et qui émanent de la volonté. Ce sont les ondes qui, lorsque la pensée pleinement consciente, acquise par l'observation extérieure de la nature, disparaît, jouent alors pendant le sommeil nocturne sous la forme de rêves dans notre vie de l'âme. Ce qui oscille dans notre vie d'âme en images de rêve et qui n'a vraiment rien à faire avec la pensée consciente, qui fait des tours de magie devant l'âme avec des images

[231]

qui excluent la pensée consciente, de cela on découvre que cela remonte des mêmes régions dont la volonté, qui ne peut pas non plus être comprise dans les profondeurs, dans lesquelles l'humain vit avec la nature. Maintenant, on pourrait dire : Alors toi, chercheur de l'esprit, tu veux nous conduire d'une manière si insatisfaisante dans le domaine des rêves.

Toutefois, le domaine du rêve en est un mystérieux, et qui s'y engage avec un sens vraiment sain de la recherche y trouvera énormément ; mais c'est aussi un domaine qui attire tous ceux qui veulent se trouver dans le monde suprasensible d'une manière charlatanesque ou superstitieuse, ce qui exige donc une prudence particulière. Avant toutes choses, doit être dit que celui qui explore le monde du rêve, en se référant au contenu des rêves, se trompe complètement. On fait ça diversement aujourd'hui. Des orientations scientifiques entières ont donc été fondées par des moyens inadéquats à cause de cela. Qui suit la vie de rêve selon son contenu, devra venir tout de suite par une observation pointue à la connaissance que de l'endormissement au réveil, si la pensée pleinement consciente fait silence, quelque chose se passe ; nous ne pouvons pas dire si dans les humains, si à l'extérieur dans le monde ; quelque chose se passe, qui se lève dans les rêves. Mais ce qui se passe là, l'humain ne le comprend tout d'abord pas. Cela n'entre même pas une fois dans le tamis de sa conscience. Inconsciemment, il se couvre ce qui n'entre pas dans sa conscience, avec les réminiscences de sa conscience ordinaire, avec des souvenirs, avec des images de mémoire, que l'on peut toujours trouver, si l'on fait seulement des recherches exactes. C'est pourquoi, celui qui veut tirer quelque chose du contenu des rêves de la manière ou avec l'intention, que ce soit par un vœux de rêve, que ce soit par la réminiscence, se fourrerait le doigt dans l'œil (NDT : lit. serait sur le chemin de bois). Il ne peut s'agir de vouloir explorer quelque chose qui correspond au contenu

[232]

des rêves. Ce contenu des rêves n'en dit pas beaucoup plus sur les rêves qu'un enfant qui veut dire quelque chose sur la nature. De même que nous ne nous tournons pas vers la conscience enfantine lorsque nous voulons expliquer quelque chose de la nature, mais vers cette conscience qui a observée la nature,



de même nous ne pouvons pas nous tourner vers les déclarations du rêve lorsque nous voulons explorer la zone qui se tisse et est sous la surface du rêve.

Dans les temps plus anciens de l'évolution humaine, toutefois, il y avait des orientations scientifiques, qui aujourd'hui dans l'époque de science de la nature ne peuvent plus être valables, certaines possibilités de gagner certains des secrets du monde à partir du contenu de la vie de rêve. Seulement, ces temps sont révolus. J'aurais encore à parler là-dessus dans les conférences suivantes. Aujourd'hui, il appartiendra surtout à ceux qui ont discipliné leur pensée en observant la nature de s'amener devant l'âme la façon de faire l'expérience dans laquelle on est quand on rêve.

De même que l'explication sur la réflexion réussit seulement par la méditation,³² de même cette illumination sur l'état de l'âme, dans lequel on est dans un rêve, réussit seulement par une activité spéciale dans la recherche de l'esprit. Comme on peut appeler cette autre méditation, ainsi on peut appeler celle-ci contemplation. Il s'agit de ce qu'on ignore tout le contenu de la vie de rêve, mais qu'on essaie d'expérimenter en soi-même comment on est dans la vie, quand on rêve, comment on se comporte là envers les sens et leur déploiement, comment on s'est débarrassé de ces sens d'une part, comment quand même est encore

[233]

un certain rapport à la vie des sens, comment est une certaine relation à l'ensemble de l'être organique intérieur. Ce tisser et vivre particulier du rêve on peut seulement vivre en ce qu'on essaye intimement de traverser consciemment dans l'âme ce qui, sinon, déroule inconsciemment dans le rêve.

Maintenant, la question se pose : pourquoi cela se produit-il si peu dans la vie ordinaire de la conscience ? Dans la vie ordinaire de la conscience, l'humain ne s'abandonne pas à une telle expérience de la vie de rêve, mais tout de suite au contraire : par des forces subconscientes, il se couvre par erreur de toutes les reminiscences de vie et souvenirs de vie possibles ce qu'il expérimente dans le rêve. Si on commence vraiment contemplativement à se transposer dans ce tissage plus fin dans lequel on est quand on rêve sinon, mais maintenant, quand on se transpose consciemment, ainsi on voit comment on est dans une expérience complètement différente, j'aimerais dire beaucoup plus facile, pas si difficile que par rapport à la nature extérieure, quand on va et se tient et agit en elle. Si l'on apprend à connaître cette vie, alors on apprend aussi à répondre à la question, pourquoi les humains couvrent la vie de rêve avec toutes les représentations possibles, qui sont prises de la vie, pourquoi ils interprètent mal, pourquoi ils acceptent plutôt l'erreur sur le rêve que de se transposer réellement dans le tissage du rêve. On apprend à nouveau comment notre constitution générale de vie dans cette vie de rêve se comporte au sommeil, absolument tout de suite ainsi qu'on apprend par le méditer ce qui se passe dans l'organisme quand on pense.

On apprend à reconnaître que l'humain ne veut pas laisser monter un sentiment inconscient d'antipathie de certaines profondeurs souterraines avec lesquelles il est pendant. En frappant notre être d'âme,

[234]

l'impulsion de rêve transpose l'âme dans un sentiment subconscient d'antipathie, pourrait-on dire, tout d'abord dans un sentiment - aussi étrange que cela puisse paraître, c'est vrai - de sursaturation, qui se laisse comparer avec ce dé-



goût qu'a l'humain quand il se tient devant la sursaturation. Et l'humain ne laisse pas remonter certaines impulsions inconscientes de ce sentiment d'antipathie qu'il a, mais les supprime tout de suite par des représentations, qu'il tisse vers le haut par dessus la conscience de rêve de sa propre vie d'âme. Et pour surmonter, pour apprendre à reconnaître exactement, pour obtenir une position correcte à ce qui s'annonce d'abord là par des sentiments d'antipathie, on peut seulement, si on utilise maintenant cette constitution d'âme, que l'on a amenée d'une part par la méditation, d'autre part par la contemplation décrite ci-dessus, afin de relier la pensée, dont on a vraiment reconnu qu'elle nous mène dans le néant, avec cela, d'où l'on ressent tout d'abord une antipathie inconsciente. Ces deux choses peuvent être combinées, cette pensée dont nous devons dire : Je pense, donc je ne suis pas - qui ne peut pas entrer dans une telle expérience intérieure de l'âme, qui serait semblable au monde sensoriel extérieur ; cela entre dans cette expérience qui nous viendra quand nous surmonterons l'antipathie justement décrite ci-dessus. Et celui qui combine les deux, ce qui est ressenti antipathique, à cause de cela sera donc couvert de rêves, avec ce qui est ressenti dans la faim, c'est-à-dire dans une sympathie subconsciente, avec quelque chose que l'on n'apprend pas à connaître quand on n'apprend pas à connaître la contemplation, qui relie les deux, celui-là est dans le monde suprasensible. Il trouve à travers la pensée, qui l'a d'abord amené à de terribles falaises, qui semblaient l'amener à l'abîme du non-être, il trouve avec cette pensée pleinement consciente, particulièrement cultivée en

[235]

sciences de la nature, dans le représenter dont l'humain a si fortement peur qu'il le couvre/l'arrose de rêves, il trouve le monde suprasensible. La marche dans le monde suprasensible est une telle qui est intimement liée, comme vous voyez, à des expériences intérieures d'âme qui ont seulement besoin d'être recherchées à partir de la nature même de l'organisation humaine. Et voyez-vous, ces dernières se comportent très peu semblables à ce à quoi on s'attend habituellement aujourd'hui. Quelles déceptions les humains ont à vivre dans le présent avec ce à quoi ils s'attendaient ! Qui s'attendait avant 1914 à ce qui s'est maintenant répandu dans le monde entier !

La science de l'esprit exige un certain courage intérieur, une certaine volonté intérieure pour un changement des sens, à ce qui fait appel à des forces de l'âme qui descendent plus profondément que la pensée actuelle n'est habituée, mais qui satisfont pleinement aux exigences de la science de la nature et conduisent le moins à une mystique nébuleuse. Si l'humain apprend vraiment à pénétrer dans le monde avec la pensée pleinement consciente dont je viens de parler, qui tisse et vit en dessous du monde des rêves, alors il gagne la possibilité d'obtenir une façon de voir, non un concept, mais une façon de voir à obtenir de la volonté, de la libre volonté. On doit avoir lutté avec le problème de la libre volonté - je l'ai montré dans ma « philosophie de la liberté » - on doit avoir lutté avec le problème de la liberté et avoir cherché, dans l'expérience immédiate, ce chemin qui se cache si mystérieusement derrière cette vie d'âme dans laquelle la pensée ne peut évidemment pas pénétrer. Quand on a lutté, alors on trouve aussi le chemin vers une façon de voir la libre volonté. Alors on trouve le chemin dans le monde spirituel.



Car la pensée pleinement consciente, comme la science de l'esprit pense, elle est en état de ne pas tisser ces images enfantines et erronées comme un rêve sur une réalité inconnue, mais elle tisse le monde imaginatif dans la réalité spirituelle sous-jacente, qui sera découverte comme spirituelle.

Maintenant apparaissent des imaginations, les vraies images-reflets du monde spirituel-suprasensoriel. Le rêve est ce qui fait ombre vers dehors du monde suprasensible, parce que sera ombragé/fait de l'ombre vers dedans dans ce monde qui n'a rien à voir avec la pensée. Si nous pressons quelque chose sous la surface, alors nous pouvons rassembler ce qui est vraiment sous cette surface avec la pensée pleinement consciente. Alors apparaissent des images, mais maintenant des images de la réalité suprasensible. Et la pensée qui menaçait déjà de conduire dans le non-être, surgit de nouveau dans le monde suprasensible à travers ce que j'ai appelé dans mon livre « Comment atteindre des connaissances des mondes supérieurs » ou dans ma « Science secrète en esquisse », la connaissance imaginative du monde spirituel.

Cette connaissance imaginative, qui nous livre tout d'abord des images d'un monde suprasensible, des images de ces êtres et forces qui se tiennent derrière le monde sensoriel, cette pensée imaginative n'est maintenant aucun rêve. Car cette pensée imaginative est irradiée, comme vous voyez, tout de suite par le plus sérieux, par la pensée pleinement consciente, de cette pensée qui est si pleine de force qu'elle s'avoue d'abord : Je pense, donc je ne le suis pas.

Mais parce qu'elle choisi cette transition, la pensée sort de l'expérience du non-être dans l'expérience suprasensible de l'être spirituel, qui lui apparaît d'abord en images, en imaginations devant les yeux, parce que nous plongeons dans la volonté.

Parce que nous apprenons maintenant vraiment à connaître le monde qui autrement réside dans le sous-conscient, nous pénétrons aussi plus loin au-delà des images. Nous apprenons à manipuler les images comme nous apprenons sinon à manipuler la vie de notre âme. Par cela la simple vie d'image s'étend à la vie que j'appelle la connaissance inspirée avec une expression peut être contestable - parce qu'on l'associe à toutes sortes de représentation du passé lointain, mais avec lesquelles, comme je l'ai montré dans mon livre « Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs », elles n'ont rien à faire. L'essence du monde spirituel commence à parler à travers l'imagination, s'annonce dans sa réalité immédiate. Les imaginations sont d'abord et avant tout des images ; mais l'âme humaine imprègne la pensée, qui voulait déjà échouer dans le non-être, avec l'expérience de la volonté. Et en conclusion, on rencontre la volonté. Dans le suprasensible, notre volonté suprasensible butte à la volonté suprasensible des mondes et des êtres spirituels : l'inspiration, la connaissance inspirée se présente pour nous. Et toute la marche de l'imagination et de l'inspiration peut maintenant aussi s'élever dans la conscience. J'appelle l'élévation de l'imagination et de l'inspiration dans la conscience la vraie intuition, non cette intuition nébuleuse dont on parle souvent dans la conscience quotidienne, mais la vraie intuition, le se-tenir-dedans dans le monde spirituel.

Les conférences qui suivent encore devraient traiter de certaines choses que l'on



ressent en référence à l'âme humaine, en référence à ces êtres et forces qui se tiennent derrière la nature, derrière la vie sociale, derrière la vie religieuse, derrière la vie historique. Mais aujourd'hui, j'aimerais encore répondre à la question : Comment se fait-il que cette science de l'esprit, qui tout de suite

[238]

compte sur des preuves qui présupposent la meilleure éducation scientifique, avec des preuves qui sont complètement formées selon le modèle de la science de la nature, comment se fait-il que cette science de l'esprit peut si peu s'installer dans la conscience des humains du présent ?

Les obstacles qui s'opposent à la science de l'esprit doivent être explorés. Et c'est⁴⁰ précisément à ce moment-là que l'on comprendra pourquoi la question n'est pas prise en compte : Comment la recherche de l'esprit prouve-t-elle réellement la connaissance suprasensible ? – Voyez-vous, de la façon et la manière dont je vous ai décrit le chemin de la recherche de l'esprit, la recherche de l'esprit s'avère d'abord sur la base d'une pensée scientifique sérieuse, puis sur un chemin qui est entièrement la continuation du chemin de science de la nature. Et pourtant, les humains qui apprennent à connaître la recherche de l'esprit telle qu'elle est pensée ici, trouvent toutes sortes de raisons logiques qui peuvent être très bien entendues. Plus souvent qu'autrement, on a même un certain respect pour les raisons des opposants, surtout en tant que chercheur de l'esprit. Les opposants ne sont en aucun cas considérés comme des imbéciles par le chercheur de l'esprit. Nous ne nous retournons pas non plus au sens habituel contre de telles attaques par fanatisme. On respecte l'adversaire, parce qu'on ne trouve souvent pas ses raisons folles, mais au contraire très intelligentes. Et d'autre part, sera peut-être objecté par la recherche sur la nature toujours de nouveau et à nouveau à la recherche de l'esprit pensée ici que maintenant seraient une fois données des limites à la recherche de l'esprit elle-même.

Nous avons vu pourquoi des limites doivent être là : parce que l'humain devrait⁴¹ être capable d'amour et capable de mémoire. Tout comme on alterne dans la vie entre veille

[239]

et sommeil et que l'un ne peut être sans l'autre, la recherche de l'esprit a la permission de se placer aussi dans cette relation à côté de la recherche de la nature, à côté de la vie, qui doit être dépensée dans la capacité de mémoire et d'amour, parce que premièrement la recherche de l'esprit dans ses résultats ne fait pas droit/créance à ce dont on peut se souvenir - nous verrons après-demain, quand nous parlerons de la théorie de l'âme de science de l'esprit, comment cela se tient en fait avec la mémoire - comment ce qui résulte de la recherche de l'esprit est la seule chose que l'âme humaine peut expérimenter sans prétendre à ce qui est par ailleurs si nécessaire dans la vie : à la faculté de mémoire. Et d'autre part, devra être dit vis-à-vis de la capacité d'aimer : par cette pénétration plus profonde dans ce qui remonte sinon du subconscient comme l'antipathie, nous augmentons la capacité d'aimer, de sorte que la recherche de l'esprit ne détruit pas la capacité d'aimer, mais au contraire l'augmente. Tout comme la veille à côté du sommeil ou le sommeil à côté de la veille est nécessaire pour garder l'homme en bonne santé, peuvent vivre côte à côte, mais pas l'un sans l'autre, ou l'un ou l'autre, ainsi pour la raison évoquée, la recherche de l'esprit a la permission de se placer à



côté de la recherche de la nature. Néanmoins, il sera toujours clairement indiqué pourquoi de telles limites de science de la nature de la connaissance doivent être là, encore et encore, du côté de science de la nature ou de ceux qui croient réaliser/atteindre la vision du monde populaire sur la base de la science de la nature. Parlé sera de ce que la science de l'esprit devrait retirer du champ en tant que ⁴² connaissance suprasensible. Quand le chercheur de l'esprit lui-même avec l'observation de l'âme qui est nécessaire afin qu'on puisse absolument placer tout ce qui a été dit aujourd'hui devant

[240]

sa conscience, quand il plonge dans la vie de l'âme humaine avec cette auto-observation, alors il trouve ce qui suit : premièrement parce que la pensée a la tendance à pousser l'humain dans l'abîme du non-être, tout d'abord dans le non-être vis-à-vis du monde sensoriel extérieur, parce que l'humain a, si je puis dire, une certaine horreur de cette immersion dans la pensée, aussi loin que cette pensée gagne sa forme réelle par immersion réelle, par cela, vis-à-vis de la recherche de l'esprit, ne se place pas le besoin de pénétrer vraiment, partant d'elle, dans la nature de la réflexion. On évite cette intrusion/pénétration dans la nature de la réflexion. On n'arrive toutefois pas à comprendre pourquoi on l'évite. On l'évite à partir de la sensation subconsciente, mais qui n'est à cause de cela pas moins active et sur laquelle on n'est pas maître tout de suite parce qu'elle est subconsciente. C'est une certaine sensation de peur, la peur subconsciente de commencer par le non-être. Et cette peur subconsciente produit, dans son pôle opposé, le manque d'intérêt pour ses soubassements spirituels vis-à-vis des manifestations de la nature elle-même. On ne veut pas regarder les phénomènes naturels là où ils montrent partout qu'ils ne sont pas explicables par eux-mêmes. On doit aller plus loin, on doit chercher leur complément d'un tout autre côté. Le manque d'intérêt, l'immobilisme, là où on devrait en fait aller plus profondément, c'est le pôle opposé à la peur. A nouveau un manque d'intérêt inconscient. Cela d'un côté, très chers présents.

De l'autre côté : Comment doit-on plonger dans ce monde dans lequel on pense ⁴³ se perdre dans le fin tissage et être qui sinon prévaut dans le rêve, dans le sommeil,

[241]

dans lequel on est retiré du se tenir robuste dans la nature extérieure, est retiré de la sensation robuste de l'être que l'on se produit dans le monde sensoriel extérieur ? On croit, à nouveau, perdre l'équilibre, la fermeté sur laquelle on se tient ; on sort de la sensation que l'on s'est acquise vis-à-vis du monde perçu des sens. D'une certaine manière, quand on ne veut pas aller plus loin, on arrive dans un déséquilibre/un manque d'équilibre. On croit perdre le sol ferme sous les pieds. De nouveau, c'est de la peur subconsciente qui survient, et elle est d'autant plus ⁴⁴ efficace qu'on ne l'amène pas dans la conscience. Mais ce qui est dans le subconscient, cela se tisse en images, cela se tisse en représentations, cela se masque. Tout de suite ainsi que dans la vie de nature, la vie de l'esprit subconsciente se masque dans le rêve, ainsi la peur subconsciente et le manque d'intérêt subconscient se masquent. Qu'est-ce qui est réellement présent dans la soi-disant vision du monde de science de la nature, lorsque la recherche de l'esprit est rejetée ? En réalité, est disponible un manque d'intérêt subconscient pour la nature elle-



même. Il se masque par toutes sortes de bonnes hypothèses, de bonnes raisons logiques à partir des limites de la connaissance, qui ne dépassent généralement que les vraies limites de la connaissance, qui ont été mentionnées ici devant vous aujourd'hui. Les limites de la connaissance, avec lesquelles des raisons souvent fausses sont citées dans ces visions du monde, sont des masques pour un manque d'intérêt inconscient. Et les bonnes raisons logiques, dont je disais qu'elles doivent même être respectées par le chercheur de l'esprit, parce que tout dans l'humain pourrait tout de suite être compris par lui ; ce qui montre même toujours une certaine acuité de la raison (NDT analytique), ces bonnes raisons logiques : ce sont de nouveau des masques.

[242]

L'humain a justement besoin de quelque chose pour pousser/contraindre le subconscient vers le bas, pour ne pas se le rendre perceptible pour lui-même : la peur de ce à quoi la science de l'esprit conduit, mais qui inclut seulement la vérité, cette peur empêche l'humain de pénétrer les raisons de l'existence/de l'être-là selon la science de l'esprit. Et cette peur se masque dans la conscience comme des raisons logiques. Les plus belles raisons logiques seront mises en avant. On ne peut rien objecter contre leur logique, elles sont seulement des masques pour de la peur subconsciente.

Qui voit à travers cela, que même de très belles, très respectables raisons logiques surgissent, qui sont, dans la conscience, le résultat de la peur subconsciente, que des raisons très respectables peuvent surgir pour des limites de la connaissance, qui devraient rendre la recherche de l'esprit impossible, il voit le contexte du monde différemment. Il voit avant tout quelles difficultés doivent s'accumuler devant la recherche de l'esprit, qui aspire là à ce qu'aujourd'hui, comme nous le verrons dans les conférences ultérieures, chaque être humain cherche et veut déjà avoir dans ses profondeurs subconscientes, qui place ceci dans une vision du monde saisissable, dans une vision du monde qui satisfait vraiment l'humanité pour l'avenir devant cette humanité. Ces difficultés se donnent encore aujourd'hui en ce que les humains se persuadent qu'ils auraient de bonnes raisons contre la science de l'esprit parce qu'ils n'avouent pas leur peur ; ils auraient de bonnes raisons pour des limites qui ne peuvent pas être franchies par la connaissance suprasensorielle parce qu'ils n'admettent pas leur manque d'intérêt vis-à-vis des phénomènes naturels eux-mêmes.

Qui jette un coup d'œil à travers le voile, derrière lequel se cache la vérité, voit justement le monde différemment. Il voit aussi cette vie humaine différemment.

[243]

Mais tout aussi vrai que la vision du monde copernicienne devait prendre la place d'une vision du monde spatiale antérieure à un certain moment, nécessairement remise en question par le développement de la vision du monde, de sorte que la vision du monde de science de l'esprit doit émerger dans le présent et contre le futur. Qu'elle émergera, que malgré les obstacles maintenant caractérisés dans leurs profondeurs, elle aura la possibilité de pénétrer ainsi dans l'esprit des humains, malgré toute la résistance que la vision du monde copernicienne a aussi trouvée, deux faits évidents semblent œuvrer pour cela dans le présent : d'une part, le fait que nous sommes entrés dans l'ère de science de la nature. Dans la troisième conférence, nous verrons que plus on apprend à connaître la



nature, moins on se limite arbitrairement aux représentations préconçues de la nature, plus on pénètre dans la recherche suprasensible. Et comme la science de la nature va de plus en plus loin au-delà des limites qui lui sont aujourd'hui encore tirées, à ce qui repose dans ses idéaux, d'autant plus elle ouvrira elle-même les portes à la connaissance suprasensible. Ceci d'un côté.

De l'autre côté, on a seulement besoin de regarder les faits de la vie sur la Terre ⁴⁷ aujourd'hui. On a seulement besoin de poursuivre, à partir des nombreuses surprises que les temps modernes ont apporté à l'humain, ce qui sera exigé du présent et de l'avenir par l'humain, aussi loin qu'il veut seulement être un humain de la Terre : il sera exigé une position/un se tenir beaucoup plus intensif sur soi-même, une recherche beaucoup plus intensive après un équilibre intérieur. Mais cet équilibre intérieur a beaucoup de choses en commun avec l'équilibre de l'âme qui doit être recherché

[244]

lorsque la pensée entre dans le monde d'où sinon le rêve tourbillonne, le monde suprasensible. Parce que beaucoup plus de courage, beaucoup plus d'intrépidité aussi dans le social, dans la vie des mondes en général devra être propre à l'humain de l'avenir, beaucoup plus de courage qu'a l'humain qui s'est bercé unilatéralement dans une certaine facilité de pensée, de représentation et de sentiment tout de suite par les grands progrès de la technique, c'est pourquoi la recherche de l'esprit a la permission d'espérer que le temps dans lequel beaucoup d'âmes tranquilles (NDT : Gemüter) en chercheront force et concentration/recueillement pour les âmes ne sera plus lointain.

La recherche de l'esprit ne construit pas sur des théories, elle ne construit pas ⁴⁸ sur des représentations abstraites, elle ne construit pas sur des fantaisies, elle construit partout sur des faits. Elle s'appuie également sur des faits dans les perspectives qu'elle se crée. Parce qu'elle est convaincue qu'elle est issue d'une science sérieuse de la nature, elle s'appuie sur le fait que le progrès de la science de la nature la rapprochera de l'humain. Parce qu'elle veut grandir de la vie, de la vie la plus forte, elle construit sur ce que chez l'humains, qui en rapport à ces forces, toujours plus, toujours plus fortement accaparé par la vie, dans la vie présente, dans la vie future, devrait aussi ouvrir son entrée dans cette vie.

[245]

Réponses aux questions après la conférence à Zurich, le 8 octobre 1918

49

01

Question : Est-ce qu'une représentation de la manière dont la matière et l'énergie se présentent lorsqu'elles sont vues du monde spirituel peut être communiquée ?

50

02

Comme cela prendrait beaucoup trop de notre temps, qui nous est fixé seulement ⁵¹ jusqu'à dix heures, je veux d'abord, de ces deux concepts, parler de la matière. ⁰³ Quand on utilise la façon de voir que j'ai caractérisé aujourd'hui et applique ce chemin de recherche à quelque chose comme, par exemple, la matière, alors on arrive toujours plus à voir que l'humain se tient en fait entre deux falaises - je vous ai déjà caractérisé ces falaises aujourd'hui à diverses occasions - entre deux falaises de tous ses rapports au monde. D'un côté, l'humain est constamment poussé à penser, comme on dit, anthropomorphiquement les événements et les choses qui lui sont présentées, à les humaniser, à les représenter de telle sorte qu'il transfère à l'extérieur ce qu'il expérimente dans l'expérience intérieure ou



autrement en lui-même ; ou bien, il est forcé de s'arrêter strictement à la pure observation et à ne former aucune représentation du tout. La plupart des auditeurs vénérés sauront à quel point ces deux falaises ont occupées la race humaine tout au long de l'histoire en rapport à pensée humaine. En particulier quand on arrive à quelque chose comme matière et énergie, alors se montre qu'on ne peut pas passer à travers ces falaises avec les façons de voir habituelles. Vous pouvez vous représenter que quand on aborde ces choses avec les changements complets du sens scientifique,

[246]

comme je l'ai évoqué aujourd'hui, maintes choses doivent se donner tout de suite opposées à la façon de voir habituelle.

Quand nous voulons nous approcher du concept de matière au sens de science de l'esprit, ainsi nous le faisons au mieux lorsque nous représentons d'abord comment c'est figurativement/en image. C'est seulement une visualisation. Lorsque nous avons une bouteille d'eau de Seltz avec les billes d'acide carbonique devant nous, là nous voyons avant toutes choses les billes d'acide carbonique (NDT : il semble bien que RS parle de billes, et non de bulles. Peut être pour renforcer l'image du phénomène perçu), qui sont en fait beaucoup plus minces que l'eau environnante, qui sont en fait insérées (NDT : et non « noyées » pour les mêmes raisons) dans l'eau environnante. Et on aimerait dire, relativement bien sûr : elles sont de l'acide carbonique, mais encore relativement moins vis-à-vis de l'eau. Donc, nous voyons en fait seulement le rien intégré. Seulement, je dois naturellement faire maintenant un grand saut.

C'est justement ainsi que cela nous va avec la matière lorsque nous regardons le monde selon la science de l'esprit. Les sens voient les remplissages de l'espace dans l'espace, que nous appelons alors matière. L'esprit en arrive à la conclusion que là où les sens voient la matière, cela va aux sens comme cela nous va avec l'acide carbonique. Nous voyons en fait ce qui a été découpé du monde spirituel. Et ce qui est coupé du monde spirituel, ce qui vit dans le monde spirituel comme ces billes d'acide carbonique dans l'eau, nous le décrivons comme matière. Ainsi que nous devons en fait dire : Ce que nous ressentons/éprouvons quand nous buttons sur la matière, c'est, pris au fond, la perception que là, l'esprit s'arrête. Donc, nous avons à considérer comme l'essentiel non que nous arrivions à la matière, dans le sens de science de l'esprit, mais que là où les sens disent : nous arrivons à la matière - que là, l'esprit s'arrête. Ainsi que nous avons à décrire la matière - aussi surprenant que c'est de nouveau - comme les cavités (NDT : lit. espaces creux) dans le spirituel.

[247]

Qui pense l'image jusqu'au bout, il saura que les cavités ont déjà leur efficacité. On ne se placera pas au point de vue que le non rempli, le creux, ne pourrait pas agir. Vous savez que lorsqu'on pompe l'air du récipient de la pompe à air, l'espace creux agit sur l'air environnant ; l'air siffle dedans. Donc, dans le pendant des choses, le miné/vidé ne signifie pas absence d'effet. C'est pourquoi, nous n'avons pas besoin de nous étonner que nous buttons à la pierre, après que la pierre ait sa matière après excavation dans la spiritualité traversant le monde. Je veux seulement dire cela comme ébauche. - C'est n'est pas ce qui explique sur la matière, mais qui indique le chemin de comment on peut s'éclairer sur la ma-



tière.

Question : Comment ce que nous appelons « volonté » ce soir se rapporte-t-il à l'« élan vital » chez Bergson ? Comment cela se rapporte-t-il intuitivement aux sortes de connaissances de la science de l'esprit ? ⁵⁵
⁰⁷

Ce que j'ai appelé « volonté » aujourd'hui n'est rien d'autre que ce que certes beaucoup de gens nient, mais que tout humain connaît par observation immédiate, mais qui ne peut jamais être saisi par la pensée. ⁵⁶
⁰⁸

Des psychologues à prendre au sérieux, tout de suite des psychologues selon la science de la nature - prenez, par exemple, Ziehen, prenez Wähle - ils trouvent la possibilité de montrer une certaine parenté dans la structure de la pensée avec la structure de la construction/l'édifice des nerfs, du cerveau et du genre. Partout on trouve une certaine satisfaction, à exprimer ce qui se saisit spirituellement dans la structure de la pensée, à travers /par des structures organiques, surtout en psychologie de science de la nature. On fait en cela naturellement toujours erreur, car après-demain, nous verrons à quel point c'est particulier/étrange de croire que la vie de l'âme sortirait du cerveau. C'est tout de suite ainsi que si on croyait que quand un miroir est là et qu'on y va et pense que celui qui vient vers nous - qui est notre propre image - il devrait venir de derrière le miroir. Cela est pendant de la nature du miroir, qu'il soit plat ou rond, quel type d'image vient à notre rencontre. Mais il n'y a justement quand même rien derrière le miroir. Celui qui cherche une quelque chose derrière les limites que nous fixe la nature et derrière le cerveau humain, qui reflète seulement la vie de l'âme, il cherche tout de suite ainsi que celui qui, pour obtenir la raison de l'image qui sort du miroir, brise le miroir. ⁵⁷
⁰⁹

[248]

J'ai donc appelé volonté ce que l'on expérimente dans la vie ordinaire de l'âme, ce qui est une perception intérieure, mais qui est de plus en plus considérée comme insaisissable. Les soi-disant psychologues selon la science de la nature trouvent le représenter, la pensée dans sa structure, parente avec sa nature organique. Mais dès qu'ils viennent du penser seulement dans le sentir et ensuite dans la volonté, là ils expliquent : là on doit tout au plus parler de volonté ou de sentiment comme d'ombres - accentuation de sensation, accentuation de représentations l'appelle Theodor Ziehen -, là on doit parler d'accentuations des représentations, car là on ne trouve plus rien qui serait analogue à la perception sensorielle. Et c'est pourquoi la volonté échappe au comprendre, qui est bien clairement là, et qui sera seulement niée par ceux qui ne s'orientent pas d'après le réel, mais d'après ce qu'ils, comme ils disent, peuvent comprendre selon la science de la nature. En science de la nature, seule la causalité est valable, ⁵⁸
¹⁰

[249]

et comme la volonté n'œuvre pas causalement là, ainsi ils disent que la volonté n'est pas là. Mais ce qui est là ne s'oriente pas d'après ce qu'on peut comprendre. C'est seulement un préjugé humain.

J'appelle donc volonté une expérience entièrement concrète et j'ai seulement montré que ce qui vient là à notre rencontre dans la conscience la plus ordinaire, peut seulement être compris lorsqu'avec une pensée méditative, on plonge dans le monde, d'où peuvent sinon émerger purement les rêves qui nous sont lointains. Je pointe du doigt l'endroit où la volonté est à trouver. C'est une méthode ⁵⁹
¹¹



de science de la nature, qui est seulement transférée dans le spirituel, mais qui doit justement être envisagée d'une autre manière qu'un simple fait sensoriel. L'«élan vital » de Bergson est une pure fantaisie, une pure abstraction. A partir de la séquence des apparitions/manifestations, sera pensé dans ce qui se déroule. Certes, on a de nombreuses raisons de réfléchir à ce qui se déroule, seulement ce n'est pas la voie d'une véritable science de l'esprit. Le chemin est que les faits, quand aussi seulement des faits spirituels, pointent partout où l'on trouve quelque chose, où quelque chose repose, pas des hypothèses, pas les choses qui sont purement pensées, portent dans le monde de l'apparence.

L'intuition de Bergson n'est quand même au fond rien d'autre qu'un cas spécial⁶⁰ de ce chemin que j'ai, entièrement résolu, rejeté aujourd'hui comme stérile en¹² science de l'esprit, en ce que j'ai caractérisé que le scientifique de l'esprit connaît certes le chemin mystique, a l'expérience mystique, mais montre justement que le chemin mystique ne peut pas le conduire à la connaissance réelle. Bergson connaît la pensée seulement d'un côté, ce à quoi il y a toutefois quelque chose à remarquer : qu'elle ne pousse pas à l'être véritable.

[250]

Il décrit cela très largement en le caractérisant d'après toutes les directions. C'est pourquoi il prend congé de cette pensée. La science de l'esprit ne prend pas congé de cette pensée, mais expérimente, dans toutes les intensités, un abîme dans lequel *cette* pensée semble conduire, ne nie pas cette pensée, ce que Bergson fait finalement quand même, et cherche maintenant une autre voie, justement celle que j'ai caractérisée, afin de se sortir de l'abîme pour se lever dans un être spirituel, un être suprasensible. Bergson dit simplement qu'avec la pensée, on n'approcherait pas la réalité. Il cherche donc seulement sur un chemin mystique spécial par vécu intérieur.

L'intuition à laquelle Bergson en vient, elle ne trouve, pris au fond, rien de⁶¹ concrètement réel. Aujourd'hui, je n'ai pu que caractériser le chemin de la¹³ science de l'esprit. Dans les trois prochaines conférences, je caractériserai des résultats concrets, certains résultats, les connaissances auxquelles on vient et qui servent la vie et l'être tout entier de l'humain. Bergson tourne constamment autour de cela : on ne peut pas penser, il faut saisir le monde intérieurement- et pointe toujours vers l'intuition. Mais rien n'entre dans cette intuition ; cela reste quand même une expérience mystique sombre et indéterminée.

Cela fait du bien à beaucoup de contemporains parce qu'ils n'ont pas besoin de⁶² réaliser ce que je viens d'exiger comme ce qui doit être réalisé par la science de¹⁴ l'esprit : un changement d'esprit vraiment radical, qui veut maintenant non purement se délecter mystiquement, mais qui veut pénétrer avec un réel sérieux dans tout ce qui, comme je l'ai montré, la pensée des hommes craint de certaines conditions préalables, ce à quoi elle n'a aucun intérêt, qui tout est subconscient. Fondamentalement, Bergson ne sort pas du manque

[251]

d'intérêt, mais il le cultive en premier correctement. Et il ne sort pas de la peur. Car ces intuitions ne parviennent pas à une compréhension concrète du monde spirituel, mais s'arrêtent seulement à un vécu/une expérience intérieure.

[252]



L'ÉDIFICATION EN SCIENCE DE L'ESPRIT DE LA RECHERCHE SUR L'ÂME DE SES BASES JUSQU'ÀUX QUESTION-FRONTIÈRES IMPORTANTES DE L'ÊTRE-LÀ HUMAIN. - Deuxième conférence - Zurich, 10 octobre 1918.

Richard Wahle sur la théorie scientifique de l'âme. Tendence croissante à remplacer l'étude philosophique de l'âme par une physiologie du cerveau et des nerfs axée sur la science de la nature. La science de l'esprit cherche à dépasser les pures cosmes de mots pour déboucher sur une recherche de réalité d'âme. L'endormissement et le réveil sont les points de départ de la science de l'âme dans la vie imaginaire renforcée et dans la discipline de la volonté. Le représenter. Clarification des énigmes de la vie de sensation. Le représenter comme atténuation de la vie prénatale à puissance d'image, la volonté comme mourir atténué. Pont vers la compréhension des vies terrestres répétées. Tentative de Brentano d'une science de l'âme.

Réponse aux questions après la conférence 287

Il est compréhensible qu'à notre époque scientifique, les gens veulent se tourner⁰¹ vers la psychologie scientifique précisément en référence aux énigmes les plus importantes de la vie et du monde, les énigmes de l'âme. Mais il faut dire, si l'on peut résumer les situations actuelles de la recherche scientifique sur l'âme, qu'il existe quelque chose comme une sorte de mort de la recherche scientifique sur l'âme, qui a ses traditions depuis des temps très anciens et qui, même si elle se veut souvent une science impartiale, travaille avec ces traditions.

J'ai cité le nom d'un philosophe d'aujourd'hui, *Richard Wahle*, ici avant-hier,⁰² lorsque je parlais de la justification scientifique d'une vision suprasensible. Il est devenu moins connu dans des cercles plus larges. Néanmoins, ce qu'il a défini comme sa façon de voir, notamment sur la théorie scientifique de l'âme du présent, dans ses livres « L'ensemble de la philosophie et sa fin » et « Le mécanisme de la vie humaine de l'esprit », est d'une importance extraordinaire. J'aimerais dire que le point de vue de ce philosophe est symptomatiquement significatif pour celui qui peut penser scientifiquement aujourd'hui. Je ne veux pas dire qu'il est capable d'exercer une influence particulière, et encore moins qu'il a exercé une telle influence ;

[253]

mais sa façon de voir est symptomatiquement significative. A bien des égards, elle pouvait exprimer la manière dont on doit penser dans le présent selon les exigences scientifiques d'usage. C'est pourquoi je peux dire, d'une part, que la science de l'esprit, dont il s'agit ici, peut être d'accord avec ce que dit un tel philosophe au sujet de la théorie de l'âme, même si, d'autre part, comme nous le verrons aujourd'hui, elle doit s'opposer avec la plus grande vigueur à de telles représentations. Car ce philosophe est pleinement formé à la manière de penser et à mentalité de chercheur que l'humain peut avoir aujourd'hui s'il se tient, dans une certaine mesure, à la hauteur de la formation du temps qui sera enseignée selon la science de la nature. Et là, quand on essaie de s'approcher de la vie de l'âme avec les représentations qui sont scientifiquement à jour aujourd'hui, on arrive tout à fait nécessairement à la conviction que la théorie de l'âme, qui est le plus souvent offerte, se meurt.

Extérieurement, cela s'exprime par le fait que cette théorie philosophique de⁰³ l'âme disparaît progressivement des chaires universitaires et l'aspiration se fait de plus en plus valoir à placer les gens pensant selon la science de la nature en physiologie ou d'autres sciences de la nature à l'endroit où étaient plutôt assis des philosophes. Dans de nombreux cercles, on espère qu'à ce qui était autrefois une psychologie spéciale, une psychologie spéciale de l'âme pour les énigmes de la vie de l'âme humaine pourrait être répondue pour l'humain par la physiologie du cerveau, par la physiologie du système nerveux et d'autres choses semblables.

[254]



Maintenant, si l'on s'intéresse correctement au justifié de ce qui est de science de ⁰⁴ la nature dans la recherche sur l'âme, on arrive à la conviction que la science de l'âme commune/utilisable parle de beaucoup de choses qui, aujourd'hui, ne peuvent plus être élevées au rang de représentation valable. Elle parle du représenter, du penser même, elle parle du sentir, elle parle du vouloir, de mémoire, d'attention, et ainsi de suite. Et quand on fait maintenant la tentative tout à fait honnête de s'engager pour les besoins de cette vie d'âme humaine, pour ce dont l'homme a besoin de vitalité/force de vie d'âme, sur ce que cette théorie de l'âme apporte sur le sentiment, la volonté, la pensée, la mémoire, l'attention, alors finalement on ne tient en fait rien de plus dans sa main que des mots. Et on doit dire, quiconque mesure le cours historique de la vie humaine de l'esprit peut se dire - je peux seulement affirmer, une preuve donnerait une trop grande extension au cadre de la conférence d'aujourd'hui - que dans les temps anciens, lorsque ces concepts de cette pensée, cette mémoire, cette attention et ainsi de suite ont tout d'abord été façonnés, il existait des représentations complètement différentes sur les phénomènes de la nature, représentations avec lesquelles on pouvait aussi saisir la vie d'âme ainsi qu'elle était suffisante pour les besoins du temps d'alors. Mais ce que l'on a mis en place là, ce qui hanté comme spectre dans la science de l'âme aujourd'hui encore, devient devant la pensée de science de la nature, qui pourtant, quand aussi inconsciemment, est disponible dans tous les humains d'aujourd'hui, qui sont absolument zélés pour la vie de l'esprit, cela devient de purs mots vides/cosses de mots, de purs mots.

A cela se présente encore autre chose. A cela se présente que, que oui, on peut ⁰⁵ déjà dire, que depuis des siècles, cette science de l'âme s'est formée au sein de la caste savante, et que cette caste savante a pris la forme que l'on trouve aujourd'hui dans les conférences ou publications usuelles de la science de l'âme.

[255]

Si maintenant l'humain, de toute sa vie entière, culmine en questions sur les ⁰⁶ questions les plus importantes de l'existence/l'être-là, qui sont donc, finalement, des questions sur la divinité de l'ordre du monde et sur l'immortalité, quand l'humain cherche des informations sur ces questions dans cette théorie de l'âme - il ne trouve pas une telle information. Et c'est vrai, c'est ce qu'a dit un chercheur de l'âme sérieux et profond, décédé ici à Zurich l'année dernière, *Franz Brentano*, qui s'est efforcé de faire la lumière dans la recherche sur l'âme, mais qui est néanmoins resté attaché aux vieilles représentations de l'âme, qui sont devenues mots. Il disait ; si l'on regarde autour de soi dans la science de l'âme d'aujourd'hui, on remarquera que les chercheurs sur l'âme croient pouvoir établir des connaissances sur le représenter, sur le sentir, sur le vouloir, sur l'attention, sur l'aimer et haïr ; seulement s'ils veulent être de science de la nature, alors ils restent aussi debout dans ce cercle. - Et maintenant Franz Brentano dit : Oui, si tant de choses ont pu être dites sur ces composantes élémentaires de la vie de l'âme humaine, cela ne saurait remplacer la grande question que nous trouvons déjà posée si significativement chez Platon et Aristote : Est-il possible d'explorer quelque chose au sujet de celui qui, dans notre vie d'âme, demeure lorsque l'enveloppe mortelle tombe vers ici dans la mort ? - C'est ce qu'a dit un chercheur officiel de l'âme du présent.

La science de l'esprit, qui est orientée anthroposophiquement, tente à par- ⁰⁷



tir de telles conditions préalables comme je l'ai affirmé ici avant-hier, un renouvellement de la science de l'âme.

[256]

Elle cherche à aller au-delà des purs mots vides de sens pour aller vers une recherche d'âme de la réalité. Et le chemin qu'elle emprunte, il doit toutefois aujourd'hui encore être tel qu'il tiendra pleinement compte des contradictions et des oppositions qui peuvent venir des chercheurs habituels de l'âme. Il devra pouvoir être lutté avec ce qui est là, dans la science reconnue de l'âme. Mais d'un autre côté, à partir de telles conditions préalables, un renouvellement de la doctrine de l'âme comme je la fait valoir aujourd'hui, un tel savoir de l'âme émergera, une telle vision de l'âme, qui peut maintenant vraiment devenir la nourriture de l'âme des cercles les plus larges de l'humanité aspirante, qui - si je puis utiliser le mot trivial - peut devenir populaire dans le meilleur et le plus élevé sens du terme.

La recherche sur l'âme doit sortir du domaine de la caste savante, dans laquelle,⁰⁸ si je peux m'exprimer au sens figuré, elle s'est chargée de la faute/responsabilité de tomber dans des abstractions qui aimeraient être très riches d'esprit, mais qui ne sont absolument pas en état d'étendre/élargir la recherche sur l'âme au-delà de ces questions limites de l'être-là humain qui correspondent avant toutes choses à un intérêt justifié et brûlant pour la vie humaine de l'âme.

Parce que la pensée humaine tout entière a justement changé vis-à-vis de temps⁰⁹ passés, d'où proviennent les représentations de la théorie de l'âme qui sont venues à la parole, ainsi la nouvelle science de l'âme doit aussi prendre congé des points de départ à partir desquels on a toujours voulu prendre son chemin plus loin dans le domaine de la vie de l'âme. De nouveaux points de départ doivent venir. Et ces nouveaux points de départ sont tels que lorsque nous y arrivons, nous pouvons seulement prendre pied sur de tels pré-supposés (NDT : la décomposition du mot par le tiret est dans l'allemand)

[257]

comme ils ont été affirmés/fait valoir ici avant-hier, à savoir, quand on reste fidèles à la manière de penser qu'on cultive aujourd'hui ancrée à la science de la nature. On ne peut pas simplement demander : Qu'est-ce que sont des représentations ? - On ne peut pas simplement vouloir observer ce que sont des représentations, ce qu'est la pensée ou qu'est la volonté, ou ce qu'est la mémoire, et ainsi de suite. Tout de suite ainsi que la science actuelle de la nature en laboratoire et en clinique part de pré-requis complètement différents que la science de la nature de temps plus anciens, ainsi la science de l'âme doit rattacher à des réalités de la vie, qui devront toutefois, j'aimerais dire, être d'abord distillées vers dehors de l'entière de la vie humaine.

Ce sont tout d'abord deux moments de la vie humaine auxquels la nouvelle¹⁰ science de l'âme doit rattacher, d'où elle peut à nouveau revenir/retourner aux concepts de représentation, volonté, et ainsi de suite, afin de recevoir un contenu complet de valeur d'âme pour ces concepts. Ces deux points de départ sont deux moments, qui sont toutefois très difficiles à observer, sont véritablement pas plus faciles à observer que maints processus naturels qui ne sont révélés que par des méthodes et expériences soigneusement préparées. Ce sont des moments qui se précipitent dans la vie humaine et qui, dans une certaine mesure, excluent la



compréhension consciente par leur propre nature et être. Et on doit en premier apprendre à saisir ces moments à travers une certaine vie entraînée de l'esprit. Ce sont les deux moments de la vie humaine : l'endormissement et le réveil.

L'endormissement et le réveil sont ces moments de la vie humaine où toute la constitution de conscience change, où l'humain passe d'un état d'âme à un état radicalement opposé.

[258]

Il n'y a pas grand-chose à dire pour bien faire comprendre que ces courts moments sont difficiles à observer. Car quand on s'endort, la conscience s'arrête, donc on ne fait pas attention au moment de s'endormir. Quand on se réveille, on peut sentir qu'on s'arrache à un quelque cours de vie ; mais tout de suite celui qui essaie de rattacher avec la conscience de ce qu'il a vécu dans son sommeil, va très vite, très facilement remarquer l'échec d'une telle tentative.

Maintenant, on peut seulement entraîner l'observation de l'âme à observer les moments d'endormissement et de réveil par ces moyens, qui ont déjà été indiqués ici avant-hier et au sujet desquels je veux maintenant faire des allusions/des ébauches supplémentaires. Cet entraînement doit se passer premièrement par une certaine mise en force (NDT : « Erkräftung »), un renforcement et une consolidation de la vie de représentation elle-même, deuxièmement aussi de la vie de la volonté. Mais ces processus intérieurs, processus intimes de l'âme, qui conduisent à une telle mise en force, une pénétration avec cette force de la vie de la volonté, ils dévient déjà substantiellement de ce à quoi on est habitué dans la vie ordinaire de l'âme.

Avant-hier, j'ai appelé à méditer ce qui mène à la mise en force de la vie de représentation. Quand notamment d'après certaines méthodes que j'ai décrites dans mon livre « Comment atteint-on des connaissances des mondes supérieurs ? » et aussi dans ma « Science secrète en esquisse » et dans d'autres livres, quand d'après certaines méthodes on laisse être présentes des représentations et de la conscience, de sorte que l'on ne pense pas seulement dans le sens habituel, mais repose sur la pensée et repose de plus en plus sur la pensée, pénétrant par cela tout autrement l'âme avec la pensée et la pensée avec l'âme, que ce n'est le cas dans la vie ordinaire de l'âme,

[259]

alors on en vient à mettre en force la vie de représentation d'une telle manière - comme je l'ai dit, les méthodes les plus précises peuvent être trouvées dans les livres cités - qu'on peut représenter de façon si vivante et active comme on vit si - non seulement dans sa conscience quand on est dans les perceptions sensorielles extérieures.

Goethe a pressenti quelque chose, même s'il ne s'agissait au début que d'un pressentiment, de ce genre de représenter - le psychologue *Heinroth* l'avait incité à cela, qui trouvait son penser objectif - en ce qu'il pouvait confesser la croyance qu'il était en situation de penser progressivement avec tant de vivacité, que cette pensée serait égale à la force intérieure, à l'intensité intérieure de cette activité de l'âme qui est sinon présente seulement quand on observe la nature extérieure avec les yeux, suit avec ses oreilles les processus extérieurs, et ainsi de suite.

Il est possible que le représenter deviendra tellement renforcé, qu'on est si intensivement au représenter qu'on peut dire : Ce représenter sera lui-même une fa-



çon de voir, l'activité est comme celle d'une contemplation ; et la vie des sens sera prise ainsi dans la sphère du représenter que les sens ne participent pas, bien que la vivacité de la vie des sens reste encore disponible.

C'est un côté, la mise en force de la vie de représentation. Si l'on va de plus en plus loin dans cette mise en force de la vie de représentation, alors une force intérieure d'observation, inconnue de la constitution ordinaire de l'âme, se place de fait, dont on a besoin pour explorer réellement les deux moments de l'endormissement et du réveil comme on explore selon la science de la nature des objets et processus dans la vie extérieure.

[260]

Mais pour cela, il est de plus nécessaire que, d'une certaine manière, la volonté soit entraînée avec. Cette volonté pourra seulement être entraînée par autodiscipline quand on est attentif à quelque chose dans la vie à quoi on prête peu attention dans la vie ordinaire. Dans la vie ordinaire, on vit et accompagne ce que l'on perçoit extérieurement de son expérience intérieure. De ce vivre après ordinaire, on doit s'élever vers autre chose. On doit porter son attention sur ce que notre vie de l'âme diffère d'année en année, de mois en mois, de semaine en semaine, oui, de jour en jour, d'heure en heure devient une autre, se transforme, est en devenir. Ce devenir de la vie de l'âme entre la naissance et la mort, nous ne le plaçons pas dans notre volonté dans le cours normal de notre vie. Nous laissons s'écouler cette vie. Nous prêtons toutefois seulement attention avec un faible degré à une auto-éducation, que nous nous déshabituons de certaines erreurs, acquérons certaines vertus, développons certaines facultés, et du genre. Seul quand l'autodiscipline de la volonté pensée ici devait se présenter, alors quelque chose d'entièrement autre doit venir dans la vie. Alors l'humain doit pouvoir arriver à la vue intérieure qu'il a en lui quelque chose qu'il peut, j'aimerais dire, placer dans sa volonté, placer ainsi dans sa volonté, pour que l'auto-culture, l'auto-élévation lui semble si difficile, mais en même temps si désirable comme sinon seuls les actes de volonté qui correspondent aux pulsions tout à fait inévitables de la vie humaine.

Regardons les choses d'un autre côté. Aujourd'hui particulièrement, il y a beaucoup d'humains qui s'attribuent la faculté - je parle peut-être un peu radical, mais vous trouverez ce radicalisme cependant justifié si vous pensez plus profondément sur le présent - de réformer le monde entier qui, pour ainsi dire, se font des idées sur ce

[261]

qui devrait arriver pour que les humains puissent vivre heureux côte à côte, pour que tout ordre soit correct dans la vie sociale, et ainsi de suite. Le nombre de programmes dans ce domaine est énorme. Et en fait, chacun est déjà plus ou moins, si seulement il commence à penser au monde extérieur, en son sens quelque chose comme une sorte de réformateur, seulement le monde ne lui donne pas l'occasion de vraiment mettre réellement en action ses réformes ou peut-être aussi ses pensées révolutionnaires.

Là, l'impulsion de la volonté, du désir, s'étend en fait au monde extérieur. Mais on doit savoir qu'il y a quelque chose à l'intérieur de l'humain sur quoi on peut ainsi justement guider les intentions, les impulsions, pour conduire l'humain d'un âge de la vie dans l'autre, oui seulement d'une semaine dans l'autre, qui



n'est par aucun chemin à l'intérieur de l'humain ce qui a ainsi besoin de partir de soi-même comme il veut le plus souvent, mais que l'humain peut suivre son devenir dans le temps avec sa volonté. Et quand là, la volonté, sur ce domaine, se présente d'une manière si méthodique, telle que décrite dans les livres mentionnés, alors entre cette mise en force/fortification intérieure, cette vision intérieure, cette façon de voir de la volonté que nous ne pouvons plus jamais gagner dans notre rapport au monde extérieur, cette contemplation/vision de la volonté qui doit s'ajouter au renforcement susmentionné de la vie de représentation, si devaient être observés les moments de l'endormissement et du réveil.

Mais avant d'en arriver à cette investigation des moments d'endormissement et de réveil, on arrive toutefois, quand on fortifie la vie de l'âme de la manière dont je l'ai évoqué maintenant, qu'avec les concepts que l'humanité a aujourd'hui,

[262]

qui ne peuvent être les concepts de l'ancienne façon de voir la nature, qu'avec ces concepts on peut seulement arriver à une vision sur la vie de représentation de l'humain, qui conduit l'humain dans l'irréalité, la vie émotionnelle/de sensation dans la confusion, la vie de volonté dans l'incompréhensibilité.

Et pris au fond ce que nous devons constater aujourd'hui, ce que le philosophe mentionné plus tôt constate aussi, qui parle de la fin de la philosophie, de la dissolution de la philosophie, d'une perte de la physiologie et semblable. Il pressent déjà, même si ce n'est pas avec une telle clarté, que les concepts que l'on peut avoir aujourd'hui et qui sont infiniment si utiles pour sonder la nature extérieure et introduire dans la vie humaine ce qui est en fait le contenu le plus essentiel d'une culture plus récente, ne conduisent pas à une réponse à la question : quelles sont les représentations ? -, mais ils conduisent, dans la vie de représentation, à ce que nous pouvons directement avoir cela : je pense, donc je ne suis pas -, à trouver l'irréalité de la vie de l'âme. On arrive sur ce que plus on pénètre dans la vie de représentation, d'autant moins on peut dire ce qu'est l'âme quand on regarde la vie de représentation seulement ainsi qu'elle est dans la vie ordinaire, quand on ne la regarde pas comme je l'ai présentée. On en vient à l'avis que la vie émotionnelle/de sensation telle qu'elle se vit dans la vie ordinaire de l'âme est embrouillée, et que la vie de volonté est pleinement incompréhensible. C'est pourquoi le phénomène intéressant que tout de suite les humains qui pensent en science de la nature, qui aujourd'hui écrivent des théories de l'âme très, très significatives, croient, en ce qu'ils traitent de la physiologie du cerveau, pouvoir dire quelque chose sur la vie de représentation.

[263]

Mais ils en viennent à se dire : rien n'a été résolu sur la vie de volonté par la physiologie du cerveau. - Lisez les chapitres pertinents du « Guide de psychologie physiologique » de *Theodor Ziehen*, vous verrez comment ce que je viens de dire s'avère vrai, tout de suite chez un penseur significatif de science de la nature de notre époque.

Ainsi on doit dire que cette manière de penser de science de la nature réalise plus ou moins ce que *Schopenhauer* n'a pas ou a à moitié reconnu, mais a pressenti : que la volonté est quelque chose qu'on ne peut approcher avec la vie de représentation des temps récents, que la volonté est l'incompréhensible.

C'est une bonne préparation pour l'édification ultérieure d'une nouvelle doctrine

23



de l'âme quand on envisage cette irréalité de l'âme dans la vie de représentation, cette embrouillement de la vie dans le sentiment/la sensation, cette incompréhensibilité de l'action-volonté. Quand, de cette manière, j'aimerais dire, on s'est procuré de la clarté – bien que cela sonne paradoxal, mais on s'est procuré de la clarté sur un état de fait –, alors on peut avancer davantage. Alors on peut appliquer cette pensée qui est aiguisée par la méditation, qui est fortifiée, qui veut que cette vie de volonté qui s'est soumise à l'autodiscipline, on peut l'appliquer pour vraiment devenir attentif au moment, disons, tout d'abord de l'éveil. Alors le moment de l'éveil pourra se déplacer dans le champ d'observation de l'âme d'une façon toute particulière. Alors on expérimentera quelque chose au réveil qu'on ne peut pas expérimenter à travers une vie de l'âme non entraînée. Alors immédiatement après le réveil, quand on aura acquis la paix nécessaire pour cela à travers l'entraînement indiqué,

[264]

on pourra sonder que toute la vie de l'âme, comme elle était au réveil, est effectivement partie dans l'inconscient. Seulement qu'elle n'a pas une particularité, cette vie d'âme dans le temps de s'endormir à se réveiller : cette vie de l'âme n'appelle aucun souvenir à partir de soi. Et on remarque cela dans un moment plein de signification qui se présente : Pendant tout le sommeil, tu as laissé couler l'âme dans la même vie où elle coule aussi dans la veille ; mais ce flux de ce qui est d'âme dans le sommeil, cela s'imprime seulement pas dans la force de souvenir. C'est pourquoi c'est oublié avec la venue de l'éveil. C'est de cela qu'il s'agit.

Aussi importante que soit la mémoire, le souvenir pour la vie extérieure - je l'ai ²⁴ expliqué avant-hier – aussi important est l'oubli, l'expérience de l'âme pour qu'elle puisse aussi oublier ce qu'elle a vécu, pour le devenir de ce qui est d'âme, pour la poursuite du flux de l'âme entre la naissance et la mort, et ainsi de suite. Oui, quand on peut observer le moment de l'éveil, on reçoit en premier une représentation de quelle signification le sommeil a réellement dans la vie humaine de l'âme. On reçoit notamment une vue dans le fait que notre vie ne pourrait pas se poursuivre si elle était remplie uniquement de conforme à la mémoire, que le conforme à la mémoire perd la force de laisser notre vie s'écouler. Nous devons tout de suite sombrer dans le sommeil afin que nous puissions oublier ce que nous vivons au moment du sommeil. Car l'ordinaire, la vie quotidienne de l'âme est alors la nourriture de l'âme, est alors l'apporteur de la vie de l'âme quand elle est oubliée, pas quand on s'en souvient. La mémoire ronge l'âme. L'oubli restaure les forces vitales de l'âme.

Ainsi on obtient une vue concrète, certaine dans ce processus de la vie qui s'ex- ²⁵ prime dans le réveil. Et on aperçoit par cela dans une certaine mesure,

[265]

quand aussi seulement en fait dans la rétrospective, la vie d'âme, sur laquelle est déversée pas seulement la conscience ordinaire, qui s'est joué entre l'endormissement et le réveil. Avec cette vue de la vie de l'âme, on a énormément gagné, car on a ainsi acquis la base d'une certaine compréhension.

Personne ne peut en vérité comprendre ce que cela signifie : je représente - ce ²⁶ que cela signifie : je me forme une pensée dans ma vie de l'âme –, qui ne saisit pas vraiment, en observant, le moment de l'éveil. Car quand nous passons de la pure



veille, du pur vivre vers/en direction dans des états d'éveil à la pensée active, à la formation d'une représentation d'une pensée, alors c'est toujours qualitatif, quand aussi dans une mesure plus faible, tout à fait le même processus de l'âme que le réveil. Et seulement qui connaît le réveiller dans l'intensification de la transition du sommeil à l'éveil, s'est créé avec cela une base pour ce qui donne la réponse à la question : Que se passe-t-il réellement dans mon âme quand je saisis une représentation ? – La force que l'on déploie dans l'âme quand on saisit une représentation, elle est exactement la même que la force que l'on doit déployer, toutefois maintenant dans une bien plus grande mesure, quand on se réveille. Quand on se réveille, l'inconscient le fait. Dans la conscience est fourni ce que fait l'inconscient au réveil, quand nous nous préparons par effort intérieur, consciemment, volontairement à penser, à représenter.

On arrive ici à un point de vue très spécifique sur le représenter. Ce qui n'est plus qu'une pure cosse de mot/phrasede sens à partir de l'ancienne théorie de l'âme, reçoit à nouveau un contenu concret. On apprend à connaître le représenter comme un éveil plus faible existant dans la veille. C'est un réveiller en secouant, un éveil.

[266]

Et c'est une vue pleine de signification ; car par la liaison de cette vue de la nature du représenter avec la nature de l'éveil se forme la possibilité de transposer dans la réalité le représenter de la vie ordinaire, qui en fait sinon même dans l'irréalité de la vie de l'âme. On reçoit en ce que l'on peut rattacher le représenter dans l'imaginaire à l'éveil, la possibilité de rattacher à une réalité qui ne dépend pas de soi. Maintenant, on rattache à cet éveil et apprend par cela à connaître la nature du représenter, alors on se tourne vers le moment de l'endormissement.

Tout comme la méditation vous aide surtout à explorer le moment de l'éveil, ainsi l'autodiscipline de la volonté vous aide surtout à explorer le moment de l'endormissement. Et cette autodiscipline de la volonté vous rend possible de vraiment vous y retrouver, d'observer l'endormissement, d'observer vraiment comment quelque chose de semblable se présente lors de l'entrée dans le sommeil comme lors du réveil avec l'oubli, avec le devenir conscient que pendant le sommeil le souvenir de la vie de l'âme est éteint. Sinon, on peut toujours se disputer que le corps serait en quelque sorte impliqué dans ce que l'âme vit dans le sommeil. Quand consciemment, par autodiscipline de la volonté, on peut saisir le moment de l'endormissement alors on remarque qu'on plonge dans la même vie de l'âme qu'on délaisse au réveil, mais qu'on plonge dans cette vie d'âme ainsi que maintenant cesse la possibilité d'une perception à laquelle les sens participeraient. On apprend en premier à reconnaître ce que cela signifie : on entre dans le suprasensible par l'endormissement. On apprend à connaître cette immersion/plongée dans le suprasensible parce qu'on expérimente/vit avec cette

[267]

immersion dans le suprasensible, qui ne peut pas venir à la conscience par cette conscience qu'on a dans la vie ordinaire de l'âme, qui est quand même liée à l'organisation entre la naissance et la mort, est dépendante de l'organisation. On remarque le devenir-indépendant de l'organisation, sur laquelle sinon des gens autrement illustres peuvent se disputer longtemps. La chose devra être observée ;



alors on remarque qu'on plonge dans le suprasensible avec l'endormissement. Et alors on apprend à reconnaître la différence qui existe entre la vie de l'âme ²⁹ quand on la quitte lors de l'éveil/du réveil et la vie de l'âme dans laquelle on plonge lors de l'endormissement. Elles sont les mêmes, notamment, elles sont de nature supra-sensorielle ; mais sur le chemin de l'observation que j'ai caractérisé, on remarque une différence tout à fait essentielle. Cette différence peut être très facilement vue devant l'œil de l'âme par une comparaison.

La différence consiste en ce qu'elles se différencient comme un humain qui est ³⁰ enfant d'un humain qui est vieux. Tout comme les deux sont des humains, mais à des stades différents de l'existence/de l'être-là, de l'âge, ainsi les deux vies de l'âme sont des entités suprasensible : celle dont on s'élève à nouveau quand on se réveille, et celle dans laquelle on s'immerge quand on s'endort. Mais ce dans quoi on s'immerge/plonge quand on s'endort est dans une certaine mesure l'enfantin, le jeune, et ce dont on se réveille, c'est le devenu plus âgé. On va d'un cours/d'un pas de l'endormissement au réveil. La vie de l'âme se transforme, de sorte que - une comparaison, bien sûr, boite toujours - celle dans laquelle on plonge est si semblable à celle dans laquelle on se réveille, comme l'enfant comme humain est semblable au vieil homme comme humain.

[268]

Cette fine différence doit être remarquée. Alors, une certaine base est créée pour aborder une partie constitutive importante de notre recherche sur la vie de l'âme, à savoir la vie de sensation/de sentiment.

La vie de sensation/de sentiment qui, pour la théorie commune de l'âme aujourd'hui ³¹, consiste seulement encore dans une collection de mots, cette vie de sensation/de sentiment peut seulement être vraiment reconnue que si on la recherche dans les fondements qui viennent d'être développés, si on la recherche de telle manière qu'avant la recherche on a reconnu la vie suprasensible de l'âme depuis les moments du réveil et de l'endormissement. Seulement on doit remarquer une autre chose importante concernant l'endormissement avant d'arriver à la vie de sensation/de sentiment, une autre chose importante, faire un autre aperçu (NDT : en français dans le texte) important. Il faut se poser la question : Qu'est-ce en fait qui doux dans l'endormissement se transforme particulièrement dans la vie de l'âme ? Qu'effectue par l'endormissement le tirer-hors de la réalité des sens et le plonger dans la réalité suprasensible ? - C'est la transformation de la volonté. Et la même chose qui se produit renforcé quand je m'endors se produit en moindre force pendant la veille quand je prends une décision de volonté. On ne peut pas saisir la volonté quand on ne la saisi pas sur la base de l'endormissement.

Ce qu'est réellement la volonté dans les profondeurs de notre vie de l'âme ³² échappe en fait à la vie de représentation tout comme ce qui se passe dans le sommeil lui échappe. C'est pourquoi, dans les psychologies de science de la nature, vous ne trouverez rien sur la volonté. C'est incompréhensible justement parce que la vie de représentation ne l'atteint pas. Mais quand nous connaissons le processus de l'endormissement, alors nous savons que notre vie ordinaire de l'âme, quand elle accomplit un acte de volonté, plonge justement ainsi, seulement dans une moindre

[269]



mesure, comme dans l'endormissement. Chaque décision de volonté est un endormissement moins fort par une conscience pleinement éveillée.

Si l'on distingue entre ces deux faits, celui du réveil et celui de l'endormissement, l'un par rapport à la vie de représentation qui devient explicable par le réveil, l'autre par rapport à la vie de volonté qui devient explicable par le sommeil, alors on peut vraiment commencer à saisir vraiment de l'œil les énigmes de la vie de sensation/sentiment. Alors, on entre dans la possibilité d'apporter de la clarté à ce qui est autrement confusion/embrouillamini dans la vie de sensation/sentiment. Par quoi apporte-t-on quelque chose à la clarté? Par la connaissance. Il n'y a rien d'autre - je pourrais le prouver dans le détail épistémologique, mais cela conduirait trop loin aujourd'hui - dans la connaissance, quelque chose s'amène à la clarté quand exactement la différence est disponible, la différence réelle exacte entre le connaisseur, entre le percepteur et l'objet (NDT : « Gegenstand », l'objet, mais littéralement « l'état contre ») perçu, l'objet perçu.

La vie de sensation/sentiment reste embrouillée avec la vie ordinaire de l'âme³⁴ parce que l'humain n'a pas besoin de distinguer deux choses pour la vie ordinaire quand il ne veut pas reconnaître la vie de sensation/sentiment ordinaire, deux choses essentielles en lui-même qui se font face ainsi que nous sommes face au monde extérieur des sens quand nous percevons ce monde des sens : Le monde des sens là, l'humain là. Ainsi deux se tiennent en vis-à-vis dans la vie de sensation/sentiment.

Que sont les deux ? On apprend à les reconnaître en premier, sujet et objet, lorsqu'on peut les examiner sur la base de ces représentations qui sont ainsi acquises, comme je l'ai maintenant décrit. Alors, on apprend à reconnaître ce qu'est le sentant réel, et ce qui est réellement à percevoir dans la vie de sensation/sentiment.

[270]

Là se met en évidence le fait hautement remarquable que le sentant est toujours celui - aussi paradoxal que cela puisse tout abord sonner- qui n'a pas encore été vécu/traversé de vécu par nous. Quand maintenant nous sentons en cet instant, ainsi sent en nous cet humain que nous commençons tout juste à vivre, et demain et après-demain, l'année suivante continuera à vivre jusqu'à notre mort. Dans les moments où nous ressentons, le sujet, le sujet par ailleurs inconnu, notre vie, qui est déjà fichée en nous entre les moments où nous ressentons et la mort. Et ce qui est perçu, c'est la vie que nous avons vécue de la naissance jusqu'au moment où nous sentons - une très grande perspective de la recherche que la vie de sensation/de sentiment repose dans ce point de départ.

On peut enclencher maintes choses - et je n'en parlerais pas ainsi si je n'avais pas enclenché cette recherche dans les domaines les plus divers, toute une somme de recherches et d'exigences repose dans ce domaine - on peut enclencher maintes choses pour prouver maintenant entièrement dans la manière de penser de science de la nature, ce que j'ai dit maintenant. On a seulement besoin de prendre des biographies raisonnablement rédigées et de les adapter à cette exigence que j'ai justement exprimée. Prenez une biographie raisonnable (NDT : vernünftig, raison synthétique) de Goethe. Regardez Goethe en 1790, étudiez le tel qu'il était de 1790 à sa mort en 1832, essayez de rendre clair par quelles particularités ce Goethe a passé de 1790 jusqu'à sa mort, et prenez cela ainsi que



c'était perceptible dans la vie de sensation/de sentiment de Goethe en 1790. Et maintenant, placez vous devant l'âme ce que Goethe a vécu, vécu intérieurement, comment il a été touché par le monde extérieur, depuis sa naissance en 1749 jusqu'en 1790,

[271]

et en ce que vous vous formez une représentation exacte sur comment le Goethe après 1790, a déjà fiché à l'intérieur, jusqu'en 1832, comment le perçu intérieurement en un moment de 1790 ce qu'il avait vécu auparavant, justement toute sensation/tout sentiment. Toute sensation/tout sentiment se déroule ainsi que notre être futur perçoit notre être passé.

On peut aussi enclencher d'autres considérations. On essaie de s'approprier un regard pour des humains que l'on a vu mourir, où l'on a peut-être eu l'occasion de vivre un court laps de temps avec eux depuis un certain instant jusqu'à leur mort. On essaie de se réaliser très exactement comment ils vivaient ce qu'était leur entité humaine. Et on essaie alors de se rendre clair - on gagnera toujours un résultat surprenant - comment, par exemple, à partir du fait qu'une mort approchait déjà, que le caractère réel, l'entité réelle sera déversée sur/par dessus la vie de sensation/sentiment.

Ce sont deux chemins. Maints autres s'ouvrent dans un sens authentique de science de la nature, toutefois dans un sens qui rapproche étroitement aux intérêts intérieurs les plus profonds de la nature humaine quand on explore ce que j'évoque ici sur la vie de sensation/sentiment. Alors la vie de sensation/sentiment, l'essence de la sensation/du sentiment, ne reste pas cette phrase vide/cosse de mot qu'elle est aujourd'hui dans la psychologie scientifique ordinaire. Quand on veut simplement observer dans l'âme la sensation/le sentiment dans sa confusion/son embrouillamini, alors on ne peut observer rien du tout. Justement aussi peu que l'eau, quand vous ne la décomposez pas en eau et en oxygène, justement aussi peu la vie de sensation/sentiment, on ne peut pas l'observer scientifiquement, quand on ne peut pas la démontrer,

[272]

la décomposer en ce que l'humain était avant qu'il ait ressenti, et en cela ; après qu'il ait ressenti, quand on ne sait pas ce qui est déjà planté là si profond et actif comme germe, comme est actif le germe fiché dans la plante de l'année pour la plante de l'année suivante.

En ce qu'on étudie ainsi la vie de sensation/sentiment de cette façon, on arrivera à nouveau à l'accomplissement/au remplissage des représentations, l'accomplissement/le remplissage avec des contenus parcourus de force/renforcés. Et on obtiendra une théorie de l'âme pour la vie de sensation/sentiment qui vit là depuis le début, que nous vivons partout, que nous traversons de vie nous-mêmes. Et aussi les instants de la vie de l'âme - quand nous savons que ce que nous ressentons dans un moment n'est pas là isolé - se tiendrons en pendant avec tout notre devenir entre la naissance et la mort. C'est là que l'avenir et le passé de notre devenir sur terre se fondent l'un dans l'autre en chacun d'eux, dans la moindre sensation/le moindre sentiment.

Justement ainsi, mais au mieux en premier après, quand on a fait des recherches sur la vie de sensation/sentiment, on peut s'approcher de la vie de représentation d'après les conditions préalables que j'ai décrites. Là viennent des résultats



toutefois encore plus surprenants, surprenants pour la raison que l'humain considère ce qui émerge comme paradoxal, parce qu'il ne le connaît donc pas, ni selon le représenter de la vie ordinaire de l'âme ni selon les représentations de la science actuelle.

Si l'on apprend à reconnaître comment chaque saisir de représentation, chaque 41
saisir de pensée est un éveil plus faible, si l'on rassemble l'actif dans le former de représentation et l'éveil en observant intérieurement, alors en rattachant l'image de représentation à cet acte réel de l'éveil, on entre dans un courant du contempler qui nous pousse plus loin et qui nous montre que l'éveil est aussi un plus faible d'un autre plus fort.

[273]

Et cet autre plus fort, qui nous apparaît devant les yeux comme si, après qu'on a vu l'image d'un humain, on entre alors devant la réalité, cet autre est la connaissance que chaque saisie de représentation, chaque éveil est une répétition, affaiblie en image, de ce que l'on peut appeler : l'entrée dans la vie terrestre par la conception et la naissance. Ce que l'on a filé en établissant le lien intérieur dans la contemplation entre s'éveiller et saisie de représentation s'étend simplement, la force que l'on a gagnée s'étend parce qu'on observe les deux non isolé, mais en pendant. Elle se prolonge/s'élargit parce qu'on (re)connait que l'on ne vit pas soi-même dans la réalité dans le représenter, que l'on a une image. Mais tout de suite de la connaissance que l'on a une image, que l'on a quelque chose de non réel, on crée la force d'arriver à/d'approcher de quelque chose de réel, et on remarque que chaque saisie de représentation, chaque éveil est une pénétration affaiblissante dans le monde physique, un passage par le mettre/s'habillé de l'enveloppe physique, un passage par la conception et la naissance.

Et maintenant, on apprend à reconnaître d'où vient quelque chose qui a boule- 42
versé les chercheurs très sérieux depuis longtemps. Quand on se donne du mal pour regarder sur ce qui s'est remué depuis Locke, depuis Hume, depuis Bacon, depuis que Bacon ait remué des chercheurs sérieux en rapport à la connaissance humaine, ainsi on arrive à ce que ces chercheurs n'ont jamais été en situation de se faire des pensées satisfaisantes sur la relation de la vie humaine de représentation à la réalité sensorielle extérieure. Ils ne pouvaient pas répondre à la question : Comment rentre dans l'humain, par l'observation de la réalité extérieure tombant sous les sens, la représentation, qui doit alors correspondre à cette réalité tombant sous les sens ?

[274]

On remarque, quand on a les pré-requis, que j'ai fait valoir devant vous aujourd'hui, que cette question souffre déjà, comme question, d'une erreur, que je peux caractériser approximativement de la façon suivante. Supposons que quelqu'un observe : le dioxyde de carbone est expiré de l'être humain. Lorsqu'il arrive à la conclusion que l'acide carbonique provient des poumons et que l'acide carbonique serait donc produit dans les poumons, il pense que quelque chose ne va pas. C'est ainsi que l'homme se trompe lorsqu'il pense de l'observation de surface, qui est tout à fait naturelle à la vie ordinaire de l'âme, que la force représentative viendrait du corps. Elle ne vient pas du tout du corps !

Ce qui est aussi actif dans le corps, dans la vie de l'âme, c'est seulement l'image 43
qui s'est affaiblie à l'image lors de l'entrée dans la vie des sens. Et la force qui



règne en nous quand nous représentons, c'est la même force - on y vient - qui a régné avant même que nous n'entrions en contact avec le monde sensoriel par la conception. Ce qui pense en nous, ce n'est pas nous dans l'actuel instant, c'est la force qui rayonne à travers le temps d'avant la naissance, oui avant la conception. C'est pourquoi, les chercheurs n'ont pas été en mesure d'arriver à la conclusion que le représenter se trouve dans l'être humain. C'est pourquoi on trouve aussi que le représenter est un irréel. Depuis la naissance ou la conception, le représenter a transformé sa réalité dans la vie corporelle. Ce qui œuvre spirituellement en nous, qui œuvre supra-sensiblement, qui peut seulement se montrer dans l'éveil, qui se montre dans l'endormissement quand nous ne sommes pas dans le corps, cela vit maintenant puissamment dans le représenter. Et nous seront conduits par la connaissance du représenter à notre vie prénatale, à notre vie en dehors du corps d'une manière toute scientifique, d'une manière qui est attirée à la science moderne de la nature.

[275]

On n'a pas besoin de calomnier la récente science de l'esprit, qui est orientée anthroposophiquement, en disant qu'elle réchaufferait de vieux concepts qui sont venus du bouddhisme et d'autres choses semblables. Elle ne le fait pas, mais elle s'approprie une force intérieure de la vie de l'âme, qui naît entièrement à partir, tout de suite, de la pensée de science de la nature poursuivie conséquemment, mais qui, parce qu'elle est la pensée conséquente de la science de la nature, va au-delà de ce que la science de la nature peut donner elle-même. Et en ce que le représenter sera vraiment saisi, il sera reconnu comme image, une image-reflet, comme image-reflet plus faible de ce que nous avons (trans)vécu avant d'être dans un corps physique, ce que nous avons vécu dans le monde supra-physique avant la naissance et avant la conception.

Du monde de représentation se construit le pont disponible à la saisie de l'humain immortel-suprasensible. Les questions des limites de l'existence/l'être-là seront trouvées par la saisie correcte des phénomènes élémentaires de la vie de l'âme. C'est de cela, dont il s'agit.

Et alors on peut aussi observer plus exactement : Comment est-ce en fait avec cette vie prénatale pâlie, devenue représenter ? On peut se soulever la question : quand est pure image ce qui est irréel dans le représenter, si cela devait réellement emménager dans notre vie du corps, non pas comme image, mais pénétrer comme réalité, que se passerait-il alors ?

Là vient une chose très significative. J'aimerais, parce que la chose naturelle-ment, semble d'abord assez paradoxale, ainsi articulée hors du contexte spirituel-scientifique, l'expliquer à quelque chose d'évident.

[276]

Quand nous traduisons immédiatement la vie de représentation en réalité, ainsi nous obtenons quelque chose qui est en fait tout de suite courant dans la recherche de science de la nature, quelque chose qui n'est tout simplement pas mis dans tout le pendant de la connaissance dans cette recherche. Quand notamment nous expérimentons, là nous ne regardons donc pas la nature, mais regardons ce que la raison (NDT : analytique) humaine a rassemblé. Mais nous devons toujours, quand nous forçons la nature dans l'expérience, tuer l'être vivant dans la nature. En fait, nous avons la nature tuée devant nous lorsque nous réalisons



l'expérience ; car l'expérience est entièrement construite selon les méthodes ir-réelles de la représentation humaine. Cela nous aide, quand on le poursuit naturellement plus loin, à reconnaître ce qui arriverait réellement avec nous quand le représenter n'apparaissait pas comme un affaiblissement pictural de la vie pré-natale, reposant avant la conception dans notre vie, mais quand cela apparaîtrait comme réalité, comme réalité telle qu'elle est disponible dans le champ des sens dans la vie. Ça nous tuerait tout de suite.

Ainsi est le pendant/le contexte de la vie. Ce que nous vivons dans l'image, dans la représentation, et cela, si j'ai la permission de dire ainsi, est l'écho pictural de notre vie suprasensible avant la conception, cela, transposé dans la même réalité qu'à le corps, nous tuerait, ce serait un poison en nous, qui nous pénétrerait ainsi que nous pénétrerait, si nous créerions un être humain artificiel et le propulserions par notre sang et par nos muscles. Nous voyons comment le suprasensible se place en nous dans le contexte de la nature, comment il est l'expression picturale de lui-même. Nous pouvons alors passer à l'examen de la volonté et compléter la pensée qui est stimulée d'un côté par cela.

[277]

Nous examinons la volonté en l'explorant en pendant avec l'endormissement. Nous trouvons que dans la vie quotidienne éveillée, dans chaque acte de volonté, il y a un endormissement affaibli, donc une plongée dans le monde suprasensible. Quand on a établi ce pont entre l'acte de volonté et l'endormissement, alors on a à nouveau gagné la force de la recherche pour poursuivre, dans l'observation de l'âme, le cours de l'endormissement que l'on accompli. Alors ce que l'on a gagné dans ce cours s'étend, en ce sens que l'on ne pénètre pas seulement avec son observation jusqu'à l'endormissement, mais jusqu'à la mort. Et on apprend à reconnaître ce que la mort signifie pour l'être humain.

Aujourd'hui, la science se le rend diversement confortable avec de tels concepts. Elle traite de tels concepts comme la mort ou mourir à peu près comme quand on dirait : un couteau est un couteau - et on reçoit un rasoir à la main pour se couper la viande avec. Bien qu'un couteau soit pour couper, un rasoir doit être utilisé et manipulé différemment d'un couteau de table.

Aujourd'hui, on voit quelque chose dans la mort qu'on veut explorer comme tel. La science de l'esprit ne se le rend pas aussi confortable parce qu'elle va à la réalité et ne veut pas modeler la réalité à partir de concepts et d'idées préconçues. La science de l'esprit doit se demander en particulier : Qu'est-ce que la mort dans le règne végétal ? Qu'est-ce que la mort dans le règne animal ? Qu'est-ce que la mort dans le règne humain ? Car la mort n'est pas la mort, comme le couteau n'est pas le couteau ! On aime calomnier la science de l'esprit qu'elle conduirait à des concepts confus, sombres et nébuleux.

[278]

C'est tout de suite sa caractéristique, qu'elle veut aller partout dans les chenaux les plus clairs, qu'elle pose tout de suite de telles exigences aux représentations humaines qui présupposent clarté, concision, observation impartiale ! Ceux qui parlent de ce que la science de l'esprit travaillerait avec des idées embrouillées apportent seulement leurs propres représentations embrouillées dans la science de l'esprit.

Si on a construit le pont entre l'acte de volonté et l'endormissement, alors on ar-



rive plus loin par dessus ce pont par la perception pour voir ce qu'est la mort dans l'humain. Et alors on remarque que les mêmes forces qui, au moment de la mort, conduisent l'humain hors du monde des sens sont celles, encore non formées/éduquées, dans une certaine mesure embryonnairement efficaces dans l'acte humain de volonté. Chaque fois que nous voulons quelque chose, quand nous transposons notre volonté en action, ainsi nous créons quelque chose qui se comporte à la mort tout de suite ainsi que l'enfant se comporte en rapport au vieillard en rapport d'être un humain.

Mais par cela sera aussi construit le pont entre ce qui meurt comme phénomène⁵³ élémentaire de l'âme dans la conscience quotidienne dans la volonté, qui est justement ainsi une mort affaiblie tout comme le représenter est un être né et être conçu/reçu affaibli par l'âme. Seulement le représenter est pictural, la volonté embryonnaire. Vouloir est une réalité ; ce n'est pas une image, c'est une réalité. Mais c'est un acte encore inachevé. Si l'acte devait s'achever, il grandirait complètement, l'acte de la volonté, ainsi il serait toujours un mourir. Cela fait la volonté, volonté, que ce qui se file dans la volonté reste embryonnaire, que cela n'entre pas réellement dans l'être-là. Car si cela devait se développer davantage dans sa pleine force à partir de l'état embryonnaire de la volonté, ainsi ce serait toujours un mourir.

[279]

Nous mourons en ce que nous voulons perpétuellement d'après la disposition. Nous portons en nous les forces de la mort. Et pour celui qui peut explorer l'âme, tout acte de volonté est une mort atténuée, c'est-à-dire une mort restée embryonnaire.

Ainsi un acte élémentaire de l'âme se lie à nouveau avant l'observation réelle de⁵⁴ l'âme du temps récents avec les grandes énigmes frontières de l'existence humaine/l'être-là humain. Alors on apprend ainsi à reconnaître justement comme trinité : naître, se réveiller, saisir des pensées, la trinité : vouloir, s'endormir, mourir. Alors on peut tout de suite s'orienter à l'endormissement en ce qu'on explore l'endormissement, l'entrée dans le suprasensible, le se retirer des sens ; là on a un mourir embryonnaire. Et on comprend la mort comme un passage du monde des sens dans le monde suprasensible. On peut connaître seulement la volonté dans son embryonnalité parce qu'on a reconnu plus tôt que, lors de l'endormissement, la *jeune* vie de l'âme se présente devant l'âme. Sinon, on ne pourrait jamais saisir absolument la nature embryonnaire du vouloir dans l'œil de l'âme.

Vous voyez, penser, sentir, vouloir, seront compris à partir des faits, et en ce⁵⁵ qu'ils deviennent des faits dans la théorie de l'âme orientée anthroposophiquement qui doit venir là, ils conduisent en même temps aux grandes questions frontalières de la vie humaine de l'âme. Il ne sera pas fantasmé sur une quelque immortalité, il sera examiné la nature du représenter qui conduit à l'immortalité d'après un côté, à la vie avant la naissance. Il sera examiné la volonté. Elle conduit à l'immortalité après la naissance. Et de cet ensemble s'écoule alors la pleine immortalité, l'éternité de la nature humaine, qui est enracinée dans le monde suprasensible.

[280]

Et si l'on apprend de plus en plus par la vie méditative - je ne peux que l'évoquer⁵⁶



- à reconnaître l'irréalité du je ordinaire, qui a complètement abandonné son être au corps, alors on apprend tout de suite de cette irréalité, en ce qu'on la suit de la même manière que les autres influences de la vie d'âme, à reconnaître aussi ce qui semble encore si incompréhensible à l'humain moderne : les vies terrestres répétées, le passage de l'humain par les vies terrestres répétées, entre lesquelles en reposent dans le monde spirituel.

Cette vue d'ensemble, qui, comme je l'ai dit, sonne encore paradoxale aujourd'hui⁵⁷, on n'a donc pas absolument besoin de la tirer comme conséquence. Pour celui qui entame le chemin de la recherche réelle de l'âme qui a été caractérisé aujourd'hui, pour celui-ci, entre dans l'âme la connaissance qui le conduit par la représentation, par la volonté, qui lui place, en fait si immédiatement proche, le suprasensible des moments de l'endormissement et du réveil, la connaissance des vies terrestres répétées.

Mais maintenant en ce que je vous ai décrit comment le pont est à jeter d'une théorie de l'âme qui, à nouveau, va aux réalités, aux véritabilités, aux grandes questions frontières de l'existence/de l'être-la humain, je dois encore rendre attentif que cette constitution de l'âme qui repose à sa base et qui doit tenir son entrée dans la science, s'il devait vraiment y avoir à nouveau une théorie de l'âme, que cet constitution d'âme doit effectivement provoquer une constitution spéciale de la vie de l'âme pour certains moments de recherche, non pour toute la vie extérieure, mais pour certains moments de recherche. On doit notamment quand on veut le reconnaître correctement, comme je l'ai décrit aujourd'hui, en arriver à pouvoir donner une signification rehaussée de la vie à se réveiller et s'endormir.

[281]

On ne doit pas vivre purement l'expérience de la vie de l'âme en tant que simple phénomène d'accompagnement, comme ce sera vécu dans l'existence/l'être-là ordinaire. On doit vivre à travers cette vie de l'âme dans un haut degré par le renforcement de la pensée que j'ai décrit et par l'autodiscipline de la volonté que sinon on expérimente à travers la vie réelle. Une constitution de l'âme est la condition préalable à cette recherche de l'âme, que l'on connaît peu dans la vie ordinaire. Je peux la caractériser le plus facilement de la façon suivante.

Quand on est vraiment correctement actif dans la vie ordinaire, quand on n'est pas un paresseux, ainsi on a, après un certain nombre d'heures qu'on a traversées en veillant, le besoin de dormir, de dormir tranquillement. De même que l'on fait l'expérience de cette existence/cet être-là extérieur dans la vie éveillée ordinaire, d'une manière si naturelle, si évidente, on doit pouvoir faire l'expérience de chaque vie d'âme en tant que chercheur de l'âme, qui découle d'une pensée intensifiée et de l'autodiscipline de la volonté.

Mais alors certains phénomènes doivent aussi pouvoir se produire. Par exemple,⁶⁰ on peut continuer à penser ce qui est banal dans la vie ordinaire sans être gêné. Parfois, cela pourrait vous devenir anxieux et effrayant, particulièrement lorsqu'on écoute des ragots ou d'autres choses auxquelles les gens peuvent penser tout le temps, qui peuvent accompagner votre vie extérieure avec les pensées. On ne peut pas faire cela avec la vie de l'âme qui, comme je l'ai décrit, mène dans le réel, dans la réalité de l'âme. Si le chercheur de l'âme, comme le pense l'anthroposophie, est actif de sorte qu'il parvient réellement à des résultats tels que



je les ai présentés aujourd'hui devant vous, alors il se sent très vite - dans la manipulation, par exemple, en rapport de ce qu'il essaie

[282]

de faire ressortir des moments de l'endormissement et éveil, afin de le former plus loin par une pensée affinée et pour le soutien de la volonté - il sent très vite tout de suite nécessaire comme on sent quand on s'est physiquement crevé avec muscles, mains et bras : On ne peut pas continuer à travailler - ainsi on ressent selon l'âme quand on a seulement recherché un temps de la manière où cela a été penser aujourd'hui : on ne peut pas continuer maintenant, on a besoin de repos. - Et on trouve cette récréation dans la vie quotidienne ordinaire. Pour cela est déjà veillé que le vrai chercheur de l'âme ne devienne pas un rêveur, un rêveur solitaire, une particularité de la vie. Parce que s'il fait correctement la recherche sur l'âme, ainsi que je l'ai décrit, alors il parlera d'une fatigue de l'âme tout comme le corps physique se fatigue quand on travaille dur dans le travail extérieur. Et tout comme on a besoin de repos et de sommeil, on a besoin de la transition/du passage vers la vie quotidienne ordinaire, vers la vie quotidienne absolument heureuse, occupée et ordinaire. On a besoin de cette vie quotidienne ordinaire d'une manière saine, pas d'une manière spéciale. Et cela est aussi nécessaire au chercheur de l'âme, au chercheur d'esprit, que le sommeil est nécessaire à la vie ordinaire.

Celui qui ne rêve pas de toutes sortes de fantasmes, d'irréalités sur la vie de l'âme, mais qui pénètre dans la vraie nature de la vie de l'âme de cette manière sérieuse, comme je l'ai décrite, où les phénomènes simples mènent aux questions les plus élevées de l'immortalité et à l'affirmation de l'immortalité, ne deviendra jamais un humain inutile à la vie. Parce que son entrée dans le monde suprasensible exige de lui qu'il se mette vigoureusement, en pleine prise saine dans la vie quotidienne éveillée, comme la vie quotidienne éveillée saine doit rechercher l'alternance dans le sommeil sain.

[283]

C'est déjà une chose. Il y a encore autre chose que je dois laisser non mentionnée aujourd'hui. Mais en soulignant ces difficultés, j'ai voulu indiquer à quoi ressemble l'état de l'âme, dans lequel il faut vivre si l'on veut devenir un véritable chercheur de l'âme au sens nouveau, au sens anthroposophique.

J'aurais aimé avoir lié à cette conférence ce qui pourrait être dans le bon sens un supplément pour parler directement sur la science de la nature, la science sociale, sur la religion et l'histoire (NDT : voir peut-être le cycle de l'année précédente dans le même volume). Mais cela ne devait être, mais c'est donc prévu que d'autres conférences pourront se rattacher à celles maintenant tenues.

Vous aurez vu - j'aimerais en conclusion encore remarquer - que véritablement aussi chez la recherche sur l'âme, même quand elle sera propulsée sur des bases anthroposophiques, il ne s'agit pas d'un quelque discours dans des conceptions embrouillées, mais qu'aussi là où il s'agit de la question d'immortalité, pour la science anthroposophique de l'âme il doit s'agir de manière d'agir sérieuse et entraînée. Mais cette manière d'agir sérieuse et entraînée deviendra progressivement - aujourd'hui encore, elle doit lutter avec la recherche habituelle de l'âme et donc choisir des expressions telles que je les ai utilisées - de plus en plus proche de la manière populaire de penser. Car cette recherche sur l'âme sortira à



nouveau les affaires d'âme de la chambre de l'érudit et elle sera capable de porter les résultats de la recherche à ce sujet dans chaque cœur humain, dans chaque âme humaine. Elle ne sera pas exposée au danger de se fier uniquement aux questions abstraites et déductives : Qu'est-ce que représenter ? Qu'est-ce que la volonté, la mémoire, l'attention ? Qu'est-ce que l'amour et la haine ?

[284]

- Mais elle jettera le pont entre les phénomènes quotidiens ordinaires du représenter, du sentir, du vouloir au prénatal, au post-mortem, à la, si j'ai la permission d'utiliser l'expression, vie suprasensible, à l'immortalité humaine.

Une telle théorie de l'âme remplira à nouveau les espoirs, comme Brentano les a⁶⁴ appelés, du chercheur de l'âme, qui, cependant, n'est pas venu à l'accomplissement de ces espoirs, les espoirs de Platon et Aristote, que par la théorie de l'âme nous pouvons savoir quelque chose sur le meilleur de notre être, qui reste en reste quand l'enveloppe terrestre mortelle se dégrade. Brentano, l'homme plein d'esprit, tenta une telle théorie de l'âme à partir d'une pensée scientifique, mais il ne voulait pas passer à la véritable recherche suprasensible. Mais comme il a eu l'honnêteté d'aller aussi loin qu'il est allé, il est arrivé que ce chercheur écrivit le premier volume de sa "Seelenkunde" (NDT : « Théorie de l'âme ») en 1873 et promit - le premier volume parut au printemps - de laisser suivre le deuxième volume pour l'automne, puis les troisième, quatrième volumes. Les volumes suivants ne sont plus parus ! Cela ne repose pas seulement, quand on connaît le cours du développement de Brentano - je vous l'ai décrit dans ma notice nécrologique, qui peut être trouvée comme le troisième chapitre dans mon livre "Von Seelenrätzel" (NDT : « des énigmes de l'âme ») - cela ne repose pas seulement dans des raisons extérieures, cela repose dans ce que Brentano ressentait le besoin, d'aborder les phénomènes de l'âme avec d'autres concepts que les traditionnels, mais qu'il reculait de frayeur à cause des raisons dont j'ai parlé avant-hier, qui vivent encore dans le subconscient de l'humain d'aujourd'hui, reculait de frayeur devant la passage à la recherche dans

[285]

le suprasensible. Mais lorsque ce passage vers la recherche dans le suprasensible sera trouvé, alors une théorie de l'âme sera aussi là, qui n'intéresse pas purement les savants, mais qui peut saisir l'humanité entière, qui peut devenir la base d'une vie humaine vraiment saine, car elle ne s'arrêtera pas à ce pour quoi l'intérêt dans certains cercles devrait être atteint artificiellement seulement dans la chambre du chercheur, mais qu'elle se déversera sur celle qui jaillit de chaque cœurs humain sain, de l'âme de chaque humain sain comme un besoin de connaissance spirituelle. La théorie de l'âme allant dans le suprasensible pensé ici sera une théorie populaire de l'âme pour chaque être humain comme base d'une vie religieuse saine.

Quiconque connaît la théorie de l'âme et sa situation dans le présent pourra se⁶⁵ dire - avec quoi j'aimerais conclure ces considérations comme résultat éclairant dans le temps et dans l'avenir - qui sait là où l'on peut aller avec la théorie de l'âme par la recherche supra-sensorielle, il dira : Une telle science de l'âme, qu'on a peut-être encore aujourd'hui tenté de caractériser très imparfaitement ici, une telle science de l'âme, qui conduit vraiment à la question de l'immortalité de l'âme, jusqu'au plus haut phénomène de l'âme, doit être la théorie de l'âme du



futur ! Car, soit - comme nous le montre précisément la considération de la théorie commune de l'âme aujourd'hui - il sera de l'avis de philosophes qui ont tout à fait raison, tels Richard Wähle, la science de l'âme n'aura absolument aucun avenir, soit cet avenir sera ainsi qu'il doit s'en suivre de la vision anthroposophique du monde.

[286]

Réponses aux questions après la conférence à Zurich, le 10 octobre 1918

66

01

Question : Dans quelle relation se tient le sentiment, regardé spirituellement-scientifiquement, à la vie corporelle ?

67

02

C'est tout de suite cette question, qui est très intéressante, que j'ai essayé de traiter dans l'annexe de mon livre " Von Seelenrätseln " (NDT : « Des énigmes de l'âme »). J'ai aussi exprimé là que scientifiquement-spirituellement tout de suite de telles questions doivent avoir des conditions préalables très significatives. On peut seulement parler correctement sur de telles choses - la science de l'esprit est très pendante à la vie personnelle - en ce qu'on raconte dans une certaine mesure sa propre recherche. J'ai la permission de dire que je me suis tout de suite occupé plus de trente ans avec des questions dans une telle direction, et que j'ai abordé les choses des plus différents points de vue, avant d'oser parler publiquement ainsi de ces choses, comme cela s'est passé de manière esquissée dans mon livre « Des énigmes de l'âme » après trente ans. Car à de telles questions se répond seulement quand on y revient sans cesse dans la recherche : les questions après l'essentiel de l'ensemble de la vie de l'âme, après les relations de l'ensemble de la vie de l'âme au corporel.

68

03

Et là se donna à moi- de la brièveté du temps, ne se laisse faire qu'une brève esquisse - de penser que ces relations ne sont pas suffisamment étudiées par la science courant le pays. Quand on veut examiner ces relations, on parle habituellement ainsi que l'on met l'âme d'un côté et la vie physique de l'autre. Mais là, tout s'embrouille l'un parmi l'autre.

69

04

[287]

Là, on n'arrive absolument à aucun résultat. On arrive seulement à un résultat - on le remarque au cours d'une recherche sérieuse - **lorsqu'on met la vie de l'âme ainsi d'un côté, de telle sorte qu'on l'articule réellement en expérience de pensée, expérience de sentiment, expérience de volonté ; alors on peut relier la vie entière de l'âme, dont on a maintenant un aperçu différencié ordonné, avec la vie corporelle.** Et là, se donne que chaque membre de cette vie de l'âme a ses relations toutes spécifiques avec la vie corporelle. Là, on doit d'abord regarder à la vie représentative, pensante.

Cette vie représentative, pensante, a son rapport avec la vie nerveuse saisie correctement, toutefois selon la science de la nature. Et c'est l'erreur qui sera habituellement commise qu'on amène en relation la vie de l'âme entière à la vie nerveuse. Aujourd'hui, c'est toutefois encore entièrement mal vu sur ce domaine d'entendre la vérité. Mais elle sera reconnue très bientôt. Aujourd'hui, toute la vie de l'âme, aussi le sentir et le vouloir, est mise en relation avec la vie nerveuse. Mais on ne devrait mettre que la vie de la pensée en relation avec la vie nerveuse. Par cela sera aussi reconnu qu'il existe un rapport réel - tout comme il existe une relation réelle entre celui qui se tient devant le miroir et le miroir - entre la vie

70

05

71

06



de pensée et de représentation et la vie nerveuse. Pour celui qui va à la réalité, pas aux concepts préconçus, pour lui se donne par contre que la vie de sensation/sentiment se tient justement ainsi en relation à quelque chose d'entièrement autre que la vie de pensée à la vie nerveuse. La vie de sensation/sentiment se tient manifestement en un tel rapport à la vie corporelle que tout ce qui est rythmique, toute vie rythmique, rythme sanguin, respiration, absolument tout ce qui a un cours rythmique, et la relation en est une immédiate, pas quelque peu une transmise en premier par les nerfs, mais une immédiate.

[288]

On ne doit justement pas partir du principe que la science de l'esprit réfléchi à des concepts embrouillés/confus, mais travaille vers des représentations beaucoup plus capable de portance que la science ordinaire, qui est justement bien souvent confuse. On a seulement besoin d'examiner quelque chose de tel, ordonné entièrement objectivement, conformément à la réalité, comme par exemple une impression musicale. L'impression musicale - ainsi on pourrait naturellement facilement objecter ; le chercheur de l'esprit connaît toutes les objections, il se les fait lui-même, il n'a même pas besoin de les entendre de ceux qui veulent faire de telles objections, car il est déjà exercé au préalable pour se faire lui-même chaque remarque critique -, le ton musical on l'entend donc quand même avec l'oreille, donc là apparaît quand même l'expérience musicale par l'impression des sens. - Non, ce n'est pas si simple, c'est complètement différent, c'est ainsi qu'il y a en fait une relation entre ce qui est l'expérience musicale réelle, qui est une expérience de sensation, et tout le rythmique de la corporéité.

Vous avez seulement besoin de vous penser un rythme plus caché. Dans le fait, lorsque nous inhalons, certains mouvements du diaphragme se produisent toujours, entraînant une oscillation continue du liquide cérébral vers le haut et vers le bas. C'est une correspondance rythmique, intérieure à ce qu'est, selon l'âme, l'expérience musicale. Par ce que ce rythmique, cette expérience rythmique, qui est disposée dans humain en tant qu'humain, butte à ce qu'est l'impression des sens, par cela l'expérience musicale apparaît dans l'harmonie du rythme corporel humain avec l'impression auditive.

[289]

Mais l'essentiel, c'est que l'impression auditive devient une expérience musicale en premier lorsqu'elle entre en contact/butte au rythme intérieur de l'âme humaine. L'expérience musicale, psychologiquement examinée, est d'un intérêt incroyable. Cela prouve seulement ce que je dis, que la vie de sensation se tient en rapport avec la vie rythmique de mouvement à l'intérieur de l'être humain.

Et la vie de la volonté - aussi étrange que cela puisse sonner de nouveau -, elle se tient en relation au métabolisme, le métabolisme dans le sens le plus englobant. Elle a l'air la plus matérialiste, malgré que la vie de volonté est tout de suite la plus suprasensible. Les forces entrent dans la vie de la matière/des tissus ; c'est pourquoi, quand une fois la science de la nature se comprendra elle-même correctement, elle pourra tout de suite promouvoir, pas vraiment amener en l'état, mais pourra promouvoir, ce que j'ai dit aujourd'hui en rapport à la vie de la volonté. On découvrira notamment- les approches sont déjà faites partout pour cela - qu'à chaque acte de volonté certains poisons résultent de l'organisation humaine elle-même, que le processus de la volonté « englobe corporellement », est



en fait un processus toxique. Et par cela, le pont sera construit entre l'acte de volonté, qui est en fait une mort embryonnaire parce qu'il est un processus toxique, une sorte d'empoisonnement, et la mort elle-même, qui est seulement un acte de volonté grossi/agrandi.

Avec cela, j'ai montré comment les trois : vouloir, sentir, penser, se tiennent à l'expérience/au vécu corporel. Je ne pouvais le faire qu'en une courte esquisse, et je peux maintenant passer à l'autre question, qui est tout de suite parente à ce que je viens de dire par la dernière remarque.

Question : comment se comporte la science de l'esprit à la psychopathologie, c'est-à-dire à l'appréhension des maladies de l'esprit et ainsi de suite ?

[290]

Il ne peut y avoir de véritables maladies de l'esprit ou de l'âme - je peux seulement l'évoquer - mais les maladies de l'âme sont en fait toujours des maladies de l'organisme d'une quelconque manière. L'organisme ne peut pas être utilisé correctement comme instrument. Et ainsi que nous ne pouvons pas exercer les fonctions nécessaires avec un instrument inutilisable, ainsi l'organisme, quand il représente vivant la vie de l'âme, ne peut pas la représenter de la manière correcte. Cela ne mène pas au matérialisme, mais tout de suite à la juste reconnaissance du suprasensible. Et là, une chose est particulièrement intéressante. Il est intéressant que cette connaissance de science de la nature qui pousse toujours de plus en plus à l'expérience retirée de la nature, promeut certes dans toutes ces connaissances de science de la nature, celles qui deviennent base de la technique. Mais plus nous expérimentons, j'aimerais dire, d'autant plus nous arrivons à la conviction fondée scientifiquement que *Goethe* a pressenti en ce qu'il disait que tout expérimenter qui se passe à travers des outils, à travers des outils externes, éloigne/éconduit en fait de la nature.

Mais *Goethe* a aussi pressenti correctement l'autre, ce qui est le contraire. C'est très intéressant. Pendant qu'on ne peut rien expérimenter/apprendre correctement par l'expérimenter sur les plus profonds pendants de la nature, mais seulement sur les pendants les plus superficielles de la nature, les anomalies, qui sont données par la nature elle-même, nous conduisent dans les pendants les plus profonds. L'expérience nous pousse, dans une certaine mesure, hors des pendants ; les anomalies nous entraînent plus profondément dans la nature.

De manière curieuse, pour la théorie de l'âme qui veut être fondée sur la physiologie, l'expérimenter est très infertile, non sur tous les domaines,

[291]

mais au moins sur ceux qui sont les plus importants. Mais l'observation des lésions cérébrales, d'autres perturbations dans l'organisme, qui laissent apparaître la vie de l'âme comme anormale, sont extraordinairement fructueuses. Et nous pouvons dire : « Pendant que l'expérience nous sépare de la nature, l'observation de l'organisme malade nous rapproche de nouveau de la nature. - A nouveau un résultat paradoxal ; mais on ne doit pas avoir peur devant les réalités, ne devrait pas avoir peur, peur inconsciente, quand on veut pénétrer dans la réalité. Les textures du cerveau, aussi par exemple chez des criminels, elles nous mènent profondément dans les secrets de la nature. Cette branche de la recherche sur la nature n'est pas infertile, mais elle se tient en pendant avec ce qui pourra être étudié/exploré scientifiquement-spirituellement : que tout ce qui est pendant à



la volonté - et la volonté œuvre, bien qu'elle soit une entité indépendante, dans tout, aussi dans la pensée à nouveau -, en un certain sens, en une certaine relation déjà en pendant avec la production d'états toxiques, d'anomalies de l'organisme humain.

Et quand maintenant le malheur arrive justement que l'organisme humain devienne anormal, c'est précisément parce que le suprasensible est expulsé de l'organisme anormal - cela convient seulement dans l'organisme normal - donc lorsque le cerveau est blessé, le suprasensible est expulsé. Par cela l'être humain, quand sinon il reste en pendant avec le suprasensible, ne peut pas s'orienter, il perd l'orientation. Et tout de suite sera conduit dans l'anormal ce qui est aussi souvent considéré comme pathologique dans l'être de l'âme.

[292]

Ainsi que l'on peut dire : La véritable étude de la volonté nous apprend à reconnaître en premier pourquoi en fait l'étude des anomalies cérébrales et ainsi de suite nous permet de regarder si profondément dans certains pendants d'âme. Comme nous vidons (NDT : hinausbefördern) tout notre suprasensible hors du corps dans l'endormissement, comme nous nous plongeons là dans la vie de l'âme - mais d'une manière saine - ainsi l'organisme, devenu anormal, pousse le suprasensible dehors, dans l'état de maladie. Alors, nous entrons non orientés, pendant que nous entrons de manière saine, ce qui nous aide à surmonter les états/contextes quand nous sombrons dans le sommeil sain.

[293]

CONNAISSANCE DE LA NATURE, SCIENCE SOCIALE ET VIE RELIGIEUSE À LA LUMIÈRE D'UNE FAÇON DE VOIR SELON LA SCIENCE DE L'ESPRIT. - Troisième conférence - Zurich, 15 octobre 1918.

Sur trois malentendus concernant la science de l'esprit orientée anthroposophiquement : pourquoi la connaissance-esprit anthroposophique est-elle ni antisociale, ni non scientifique de la nature, ni irreligieuse ? La théorie/l'enseignement des métamorphoses de Goethe et ce qui en découle. Science de la nature et religion doivent se compléter. La connaissance suprasensible conduit à des impulsions réellement pratiques pour le façonnement de la cohabitation sociale. Les concepts purement de science de la nature conduisent à un ordre social dis-harmonieux. La science de l'esprit ne forme ni sectes ni religions ; elle satisfait le besoin de vénération du divin.

La science spirituelle à orientation anthroposophique, dont j'avais à parler ici la semaine dernière et cette semaine, elle est, comme cela ressort peut-être déjà des deux conférences, à peu près tout ce que ceux qui ne la connaissent pas ne croient pas qu'elle serait. En particulier, chez des personnalités qui n'ont abordé que superficiellement cet effort spirituel-scientifique, on entendra comment les résultats, ou disons pour l'instant : les résultats pensés, de cette direction seraient pleinement exclus par les vues de science de la nature du présent.

Plus loin, on pourra entendre comment ce qui devrait être descendu du monde spirituel, qui devrait être le résultat d'une connaissance suprasensible, s'avère impraticable, insignifiant par rapport aux questions les plus significatives, les plus grandes, les plus incisives de notre époque, qui se trouvent toutes plus ou moins dans le domaine social. Et enfin, d'un troisième côté, sera accentué encore et encore, comment cette science de l'esprit est apte à éloigner les humains de sentiments et de sensations religieuses réelles et fondées, comment elle contribue à l'absence de religion de notre temps, et renfermerait même de ce côté, des dangers significatifs. Aujourd'hui, j'aimerais avant toutes choses parler de ces trois malentendus vis-à-vis de la science de l'esprit à orientation anthroposo-



phique, et alors après-demain, faire l'essai

[294]

de donner une image de l'évolution historique de la nouvelle humanité du point de vue de cette connaissance suprasensible.

Si l'on veut pénétrer plus profondément dans l'ensemble de la structure intellectuelle de notre époque, il faut absolument se tourner vers tout ce qui a fait qu'au cours des trois ou quatre derniers siècles, en particulier au XIXe siècle, la pensée scientifique a pris cette importance décisive dont j'ai suffisamment parlé dans les exposés précédents. Il faut attirer l'attention sur cette naissance de la pensée scientifique pour la raison suivante : aujourd'hui, ce n'est pas seulement dans les sciences naturelles que l'on pense en termes de sciences naturelles, mais parce que dans le monde entier, *chaque* question - certes de manière tout à fait justifiée - est placée sous un certain éclairage scientifique. C'est pourquoi on peut dire que, dans la mesure où l'on reconnaît que l'évolution historique de l'humanité moderne a produit, de manière tout à fait élémentaire, une orientation vers les sciences naturelles à partir de l'intérieur de l'homme, cette orientation vers les sciences naturelles est justifiée. On peut dire, par contre, que la science de l'esprit se donnerait d'emblée une mauvaise note si elle entraînait en contradiction avec la pensée scientifique de l'époque moderne. Mais elle n'entre pas en contradiction, bien au contraire : La pensée scientifique et donc toute l'orientation spirituelle de notre époque, jusque dans toutes les branches de la vie, n'obtiendront un fondement solide que si cette orientation scientifique accepte de se baser sur la science de l'esprit.

[295]

Si l'on veut d'abord, j'aimerais dire d'une façon négative, s'approcher de la question posée avec cela, ainsi il faut regarder un peu sur comment non pas la science moderne de la nature, mais le type particulier de la pensée moderne est apparu d'après la science de la nature. Et là on doit dire, qui ne regarde pas l'histoire extérieurement, superficiellement, mais qui la regarde ainsi qu'il se demande : Comment l'humanité s'est-elle développée d'âge en âge dans ses facultés les plus profondes, aussi d'âme ? - Tout comme un humain individuel se développe, et qu'on ne peut pas dire qu'il a la même constitution d'âme comme trentenaire, quarantenaire, cinquantenaire, comment l'humanité se développa dans ses représentations, dans toute sa manière de penser, pour finalement arriver à ces concepts, à ces idées, dont elle est de préférence dominée dans le présent ? -, celui-là, dans une poursuite sans préjugés du développement spirituel de l'humanité, découvrira que cette humanité avait d'autres idées dans les temps anciens, et on peut dire jusqu'au 17ème siècle, sur la vie de l'âme humaine ainsi que sur le divin dans le monde et la nature. On peut aussi trouver confirmé de l'extérieur ce que l'on peut envisager de la poursuite plus profonde de ce développement : On remonte aux temps anciens et là, où l'on parle d'une vision/façon de voir la nature, on ne trouve nulle part une considération séparée du monde extérieur des sens, de la nature extérieure et de ce que l'on appelait la nature de l'âme humaine. Encore au XVIe siècle et jusque dans le XVIIe siècle, les écrits qui traitent de l'ordre naturel des choses contiennent aussi toujours ce qu'on avait à dire dans les temps concernés sur la nature de l'âme humaine. Oui, à côté des enseignements révélés de la théologie, il y avait à cette époque une théologie natura-



lis, une théologie qui voulait dériver sa doctrine/son enseignement, sa façon de voir la nature de l'âme humaine.

[296]

C'est un signe extérieur pour un fait plein de signification. Dans le passé, avant que monta la pensée de science de la nature des temps nouveaux, on avait des représentations telles qu'en même temps elles étaient appropriées pour donner aux humains une explication satisfaisante de la nature et avaient aussi quelque chose à dire sur la vie humaine de l'âme. Les concepts relatifs à l'âme et à l'esprit n'étaient pas aussi séparés des concepts relatifs à la nature et au monde comme c'est le cas depuis le XVIIe et XVIIIe siècle, depuis que la pensée de science de la nature a pleinement commencé. Et ces concepts d'autre façon- et c'est l'important - n'ont pas été établis arbitrairement à l'époque et modifiés par la suite. Que les concepts étaient pendant de façon différente aux forces d'évolution de l'humanité, qui reposent justement ainsi nécessaires dans le progrès de cette évolution, comme la transformation de la constitution du corps et de l'âme repose dans le progrès de l'évolution individuelle humaine en ce que l'on devienne plus âgé d'enfant à vieillard.

Aujourd'hui, nous avons acquis des concepts, par la science de la nature, qui ne sont plus immédiatement applicables, comme nous l'avons vu la semaine dernière, quand on veut s'expliquer la vie humaine de l'âme. Et celui qui peut aujourd'hui penser scientifiquement, honnêtement, sincèrement et avec les conséquences qui s'imposent, doit se demander ce que signifie réellement l'entrée de la connaissance de la nature dans l'évolution moderne de l'humanité ?

Il peut seulement obtenir une information satisfaisante sur cette question s'il est en état d'explorer lui même la connaissance de la nature d'après son être.

[297]

Qui, dès le début, se base simplement sur la croyance que la science de la nature est l'explication universelle, la seule et unique au monde, ne peut trouver une réponse satisfaisante sur cette question. Seul qui est en état de se demander : comment se tient la science de la nature à l'ensemble de l'évolution humaine ? Comment se tient-elle aux besoins et aux questions les plus profondes qui peuvent surgir de l'âme humaine ? - lui seul peut s'éclairer sur ce que la science de la nature peut faire.

Il faut en quelque sorte pouvoir considérer la science naturelle elle-même⁰⁸ comme une science naturelle. Et là, on peut bien attirer l'attention sur le fait qu'une chose importante réside dans le fait que d'éminents penseurs qui se sont penchés sur cette question sont arrivés à la conclusion que la science de la nature a en quelque sorte des limites naturelles, des limites dont nous avons parlé dans le premier exposé, mais qui sont déjà ressenties par l'homme pensant d'aujourd'hui de telle sorte que, lorsque les gens se procurent une vue d'ensemble de ce que la science de la nature enregistre dans ses différents domaines, ils doivent alors se dire : Avec toutes ces idées, avec toutes ces notions que les sciences naturelles nous fournissent sur la base d'une recherche méthodique aussi rigoureuse que la nôtre, avec toutes ces notions, précisément si nous les considérons avec rigueur, nous n'arrivons pas à entrer dans ce que nous portons dans notre âme comme un besoin naturel de connaissance. On sent en quelque sorte que la science de la nature est là, qu'elle ne peut pas être autre chose que ce qu'elle est -



à l'exception bien sûr des erreurs et des exceptions -, mais qu'elle ne peut pas satisfaire le besoin de connaissance le plus profond de l'homme, même vis-à-vis de la nature elle-même, même si elle remplit son idéal.

[298]

J'aimerais exprimer de la manière paradoxale suivante ce qui sera éprouvé. Les gens ont convenu - c'est ainsi que les choses se sont développées ces derniers temps - que les ancêtres se tenaient à un stade enfantin de connaissance jusqu'à ce que la récente science de la nature ait apporté un changement. Les anciens se sont aussi formés des représentations sur la nature à partir d'une disposition d'âme plus ou moins semblable à la fantaisie, des représentations qui supposaient toutes sortes de choses spirituelles dans la nature, qui illustraient aussi conceptuellement toutes sortes de choses spirituelles dans la nature. On a dit que les gens cherchaient les forces qui seraient derrière les phénomènes de la nature. Seulement, dans leurs représentations enfantines, ces anciens ne trouvaient pas des forces de la nature, mais seulement des fantômes de la nature. Et on voyait vraiment en étant fier des conquêtes de la science de la nature plus récente, avec une certaine fierté en arrière vers ces vieux penseurs, ces vieux humains de la terre, qui cherchaient ce qui était fiché derrière la nature visible. Et au lieu des forces réelles de la nature, qui seront enfin trouvées aujourd'hui, ces anciens cherchaient toutes sortes de fantômes, des entités à forme personnelle et semblables derrière les phénomènes/les manifestations de la nature, des êtres dont on ne pouvait que se former la représentation à l'ère de science de la nature qu'ils n'avaient rien du tout à voir avec l'ordre de la nature, qu'ils proviennent d'une force humaine de l'âme, qui justement ne peut pénétrer dans la réalité de la nature, et qui se fait à cause de cela toutes sortes de représentations d'elle-même sur cette nature.

Mais maintenant, après que, ce que j'ai dit, était il y a encore très peu de temps en fait un dogme évident pour chaque personne ayant une pensée de science de la nature, des personnalités individuelles,

[299]

et leurs façon de voir malgré tout remarquables, sont arrivées aujourd'hui à ce que : Oui, quand nous regardons vraiment nos concepts de la nature, quand nous ne vivons pas dans le préjugé, nous comprenons aussi l'essence de la nature avec les concepts de la nature, mais quand nous prenons ces concepts de la nature ainsi qu'ils sont et attendons de voir comment ils se placent à ce que nous expérimentons réellement à la nature, quand nous laissons œuvrer l'être humain entier, non purement notre raison (NDT : analytique) et notre art d'expérimenter, alors ces représentations de science de la nature se comportent vis-à-vis d'une vue impartiale quand même ainsi que les vieux fantômes. Les représentations de science de la nature ont quelque chose de très fantomatique. - Il y a quand même déjà aujourd'hui des gens sans préjugés qui disent : Les anciens se sont représentés des fantômes à partir de la constitution de leur âme ; mais nous ne faisons rien d'autre après tout, surtout quand nous sommes de corrects scientifiques de la nature. Car ce que nous croyons porter dans nos têtes comme représentations sur la nature est tout aussi irréel vis-à-vis de la nature que les vieux fantômes ont été crus par la science de la nature.

Cette vue a quelque chose de très justifié. Et on trouve la justification quand on



se demande : Oui, comment l'humain parvient-il réellement à la connaissance de la nature ? Tout d'abord l'humain se tient donc non connaissant de la nature, mais tout au plus observateur de celle-ci. Et en ce qu'il observe la nature, elle vient toutefois à sa rencontre dans une vivacité toute autre qu'alors est vivante l'image qu'il peut se faire dans ses représentations de science de la nature. Quand nous regardons la nature avec les yeux et les oreilles, quand comme humain complet, mais aussi avec notre raison, nous nous tenons vis-à-vis de la nature et ne pensons pas purement en lois naturelles et expériences en laboratoire, quand observant la nature telle qu'elle se présente à nous et élaborant pensant les observations, alors nous vivons avec la nature.

[300]

Mais en ce que nous commençons à faire des recherches sur la nature, nous ne pouvons pas emporter la vie de la nature. Et parce que nous ne pouvons pas emmener la vie avec nous, parce que nous nous trouvons vivant comme un avec la nature seulement dans l'observation immédiatement expérimentant, ainsi nous rendons en fait la nature, en la saisissant par la science de la nature, tentant également de l'aspirer en nous, nous rendons la nature plus pauvre. Et quand nous voulons vraiment connaître selon la science de la nature, nous la transformons en fantômes dans notre connaissance de la nature. C'est tout simplement un fait qui découle de l'observation, tout comme une quelque autre chose qui se donne de l'observation.

Ce dont il s'agit maintenant vis-à-vis d'un tel fait, c'est que l'on a le courage de se ¹² l'avouer soi-même. Que fera-t-on quand on s'avoue ce fait à vous-même ? En reconnaissant la nature, nous arrivons en fait à une sorte de façon de voir qui prend notre image de reconnaissance de la nature comme un fantôme. - On vient vraiment à se déposer cette vérité devant l'âme et se dire : La connaissance de la nature est donc quelque chose qui conduit dans le fantomatique. - Et dans l'échange connaissant de l'humain avec la nature, d'une façon de science de la nature, l'humain se comporte ainsi que, quand il s'éloigne de la nature, de l'observation de la nature, il nourrit un fantôme de la nature.

Il y a une personnalité de l'évolution plus récente de l'humanité qui n'a pas ex- ¹³ primé cela aussi ouvertement, mais pour cela pas aussi paradoxalement, ce que j'ai justement exprimé maintenant, mais qui l'a éprouvé profondément - et c'est *Goethe*. Parce que Goethe savait déjà comment se tenir ainsi à son époque avec lui-même en harmonie avec la nature,

[301]

c'est pourquoi aussi il n'a pas été compris, tenu pour un dilettante sur le domaine de la recherche sur la nature. Aujourd'hui, nous avons encore toute la peine - j'ai la permission de le dire, parce que je m'efforce depuis des décennies d'éveiller une certaine compréhension pour Goethe dans notre société contemporaine d'après cette direction -, d'amener à la compréhension la façon de vision de la nature de Goethe.

Qu'est cette façon ? Cette façon, qui sera de plus en plus formée, elle - peut-être ¹⁴ encore en dilettante, imparfaitement chez Goethe - elle doit, mais formée plus loin, véritablement formée scientifiquement, elle pourra conduire à une vraie connaissance de la nature sur tous les domaines, quel est ce façon ? Cette façon consiste à aborder la connaissance humaine, aussi loin qu'elle s'éloigne de la na-



ture, de la pure réflexion, dont je parlais aussi déjà la semaine dernière d'un autre point de vue, à s'approcher ainsi que cette réflexion ne soit pas seulement utilisée pour donner à la nature la possibilité de placer son être fantomatique devant l'âme humaine. Goethe n'aspirait pas à des lois de la nature qui sont toujours des abstractions, qui sont toujours quelque chose de mort par rapport à la nature vivante. Goethe aspirait à de pures manifestations/phénomènes, comme il les appelait : phénomènes primordiaux/originels. Il s'efforçait de ne pas utiliser la pensée humaine comme si elle devait donner d'elle-même des lumières/explications sur la nature, comme si elle devait trouver des lois telles que les lois de la préservation de l'énergie ou de la matière, qui sont purement pensées ; mais Goethe s'est efforcé d'utiliser les pensées/la pensée, de compiler/rassembler les phénomènes ainsi que rien ne parle de l'humain lui-même par ces phénomènes naturels, mais que les phénomènes parlent purement par eux-mêmes.

[302]

Quand nous passons maintenant de l'instinctif, que la pensée avait chez Goethe à ¹⁵ une saisie pleinement consciente, posée, où arrivons-nous ici ? Là nous voici venus à répondre à la question comme seule la connaissance suprasensible peut y répondre. Nous venons à demander : Oui, qu'est-ce qui repose réellement dans ce que nous observons dans la nature lorsque nous observons avec nos sens ? - Ce qui repose est ce qui est un fantôme de la façon indiquées, un former-fantomatiquement. Cela est naturellement déjà contenu dans la nature, parce que nous l'aspirons/le suçons hors d'elle. Mais qui est encore contenu d'autre dans la nature, en dehors de, quand nous nous tenons avec elle à travers nos yeux et nos oreilles en vivant échange, quand nous nous livrons directement aux impressions tombant sous les sens ?

Celui qui, de cette manière, comme nous l'avons indiqué ici la semaine dernière, ¹⁶ entraîne le patrimoine de représentations d'un côté, et de l'autre côté le patrimoine de volonté jusqu'à la connaissance suprasensible, vient à se dire : Dans ce qui tombe sous les sens comme cela nous entoure, le suprasensible est déjà dedans, aussi loin que ça concerne la nature. - Seulement, sur le chemin de la connaissance de la nature, nous laissons de côté le suprasensible et nous devons le laisser de côté. Pourquoi ? Parce que nous, les humains, aussi loin que nous sommes organisés dans le corps physique tel que nous sommes justement entre la naissance et la mort, nous avons nous-mêmes transformé ce qui est notre éternité spirituelle en un corps tombant sous les sens. Nous ne sommes pas humains en vivant dans une maison du suprasensible, qui vit en nous comme éternité, mais nous sommes humains parce que nous avons pénétré d'un monde suprasensible par la naissance ou la conception dans le sensible, le suprasensible, qui vivait auparavant dans le purement spirituel, s'est transformé en un corps sensible, qui se vit entre naissance

[303]

et mort comme le sensible et par la mort entre à nouveau dans le suprasensible, comme je l'ai expliqué dans la conférence précédente.

Parce que nous sommes nous-mêmes organisés sensoriellement en tant qu'êtres ¹⁷ humains, ce qui fait son chemin à travers nous, l'observation de la nature, quand elle devient connaissance de la nature, doit s'éloigner du suprasensible. Et ainsi on arrive à travers une observation vraiment suprasensorielle sur ce qui suit. On



arrive à envisager que lorsque l'on se tient en vis-à-vis de la nature dans sa diversité colorée de lumière et de couleurs, dans ses sons, dans toutes ses autres manifestations tombant sous les sens, alors un suprasensible non séparé d'un sensoriel se révèle, un suprasensible dans le sensoriel. Mais aussi loin que, comme un être humain contemplant, expliquant/éclairant la nature nous l'approchons, nous ne pouvons prendre de la nature que ce que nous, humains, - qui sommes des êtres sensoriels et appartenons à la sensorialité entre la naissance et la mort, et non au suprasensible qui se révèle dans le sensible - pouvons élaborer en nous. Parce que nous sommes des êtres humains organisés ainsi, par notre propre nature sensorielle, nous faisons de ce que nous formons en tant que science de la nature, une simple image du sensible, qui doit être un fantôme, parce que dans ce qui nous entoure en tant que nature, est en même-temps contenu le suprasensible.

Par conséquent, celui qui, vraiment de la façon comme vous pouvez la trouvez ¹⁸ indiquée dans « La science secrète en esquisse » ou dans « Comment obtenir des connaissances des mondes supérieurs », se met dans la faculté de pouvoir observer du suprasensible, parvient à se dire : Dans l'univers auquel on est confronté, est contenu partout du suprasensible. Et si nous allons par-delà le fantôme que nous devons nous faire nous-mêmes dans l'image de la nature,

[304]

ainsi nous n'arrivons pas à des atomes morts, nous n'arrivons pas à la force/à l'énergie et à la matière, mais nous arrivons au spirituel suprasensible. Ce suprasensible-spirituel peut et doit nous rendre possible un chemin de connaissance suprasensible à la connaissance.

Celui qui acquiert une vue dans le rapport de l'humain à la nature environnante ¹⁹ ne cherche pas après des atomes morts, pas après des molécules, pas après un suprasensible-sensible, mais après le vrai suprasensible. Et alors, quand on explore suprasensiblement, on ne trouve pas de supports matériels de ce qui nous entoure en couleurs et en sons, mais on trouve des êtres spirituels/des entités spirituelles, des êtres suprasensibles, qui sont contenus partout dans la nature. Ainsi, la science de la nature, correctement saisie, tout de suite quand elle veut placer devant l'âme le phénomène pur au sens de Goethe, alors en rapport à ce qui repose au-delà des phénomènes, ne devient pas du mort mais du spirituel-vivant. Tout de suite quand on va à l'ouvrage honnête et conséquent avec la recherche de la nature, quand on ne croit pas par l'art de la raison ou de l'expérimentation, pouvoir distinguer quelque chose de la nature, mais quand on sait que l'on ne peut rien faire d'autre que pousser la nature à l'apparence/la manifestation, où elle s'exprime elle-même, alors on sait qu'avec ces phénomènes, avec ce que Goethe appelle des phénomènes primitifs/primordiaux, on se tient directement devant le suprasensible, qu'alors on n'a pas besoin d'expliquer à partir des lois de l'énergie et de la matière, mais qu'on est alors mis dans la nécessité d'expliquer à partir du spirituel. Cela donne au fond une considération vraiment critique et impartiale, j'aimerais dire une considération de science de la nature sur la connaissance de la nature elle-même.

[305]

Comment la science de l'esprit, qui veut de son propre chef des connaissances suprasensibles, se comporte-t-elle à cet égard ? Quand vous prenez le chemin de la



connaissance suprasensible, comme je vous l'ai caractérisé la semaine dernière, vous vous direz à vous-même : Si par ces transformations du patrimoine de représentations, du patrimoine de volonté, l'humain arrive vraiment à voir le suprasensible comme on voit les couleurs à travers les yeux, entend les sons à travers les oreilles, quand l'humain voit le suprasensible comme il voit sinon le sensoriel dans la vie ordinaire, alors cette transition au voir suprasensible est vraiment comme un éveil dans la vie de l'âme. Et ce vécu traverse aussi vraiment celui qui est un chercheur. On peut dire : Comme dans le vécu ordinaire, l'humain se réveille du sommeil ou de la vie de rêve et sait que pendant le sommeil et la vie de rêve, il a vécu purement dans des images, et alors, en sachant comment relier sa volonté à la réalité extérieure, il passe à un monde qu'il appelle *réel vis-à-vis* du monde des images du rêve, ainsi le connaisseur de l'esprit, celui qui pénètre jusqu'à la recherche suprasensible, s'éveille du monde dans lequel nous sommes sinon dans l'état de veille ordinaire, en ce qu'il a devant lui un autre monde qui se comporte au monde ordinaire des sens, comme le monde ordinaire des sens se relie au monde des images du rêve. C'est un éveil. Cet éveil peut être vécu dans l'âme.

Alors à nouveau, les phénomènes que nous avons autour de nous dans le monde,²¹ deviennent justement des images en rapport au monde supérieur, suprasensible, tout comme les images de rêve sont prises comme des images de ce que l'on a dans le monde des sens lors d'une pensée saine. J'aimerais esquisser à un exemple la façon dont, pour le connaisseur de l'esprit, le monde ordinaire du sensible se transforme en un monde d'images.

[306]

On doit seulement comprendre correctement ces choses, ne pas rêver n'importe comment mystiquement et ne pas entrer dans le nébuleux.

Évidemment, la science ordinaire de la nature regarde l'humain en plaçant l'un à²² côté de l'autre, dans une certaine mesure, de même valeur, la tête, le torse, les membres, les extrémités – avec quoi, je pense maintenant, ce qui se poursuit vers l'intérieur, où appartiennent alors aux membres dans la manière morphologique de penser, tout le sexuel. Pour l'observation ordinaire, ces trois membres de la nature humaine sont quelque chose, j'aimerais dire, quelque chose d'absolu, quelque chose d'équivalent. Devant la façon de voir de l'esprit, l'humain, en se qu'il se tient debout devant nous en tant qu'être sensible, devient une image de son être supérieur, suprasensible, tout comme l'expérience ordinaire du jour devient une image quand on en rêve. Mais alors aussi la connaissance de l'humain par le fait que l'humain sera rapporté/tiré à son entité suprasensible éternelle, en deviendra un autre.

En pénétrant la connaissance avec la nature d'image, en représentant, toute la²³ connaissance de l'humain devient autre. Alors, non plus la tête – quand je veux seulement considérer ces deux membres de la nature humaine – et la nature des extrémités ne restent plus équivalentes, mais alors on voit dans la forme de la tête, quand on l'étudie exactement, ce qui dans sa formation est modelé d'après la vie spirituelle passée avant que l'humain soit entré dans le monde des sens. Et dans ce qui est nature des extrémités, on voit ce qui est préformé – maintenant encore embryonnaire, mais qui va se former – en ce que ce qui devient de l'humain dans l'avenir, avant toute chose quand il entre dans le monde supra-



sensible par la porte de la mort. Cela peut encore sonner paradoxal aujourd'hui, seulement c'est cela qui proviendra d'une véritable conception scientifique-spirituelle de l'enseignement de métamorphose de Goethe.

[307]

Goethe regardait la forme particulière de la plante, la forme particulière à l'animal et l'humain dans leur transformation, comment elles sont des images d'une forme de base. Une doctrine de métamorphose spirituelle globale/englobante considérera la tête comme une métamorphose des extrémités de l'humain, mais ainsi que l'une rattache/rapporte au passé, l'autre à l'avenir. Alors l'humain lui-même dans sa configuration extérieure devient l'image de ce qu'il est dans le spirituel. Et ainsi tout devient une image du suprasensible, comme le rêve devient une image quand nous nous rendons dans le sommeil. Ce que l'humain est dans le suprasensible devient pendant sa présence dans le sensible, pendant qu'il y veille, image du suprasensible, comme l'image sensible devient quand il sombre dans le sommeil. Cette connaissance est un résultat immédiat, j'ai la permission de dire empirique, de l'expérience suprasensible.

Et maintenant nous comparons ce que cette connaissance suprasensible acquiert à partir d'elle-même, c'est-à-dire, en tant que façon de voir sur le monde, même sur la nature de l'humain, lorsqu'elle aspire à la connaissance de la nature de l'humain : L'humain et toute la nature deviennent une image qui doit d'abord être reliée à une réalité suprasensible. Maintenant, cela ne correspond pas complètement à ce que le chercheur de la nature lui-même trouve aujourd'hui, comme une dernière conséquence, quand il pense. Il trouve que son phénomène naturel devient fantomatique, devient une image. La connaissance suprasensible montre que tout ce que nous percevons dans ce qui tombe sous les sens doit devenir une image, que cela il doit être relié à un suprasensible. Bref, rien ne converge autant vers une compréhension harmonieuse du monde que ce que l'on trouve

[308]

quand on n'est pas aujourd'hui un scientifique de la nature croyant dogmatiquement, mais un scientifique de la nature pensant qui peut observer lui-même selon la science de la nature sa propre science de la nature, qui est alors d'accord avec ce que chercheur de l'esprit doit dire sur la nature, aussi loin qu'elle se présente à nous dans l'observation.

C'est ce qui doit entrer dans l'humanité : que les humains se transposent dans la situation de voir réellement comment le chemin dans le suprasensible et le chemin parcouru pensant se précipitent dans le sensible, car de cela se donnera en premier une image totale du monde, qui ne fait pas de nous un pur propriétaire d'une image-reflet fantomatique de la nature, mais qui nous laisse reconnaître, nous laisse admettre que nous avons du avoir créé une telle chose fantomatique avec l'explication ordinaire de la nature, mais en même temps nous montre comment nous pouvons pénétrer au-delà de cette image de la nature dans le spirituel-suprasensible. Telle est le sens du courant que doit aussi prendre la pensée de science de la nature pour aller au-delà de ce qu'elle doit nécessairement introduire elle-même, tout de suite lorsqu'elle réalise son idéal. Il y a certaines contradictions à croire que l'on aurait saisi la nature dans la connaissance de la nature, mais en réalité on a saisi seulement quelque chose avec quoi on ne peut pas re-



garder de loin avec arrogance les vieux "fantômes" et qui est soi-même seulement un fantôme derrière lequel on doit chercher la réalité spirituelle.

Ainsi, la connaissance-esprit, telle qu'elle est pensée ici, n'est pas en contradiction avec la connaissance de la nature, mais au contraire : elle livre à la connaissance de la nature ce que la connaissance de la nature doit chercher si elle se comprend elle-même ; elle livre ce qui est inconsciemment contenu dans chaque vrai chercheur de la nature comme but de sa recherche ;

[309]

elle livre ce qui seul peut donner satisfaction, tandis que la simple recherche de la nature, tout de suite quand elle est faite correctement, doit nécessairement conduire par son propre être à l'insatisfaction.

Si l'on reconnaît toujours de plus en plus le caractère véritable de la connaissance suprasensible qui a procédé de la science de la nature, alors on découvrira/trouvera que la science de la nature peut seulement exister dans un sens nouveau quand elle est complétée par la science de l'esprit. La science de la nature elle-même doit exiger cette connaissance suprasensible. Alors elle deviendra une véritable connaissance de la nature, c'est-à-dire même une voie dans le suprasensible.

Je voulais seulement donner ces esquisses là-dessus. On pourrait tenir de nombreuses conférences qui montreraient alors que la pensée de la science de la nature elle-même exige la science de l'esprit si elle ne veut pas s'aventurer dans le vide, si elle ne veut pas venir à des malentendus sur sa propre recherche. Je voulais seulement montrer comment la science de la nature doit chercher elle-même cette science de l'esprit. La science de la nature a célébré de grands triomphes, a fourni des choses prodigieuses sur le chemin de connaissance de l'humanité ; mais tout de suite quand elle progressera sur son chemin, elle se transcendera, elle conduira dans l'esprit.

Aujourd'hui, les choses sont ainsi qu'en fait devrait se comporter critique à la science de la nature, seul celui qui peut lui-même penser selon la science de la nature, qui ne se tient pas négativement à la science de la nature, que ce soit par ignorance, que ce soit par antipathie, mais qui se tient positivement. Et si j'ai la permission de faire un commentaire personnel, que je fais seulement parce qu'il est peut-être pendant à des questions factuelles, c'est celui-ci : on m'a souvent reproché

[310]

que dans la longue série de mes écrits j'en ai aussi qui s'occupent intensément de justifier la science de la nature du XIXe siècle, qui, aussi loin qu'on peut le faire avec une manière de pensée de science de la nature, se place sur le terrain de la science de la nature. Seul, je n'aurais pas un mot à vous dire sur la science de la nature et à un autre public dans une telle direction comme j'ai parlé aujourd'hui, si je ne pouvais pas indiquer que j'avais aussi compris, ce dont il s'agissait, pour me comporter par rapport à la science de manière très positive, en l'acceptant, aussi loin que l'acceptation est justifiée. Je crois que seul celui qui connaît cette science de la nature et sait apprécier ses conquêtes à la permission de parler sur la science de la nature, pendant que tous les racontars/histoires de soi-disant mystiques ou théosophes sur la science de la nature, quand ils ne connaissent pas la science de la nature, sont justement des racontars oiseux.



C'est ainsi que j'ai parlé, je crois, au moins en quelques allusions, du premier des ³¹ malentendus qui se donnent à propos de la science de l'esprit à orientation anthroposophique par ceux qui en parlent sans la connaître.

Le deuxième malentendu est qu'on tient très souvent une telle chose, qui va à la ³² connaissance suprasensible, dans le sens indiqué pour non pratique, pour inadéquate à la vie ordinaire, et qu'on le saisit en particulier dans le présent comme une réprimande, parce que donc le présent le nécessite, de vraiment se précipiter dans la vie pratique au sens le plus plein du mot. Maintenant, ce n'est que d'un côté que nous voulons considérer cela, mais d'un côté très important, de la conception de la coexistence sociale de l'humanité.

[311]

Les considérations scientifiques et autres de la coexistence sociale de l'humanité sont devenues donc tout de suite la devise, le mot d'ordre des temps modernes. Et aussi ce qui s'est passé dans ce domaine se tient au fond dans la lumière de la manière de penser de science de la nature. J'attache même peu de valeur à que ceux qui aujourd'hui veulent être sociologues dans le bon sens du mot conformément au temps, qui veulent fonder une science sociologique, s'efforcent de plus en plus de faire passer des représentations et des concepts de science de la nature hors la science de la nature et les appliquer sur la vie en commun sociale humaine. Je voudrais y attacher même moins de valeur, parce que les théories pour la vie réellement pratique - cela montre en particulier l'approche suprasensible - ont en réalité quand même seulement une très faible signification.

Qu'est ce que *Lassalle* ne s'est pas représenté lorsqu'il a développé en soi cette façon ³³ de penser, qu'il a ensuite résumé dans sa célèbre conférence « La science et les travailleurs ». Il avait l'idéal devant les yeux que la coexistence humaine devait être portée de l'instinctif au scientifique tout de suite par le socialisme moderne, que le prolétariat des temps modernes aurait la tâche de se pénétrer de la science afin d'amener tout de suite ce temps nouveau par là. On a alors vu que d'une autre façon, pensant ainsi consciemment comme on pense en science de la nature, le marxisme, avec sa conception matérialiste de l'histoire, tentait de fonder à partir d'une théorie ce qui devait passer dans les âmes tranquilles (NDT : *Gemüter*) et qui devait conduire à une formation sociale du monde.

[312]

Maintenant, ceux qui ne voient pas encore aujourd'hui, après les quatre der- ³⁴ nières années qui sont passées à travers le monde, qu'à partir de telles théories les âmes tranquilles humaine se laissent très peu être influencées socialement, ils l'auront justement à voir dans les prochaines décennies ! Les théories ne viennent en fait pas vraiment en considération, quand est pensé ce qui ici devrait être pensé : La coexistence sociale et la mise en forme de cette coexistence sociale à partir d'impulsions humaines au sens le plus englobant. Il y a beaucoup de choses à l'intérieur de ce que l'on peut résumer dans la parole : la formation du contexte social à partir des impulsions humaines.

On pourrait maintenant parler à nouveau de toutes les tentatives qui ont été ³⁵ faites, plus ou moins utopiques, pour façonner cette coexistence sociale justement d'une manière digne de l'humanité nouvelle. Mais j'y attache moins d'importance. Je voudrais attacher beaucoup plus de valeur à ce que la vie s'est façonnée, toutefois façonnée jusqu'à ce que nous voyions maintenant se développer



comme une terrible catastrophe mondiale au cours des quatre dernières années. Et au moins une partie des causes qui ont conduit à cette terrible catastrophe mondiale, nous avons à les chercher dans la contradiction et le conflit réel des impulsions dans lesquelles la vie sociale de l'humanité s'est engagée sur la terre. Il a été rendu attentif avec droit que l'humanité d'autrefois - c'est la même³⁶ époque où l'on n'avait pas encore pensé tant en science de la nature au sens moderne comme je l'ai caractérisé dans cette conférence - a vécu en corporations ; il y avait là des guildes, des jurandes, des appartenances des façons les plus diverses.

Alors vint l'ère de l'individualisme moderne avec ses idéaux de liberté humaine.³⁷ On croyait que cet idéal de liberté humaine, cette impulsion de

[313]

l'individualisme serait coupable de dissoudre de proche en proche les vieilles corporations. Et qui suit l'histoire trouve donc, comment ces corporations ont été progressivement dissoutes. On voyait alors le cours ultérieur de la vie d'économie de peuple, et on voyait comment, au cours des derniers temps, les corporations sont de nouveau entrées dans la vie. Je ne veux pas et ne peux pas m'impliquer dans les détails, sinon on devrait montrer pas à pas comment, d'un côté, des sociétés corporatives ou des coopératives comme les coopératives de consommateurs ont vu le jour, devrait montrer, comment pour partie les humains ont essayé de faire face à la vie en continuant à remorquer par remise en vie de l'ancienne vie en commun. Les anciennes corporations n'ont pas réapparues, mais jusqu'aux formations de trusts de nouvelles corporations ont émergées et traversent notre structure sociale. Mais j'aimerais attacher beaucoup plus d'importance à ce façonnement pratique de la vie sociale telle qu'il s'est développé, non aux théories que les humains ont imaginées là-dessus.

Mais comment tout cela a pris forme, même s'il faut prendre en considération les³⁸ forces d'intérêts les plus divers, les autres impulsions de la vie moderne, ainsi on doit quand même dire : la corporation moderne s'est développée sur les domaines les plus divers ; s'est conservé ce qui sera remorqué de temps anciens par le fait qu'il traduit quand-même des instincts humains et des impulsions humaines de la volonté. Et en ce qu'on a *façonné* le monde - là-dessus j'attache de la valeur, non comment on a pensé là-dessus, mais comment on a façonné le monde, comment on a façonné les communautés, comment on a articulé d'humain à humain, quand aussi inconsciemment -, en cela repose comme l'impulsion la plus intérieure à nouveau la pensée de science de la nature des temps récents, mais d'une manière entièrement particulière.

[314]

Si, plein de compréhension, on jette un regard rétrospectif sur ce que les hu-³⁹ mains ont vécu dans les guildes, les jurandes - je ne défends évidemment pas cela et je sais qu'elles ont été abolies avec droit -, si on regarde sur ce qui a réuni les humains à l'époque et comment il sont vécu dans ces communautés, alors on remarque une différence considérable par rapport à ce qui les rapproche aujourd'hui. L'une des caractéristiques les plus remarquables - chaque connaisseur doit l'admettre - des anciennes communautés est que les gens se sont compris entre eux et aussi d'une communauté à l'autre. Évidemment, tout dans le monde se passe seulement jusqu'à un certain degré, mais les humains se sont compris. Le



maître d'apprentissage et les compagnons s'entendaient en ce que le maître savait à quoi cela ressemblait dans l'âme du compagnon. Ils se sont comportés positivement les uns envers les autres. Pourquoi ? Parce que dans ces instincts, à partir des impulsions de la volonté dont ces communautés sont issues, il y avait encore du spirituel-d'âme, du spirituel-d'âme, qui était liée avec le corporel.

La même chose qui autrefois faisait, qu'on pouvait non seulement regarder la nature avec les représentations qu'on avait, mais aussi regarder l'âme, les mêmes représentations qui vivaient instinctivement, inconsciemment dans les humains et qui faisaient une unité de la nature et de l'âme, elles vivaient aussi dans les instincts, et elles faisaient, que par le sang, on pendait ensemble comme fils au père, comme fille à la mère, ou comme membre d'une nation ou comme membre d'une guilde - quand on était pendant ensemble par le sang ou par un quelque autre intérêt -

[315]

cela faisait qu'on promouvait la communauté à partir des instincts, qui, cependant, étaient inhérents aux impulsions d'âme-esprit.

Maintenant vint la pensée de culture de science de la nature. Les temps récents n'ont été façonnés par rien d'autre dans leur structure actuelle en rapport à l'humain que par la pensée de science de la nature. Par le fait que l'humain en est venu à une pensée de la nature qui, même s'il ne l'admettait pas lui-même, place les phénomènes de telle sorte qu'ils n'ont plus rien à voir avec lui comme un contenu fantomatique, par cela l'humain se tient sur lui-même. Le vieil humain était ensemble avec la nature. A l'extérieur, la foudre apparaissait, il tonnait, la pluie tombait du nuage : le vieil humain voyait là-dedans l'expression d'une force de la nature. A l'intérieur, il ressentait telle ou telle pulsion. Il voyait instinctivement ces pulsions comme une parabole d'une telle force de la nature. Il agissait dans une certaine mesure à partir de la nature, parce qu'il ne s'était pas encore placé hors de la nature par la façon particulière de la connaissance de la nature nommée.

Au cours des derniers siècles, l'humain, tout de suite parce qu'il a avancé à la pure apparence de la nature, a été placé hors de la nature. La connaissance de la nature reçoit en premier sa tâche correcte, sa mission correcte au cours d'évolution de l'humanité, parce qu'elle ne livre pas une connaissance absolue, comme on le pense encore superstitieusement aujourd'hui - superstitieusement selon la science de la nature - mais qu'elle rend les humains libres. Alors on comprendra en premier la mission de la science de la nature dans le cours d'évolution de l'humanité, quand on saisit la nature comme une éducatrice à la liberté.

[316]

Par ce que l'humain doit séparer les phénomènes naturels dans la nouvelle science de la nature, par le fait qu'il s'éloigne de la nature, il est ainsi placé sur soi en tant que personnalité. Mais par cela il était d'abord, avant qu'il vienne maintenant à nouveau au monde suprasensible sur ce chemin suprasensible que j'ai indiqué, afin de se placer à nouveau dans le monde - comme il s'était tenu à l'intérieur *naturellement* autrefois, ainsi maintenant suprasensiblement - avant qu'il parvienne à ce chemin, qu'il aura désormais à emprunter vers l'avenir, l'humain était, dans une certaine mesure, placé purement au sommet de sa personnalité. La science de la nature l'a placé au sommet de sa personnalité. La science



de la nature a déterminé l'entière constitution de l'âme. Elle avait intégré son instinct. Par cela, les humains modernes ne se tiennent pas comme les anciens humains comme parents de sang ou de guilde, mais ils se font face comme des individualités, comme des personnalités. Ils doivent chercher leurs associations/unifications, leurs communautés sociales de la liberté. Et ils les ont trouvés à cause de cela tout d'abord seulement d'instincts, mais d'instincts qui ont quelque chose de contradictoire, parce que le temps des instincts est passé, parce que l'humain d'un côté ne peut plus penser instinctivement, mais doit penser consciemment sous l'éducation de la science de la nature. De l'autre côté, l'humain n'avait pas encore eu la possibilité de se placer de nouveau dans le monde par la connaissance suprasensible. C'est pourquoi il s'est placé dans un monde nouveau, sur lequel il pensait, et dans l'ancien monde ainsi qu'il n'y pensait plus. Il a reproduit les anciens instincts dans le monde, qui ne reposaient plus du tout devant son âme par la pensée moderne de science de la nature. Ainsi, lorsque l'on saisit plus profondément ce qui souffle à travers l'humanité nouvelle, cette contradiction béante est entrée dans la vie sociale moderne.

Le socialisme, qui est certainement un idéal de l'humanité, a été fondé avec des moyens inadéquats. Pourquoi ? La connaissance de la nature ne place pas l'humain dans le monde ; elle le sépare en tant que personnalité, elle rend la conscience de la personnalité toujours plus grande. C'est pourquoi il ne peut former des communautés qu'à partir de son propre instinct. Sa pensée diffère de ce qu'il forme en tant que communauté par instinct. Il se produit une disharmonie et la conséquence en est qu'un ordre social disharmonique doit surgir quand on applique purement la science de la nature et applique purement des concepts de science de la nature à la formation de la vie sociale, qu'une contradiction doit surgir, une contradiction intérieure, vivante qui persistera jusqu'à ce que l'humanité se décide à ce dire : tout de suite la vie moderne, si elle veut fonder un ordre social, doit créer des disharmonies, si elle ne fait pas entrer de la connaissance suprasensible dans la vie en commun sociale, un sentiment et une volonté suprasensible. – Aussi longtemps que l'on ne se fait pas face d'humain à humain de telle sorte que l'on ne voit en l'autre l'image, la manifestation de l'humain *immortel*, aussi longtemps que l'on ne voit pas en chaque humain, quand on vit avec lui dans un contexte social, certes un être individuel, mais un tel être, qui est l'expression d'une entité suprasensible, aussi longtemps que ce qui peut croître de la sociologie et des impulsions sociales de la science de la nature, ne veut pas être complété par ce que l'on gagne de la connaissance spirituelle, aussi longtemps on entrera dans une telle vie avec la pensée sociale moderne, mais surtout avec la formation sociale moderne, avec l'interprétation pratique des concepts, qui doit se dissoudre elle-même, ce qui doit conduire à des conflits et des désaccords.

[318]

Quiconque comprend ce pendant intérieur sait quelle part à pris à ces quatre dernières années ce que j'ai maintenant évoqué. Ce n'est pas comme si je prétendais que ce serait seul en faute, mais cela a une part très importante, une part extrêmement importante. Celui qui désire et veut le socialisme, veut honnêtement, il doit conduire l'humanité à des concepts qui ne sont pas purement de science de la nature, parce que dans la vie d'humain à humain vit autre chose, autre chose créé de l'être, que ce qui est à saisir dans ce qui est de science de la nature.



La science de la nature montre cela par ce qu'elle a un idéal déterminé, et cet idéal déterminé est à nouveau justifié. La science de la nature aspire de plus en plus vers l'expérimentation ; elle s'éloigne de plus en plus de la simple description et de l'observation. Qu'est-ce que l'expérience ? L'expérience est d'abord et avant tout quelque chose qui est composé de nos raisons (NDT : analytique), qui s'éloignent tout de suite de la nature, qui - comme je l'ai montré dans la conférence de la semaine dernière - mène dans le néant d'un être humain. Ce que nous établissons dans l'expérimentation a au fond seulement à faire apparemment avec la vie de la nature. En vérité, cela a à faire avec ce qui meurt dans la nature. Cela se montre quand on veut appliquer à la configuration de la vie sociale ce qui est gagné par la manière de penser expérimentale. Celui qui veut introduire dans la vie sociale des concepts purement de science de la nature, qui sont tout à fait honnêtes, sincères, tout de suite des concepts de science de la nature idéaux, introduit dans la vie une chose telle qu'elle ne conduit pas à l'ascension, à la vie, mais à la mort sociale. Et l'humanité devrait faire l'expérience, si elle ne veut pas introduire le suprasensible à la vie de science de la nature dans la vie sociale, qu'avec toute la volonté sociale, avec tout le socialisme, seraient seuls créés des ordres qui sont désordre, qui sont décomposition.

[319]

Ce socialisme qui éloigne les gens du suprasensible créera des structures sociales de destruction, des structures sociales de l'éloignement, et cela peut seulement aller si loin qu'il utilise l'ancien pour réaliser ses pensées délabrées/périmées. Car qu'est-ce qui s'est fondamentalement passé jusqu'à présent, non pas à travers les théories sociales, mais à travers le socialisme pratique ? S'est-il vraiment senti radical en tant que façonneur du monde ? Alors il ne se serait pas senti à l'aise dans les anciennes formes, ce qu'il fait encore aujourd'hui ! Ainsi, dans les formes anciennes, il vous vient comme quelqu'un qui voit mal la crinoline, mais n'essaie pas de la surmonter, mais la molletonne. Ainsi, nous voyons aussi que dans la pensée sociale des temps récents, les anciennes formes seront conservées, seront rembourrés/molletonnée. Car que veulent la plupart des dirigeants du nouveau socialisme ? Obtenir le pouvoir là où d'autres ont obtenu le pouvoir, non façonner, mais échangez le pouvoir.

C'est, j'aimerais dire, seulement d'un autre côté aussi une preuve expérimentale⁴⁸ que l'on peut parler de socialisme seulement quand on a en même temps la volonté de conduire les gens au suprasensible, aux impulsions qu'on doit donner à l'humanité moderne, si elle veut sortir de la tendance aux catastrophes à laquelle les impulsions purement de science de la nature l'ont conduit. Ces impulsions doivent, tout de suite dans la vie sociale, être suprasensibles.

En vérité, la science de l'esprit n'est pas non pratique dans ce domaine. Pour l'instant, elle peut seulement exprimer son regret dans de nombreuses relations qu'il y a beaucoup d'humains qui se sentent si pratiques, si terriblement pratiques,

[320]

qu'ils aimeraient se lécher les doigts sur leur propre pratique de vie, et qui regardent avec mépris les gens peu pratiques qui aimeraient introduire quelque chose dans le monde à partir d'idées, à partir de l'esprit ! Maintenant, on connaît donc ce côté de la philistrosité, qui aujourd'hui se joue vers le haut comme la



grande pratique de la vie, et qui rejette brutalement tout ce qui devrait sortir de l'esprit. Cette pratique de la vie vous mènera dans l'absurde, dans l'impossible. Parce que seul cela est pratique, qui va sur l'ensemble, pas sur la moitié ou du quart de la réalité. Celui qui a un aimant en fer à cheval devant lui et quand l'autre lui dit : Toi, tu peux utiliser cela, cela attire d'autre fer, c'est un aimant - lui répond : Oh non, je ne reconnais qu'un fer à cheval de cette forme pour ferrer un cheval avec lui - il ressemble à celui qui veut ordonner la vie sociale seulement selon les concepts qui évitent le suprasensible. Mais celui qui sait que toute la réalité appartient à la vraie pratique de la vie et avec cela le suprasensible, il est semblable à celui qui ne mésuse pas l'aimant en fer à cheval pour ferrer le cheval avec lui, mais l'utilise comme un aimant.

Avec cela j'ai parlé du deuxième malentendu dont j'aimais parler aujourd'hui, à ⁵⁰ nouveau seulement en esquisse. Le troisième concerne ce qui entre maintenant entièrement à l'intérieur de la vie humaine, ce qui a à voir avec ce qui doit être le plus saint/sacré pour l'humain en de nombreuses relations ; cela concerne la vie religieuse.

Maintenant, ce sont toutefois de très nombreux, à savoir ceux qui sont les repré- ⁵¹ sentants officiels ou même les représentants non officiels de telle ou telle confession religieuse positive, de tels qui, à nouveau, évidemment, sans le principe de l'autorité - comme on le dit poliment aujourd'hui- adhèrent,

[321]

calomnient cette science de l'esprit orientée anthroposophiquement comme quelque chose qui conduirait les gens à l'irrégiosité, qui veut leur donner une connaissance d'apparence de l'esprit au lieu de ce qui montre immédiatement à l'humain ce chemin par lequel il peut sortir de l'essence de sa nature pour arriver dans le suprasensible, le religieux. Aujourd'hui, je ne parlerai pas de tel ou tel credo religieux, mais du sentiment/ressenti religieux en tant que tel, même si ce serait très tentant, mais le temps presse, et il y a d'autres choses à considérer ici. Celui qui regarde la connaissance de l'esprit, telle qu'elle est pensée ici, selon sa ⁵² vraie nature, pourra très vite, je crois, se rendre compte qu'elle est tout aussi peu pratique, antisociale ou non scientifique de la nature qu'elle est irrégieuse, tout aussi peu apte à dissuader de la profondeur de son sentiment/ressenti religieux. Car, d'après l'esprit des explications que j'ai faites ici dans ces trois conférences, quelle est précisément l'essence de la nouvelle connaissance suprasensorielle comme elle veut devenir par l'anthroposophie ?

L'essentiel est que le chemin qui conduit à la recherche suprasensorielle doit dé- ⁵³ boucher dans l'impersonnel. Réfléchissez seulement à quel point il a fallu souligner la semaine dernière que ce que l'humain considère comme spirituel, repose avant la naissance ou après la mort, que l'essentiel de la vie entre la naissance et la mort consiste en ce que l'humain s'est transformé dans le matériel. Et l'on peut dire, tout de suite la science de l'esprit qui conduit ainsi, par la connaissance suprasensible, au véritable immortel, à l'irréfutable immortel de l'âme humaine, elle peut,

[322]

à cet égard, même être en accord avec le matérialisme. Elle sait que ce que l'humain traverse matériellement dans la vie est une métamorphose, une transformation du spirituel, et que le spirituel en tire ses fruits, qu'il va dans l'abîme du



matériel et là tout de suite par la connaissance de la nature, il se développe à la liberté.

Mais cela ne présuppose pas que l'humain débouche avec ses recherches dans l'impersonnel à partir du personnel, de l'expérience immédiate ici dans le corps. Quand on veut connaître quelque chose de suprasensoriel, cela suppose une constitution de l'âme, qui entre de plus en plus spirituellement dans l'impersonnel, comme l'humain autrefois physiquement, quand il n'avait pas encore de connaissance de la nature, se tenait en général physiquement dans le suprasensible.

L'humain doit rechercher impersonnellement dans le spirituel quand il veut que la lumière du spirituel brille dans le matériel, dans la matière. Seulement, plus on s'enfonce dans cette recherche suprasensorielle, avec cette recherche suprasensorielle promouvant/exigeant l'impersonnel, plus on sent, comment de l'autre pôle de l'humain, du pôle de la volonté, émane ce qui est sentiment/ressenti religieux immédiat. Car ce sentiment religieux immédiat, il veut aussi vers le suprasensible, mais il veut vers le suprasensible de telle sorte que la personnalité ne se perde pas, que tout ce qui est immédiatement pendant au personnel entre la naissance et la mort puisse s'unir avec ce qui est suprasensible.

Tout de suite quand on comprend dans le sens correct le passage dans le suprasensible par la science, on est rendu attentif par une force intérieure, qui s'annonce en particulier comme le besoin de vénération du spirituel, au religieux.

[323]

Le vrai développement/la vraie évolution à l'intérieur du chemin dans le monde spirituel par la connaissance suprasensorielle est que l'on est de plus en plus poussé à approfondir sa vie religieuse, que l'on apprend tout de suite à comprendre ce que l'on a de la vie religieuse. La science de l'esprit conduit nécessairement, parce que cela repose dans l'évolution de l'humanité, du personnel à l'impersonnel, afin que la lumière de l'esprit puisse de nouveau resplendir dans le monde sensible.

Ainsi doit de l'autre côté, tout de suite comme conséquence de cette connaissance de l'esprit apparaître une vie religieuse approfondie, car c'est fondé au plus profond de la nature humaine que le spirituel ne soit pas seulement considéré/contemplé dans son éclat, dans sa plénitude de sagesse, mais qu'il soit aussi vénéré. Mais cette vénération doit venir de la personnalité. Ce qui est regardé spirituellement ne peut pas entrer dans cette région de la vie humaine sous forme immédiate, mais doit se renouveler, subir une métamorphose, doit se transformer, cela doit se transformer en personnel. L'humain, lorsqu'il reçoit d'un côté la lumière du spirituel, va aller à et vénérer ce spirituel, chercher où il peut trouver de la vie religieuse, de l'approfondissement religieux.

On doit seulement aussi pouvoir voir les choses correctement de l'autre côté, du côté des représentants de la vie religieuse. Dans des anciens temps, on a dit de certains côtés de la compagnie humaine de ceux qui ont une confession et on l'a toujours de nouveau répété jusqu'à ce jour que le vieux paganisme consistait à vouloir approcher le divin par la simple sagesse. Mais on peut avec droit, répéter la parole encore et encore : Par la sagesse, le divin ne serait pas reconnu dans le monde - le divin non, le suprasensible,

[324]



dans lequel l'humain a son immortalité, certainement. Mais il ne peut être reconnu comme divin, car le divin doit être éprouvé plein de vénération. Le spirituel doit en premier trouver le chemin dans le personnel, le chemin où l'humain se tient en tant que personnalité, en ce que, soit il devient serviteur de Jéhovah par le processus de contemplation de la nature - en ce qu'il contemple/considère l'être qui œuvre et tisse de génération en génération comme suprasensible dans le sang - soit en contemplant/regardant vers l'être qui se tient en pendant rédempteur avec son âme, le Christ Jésus [transcription incomplète].

L'humain doit trouver son chemin dans le monde sensoriel où il se trouve avec sa ⁵⁹ personnalité. Mais de l'autre côté, doit venir cette compréhension qui ne dit pas seulement : Par la sagesse, le divin n'est pas reconnu parce qu'il doit être éprouvé plein de vénération - mais : par la pure sagesse, par la simple religion, le suprasensible ne *pourra* pas être contemplé. La religion doit se compléter par la contemplation/la façon de voir le suprasensible, sinon elle pourra satisfaire seulement apparemment suffisamment un âge de sciences de la nature en ce qu'elle propage d'anciennes façons de voir et se tourne contre les nouvelles. La religion, correctement saisie, n'a pas besoin de craindre l'apparition de vérités nouvelles, aussi suprasensorielles.

Et plus avant apparaît maint autre malentendu : quand la religion croit que la ⁶⁰ connaissance suprasensible lui nuirait d'une manière ou d'une autre, l'entraverait dans les efforts dans lesquels elle est justifiée, alors celui qui croit cela ne compte pas sur le développement ultérieur de l'humanité. N'avons-nous pas vu, dans le développement/l'évolution moderne, d'un côté, en n'ayant pas du tout la possibilité d'arriver à une vie sociale correcte, quand le chemin dans le suprasensible ne sera pas pris,

[325]

n'avons-nous pas aussi vu, comment cette même pensée de science de la nature a conduit à l'irrégiosité, comment le chemin dans le scientifique de la nature au chemin dans la personnalité conduit à l'irrégiosité ? [Manque dans le script] La science de l'esprit d'aujourd'hui parle plus fortement à la nature humaine, de sorte qu'elle peut être conduite à la vénération religieuse, quand on ne veut pas quelque peu se détourner de la vénération religieuse, comme maints connaisseurs superficiels de la nature. Aujourd'hui, il doit être parlé plus fortement à l'âme de la vie suprasensible, parce que l'âme est devenue plus consciente, plus individuelle. La force de la vie religieuse doit être plus forte quand elle veut se développer dans son ancienne forme.

Et encore un autre malentendu tout de suite sur ce domaine est que l'on croit que ⁶¹ la science de l'esprit, telle qu'elle est pensée ici, se voudrait elle-même formant secte ou formant religion. La science de l'esprit a pour cela une vision beaucoup trop claire dans le devenir du genre humain. Elle sait que dans le développement du genre humain, règnent justement des forces efficaces qui se succèdent, comme dans la vie de l'individu. Tout comme l'humain dans sa quarantième année ne peut pas avoir la même constitution d'âme qu'il avait dans la vingtième année, l'humanité au XXe siècle ne peut justement pas non plus avoir la même constitution d'âme que dans des siècles et millénaires précédents.

La science de l'esprit voit partout le réel et ne juge pas ce réel par des concepts ⁶² inventés. C'est pourquoi elle ne parle pas, comme maint humain d'aujourd'hui



d'hui qui veut établir scientifiquement une religion de l'avenir ; mais elle sait que le temps de la formation des religions est passé, est clos tout de suite avec la formation du christianisme.

[326]

Car cette constitution de l'âme dans laquelle l'humanité pouvait être saisie par cette expérience intérieure religieuse qui devra alors être propagée, ce temps est intimement pendant à la constitution du monde qui était dans les temps anciens. Désormais, en tant qu'humanité, nous sommes entrés dans une constitution d'âme qui devait être attirée par la science de la nature, mais qui veut aussi pénétrer dans le suprasensible d'après des modèles de science de la nature, qui veut créer une connaissance suprasensible, qui veut créer toujours plus de clarté par cette connaissance suprasensible sur ce qui s'est manifesté de manière religieuse dans les temps religieux, mais qui ne peut plus se présenter soi-même formant une religion. De plus en plus comprendre ce qui est donné à l'humanité en religion, la vraie science de l'esprit conduira à cela, détacher aussi ce religieux des liens de ceux qui l'ont conduit sur de fausses voies sous toutes sortes de pouvoirs et autres envies. Je peux quand même faire allusion à cela. Cela conduirait, exposé plus avant, tout simplement trop loin.

Avec ces quelques ébauches, je voulais justement souligner brièvement comment ⁶³ la science de l'esprit, de par sa nature même, ne peut ni rendre irrégulier, ni créer une nouvelle religion ou autre chose du genre. Ce sont toutes des choses qui ne proviennent pas d'une réelle pénétration de ce à quoi la science de l'esprit pensée ici s'efforce vraiment, aussi quand elles sont affirmées/prétendues. Et ainsi on peut aussi dire : tout de suite ces attaques, qui maintenant pleuvent seulement sur cette science de l'esprit à orientation anthroposophique, aussi du côté des représentants des confessions religieuses, elles reposent toutefois sur des malentendus et des interprétations parfois tout à fait bien voulues et sur de fausses allégations. Ceux qui sont sérieux au sujet de la vie religieuse de l'humanité auraient le moins

[327]

de raisons de se retourner contre la science de l'esprit. Car la science de l'esprit conduira de nouveau à la vraie religiosité, tandis que l'âge purement de science de la nature et la pure religion positive, qui veut seulement préserver du traditionnel, doivent éloigner de la vraie religion. Car cette religion positive vient de l'époque où l'humain se tenait autrement dans le monde. Mais l'humain ne se laissera pas réduire (NDT : lit. : visser à rebours), tout comme un homme de quarante ans ne peut plus avoir vingt ans.

C'est pourquoi, cette confession religieuse qui résiste à la connaissance suprasensible ⁶⁴ des temps récents creusera sa propre tombe, même si elle a tant désiré se fortifier par une puissance extérieure. Et toujours de nouveau je dois rappeler encore et encore, ce que j'ai déjà fait l'année dernière ici à Zurich, comment un bien meilleur connaisseur/confesseur de la théologie et de la religion a été celui qui une fois, bien qu'il était prêtre catholique, a donné sa conférence inaugurale sur *Galilée* comme recteur de l'université et attiré l'attention sur la façon dont l'Église catholique - son église - s'est tournée à cette époque contre le copernicanisme, oui, jusqu'en 1822 ; comme il a dû le souligner - Professeur *Müllner*, théologien et philosophe catholique - lorsqu'il a pris ses fonctions de recteur de l'Uni-



versité de Vienne, que la vraie religiosité, voire le vrai catholicisme, ne devrait pas se tourner contre le progrès de la connaissance humaine, parce que chaque nouveau progrès de la connaissance humaine place les merveilles du divin en ce monde dans la lumière devant les humains seulement plus magnifiquement et glorieusement.

C'est une vraie façon de penser religieuse et aussi vraiment chrétienne ! Et de même qu'il n'est pas nécessaire qu'une connaissance extérieurement scientifique soit perçue comme opposée par ceux qui ressentent vraiment,

[328]

vraiment la religion, de même il n'est pas nécessaire qu'une connaissance suprasensible soit perçue comme opposée par ceux qui ressentent vraiment la religion, ni qu'une connaissance suprasensible soit perçue comme opposée, qui doit même directement conduire l'humain de nouveau à la religiosité, mais à une religiosité libre, à cette religiosité qui est ancrée dans la personnalité et l'individualité. C'est pourquoi on peut dire qu'il convient d'examiner de près les attaques qui proviennent de ces côtés sur la science de l'esprit anthroposophique, car elles ne partent en réalité pas de ce qu'elles prétendent être. Elles proviennent aussi de la peur et de l'indifférence/du manque d'intérêt, comme je l'ai caractérisé pour la position générale de l'humanité sur la science de l'esprit dans la première de ces conférences. On doit seulement lire dans le bon sens ce qui sera dit de ce côté ! Toutefois, ceux qui écrivent ces choses ne seront pas à convertir, et on ne devrait pas se livrer à la naïveté qu'on peut les convertir. Une réfutation serait entièrement infructueuse. Mais toutefois ceux pour qui ils écrivent le plus souvent ne seront pas à amener aux vues. Mais le cours de l'évolution humaine ne peut être arrêté par ceux qui ressentent honnêtement ce que les forces de développement/d'évolution de ces derniers temps ont déposé dans l'âme humaine.

Par la conférence d'aujourd'hui - que je veux compléter après-demain par une nouvelle considération tout à fait positive ducours plus récent de l'histoire du point de vue de science de l'esprit, qui mènera immédiatement à la vie toute prochaine de l'humain et aux questions les plus brûlantes du présent - je crois avoir montré comment cette recherche de la connaissance suprasensible, à laquelle la science de l'esprit orientée anthroposophiquement aspire,

[329]

ne présente ni une hostilité pour la science de la nature ni un danger quelconque pour la vie religieuse. Par contre, je crois tout de suite avoir montré que pour celui qui voit à travers ce que le présent doit exciter de forces dans la constitution d'âme, et en particulier quelles forces le futur excitera, pour lui devient clair que pour trois questions brûlantes de ce présent et du prochain futur, le savoir de science de l'esprit est plein de signification.

La science est au centre de l'activité humaine depuis des siècles, en particulier dans le présent et plus encore dans l'avenir. La question se posera : Que peut faire la science pour les besoins les plus élevés de l'humain vers le monde suprasensible ? La réponse à cette question peut seulement être donnée par cette science qui ne pourra pas ignorer la science de l'esprit.

Une autre question brûlante du présent et du proche avenir sera : Comment pouvons-nous trouver ces impulsions qui peuvent façonner la vie sociale ? La ré-



ponse devra être : Seul ce qui a été acquis par la science de l'esprit fait la métamorphose quand cela se trouve dans la vie humaine, que cela peut conduire à la vie sociale consciente immédiate d'humain à humain et donc aussi à la configuration sociale du genre humain de par la Terre.

Et la troisième question brûlante sera la suivante : Comment le besoin le plus profond, le besoin de vénérer le divin dans l'âme humaine dans le temps où la science a conduit à l'individualité et à la personnalité, peut-il être satisfait par des forces plus fortes que celles qui ont été appliquées depuis des temps immémoriaux ?

[330]

La réponse doit être à nouveau : de telles forces plus fortes peut seulement exciter ce regard suprasensible qui, lorsqu'il se vit dans la personnalité humaine, métamorphosé en dedans, devient en lui-même personnel. De telles forces peut seulement devenir ce suprasensible par la science de l'esprit, par savoir ambitionné par connaissance et contemplation suprasensible, comme en a besoin la religiosité moderne, qu'a besoin la religiosité, laquelle devrait réellement satisfaire l'humanité en rapport au présent et au futur dans les plus profonds besoins de l'âme, oui, dans les soubassements de l'âme.

[331]

L'HISTOIRE DES TEMPS MODERNES À LA LUMIÈRE DE LA RECHERCHE EN SCIENCE DE L'ESPRIT. - Quatrième conférence - Zurich, le 17 octobre 1918.

L'histoire comme symptomatologie. Le danger de l'anthropomorphisme. Le XVe siècle comme tournant, percée de l'âme de la conscience. L'événement d'Avignon. La Pucelle d'Orléans. La réforme. A la place des idées universelles de la papauté et de l'empire médiéval pénètre l'élément national. Montée de la manière de penser de science de la nature comme nouvelle impulsion universelle. Le choix de Goethe en faveur de Geoffroy de Saint-Hilaire. Schopenhauer comme symptôme des pulsions de mort. Le présent se tieng face à un grand tournant des temps, qui apporte comme nouvelle impulsion rédemptrice la révélation du suprasensible. A l'époque de l'âme consciente, les résultats de la révélation suprasensible peuvent être compris. Nécessité de franchir le seuil.

Réponse aux questions après l'exposé 366

Ayant quelques mots à dire aujourd'hui sur le cours du développement historique plus récent de l'humanité du point de vue de la science de l'esprit telle qu'elle est et était pensée ici dans ces conférences, je serai contraint de présupposer beaucoup de choses de ce que j'ai dit dans les conférences précédentes. C'est la seule chose que je devrai assumer et que je ne pourrai pas répéter, car je ne dispose que d'un temps limité, dans la mesure où il est appliqué aujourd'hui : que cette science de l'esprit peut confirmer dans les lignes, comme cela a été tenté dans la première conférence, que l'homme, luttant avec ses forces intérieures, doit parvenir à reconnaître un monde suprasensible, et que par un certain entraînement de ces forces intérieures - comme je l'ai caractérisé, au moins en principe - on peut aussi gagner pour l'humain un aperçu des faits de ce monde suprasensible.

Il s'agit maintenant d'appliquer tout de suite ces vérités fondamentales de la science de l'esprit à orientation anthroposophique à l'un des domaines les plus significatifs de l'expérience humaine, au domaine historique, et je dois bien sûr me limiter à ce qui nous attend, au développement historique de l'humanité plus récente. L'histoire, si l'on ne pénètre pas plus profondément dans l'évolution culturelle de l'humanité, est considérée comme une science très ancienne.

[332]

La vérité, c'est que depuis les débuts, qui ne peuvent en aucun cas être qualifiés



d'histoire, l'histoire ne s'épanouit en fait à peine avant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Et dans le sens où nous sommes habitués aujourd'hui à comprendre l'histoire de notre école : que les lois du développement de l'humanité sont recherchées à travers l'histoire au cours du temps, dans ce sens l'histoire n'est en fait qu'un enfant du 19ème siècle.

Cette science historique est née de l'intérêt que l'homme a toujours porté à l'autre et à son destin, dans la mesure où cet autre humain et le destin de cet autre humain sont pendant dans le voisinage de l'expérience à sa propre vie. On peut dire qu'il y a une ligne droite de la chronique familiale, à travers laquelle quelqu'un qui veut savoir quelque chose sur le peuple, sur la patrie avec laquelle on est pendant et enfin avec ces aspirations à travers lesquelles on veut reconnaître les lois de l'évolution/du développement de toute l'humanité. Et il est significatif que la contemplation historique, qui a toujours eu lieu dans les cercles plus étroits susmentionnés, soit étendue à toute l'humanité. Ce n'est qu'à une époque plus récente, que nous voulons examiner ici d'un point de vue historique, que l'intérêt général de l'humanité pour le développement/l'évolution globale de l'humanité sur Terre est né d'intérêts plus ou moins étroitement limités de l'humanité.

De cela déjà, pourra être vu par celui qui veut voir cela que l'intérêt pur de l'humain pour l'humain en tant que tel est au fond de fraîche date. Maintenant il s'agit que c'est tout de suite parce que l'histoire naît de l'intérêt de l'humain pour l'humain qu'un écueil est donné quand l'histoire veut s'élever à la connaissance du pendant conforme à des lois de l'évolution humaine.

[333]

Car ainsi l'histoire est très facilement entraînée dans un abîme qui a menacé plus ou moins à un moment donné chaque considération scientifique, qui, ces derniers temps, a été presque complètement surmontée par la considération scientifique, qui joue facilement, mais souvent entièrement inconsciemment chez l'humain dans la considération historique : c'est le point de vue qu'on peut appeler anthropomorphique, qui apparaît du fait que ce qu'on trouve soi-même dans l'humain porte maintenant dans ce qui s'offre du monde et de ses phénomènes. L'évidence est ce qui, de la science de la nature est heureusement surmonté, que l'humain voit, quand il accomplit une quelque chose, alors il agit selon des buts, selon des objectifs. Par cela l'humain est enclin à considérer aussi ce qui se passe à l'extérieur dans la nature et ce qui se passe au cours de l'évolution historique comme si était à chercher dans les mêmes une action pleine de but comme on trouve cela en l'intérieur de l'humain, c'est-à-dire en soi-même.

La science de la nature est tout de suite devenue grande au sens nouveau parce qu'elle débranche cette doctrine de l'opportunité, et aussi parce qu'elle essaye au moins de ne pas être anthropomorphique, bien qu'à bien des égards elle le soit inconsciemment. *Goethe* disait avec droit : L'humain ne sait pas du tout comment il est anthropomorphique. - Mais dans le cas de l'histoire, la séduction et la tentation de voir ce que l'on trouve en soi, parce qu'on veut voir ce qui est humain, est particulièrement évidente au cours de l'histoire. Et l'on franchit cet écueil, qui était plus ou moins disponible parmi les penseurs les plus zélés des temps récents quand ils voulaient établir une sorte de philosophie de l'histoire,

[334]



on ne le dépasse fondamentalement que quand on dépasse, dans la contemplation de l'humain lui-même, ces limites étroites de la nature humaine qui sont caractérisées par le fait que l'humain agit selon le subjectif immédiat, c'est-à-dire selon les buts qui lui sont possibles dans sa vie d'âme, entre la naissance à la mort.

Si l'on surmonte ainsi, comme cela a été caractérisé dans les jours précédents,⁰⁶ cette nature tombant purement sous les sens de l'humain et celle de la vie de l'âme entre la naissance et la mort, qui lui est liée, en ce qu'on se dresse à l'humain suprasensible, alors ce qui se donne de la contemplation suprasensorielle de l'humain peut être conduit dans le devenir historique. Car en s'élevant à son être suprasensible par-dessus lui-même, il ne pourra plus être anthropomorphe dans la contemplation historique, parce qu'il n'est plus dans la contemplation de son propre être. Ainsi, en s'efforçant d'éviter un certain écueil d'observation du monde, on est déjà conduit dehors dans le suprasensible.

Quand alors, équipé dans sa connaissance avec ces forces qui conduisent au monde suprasensible, on s'approche/se presse au devenir historique, alors par les vues suprasensibles, les faits de la vie historique vous apparaissent dans une lumière pleinement nouvelle. Alors on se demande sous cette nouvelle lumière : Oui, comment est-ce en fait ? Certains faits, qui témoignent de l'histoire que nous trouvons dans nos récits historiques habituels, ont-ils vraiment une relation aussi étroite avec l'humain qu'on le croit souvent quand on pense

[335]

que l'humain serait, tel qu'il se tient là, un produit du devenir historique, un produit du passé ? - Mais si l'on pose seulement ces questions à la lumière de connaissances suprasensorielles, ainsi on voit très vite, quand on conduit son regard aux événements de l'histoire, combien peu en fait avec ce que, par exemple, les humains trouvent en soi dans le présent, ce qu'ils trouvent d'impulsions au cours de leur vie, combien peu les humains peuvent dire : Ceci ou cela est pendant à tel ou tel événement historique du passé. - Tout de suite ainsi que les sciences de la nature, quand l'on les poursuit conséquent, conduisent au-delà de soi-même, ainsi par l'observation historique on en vient à devoir se dire : Les événements historiques s'effondrent dans un certain sens. On ne peut pas parler seulement de cause à effet dans le sens habituel, et considérer le présent seulement comme un effet du passé, dans la mesure où cela contient ce qui pourra être trouvé dans le tombant sous les sens. On arrive alors en premier à une contemplation historique quand on rattache l'humain au suprasensible et qu'on ne cherche pas dans les faits historiques eux-mêmes ce qui se présentent d'abord comme extérieur, mais lorsqu'on cherche en eux ce qui se révèle d'abord seulement à vous : un processus suprasensible dans le devenir du monde dans lequel les humains sont imbriqués.

Mais alors l'histoire devient autre chose que la contemplation de faits successifs ;⁰⁸ alors l'histoire devient ce que je veux appeler une symptomatologie. Alors on ne regarde pas les faits particuliers tels qu'ils se présentent simplement dans la vie sensible, mais plutôt alors comme des symptômes à travers lesquels on pénètre dans un événement suprasensible, supra-historique qui se trouve derrière eux.

[336]

Alors, on ne pourra plus s'efforcer de la même manière de parvenir à une com-



plétude inconditionnelle, ce qui n'est de toute façon pas possible - quiconque a travaillé sur le matériel historique dans quelque domaine que ce soit le sait - mais on essaiera de pénétrer à travers les faits à trouver, que l'on considère comme des symptômes, dans ce qui se cache derrière ces symptômes comme de grands pendants spirituels.

Ainsi l'histoire, quand elle sera fécondée par la science de l'esprit, prendra le chemin d'une science purement factuelle à une symptomatologie. Et dans le sens que je pense ici, j'aimerais attirer votre attention sur au moins quelques phénomènes plus significatifs dans l'évolution de l'humanité nouvelle/récente pour montrer comment se présente tout le cours de l'histoire récente quand on essaie d'aller, par les faits, derrière les faits.

Quand on entame un tel chemin, alors on se voit bientôt contraint de s'écarter de l'introduction à laquelle nous sommes habitués à l'école : que l'on commence la nouvelle histoire par toutes sortes de réflexions sur les voyages de découverte et sur la signification de la découverte de l'Amérique ou sur les inventions et autres choses semblables. On se sent bien plus contraint à se demander : Où est un point - si nous commençons par le présent et regardons en arrière le devenir historique - où, au cours du développement de l'humanité, un tournant se produit vraiment, où de nouvelles formes de vie, de nouvelles conditions/rapports de vie apparaissent ?

Dans une vision confortable du monde, on s'efforce très souvent de se dire que les choses se passent simplement de telle sorte que ce qui suit émerge graduellement

[337]

du passé et que nulle part ont lieu des revirements significatifs, des tournants significatifs. On s'est même imprégné du slogan confortable : dans la nature, n'aurait pas lieu de saut. - Mais qu'on regarde seulement sur la nature comment là des sauts ont lieu ! La plante développe d'abord les feuilles vertes, puis les transforme en pétales colorés - un saut. Et de tels sauts sont disponibles partout dans la nature, malgré qu'ils contredisent un préjugé humain courant et confortable.

Et en effet, déjà une observation superficielle montre que dans le monde qui nous est initialement proche, dans le monde européen, un changement s'opère dans toutes les formes de vie avec le XVe siècle. Ce qui, dans le passé, a caractérisé l'humanité en particulier, comment elle était dans sa constitution d'âme, comment elle a transposé cette constitution d'âme en faits/actions historiques extérieures, cela devient différent au XVe siècle. Et nous pouvons, comme sur un point de repère, du point de vue de la symptomatologie, pointer un fait un peu plus lointain qui est un tournant important dans la vie historique de l'humanité nouvelle : c'est la contrainte exercée par la France sur la papauté en 1303, lorsque le Pape fut contraint de quitter Rome pour s'installer à Avignon. Temporellement, ce fait coïncide presque entièrement avec le fait que l'Ordre des Templiers, cette communauté particulière, à nouveau en rapport particulier avec l'Église, est détruite par le gouvernement français et dépouillée de ses biens.

Ces événements sont un point tournant dans l'évolution plus récente de l'humanité, car ils montrent que sera lutté contre quelque chose qui, par des siècles, a été particulier de par tout le monde civilisé de l'époque.

[338]



La particularité était ce qui s'exprimait dans ces étranges luttes et aussi ce soutien mutuel provoqué par cela, lequel eu lieu entre l'empire d'Europe centrale et la papauté. Mais toutes ces batailles se tiennent dans la lumière d'un fait bien précis. Les peuples du monde civilisé ne sont pas, comme à l'époque suivante, divisés en groupes, tels que les groupes nationaux ou semblables, sans que chacune de ces subdivision soit éclipsé et surmonté par un commun, qui se laisse seulement exprimer par une des idées universelles qui domine l'humanité et qui s'étend à l'action des êtres humains, qui émane, d'un côté, de la papauté romaine, qui se sent dans une certaine mesure le résumeur de l'humanité. L'empire médiéval était également universel, mais seulement souvent en lutte contre cette communauté universelle.

Maintenant, contre cette façon de résumer de l'humanité s'oriente ce qui tombe ¹⁴ dans le point tournant que j'ai décrit. Un tel résumé, tel qu'il existait tout au long du Moyen Âge, dans lequel les gens se sentaient comme un tout, un tel résumé s'est construit de par des siècles sur certaines impulsions inconscientes, reposant dans l'intérieur de l'humain, dont on connaissait où était la direction, sur lesquelles on construisait en résumant l'humain. Une certaine somme de forces inconscientes de l'âme a été abordée/interpelée lorsqu'on résumait l'humanité sous les points de vue caractérisés, aussi loin qu'elle était jadis répandue sur le monde. Des brèches, des brèches perceptibles avaient été ouvertes par l'événement d'Avignon

[339]

dans la façon du résumé. Avec cela nous présentons déjà que tout de suite par cela un nouvel élément doit être porté dans la constitution, la constitution d'âme de l'humanité occidentale.

Et maintenant, nous voyons comment ce qui là œuvre dans l'Ouest européen sera ¹⁵ déjà affecté depuis longtemps par un événement qui vient de l'Est comme une force de la nature. J'ai seulement besoin de mentionner tout ce qui commence avec les tempêtes mongoles et qui suit ensuite de migrations des humains d'est en ouest, d'Asie en Europe. Cela donne tout deux des points tournants, donne à l'Europe et à ses humains la structure de leur coexistence/vie en commun à l'aube du XVe siècle. Et malgré toutes les tentatives de préserver l'ancien, cette structure devient une autre qu'elle n'était auparavant, quand elle comptait sur des impulsions inconscientes. L'humanité se voit toujours de plus en plus dans la nécessité de passer à la conscience, aussi sur ces domaines où elle se laissait auparavant résumer à partir d'impulsions inconscientes.

Et maintenant, nous voyons quelque chose de très significatif se produire sous ¹⁶ ces tournures dans l'ouest de l'Europe, tout de suite dans les régions où vivaient ces humains étaient habitués, plus ou moins, mais de manière très significative, à trouver leur résumé sous cette idée universelle, sous cette impulsion universelle que j'ai caractérisée. Dans ces régions, nous voyons apparaître quelque chose de complètement nouveau : comment l'élément national, en tant qu'élément résumant, entre à la place de l'ancien élément plus spirituel de l'Église catholique. Nous voyons se développer en tant qu'États-nationaux, presque comme les modèles des récents États nations, l'Angleterre et la France.

[340]

Essayons d'abord d'examiner la manière dont le nouvel élément sera porté tout ¹⁷



de suite dans ces régions de l'Ouest européen. Nous trouvons d'abord même une appartenance commune jusque dans le XVe siècle, jusqu'à ce que se produise ce mouvement que nous pouvons à nouveau caractériser par un point tournant, le point tournant de 1428, où la partition/le mur de séparation est tiré dans une certaine direction entre l'Angleterre et la France, ce qui s'exprime dans les événements groupés autour de la Pucelle d'Orléans. A cette époque, était posé le germe de l'indépendance de la France et de l'Angleterre l'une par rapport à l'autre, alors qu'auparavant elles avaient été plus ou moins en pendant. C'est un phénomène extrêmement important. Car, de cette différenciation, qui en premier s'est introduite au XVe siècle, nous verrons en grandir beaucoup de ce qui se jouera de façon symptomatique au cours de l'évolution/du développement ultérieur de l'humanité.

Nous voyons entrer un tournant supplémentaire en ce qu'en Italie, se préparant¹⁸ alors, une conscience italienne indépendante, encore une fois une sorte de conscience nationale, se développe à partir de ce qui, tout de suite en Italie, a produit le pouvoir du Pape qui éclipse tous ces groupements nationaux et similaires. Et nous continuons à voir, en laissant errer notre regard sur l'Europe - je ne peux que suggérer toutes ces choses - comment nous approchons du moment où, en Europe centrale, une grande confrontation a lieu entre la région centrale et les régions plus ou moins orientales, entre germanisme et slavisme. Nous voyons le pouvoir des Habsbourg jaillir des batailles de ces régions, de l'assaut du slavisme, du mélange du slavisme et du germanisme. Nous voyons, en regardant tout cela, comment des centres particuliers se développent à partir de la vie qui est déterminée par cela.

[341]

Nous continuons à voir des structures tout à fait individuelles qui plus tôt ne se sont pas distinguées des impulsions universelles de cette manière, avec leurs propres mentalités, avec leurs propres volontés : nous voyons fleurir des cultures urbaines/de ville du XIIIe au XVe siècle dans le monde civilisé occidental d'alors. Et à nouveau, après que les aspirations nationales en France et en Angleterre se¹⁹ sont différenciées, nous voyons comment, en Angleterre, après de longues guerres civiles, les préparatifs ont été faits pour ce que le monde apprend à connaître alors comme le parlementarisme, comme le but d'une telle structure sociale, qui est née d'une compréhension mutuelle des humains individuels.

Avec cela, nous n'avons pas placé devant nos âmes tous les symptômes, mais des²⁰ symptômes particuliers du devenir historique plus récent. Je dois juste ajouter que nous pouvons voir, comment les groupements qui sont sortis de cette impulsion se sont formés à travers l'Europe, comme s'ils se tenaient à l'arrière-plan, se construisant à l'Est, germant encore, des tempêtes dont cela dû déjà sortir une fois, ce qui est alors devenu l'entité russe. Une structure étrange, vue de l'Europe se formant ainsi qu'elle reste toujours une énigme à la sensation/au sentiment que les impulsions les plus importantes vivant dans cette structure ne sont pas réellement ressenties/éprouvées, soudées ensemble, aimerais-je dire, de ce qui a survécu à travers diverses migrations : à travers Byzance, d'une certaine métamorphose de la vie catholique ;

[342]

ce qui s'est formé à partir de ce qui s'est formé à partir de ce qui a germé dans le



sang qui a coulé ensemble du Slavicisme et du Normanisme, et ce qui a absorbé sur les chemins qui vous sont suffisamment familiers, une grande partie de ce qui est la constitution de l'âme de l'être asiatique, cette constitution d'âme - je pense maintenant les meilleures parties de cette constitution asiatique d'âme - qui s'est détourné à travers des milliers d'années des contextes immédiatement tombant sous les sens à de grands contextes mystiques par lesquels on voulait pénétrer dans un monde suprasensible, auquel est pendante la vie sensorielle des êtres humains.

Maintenant, en laissant apparaître devant son âme de tels, et peut-être beaucoup d'autres, symptômes de l'évolution récente de l'humanité, et en les regardant réellement sous l'influence de la question susmentionnée, on remarque une caractéristique assez significative qui se révèle dans ces symptômes et qu'on apprend à reconnaître quand on se le demande : En quoi ce qui s'exprime dans ces symptômes est-il intérieurement différent de ce qui s'est vécu de la même manière au cours des siècles et millénaires précédents dans le développement historique de l'humanité, qui était plus immergé dans l'inconscient ? - On doit regarder ces choses absolument sans sympathie ni antipathie, d'une manière tout à fait objective ; seulement alors on arrive à ce qui est caractéristique pour les phénomènes sur ce domaine.

Étrange, quand on se demande : Qu'est-ce que tous ces symptômes, qui ont été, par exemple, notifiés par moi aujourd'hui, qu'ont-ils en commun, comparés avec des impulsions antérieures, qui sont entrées dans l'évolution historique du monde ? - Je ne veux pas du tout parler de cette fertilité avec laquelle, par exemple, le christianisme est entré dans le monde d'une manière positive et a créé quelque chose de nouveau pour l'âme.

[343]

Je ne veux pas parler du tout de cette manière, je veux seulement parler de telles impulsions comme elles ont souvent été données, par exemple, dans l'ancienne vie grecque, où simplement une nouvelle impulsion a été donnée, produite à partir du cœur même de la nature humaine, qui a ensuite vécu dans une configuration complètement nouvelle des faits, ou comme il a été donné, disons, à l'être romain de l'âge augustinien. Ce ne sont toutes pas des impulsions qui apparaissent là maintenant. Nous voyons comme l'impulsion la plus marquante, par exemple, l'impulsion nationale, qui n'est pas fondée sur l'appartenance nationale - comme on l'appelle souvent aujourd'hui - mais sur le national, aussi loin où cela se construit sur les soubassements naturels de la nature humaine. Nous le voyons comme une impulsion qui sera adoptée par l'humain sans qu'il la produise de l'intérieur vers dehors. L'humain est français ou anglais de par sa nature. Et en ce qu'il, créant la configuration historique, se réfère à sa nationalité, il ne se réfère pas à quelque chose qu'il produit dans son esprit, mais à quelque chose qu'il absorbe purement de l'extérieur dans son esprit.

Si l'on compare ce qui entre là dans le devenir historique avec le principe national, avec les impulsions antérieures, alors on arrive sur ce que combien infiniment plus proche en rapport aux aspects productifs de la nature humaine sont toutes les impulsions que nous voyons successivement pénétrer dans l'humanité à la période grecque, à la période romaine latine. Mais ce qui a pénétré là, cela sera gardé, cela sera conservé. Et aussi loin que l'on tend vers un nouveau,



on prend quelque chose que l'on ne produit pas soi-même dans le plus récent développement/la plus récente évolution, quelque chose qui approche l'humain de l'extérieur.

[344]

Après avoir essayé de nous orienter sur le cours plus extérieur de l'histoire européenne moderne, nous essayons maintenant d'en pénétrer l'intérieur. Là, nous voyons une ruée très similaire à l'intérieur de la constitution de l'âme contre ce qui a été apporté depuis des temps immémoriaux comme une impulsion universelle qui comptait sur l'inconscient. Nous voyons, comme dans le XIV^e siècle *Hus*, déjà avant *Wyclif*, nous voyons comment alors *Luther*, plus tard *Calvin* donnent l'assaut. Nous voyons quelque chose qui, plus que tout l'antérieur, était pensé plus universel, que les humains veulent donner, veulent porter dans l'histoire, qui est individuel, qui source immédiatement de la nature humaine elle-même. Mais là aussi, curieusement, nous voyons comment tout ce qui sera discuté est rattaché au passé. Ce qui est nouveau, c'est la référence de l'humain à sa propre nature : décide toi-même sur la nature de la Cène. Décide toi-même comment tu veux te positionner par rapport à ton prêtre, ne te laisse pas forcer à le faire par une impulsion universelle de l'extérieur.

Mais quand on va sur ce qui sera discuté, ainsi c'est ce qui a été produit dans l'humanité dans le passé, ce qui était déjà là comme doctrine de la Cène, ce qui a été là pendant des siècles dans l'histoire ou dans la vie humaine absolument. Il ne sera pas produit de la même manière qu'auparavant à partir de l'âme une chose nouvelle et passera à la vie historique, mais l'ancien sera produit et conservée, tout ce qui est là sans que l'humain fasse quelque chose pour cela, et l'humain est seulement amené dans un nouveau rapport à cela.

[345]

Tout de suite lorsqu'on suit ce cheminement intérieur de l'évolution/du développement européen, on voit comment il déchire un nombre infini de choses anciennes, les transforme, les métamorphose, comment il assaille l'impulsion universelle qui régnait autrefois. On voit cela très clairement dans la manière dont la chevalerie se disperse, qui était liée dans toute sa constitution intérieure, la constitution de l'âme - il suffit d'étudier les croisades - à l'impulsion universelle. A nouveau, nous pouvons signaler un tournant qui est révélateur de tout ce qui se passe : la bataille de Morat de 1476, vers la fin du XV^e siècle, où une telle bataille a été menée contre la chevalerie associée à l'impulsion universelle, mais représentative ici comme elle a été menée dans de nombreux endroits.

Et relié avec tout cela, nous trouvons un changement dans le régiment de l'église lui-même. Ce régiment d'église a donc pris une forme étrange, que vous pouvez trouver caractérisé dans chaque histoire. A cette époque, par l'assaut, il se sentait poussé à une régénération intérieure, à une amélioration intérieure ; et c'est ainsi que l'assaut amena l'Église à changer beaucoup de choses en son propre sein. Mais partout nous voyons comment l'Église a élevé ce qu'elle a élevé dans le développement/l'évolution de l'humanité, ce qu'elle a diffusé sous la forme d'une impulsion universelle, comment cela devrait être placée dans un nouveau rapport avec chaque être humain individuel. Nous le voyons dans toute l'Europe. Nous voyons l'Église anglaise devenir indépendante. Nous voyons comment, en Europe centrale, l'indépendance est liée aux pouvoirs politiques. Nous voyons



partout comment l'individualité, comment le personnel a pris d'assaut l'universel, en d'autres termes, comment ce que l'humain veut conquérir en conscience, a pris d'assaut la nature première, plus inconsciente ou subconsciente de l'âme humaine et ce qui en a historiquement résulté.

[346]

Naturellement, les contre-forces s'élevèrent contre de telles choses, contre la Réforme, la contre-réforme. Mais dans les luttes que cela a provoquées, quand nous sommes engagés dans la symptomatologie, quelque chose de plus important nous apparaît par rapport au cours de l'histoire récente. Nous voyons monter de tout ce qui s'est passé en pendant avec les symptômes caractérisés, la guerre de Trente Ans. Quand nous étudions la guerre de Trente Ans, nous arrivons à un résultat étrange. Elle trouve son origine dans les contrastes qui se sont développés dans la confession de l'humanité européenne. Elle ne part de rien d'autre que de telles impulsions qui sont pendantes aux luttes religieuses, et elle finit comme un phénomène purement politique. Dans son déroulement, elle devient quelque chose de tout à fait différent de ce qu'elle était à son point de départ. Et quand nous nous demandons, trente ans plus tard, quel est le cours des événements par rapport à ce que sont les confessions de l'humanité européenne ? - en 1648, on se tient exactement au même point qu'en 1618. Ces trente années n'ont pas vraiment changé grand-chose à la relation des protestants avec les catholiques, et ainsi de suite. Tout est resté comme avant. Ce n'est qu'au cours de la guerre que des puissances complètement différentes sont intervenues, et cela s'est transformé en une configuration complètement différente des nations européennes.

Tout de suite qui étudie la guerre de Trente Ans de cette façon, il se convainc particulièrement que, dans l'histoire, on ne peut pas rattacher le suivant comme effet au précédent comme cause, car rien n'était de ce qui

[347]

est provenu de la guerre de Trente Ans n'importe comment comme effet dans le vrai sens du terme pendant à ce qui peut être considéré comme une cause dans le vrai sens. Si l'on poursuit le déroulement, ainsi on voit comment ce qui s'est passé extérieurement, peut seulement être un symptôme pour un événement plus profond. Cela se montre tout de suite d'une manière très particulière à cette guerre de Trente Ans. Mais que s'est-il passé ? Ce sont tout de suite les États occidentaux qui progressent, et la France en particulier, à travers ce qui a émergé de la guerre de Trente Ans, non pas de ses causes, mais dans son cours. Ce qui est provenu de la guerre de Trente Ans plus tard, cela a conduit à la grande gloire royale de la France. Nous voyons le pouvoir royal de la France rayonner par dessus l'Europe dans le temps qui suit.

Et à nouveau, au sein de ce qui émerge là, de ce qui reproduit l'ancienne impulsion nationale, tout de suite dans le sens le plus éminent, dans cela croit quelque chose qui va bien par dessus le pur national, qui dans une certaine mesure explose le national. Il en croit, ce qui se vit plus tard dans la Révolution française : la personnalité. La personnalité humaine purement placée sur elle-même veut s'émanciper de la contrainte de cette communauté, qui n'est maintenant plus prise d'une quelque impulsion productive, mais qui a été prise de la nature, du milieu/de l'environnement humain par la constitution humaine de l'âme. Et à nouveau nous voyons, quand nous regardons sur ce qui se passe symptomatique-



ment, comment alors en grandit, tout à fait in-organiquement, on pourrait dire sans qu'aucune motivation soit là, Napoléon, comme l'exécuteur testamentaire de la Révolution française.

[348]

Mais en même temps, nous assistons à nouveau à un tournant étrange, grandiose³¹ et extraordinaire. Et ce tournant significatif de l'histoire moderne tombe le 21 octobre 1805, où par la bataille de Trafalgar, Napoléon fut empêché d'étendre ses tentacules jusqu'en Angleterre, où ce qui était auparavant une disposition germinale - la séparation entre l'Angleterre et le continent - sera pleinement réalisé. Et maintenant, nous avons seulement besoin de laisser passer rapidement le³² connu devant notre âme. Nous trouvons, comment se passe maintenant dans l'Angleterre rendue indépendante tout de suite la continue formation de la vie parlementaire terminant sa course dans le libéral. Nous trouvons comment en France, le déroulement du XIXe siècle est plus tumultueux. Mais nous trouvons alors, comment émerge en une nouvelle forme, éclairant symptomatiquement vers ce qui se passe réellement dans les fondements du devenir européen, comment l'Occident européen et le centre de l'Europe doivent tenir leur explication/partage, dans les années cinquante du XIXe siècle, avec ce qui est comme une sombre énigme dans l'Orient européen, avec ce qui est devenu comme entité russe, qui se tient comme une question devant le devenir européen. Nous voyons alors comment certaines idées se renforcent au XIXe siècle, comment elles seront combattues par d'autres idées et comment les uns et les autres concepts deviennent des impulsions du devenir historique. Nous voyons comment, partout au XIXe siècle, se prépare ce qui se décharge alors en 1848. Et nous voyons comment, à partir de tout cela, le mouvement social ainsi nommé si profondément pénétrant dans le devenir humain ultérieur aujourd'hui si profond et englobant. Nous voyons sous ce qui émerge au XIXe siècle, un événement tout à fait étrange, que l'humanité européenne pourrait regarder d'une observation vraiment profonde.

[349]

Nous voyons notamment apparaître de cet éclat qui s'est développé à travers le devenir national de l'État français, une sorte de revendication allant de plus en plus loin.

Ces choses ne devraient pas être jugées ; poursuivies avec sympathie ou antipa-³³ thie, mais de manière tout à fait objective. Mais nous voyons comment, à travers le lien entre ce qui émerge à l'Ouest et ce qui se déplace plus à l'Est, quelque chose se développe qui a été perçu par les perspicaces comme un problème européen insoluble, tout d'abord insoluble au moment où cela s'est produit - indépendamment de la manière dont ils se sont placés au fait que cela aurait ou pas dû se produire. On peut même entièrement prévoir en cela si l'Alsace était auparavant avec la France ou plus tard avec l'Allemagne - qu'à partir de la vie européenne se développe, ce qui est connu aujourd'hui comme la question alsacienne.

Quiconque suit l'histoire, en particulier les déclarations de personnes perspicaces³⁴ de l'époque, sait que ces humains ont déjà jadis vu devant eux des conflits qui ont été créés par cela, et qui sont tout à fait insolubles d'un côté comme de l'autre, parce qu'ils sont pendant à toutes les questions difficiles de l'Est européen, qui ont été soulevées par le fait que l'Ouest européen - comme l'a montré symptoma-



tiquement la guerre de Crimée - était forcé à se mesurer avec l'Orient européen, qui était comme une énigme derrière tous les phénomènes. Et on devrait considérer et ressentir comme quelque chose d'extrêmement important, particulièrement en ces jours, comment quelque chose est donné comme insoluble, de la façon et la manière comme l'Europe centrale doit se placer à l'Europe occidentale à cause d'une question qui peut être résolue de la même manière

[350]

et d'une autre manière selon certaines conditions historiques, une question qui est née/ qui a surgit de ce qui s'est développé en France comme impulsion nationale, mais qui ne peut être résolue quand on veut la résoudre nationalement.

Je pourrais encore citer beaucoup d'autres symptômes de l'histoire récente, mais³⁵ je ne citerai que ceux qui interfèrent profondément avec le devenir de l'humanité récente, je veux citer, bien qu'on ne domine pas toujours clairement les pendants, la montée de la nouvelle manière de penser de science de la nature, dont j'ai caractérisé la signification d'autres points de vue dans les exposés précédents. La manière de penser de science de la nature revient sur le tapis. Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle place l'être humain sur lui-même. Elle est tout de suite celle qui sépare l'humain de la communauté en tant que personnalité. Elle est, à bien des égards, l'impulsion qui anime toutes les autres que j'ai expliquées. Dans cette manière de penser de science de la nature, il y a quelque chose qui révèle étrangement sa signification dans l'histoire récente.

Deux types de problèmes se posent. J'aimerais rapprocher l'un de votre âme³⁶ tranquille par un fait. C'est le fait qu'en 1830, Goethe fut un jour trouvé par un ami dans un tourbillon d'excitation, et lorsqu'on lui demanda ce qu'il avait, il répondit : Les nouvelles venant de France sont accablantes, le monde est en feu, quelque chose de nouveau se file. - Soret, à qui Goethe avait dit cela, croyait naturellement que Goethe parlait de la révolution des années trente qui avait justement éclatée à cette époque. Non, nous ne parlons pas de cela, dit Goethe, je parle de la révolution en cours entre les deux naturalistes/chercheurs de la nature Cuvier et Geoffroy de Saint-Hilaire ! - Cuvier était d'avis

[351]

que tous les êtres de la nature devraient être placés côte à côte, que chacun devrait être compris individuellement, Saint-Hilaire cherchait un type commun dans les formes organiques, amenait toute la vie organique en flux, de sorte qu'il peut seulement être négligé dans ce flux, quand on dirige immédiatement et de manière productive spirituelle ce regard sur la nature et vit l'esprit justement aussi flexible/mobile que la nature elle-même. Goethe ressentait quelque chose de ce qu'il était nécessaire pour le temps à venir de garder l'esprit vivant face à la nature. Dans ce que Goethe ressentait de Geoffroy de Saint-Hilaire se trouvait ce qui, lorsqu'il est poussé de son germe au fruit, est finalement le concept supra-sensible des phénomènes de la nature, que j'ai caractérisé ici avant-hier.

Mais tout d'abord, le monde a été éclipsé par tout ce qui émergeait de l'autre vision de la nature, nécessairement éclipsé par cette façon de voir la nature qui place l'humain hors du lien vivant immédiat avec les phénomènes naturels. Cette façon de voir la nature, qui n'est donc pas saisie par l'impulsion que Goethe pensait, conduit à la compréhension/saisie de ce qui ne vit pas réellement/en fait ne vit pas dans la nature, mais qui est le mourant, qui dissout la nature, parce qu'elle



est pendante à ce qui est soi-même mortel en l'humain, comme je l'ai caractérisé avant-hier.

La façon de voir la nature dont Goethe s'est détourné, est celle qui peut seule-³⁸ ment saisir la dégradation/le déclin progressif dans le cours de la nature, et qui aimerait ensuite se dresser des symptômes de la dégradation/du déclin à ce qui ne peut être montré à sa manière, qui peut seulement se montrer dans la vision suprasensible : aux symptômes de la montée, de la croissance, de la naissance, du prospérer. Mais - aussi paradoxal que cela puisse à nouveau sonner - cette façon de voir la nature,

[352]

qui est en fait orientée sur la mort dans la nature vivante, elle jette ses ombres profondément sur toute coexistence/la vie commune sociale moderne. Elle créa au fond une nouvelle impulsion universelle sur la récente humanité, mais une telle impulsion universelle, contre laquelle l'humain lui-même doit continuellement se rebeller dans son individualité, parce qu'elle le place hors la nature et qu'il doit chercher le pendant toujours de nouveau. Sa connaissance le place en dehors. Il doit chercher son pendant/contexte à partir de quelque chose d'autre que ce à quoi il aspire à travers cette connaissance. Un dualisme, une dualité dans le rapport de l'humain à son environnement est portée dans la vie à cause de cela. Cette science de la nature flue dans la vie moderne de la technique, qui porte toute la culture moderne, qui intervient de manière extrêmement significative.

Si nous avons vu dans ces impulsions que nous avons vues précédemment, par³⁹ exemple dans les nationales que les choses traditionnelles seront conservées, qu'aucune nouvelle chose productive sera introduite dans la vie, on voit dans l'énigme de l'Orient européen comment une structure de peuple étrangement stimulée à la productivité spirituelle se restreint/se comprime pour ne pas avoir la permission d'être productive, malgré qu'elle soit/est prédisposée à la productivité dans une haute mesure, se comprime vraiment aux chaînes les plus externes des anciennes communautés d'églises byzantines, nous voyons, comment là du vieux sera monté et sera conservé, ainsi nous voyons comment, dans ce que la façon de voir la nature déverse sur l'humanité moderne, sera maintenant créé un universel, un universel, qui à nouveau ne va pas sur ce que l'humain produit à partir de lui-même, mais tout de suite sur ce que qu'il prend dans sa connaissance dans la séparation de lui-même comme décadence/déclin des

[353]

phénomènes de la nature et à cause de cela peut aussi seulement laisser fluer dans sa culture ce qu'il porte en dehors dans sa technique en ce qu'il tue le naturel.

Par ce que l'humain n'est d'abord pas productif au sens ancien, par cela il gagne⁴⁰ la pleine conscience qui est apparue dans les temps nouveaux, depuis le XVe siècle, pendant qu'auparavant il n'assurait pas du tout son pendant avec la nature et le monde absolument en pleine conscience, mais en subconscience. En plus de la conservation de l'ancien, il s'ajoute une éducation de la nouvelle humanité, qui est donnée par une chose nouvelle, mais qui se déroule dans le sens de l'ancien. Ce qui sera incorporé dans la technologie provient seulement en apparence d'idées productives. Mais ces idées productives ne jaillissent pas comme



des plantes indépendantes dans l'âme humaine - comme le suprasensible, quand cela devrait être cherché, doit jaillir comme plantes indépendantes dans l'âme humaine - mais elles jaillissent de la contemplation calme des phénomènes objectifs de la nature.

Nous voyons comment un événement important qui intervient dans la récente⁴¹ évolution est pendant tout de suite avec cette technique moderne, car en premier maintenant se montre, à mesure que cette technologie moderne se développe/se forme de plus en plus dans l'histoire récente, que la colonisation gagne aussi une signification ; car ce qui est vie coloniale et de colonisation est étroitement pendant à ce qui se s'écoule par la science de la nature dans la technique.

Et maintenant, nous jetons encore un coup d'œil rassemblant sur ce qui s'ex-⁴²prime à nous plus ou moins dans tous ces symptômes. Quand nous les regardons, nous voyons ce qui apparaît en eux depuis le 15ème siècle comme quelque chose de nouveau, ce sont entièrement des choses qui ne proviennent pas de la nature humaine

[354]

productive. Si on les regarde, alors on se voit dans la nécessité d'élargir son coup d'œil sur le devenir historique de l'humanité, alors on se voit dans la nécessité de reconnaître - et la connaissance suprasensible conduit à cela, reconnaître - qu'il n'y a pas seulement de l'ascendant dans cette vie humaine, pas seulement dans le sens abstrait ce l'on appelle habituellement progrès, mais que la vie ascendante, germinante, éclosante est reliée avec une vie descendante/déclinante. La vie est liée à ce qui conduit toujours dans la mort.

Si nous regardons la vie humaine individuelle, alors la naissance et la croissance⁴³ et le fait de devenir se placent séparées à côté de la mort et la décomposition. Là aussi c'est seulement apparemment, mais dans la contemplation de la vie extérieure, le cours de l'histoire récente nous montre tout de suite que mourir, l'évolution descendante et ascendante, se tiennent immédiatement à côté les uns des autres, interfèrent les uns avec les autres. Et nous voyons que l'évolution descendante, l'évolution qui accueille la mort historique, même pour le début de cette nouvelle époque historique, qui commence avec le 15ème siècle, a une grande importance première à travers plusieurs siècles jusqu'à notre époque. La vie en décomposition, la vie de mort, a un sens plus grand que la vie ascendante, la vie germinante, éclosante. Nous voyons comment l'humain dans sa conscience, en se développant en tant qu'humain moderne, se tient en pendant avec ce qui est éphémère en lui, comment il peut sentir comment ce qui le conduit à la mort est tout de suite ce qui le fait progresser dans la connaissance. Tandis que la germination, la vie éclosante le berce comme dans les rêves, nous pouvons voir que dans l'histoire, en intervenant directement

[355]

dans les temps nouveaux, l'âme de conscience se développe à partir de l'âme autrefois plus inconsciente, comme elle a développé l'humanité du 8ème siècle avant Jésus Christ au 15ème siècle de notre ère. Nous voyons comment l'humain a besoin pour la première éducation dans l'humanité à cette âme de conscience que se placent tout de suite aussi efficace pour lui dans sa culture, les symptômes de la décomposition, les symptômes de la vie de dépérissement. On ne comprendra pas la vie historique plus récente dans son rapport réel à l'humain si l'on ne



peut pas saisir - malgré toute l'admiration, malgré toute la reconnaissance volontaire que l'on doit avoir pour les grandes et énormes réalisations de la technologie moderne, pour les impulsions nationales modernes - que dans tout cela il doit y avoir une vie descendante menant à la mort du devenir historique et que, dans cette vie descendante, doit naître une vie croissante, en pleine croissance, en germination.

C'est ce qui a amené ces derniers temps des gens perspicaces à ce qu'on pourrait appeler le pessimisme culturel. Un homme comme *Schopenhauer* a porté en particulier son regard sur le cours de l'histoire récente. Malgré toutes les réalisations de l'époque récente, cette agitation historique lui a semblé plutôt insignifiante. Et Schopenhauer n'apprécie que ce qui peut être réalisé chez les individus. Même si les pessimistes eux-mêmes ne sont que des symptômes du nouveau devenir historique, ce sont les êtres humains qui soupçonnent que la chose la plus grande, la plus importante que l'on est habitué à considérer comme caractéristiques du nouveau développement est l'impulsion de mort qui entre dans le devenir historique.

[356]

Qu'est-ce qui s'ensuit ? De là suit ce que l'on pourrait appeler l'impact tragique de la vie historique récente. Il va sans dire que la promotion/l'exigence des impulsions provenant de ce qui est en partie conservé et en partie le résultat de façon de voir de science de la nature est à enregistrer. Tout cela est ainsi que nous devons nous dire : on doit l'exiger, on doit s'y consacrer, c'est une nécessité des temps les plus récents ; et c'est pour l'humain à placer absolument dans le développement/l'évolution de l'histoire du monde, mais dans chacune de ses manifestations ce qui est créé dans ce domaine doit nécessairement conduire à nouveau à sa propre chute. Tout de suite par ces grandes réalisations doivent se placer dans le développement plus récent les problèmes qui mènent à des impasses, qui mènent à des fins qui ne peuvent être résolues par elles-mêmes, doivent se placer devant l'humain comme quelque chose qui doit lui paraître comme la mort. C'est la tragédie qui devra être promue, que doit être considéré comme une réalisation dont on sait : en la créant, on crée quelque chose qui doit en même temps se délabrer. Oui, on commence déjà la décomposition en la faisant.

Celui qui croit que ces faits peuvent exister pour lui-même, qui sont basés sur les impulsions évoquées et se placent dans le développement historique plus récent, ressemble à un humain qui croit qu'une femme peut donner naissance sans recevoir, sans qu'un principe se lie à l'autre principe. Ce qui vient des impulsions évoquées se présente comme quelque chose d'unilatéral, qui nécessite une fécondation d'un autre côté si cela devait persister. Car en soi, cela n'a que le pouvoir de mourir. Qu'on prenne tout ce qui s'est donné de la base naturelle pure du national,

[357]

de la technologie moderne, de l'industrie et du trafic/de l'échange social, qu'il s'agisse de l'échange commercial, d'autres échanges, dans la récente humanité, qu'on prenne tout ce qui - c'est infertile en soi, contemplé selon ses propres impulsions, infécond et conduit, j'aimerais dire, en rythmes toujours dans sa propre mort. Et nous devons reconnaître que nous avons à l'envisager d'une manière telle que nous nous disions : pour le bien d'autre chose, cette mort devra être pla-



cée dans le monde moderne comme une conquête.

"Quel est cet autre ? Maintenant, nous avons vu que lorsque nous regardons maintenant le cours de l'histoire récente dans sa succession de n'importe quels symptômes que nous considérons comme tels, la chose étrange à laquelle j'ai fait allusion se dévoile à nous. D'un côté, depuis le XVI^e siècle, nous voyons l'âme de la conscience s'épanouir tout de suite à travers l'improductif. De l'autre côté, nous voyons comment cette âme de conscience devient grande en retirant d'abord de son environnement le stimulus aux productifs, qu'elle s'éduque à ce qui conduit à jamais de neuf à la mort de la culture. Par cela, l'humain est rendu indépendant, que le monde extérieur ne le stimule pas à quelque chose qui vit de manière productive, mais qui dans sa connaissance porte continuellement la semence/le germe de la mort ; par cela l'humain sera éduqué dans son évolution/développement individuel et conscient de nature, que le monde extérieur ne l'éduque pas à la vie, qu'il ne l'éduque pas à celle qui devrait l'élever mais l'empêche continuellement de celle qui doit le relever et par cela, le place tout de suite sur lui-même.

47

Mais nous voyons maintenant, quand nous regardons purement ce cours des faits⁴⁸ avec une connaissance suprasensible, que cet être intérieur de l'humain - l'entrée dans l'âme de la conscience depuis le XVI^e siècle - correspond à un extérieur objectif, qui ne pouvait seulement pas apparaître aux premiers siècles, mais qui se montre à nous lorsque nous regardons maintenant, vraiment spontané, l'âme tranquille humaine dans le présent avec son inclination retrouvée vers une vie suprasensible. Évidemment, c'est encore inconscient chez beaucoup, mais chez de très nombreux humains du présent, cette inclination vers une vie suprasensible est disponible. Et celui qui s'occupe avec la science de l'esprit, qui est orientée anthroposophiquement, il sait qu'était seulement de durée éphémère ce qui s'est développé comme le principe de mourir progressivement (NDT : ici « Er-Sterben » au lieu de « ersterben » pour souligner, probablement, le progressivement) dans la culture matérielle extérieure des temps récents, que nous nous trouvons devant un grand point tournant des temps, qui sera apporté du dehors - mais maintenant non stimulé par la nature, mais stimulé ainsi que je l'ai présenté dans les considérations sur la science de l'esprit orientée anthroposophiquement - qui apporte aux humains une nouvelle révélation/divulgation du suprasensible. Nous la voyons s'approcher partout, cette nouvelle révélation du suprasensible.⁴⁹ Elle ne sera pas acquise maintenant comme autrefois, où l'humain était inconsciemment pendant à la nature par ses instincts et trouvait de la nature elle-même ce qui s'appliquait aussi pour l'âme, qu'il pouvait alors aussi introduire dans la vie sociale, historique. Au-delà de tout ce que cette façon de voir la nature et ce que les anciennes impulsions peuvent donner à la récente évolution historique, une vie productive, suprasensible va se développer à partir du monde spirituel. Et quand on regarde tout de suite vers ce qui s'est donné dans le présent comme une catastrophe si terrible, qu'est-ce d'autre, regardé en toute vérité, que quelque chose dans quoi se rassemble du mourant ?

À l'intérieur de cette vie catastrophique, beaucoup mourra. Plus vite meurt ce qui, comme je l'ai caractérisé, contient en soi le principe de la mort. Au pessimisme, même s'il est à la souffrance, même s'il est à la douleur, quand aussi à

50



tout ce qui peut nous fluer de voir et de participer à cette catastrophe, au pessimisme culturel n'est aucune raison quand on regarde la vie à la lumière de la science de l'esprit orientée anthroposophiquement. Car il se montre une fois à un endroit de l'évolution historique plus récente sur toute la terre que ce qui est autrement distribué comme mourant sur la vie matérielle vient ensemble, qui donne à notre nouvelle vie son caractère tragique, nous montre en même temps que tout ce qui vient au monde tel que je l'ai caractérisé auparavant doit être infertile, mais que cela doit être fertilisé par ce qui est reçu du suprasensible. Et celui qui regarde, âme tranquille impartiale, ce qui est le complément du développement de l'âme de la conscience, sur les nouvelles révélations du suprasensible, lui-même plié de douleur devant ce qui se passe maintenant, relèvera la tête et se dira : C'est en même temps la première aurore pour ce qui doit déclencher l'impulsion vers le suprasensible dans l'humanité. Toutes les souffrances ont été perdues, toutes les douleurs sur cet effondrement, vains seraient tous les sentiments qui regardent avec douleur justifiée sur cet effondrement, si ces sentiments ne pouvaient pas s'élever à ce que, comme de tout ce qui est destiné à mourir dans la nature, ainsi aussi de cette mort surgit un nouveau.

[360]

Mais ce qui devrait se développer peut seulement se développer lorsque l'autre, la fécondation, la fécondation révélatrice du monde suprasensible est volontairement reçue par l'humanité.

L'âme de conscience s'est développée. La nature n'a plus la permission de nous donner inconsciemment ce que nous mettons dans le monde du devenir social, historique. L'humanité récente doit aussi recevoir, c'est-à-dire recevoir volontairement, consciemment, ce qui se donne comme une récente révélation suprasensible de l'âme de conscience, quand/si cette âme de conscience veut. Tout de suite lorsque nous regardons la tragédie de la vie moderne sans préjugés, de l'autre côté se révèle l'impulsion rédemptrice. Elle se révèle en nous poussant à reconnaître la révélation d'un nouveau suprasensible, qui doit maintenant aussi être là pour l'âme de conscience.

Et ainsi nous voyons à travers les symptômes sur ce qui devient de l'humain et sur ce qui devrait se révéler à l'humain à partir de l'univers. Pendant la période gréco-latine, qui a commencée au VIII^e siècle de notre calcul de temps et se termina au XV^e siècle, la vie d'âme liée indiquait encore à la vie physique extérieure, ne faisant ainsi apparaître que les grandes conquêtes grecques, les grandes conquêtes romaines et les transmis au Moyen Âge, passe par-dessus par un grand bond au XV^e siècle de l'évolution à l'évolution des forces de la conscience, de ce qu'on peut appeler l'âme de conscience. Et nous nous tenons dans cette évolution. Nous voyons comment le rattachement de l'humain à ce qui se révèle derrière les symptômes peut devenir pour la première fois une véritable science historique. Mais on doit avoir le courage de reconnaître qu'autour de nous il n'y a pas seulement la vie,

[361]

mais la mort, et que la mort est nécessaire pour que devienne une vie nouvelle. Il était aussi nécessaire que la mort prédomine pendant un certain temps, afin que l'humain puisse développer d'autant plus les pouvoirs de l'âme de conscience. Et quand ne lui est plus donné de l'extérieur, ainsi il est poussé sur le chemin de



chercher l'esprit, le suprasensible à l'intérieur.

Maintenant on peut toutefois objecter une chose. On peut dire : Oui, où sont donc ⁵⁴ les humains, combien sont-ils donc nombreux ? - Il n'y en a pas beaucoup qui peuvent indiquer sur le monde suprasensible par le développement de leurs propres forces de l'âme. Ce sont certes, cela doit être admis, aujourd'hui encore peu. Ce sera de plus en plus ; mais il ne s'agit pas de combien il y en a qui trouvent leur chemin dans ce suprasensible qui doit féconder le sensoriel, mais il s'agit que l'on n'ait pas à suivre le chemin de la connaissance suprasensible soi-même, mais, peu importe comment et comme on apprécie celui qui apporte les résultats du suprasensible - une fois énoncés, une fois jetés dans la culture humaine de l'esprit, ils peuvent aussi être compris par la raison analytique toute ordinaire qui est donné aux humains dans l'ère de l'âme de conscience. L'humain peut comprendre tout ce qui sera sorti du "suprasensible", aujourd'hui déjà en l'étendue la plus large, s'il ne se jette pas lui-même de pierres dans le chemin par des préjugés, qu'il ne peut alors surmonter.

Mais il y a une chose qui va avec. Penser seulement que par une considération de ⁵⁵ l'histoire telle que je l'ai esquissée, on est dans la nécessité de se reconnaître soi-même, pour ainsi dire, d'avouer/d'attester en pleine conscience que ce qu'on doit faire,

[362]

ce qui est une nécessité dans le temps et deviendra de plus en plus une nécessité, est en même temps une mort perpétuelle. Il appartient un certain courage à reconnaître qu'il faut créer afin que le créateur puisse périr et que la terre-mère puisse être pour le principe-père du spirituel, du suprasensible. Un tel courage est toutefois nécessaire pour toute connaissance suprasensible. Et la peur de la cognition suprasensible est ce qui tient beaucoup de gens éloignés de cette connaissance suprasensible. Sur un domaine au moins, les temps modernes nous placent immédiatement devant la nécessité de développer ce courage, si nous voulons absolument être considérés pour le développement de l'humanité : sur le domaine de l'histoire. Ceux qui savent quelque chose de la connaissances suprasensible parlent toujours du franchissement du seuil, d'un gardien du seuil. On parle du franchissement du seuil, parce que quand on s'ouvre au monde suprasensible, il faut rompre avec beaucoup de choses qui nous paraissent être des connaissances absolument solides avant d'avoir franchi le seuil. Dans une certaine mesure, l'humain perçoit inconsciemment comme une bénédiction qu'il n'a pas besoin de franchir le seuil. Mais ce qui devait être fait à un moment donné en rapport au devenir historique devient de plus en plus une nécessité. Et cela fait à nouveau partie du cours intérieur du développement/de l'évolution historique depuis le 15ème siècle, il devient de plus en plus nécessaire de se dire : tu tisses et vis avec la création de processus de mort, de processus de dégradation. Tu dois te consacrer à ces processus de décomposition, et par cela sera stimuler ta force intérieure, tout de suite par cela tu seras rapproché du suprasensible.

{363}

Tu dois quitter ce que tu as considéré auparavant comme un fondement spirituel, franchir le seuil dans le monde suprasensible, dans une certaine mesure perdre le sol sous les pieds, mais trouver pour cela en ton propre être intérieur le ferme centre de gravité, auquel on peut aussi se tenir vis-à-vis du dépourvu de sol sen-



sible.

L'humain a besoin de trouver un nouveau foyer/point de gravité de toute sa vie d'âme. Et la nécessité historique lui suggère de toujours chercher de plus en plus ce point de gravité vers l'avenir. Par ce qu'on connaît donc, ça ne devient pas autre. Dans une certaine mesure - comme je le pensais, c'est à saisir - nous nous tenons devant le mourir. Par ce qu'on dépose son aveu : c'est un mourir - par cela, ça ne devient pas autre. Mais on doit tout de suite être poussé par cela à chercher à féconder le vivant qui lui fait vis-à-vis. Car c'est une fois ainsi : Tant que l'humanité s'efforçait à la recherche de la connaissance suprasensible était toujours affiché le grand et puissant défi : « Connais-toi toi-même ». Et aussi pour aujourd'hui, c'est le défi pour l'humanité en recherche. Si l'humain essaie de connaître cela aujourd'hui, ainsi il ne le peut qu'en s'élevant vers des mondes qui sont capables de conduire au-delà/hors de son existence/être-là fini. Avant toutes choses, il doit s'avouer lui-même, poussé par les nécessités du développement humain, en rapport à la vie historique des temps nouveaux : avec l'âme de conscience, l'aiguillon est implanté de se connaître de plus en plus dans le sens de la nouvelle histoire. En se connaissant lui-même, il est mis dans la nécessité de se dépasser. En se dépassant, en saisissant son suprasensible dans son sensoriel, il arrive aussi à ce qui est suprasensible dans l'histoire

[364]

et dont les faits extérieurs ne sont que des symptômes. Nous aurons aussi seulement une histoire vraiment féconde pour la vie quand nous cherchons le suprasensible derrière les symptômes comme nous cherchons le suprasensible derrière les phénomènes naturels.

De notre considération historique, il est apparu que le développement plus récent impose des tests/épreuves à l'humain, le test au fait qu'il croit que la vie serait seulement ascendante, qu'il considère aussi la vie descendante, l'évolution aussi l'involution. En reconnaissant le suprasensible, il se préparera à ces épreuves. Parce qu'en ce qu'il connaît historiquement suprasensiblement, cette reconnaissance elle-même, en ayant à franchir le seuil, doit chercher son nouveau point de gravité dans la vie intérieure de l'âme, cette nouvelle connaissance deviendra une épreuve si forte pour son âme que ce qui résulte de cette épreuve lui donne la force de passer par ces autres épreuves que la vie doit subir toujours de plus en plus à l'avenir à partir de l'histoire des humains. Mais on a la permission de dire : Fort et vigoureux, et vraiment capable de vivre, l'être humain devient quand même seulement par des épreuves. - La peur de la connaissance ne devrait pas l'empêcher d'entrer dans les épreuves, mais c'est le courage de la connaissance qui devrait l'amener à prendre ces épreuves sur lui. Il développera les épreuves de la connaissance en des forces telles qu'elles le conduiront également à l'humain comme créateur, comme collaborateur au devenir, placé fructueusement dans l'histoire.

[365]

Réponses aux questions après la conférence à Zurich, le 17 octobre 1918

Il m'a été suggéré si je ne pouvais pas dire brièvement quelque chose dans ces réponses aux questions sur un phénomène particulier de l'évolution historique récente qui est particulièrement proche de la vie humaine : sur l'évolution du lan-



gage. Maintenant, naturellement, tout un exposé serait à nouveau à faire là-dessus, si je voulais dire quelque chose d'exhaustif. Mais j'aimerais bien aller à cette suggestion pour la raison même que j'aimerais vraiment attirer votre attention sur le fait que la science de l'esprit à orientation anthroposophique, pensée ici, ne se tient vraiment pas là ainsi qu'elle devrait quelque peu son être-là/son existence à une idée tombée là, comme si elle avait été tirée d'un pistolet, comme s'il s'agissait d'un seul et même aperçu réuni. Non, si vous vous familiarisez avec la littérature, vous verrez que cette science de l'esprit à orientation anthroposophique fait déjà ressortir ce qu'elle a à dire de toute l'étendue de l'observation, de toute l'ampleur des phénomènes mondiaux.

Naturellement, on doit toujours, quand on a, en une heure - et je regrette toujours que cela devienne toujours plus long de toute façon ! - à rassembler de larges domaines, faire l'impression comme si on se baladait alentour dans des domaines abstraits ; cela seul ne devrait aussi convaincre personne, mais seulement inspirer à continuer, et alors on verra déjà qu'il y a vraiment tout de suite beaucoup plus dans cette science de l'esprit que dans toute autre aspiration scientifique, et qu'il y a une recherche minutieuse, consciencieuse, méthodique, qu'une recherche sérieuse repose à la base.

59
02

Il est intéressant d'observer tout de suite ce que j'ai caractérisé en général aujourd'hui dans un phénomène aussi unique que le développement du langage humain. Mais je veux aussi traiter d'un seul phénomène de cette évolution du langage. Quand nous parlons en tant qu'êtres humains aujourd'hui, nous ne pensons généralement même pas à la façon dont le fait de parler nous force à devenir inexacts à chaque instant. Je veux seulement dire : devenir inexact. Fritz Mauthner a écrit un ouvrage en trois volumes, en dehors de cela encore un « Dictionnaire de la philosophie » afin d'exprimer comment tout ce qu'on produirait dans la vision du monde et la science reposerait sur le langage et comment le langage serait imprécis. Ainsi qu'on ne pourrait jamais vraiment avoir une vraie science. Maintenant, c'est bien sûr une affirmation insensée à l'égard de la science de l'esprit, même si elle apparaît en trois volumes. Mais c'est quand même significatif de s'attaquer au phénomène sous-jacent. Quand on remonte dans l'évolution du langage humain, ainsi on trouve, contrairement à la recherche linguistique anthropologique externe, qui travaille avec des moyens insuffisants, on constate que dans les temps anciens, plus on entre dans ces temps anciens, plus l'humain est intériorisé selon l'âme, aussi à nouveau instinctivement et inconsciemment, a grandi avec ce qui vient à l'expression dans sa langue. L'humain se détache aussi progressivement de ce que contient sa propre nature, comme il se détache de la nature extérieure.

[366]

60
03

61
04

Il se détache aussi de l'être lié immédiat avec la langue. Et le langage devient quelque chose d'extérieur. Un fort dualisme apparaît entre la pensée vécue intérieurement, que certains n'ont déjà plus du tout, parce qu'elle reste dans la sphère de la langue, et ce qui est parlé. Et on a besoin, quand on ne se livre à aucune tromperie au point de développement de l'humanité dans laquelle nous nous tenons maintenant, à l'âge de l'âme consciente, de regarder tout de suite sur comment le langage s'est déjà détaché de l'humain. En fait, ce sont seulement les noms propres qui se rapportent à un seul/unique être qui s'appliquent

62
05



vraiment immédiatement à cet être. Aussitôt qu'on utilise des noms communs, qu'il s'agisse de mots de propriété ou principaux ou comme toujours, ils expriment seulement de façon inexacte ce qu'ils sont destinés à exprimer. Ils sont abstraits, ils sont pareils à des généralités. Et on comprendra seulement alors correctement la langue aujourd'hui dans son rapport à la vie humaine quand on la saisit réellement comme un geste ; quand on est conscient, comme je l'indique immédiatement et clairement quand je pointe du doigt quelque chose, je désigne aussi, par l'origine de mon larynx et par le son, comme un geste, ce à quoi les sons du langage se rapportent. Apprendre à saisir la langue comme un geste, voilà de quoi il s'agit. Ainsi, les temps anciens avaient un ancêtre indéfini, je dirais subconscient, instinctif, de la façon dont la vie d'âme est pendante au son d'une manière gestuelle ; elle n'a pas confondu l'expérience intérieure d'âme avec ce qui vient à l'expression dans la langue.

Nous avons nous-mêmes essayé, pour déployer des aspirations évidentes dans un domaine de la science de l'esprit, de remettre en lumière le signe du langage dans ce que nous appelons l'eurythmie, où l'on a essayé de mettre en mouvement tout l'être humain, et par les mouvements des membres,

[368]

par des mouvements de la figure humaine dans l'espace, par des mouvements de groupe, par les relations entre les personnes, exprimer de façon gestuelle, ce qui est sinon exprimé également dans le geste, mais seulement pas remarqué comme un geste, par le larynx humain et ses organes voisins. Nous décrivons ce genre d'art du mouvement, qui doit pénétrer l'humanité comme quelque chose de nouveau, comme l'eurythmie. Et ici à Zurich, nous voulions rattacher à cette conférence une présentation eurythmique. Elle doit être reportée parce que, bien que nous ayons été autorisés à tenir ces conférences en ces temps difficiles, nous n'avons pas été autorisés à donner cette représentation eurythmique. Elle aurait juste voulu montrer comment, dans une certaine mesure, la personne entière devient larynx. En ce qu'on prend conscience de ce qu'est la langue, on arrive à quelque chose qui deviendra particulièrement important, très fondamentalement important pour la vie du présent et de l'avenir.

On n'atteint rien aujourd'hui plus souvent dans la vie humaine que quelqu'un exprime quelque chose, par exemple moi ici dans la science de l'esprit. Un autre vient et dit : J'ai lu cela là- et souligne quelque chose qui, au moins en détail, est tout à fait en accord avec tous les mots. Je pourrai vous montrer des cas flagrants de ce genre. Je voudrais juste souligner un cas en particulier, dans lequel l'affaire s'est présentée à moi d'une manière particulièrement excellente.

Je l'ai fait, parce que j'essaie maintenant vraiment d'appliquer à la vie toutes les choses que la science de l'esprit exige de moi d'élaboration, pénétrant ainsi directement dans les impulsions réelles de la vie, ainsi je me suis depuis longtemps occupé avec ce que j'aimerais appeler toute la façon de penser, tout la mentalité de penser de *Woodrow Wilson*.

[369]

Il a été intéressant pour moi d'étudier tout de suite les essais sur la méthode historique, sur la considération de l'histoire et sur la vie historique américaine de *Woodrow Wilson*. Il joue donc un si grand rôle dans la vie du présent qu'on doit apprendre à le connaître - ainsi se dit celui qui ne veut pas dormir à travers ce



qui se passe dans le présent, mais veut l'observer avec ses sens éveillés. J'ai appris à admirer la façon dont Woodrow Wilson dépeint magnifiquement, avec justesse, le développement du peuple américain lui-même, cette progression de l'Orient américain à l'Occident américain, l'apparition de la vraie vie américaine d'une manière très particulière, en premier, comme elle sera pénétrée d'Est en Ouest, pendant que tout le reste qui l'a précédé sera décrit en termes prégnants par Woodrow Wilson comme un appendice à la vie européenne. Cette érosion de la nature, ce dépassement de la nature, ce dépassement des indigènes de l'Occident américain, cette façon particulière de faire histoire, qui est semblable à maintes choses qui sinon se sont passées dans la vie humaine, mais quand-même à nouveau très spécifiquement différentes, est exprimée d'une grande manière. Et il est donc intéressant de voir comment Woodrow Wilson met en place sa méthode d'histoire.

J'ai suivi les descriptions où il décrit lui-même sa méthode historique. Là m'est apparu quelque chose de très particulier : de cet homme de caractère américain jaillissent des phrases qui me semblaient presque littéralement en accord avec les phrases d'un homme complètement différent, qui s'est vraiment développé à partir d'une attitude complètement différente envers la vie et la pensée.

66
09

[370]

Dans son essai sur la méthodologie de l'histoire, des phrases de Woodrow Wilson pourraient être reprises littéralement de la méthodologie de l'histoire, qui a porté de si bons fruits dans son cas, dans des essais de *Herman Grimm*, qui se tient maintenant complètement immergé dans le développement/l'évolution moderne de Goethe, qui se distingue maintenant de ce développement de Goethe comme un véritable esprit centre européen-allemand à part entière. On pourrait dire : Il suffit de choisir des phrases dans les essais d'Herman Grimm, de les souligner, et reprendre des phrases de Woodrow Wilson dans les essais d'Herman Grimm, on ne trouverait pas de grands changements du tout selon le libellé. - Mais on apprend d'une telle expérience ce que je veux maintenant exprimer avec des mots triviaux, mais je veux exprimer quelque chose de très significatif par là, on apprend : si deux disent la même chose, ce n'est pas la même chose, même si cela concorde dans le libellé.

La leçon à en tirer est qu'il faut s'adapter non seulement à la formulation donnée par la langue, mais à la personne dans son ensemble. Ensuite, on trouvera le spécifiquement différent de Herman Grimms et Woodrow Wilson, alors on trouvera comment, chez Grimm, chaque phrase particulière est élaborée avec une âme pleine âme de conscience, comment le progrès dans l'essai plein d'esprit d'Herman Grimm, où il parle de méthode historique et de contemplation historique, est vraiment tel qu'on voit, d'une phrase à l'autre, qu'il avance dans la lutte intérieure, pour que rien ne reste inconscient, mais que tout est pressé dans la conscience. On a toujours à voir avec ce progrès intérieur de l'âme.

67
10

[371]

Si l'on regarde à quoi ressemble la chose chez Woodrow Wilson, alors on voit comment ces phrases émergent de soubassements étrangement subconscients de l'âme, comment de l'humain lui-même, en contraste de l'influence intérieure, ces phrase se pressent vers en haut. Je ne pense rien de mal du tout, mais j'aimerais si j'ai la permission de m'exprimer paradoxalement, rendre seulement obser-

68
11



vable que je ressens toujours avec Herman Grimm : dans la région de la vie très consciente de l'âme, de phrase en phrase, toute vie de l'âme va de soi; avec Woodrow Wilson je sens : il est comme possédé par quelque chose qui repose dans son propre être intérieur et que ses propres vérités rayonnent vers en haut dans son propre être intérieur. - Comme je l'ai dit, je ne pense rien de sympathique ou d'antipathique avec cela, mais seulement quelque chose que je veux caractériser. Cela lui est donné des propres profondeurs de l'âme. Nous trouverons à reconnaître vraiment cela, même si le libellé est le même : si deux disent la même chose, ce n'est pas la même chose. Nous reconnaissons seulement ce qui se trouve à la racine si nous n'adhérons pas à la formulation, mais si nous comprenons comment adhérer à ce qui découle de la vie entière de la personnalité.

Voyez-vous, l'humanité moderne devra apprendre à surmonter ce qui est pratique courante aujourd'hui : quand on se voit présenter quelque chose, on le juge seulement sur la base de son contenu. Nous devons apprendre que le contenu n'est pas du tout l'essentiel. Quand je parle sur la science de l'esprit, je ne mets pas l'essentiel sur la formulation des phrases, sur le contenu, mais l'essentiel est basé sur le fait que dans ce que je dis, coule ce qui est réellement projeté hors du monde suprasensible. Mettre une plus grande valeur sur le comment que sur le quoi, que l'on ressent, que l'on peut ressentir : Les choses sont prononcées hors du monde suprasensible, c'est de cela qu'il s'agit.

Ainsi on doit donc apprendre absolument à l'heure actuelle par rapport à la vie ordinaire. Si n'importe quel journal, n'importe quel magazine peut dire quelque chose, aussi beau que ce soit - on peut dire des choses terriblement belles aujourd'hui, car les choses se trouvent dans la rue, les « beaux idéaux » et les « belles choses » - il ne s'agit pas de la formulation, mais des pouvoirs de l'âme dont elles proviennent, que par les phrases elles-mêmes et par les mots on regarde sur les symptômes, les humains. Nous devons pénétrer comme par un voile à travers le langage et la formulation, et ainsi nous approcher à nouveau de *l'humain*. Cela nous enseigne tout de suite le nouveau développement du langage, qui a détaché l'humain du langage dans son être le plus profond, dans son âme de conscience. Cela nous éduque à la nécessité de regarder non seulement la formulation, mais à travers la formulation jusqu'à l'âme humaine, dans toutes les directions, avec toutes les possibilités de la poursuivre.

Toutefois, quelque chose devra être surmonté si l'on veut progresser dans cette direction, parce qu'aujourd'hui encore, les gens sont habitués aux abstractions, à, j'aimerais dire, ce se tenir bourgeois et philistin, au contenu immédiat. Quand on exprime un idéal et formule encore n'importe quoi d'aussi beau - nous devons nous être clair qu'aujourd'hui c'est aussi bon marché que les mûres, car les idéaux sont formés. On peut placer tous les idéaux possibles pour les humains et les peuples, ils sont formés. Il s'agit d'où ils viennent, d'où ils jaillissent réellement de l'intérieur de l'âme, de la région de l'âme. La vie sera immensément fécondée quand nous venons dans la situation de voir la vie ainsi.

[373]

J'ai peut être aussi la permission de mentionner quelque chose de personnel. Vous voyez, on me donne beaucoup de production poétique. Qui n'écrit pas tous les poèmes aujourd'hui ! Parmi ces productions poétiques, on trouve celles qui sont très parfaites dans la forme, qui expriment à merveille ceci ou cela, et



celles qui sont apparemment maladroites, qui ont des difficultés avec la langue, qui sont même cahoteuses, primitives. Celui qui se place encore à un point de vue non moderne aura bien sûr sa joie sur la beauté, surtout la perfection de la forme de la langue. Il n'éprouvera pas, pas encore aujourd'hui, qu'*Emanuel Geibel* avait raison lorsqu'il a dit de lui-même : Ses vers trouveront un public tant qu'il y aura du poisson frit. - Ils sont beaux, ils sont lisses, et ils trouveront un public, même parmi ces humains qui, par exemple, considèrent *Wildenbruch* ou des gens semblables pour des poètes - et ceux-là sont aussi beaucoup.

Mais il y a une évaluation différente sur ce domaine aujourd'hui, et c'est également le cas pour d'autres arts, mais je parle ici maintenant de la langue. Il y a des poètes aujourd'hui sur les versets desquels on peut trébucher; on peut avoir des difficultés parce qu'ils parlent dans un langage maladroit, mais il y a un nouvel élan en eux ; il faut le sentir ! On doit être capable de regarder, à travers le voile du langage, le vers léché dans le superficiel de l'âme. Car les versets léchés, beaux, les versets léchés qui sont beaucoup plus beaux que les versets de Goethe, sont aujourd'hui aussi bon marché que les mûres ; car la langue écrit déjà la poésie/poétise déjà. Mais la nouvelle vie d'âme, la vie qui vient immédiatement de la source de toute vie, cela doit en premier être cherché. Cela s'exprime parfois tout de suite par ce qu'il y a un combat à mener avec la langue, que c'est dans une certaine mesure en premier à un bégaiement/balbutiement, pour ainsi dire.

[374]

Mais un tel « balbutiement » peut être préférable à ce qui est parfait en soi et n'indique que sur une âme superficielle. Une fois des versets m'ont été donnés à une occasion où nous avions nous-mêmes besoin de tels versets parce que nous devions faire une traduction d'une autre langue, de très beaux versets. Je me suis mis en colère et j'en ai fait de mauvais moi-même. Je suis conscient qu'ils sont bien pires comme versets ; mais je savais que dans ce cas, on m'a mis dans la nécessité d'exprimer dans un langage peut-être cahoteux ce qu'il faut exprimer quand on puise à la source de la vie qu'on recherche. Je ne surestime absolument pas ce que j'ai pris en charge pour l'accomplir ; mais je ne surestime aussi pas les versets léchés qui m'ont été transmis.

La recherche de l'humain à travers le langage à l'âge de l'âme consciente, c'est quelque chose qui émerge à nouveau comme pratique de vie à partir d'une contemplation réelle de la vie linguistique. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, j'ai essayé sans réserve de ne pas parler avec chaque phrase comme si j'avais transmis/traduit la science de l'esprit et toujours voulu prouver le suprasensible, mais j'ai essayé de le placer dans le comment de considération de l'histoire. Et je crois que c'est aussi l'important : qu'on n'appelle pas seulement encore et encore un vrai chercheur spirituel qui utilise les mots esprit et esprit et monde spirituel chaque cinq mots et croit ensuite qu'il peut alors pouvoir suggérer l'humain ainsi, mais qui, par sa manière de voir le monde, même le monde le plus extérieur, par sa façon de représenter les choses, montre que le guide intérieur, qui passe justement de pensée en pensée, conduit de façon de voir en façon de voir et d'impulsion en impulsion, que ce guide est l'esprit. Quand ce guide est l'esprit, alors on n'a pas toujours de nouveau besoin qu'il bipe !

C'est quelque chose qui vous montre comment on peut confirmer au langage, ce que je pourrais présenter dans une conférence complète.



INDICATIONS

Bases textuelles : les conférences ont été transcrites par la sténographe professionnelle Helene Finckh et transcrites en texte clair. Ces transcriptions sont à la base de l'impression. Les retranscriptions sont insuffisantes par endroits.

Pour la 2e édition, ce volume a été revu par David Hoffmann. Les notes de la première édition particulière (éd. par Roman Boos) et de la 1ère édition au sein de l'édition complète, qui étaient en partie des commentaires approfondis, ont été modifiées. En accord avec les autres volumes de l'édition complète, les références se réfèrent désormais uniquement au texte et renoncent à tout commentaire sur le contenu.

L'index des noms a été complété. Le long passage omis par erreur dans la 1ère édition dans la réponse aux questions à la p. 47 a été inséré, ce qui a entraîné un déplacement de la pagination de 2 pages vers l'avant : les anciennes pages 9 - 47 sont maintenant 7 - 45.

Les titres des conférences sont de Rudolf Steiner. Le titre du volume a été choisi par l'éditeur de la première édition en référence au titre général de la première série de conférences.

Éditions particulières et autres publications :

Zurich 5, 7, 12, 14 nov. 1917 "Anthroposophie et sciences académiques", Zurich 1950.

Zurich 17 oct. 1918 (réponse aux questions) dans "Eurythmie. La révélation de l'âme parlante. Une continuation de la façon de voir en métamorphose goethéenne dans le domaine du mouvement humain", GA Bibl.-Nr. 277.

Les quatre conférences d'octobre 1918 ont été publiées pour la première fois dans la revue "Die Menschenschule (L'école de l'humain)", avril-juillet 1959, Zbinden Druck und Verlag AG, Bâle.

Les œuvres de Rudolf Steiner qui ont été publiées dans le cadre de l'édition complète (GA) sont indiquées dans les références par leur numéro de bibliographie. Voir également le registre des noms sous Steiner, Rudolf: : Œuvres et la vue d'ensemble à la fin du volume.

A la page

13 - *d'un certain point de vue anthroposophique* : Cf. Rudolf Steiner "Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)", IV. "Esquisse d'élargissement du contenu de cet écrit", 8. "Une objection souvent soulevée contre l'anthroposophie" GA Bibl.-Nr. 21.

[377]

13 - *Emil Du Bois-Reymond*, 1818 -1896. "über die Grenzen des Naturerkennens (sur les limites de la connaissance de la nature)", conférence tenue lors de la deuxième séance générale de la 45e assemblée des naturalistes/chercheurs de la nature (ndt biologistes aujourd'hui ?) et médecins allemands à Leipzig le 14 août 1872, Leipzig 1872, p.2.

18 - *Friedrich Theodor Vischer* : "Altes und Neues (Ancien et nouveau)", Stuttgart 1881, Première partie.

Johannes Volkelt : "Die Traum-Phantasie (La fantaisie du rêve)", Stuttgart 1875.

Vischer ... Il dit : "Altes und Neues", I., p. 194, "L'âme, en tant qu'unité suprême



de tous les processus, ne peut cependant pas être localisée dans le corps, bien qu'elle ne soit pas ailleurs que dans le corps".

Du Bois-Reymond a parlé de sept énigmes du monde : "Die sieben Welträtsel (Les sept énigmes du monde)", conférence tenue à la séance publique de l'Académie royale des sciences de Berlin pour célébrer l'anniversaire de Leibniz le 8. juillet 1880, Leipzig 1882.

21 - *dans le petit chapitre ... dans mon livre ... "Des énigmes de l'âme"* (1917), GA Bibl.-Nr. 21, chap. IV, 6, p. 150 et suiv.

Vischer y dit : "Ancien et nouveau", I., p. 229 s.

22 - *Comme Goethe parle des yeux de l'esprit et des oreilles de l'esprit* : "Nous apprenons avec des yeux de l'esprit, sans lesquels nous tâtonnons aveuglément, comme partout, et particulièrement aussi dans l'étude de la nature". Goethe, "Erster Entwurf einer allgemeinen Einleitung in die vergleichende Anatomie, ausgehend von der Osteologie (Premier jet d'une introduction générale dans l'anatomie comparée, partant de l'ostéologie)" VII, B (1795) dans "Naturwissenschaftliche Schriften (Écrits de science de la nature)", édité et commenté par Rudolf Steiner dans "Deutsche National-Litteratur" de Kürschner (1883 - 97), 5 volumes, réimpression Dornach 1975, GA Bibl.-Nr. la-e. Vol. 1, GA Bibl.-Nr. 1 a, P. 262.

Sur l'expression "oreilles de l'esprit", voir par exemple : "Sonnant, pour les oreilles de l'esprit, le jour nouveau est déjà en train de naître". "Faust" II, acte 1, région gracieuse, vers 4667 s.

Organes tactiles spirituels : voir la réponse à la question suivante, p. 53. Bergson : voir la remarque à la p. 51.

23 - *conscience regardante, c'est ainsi que je l'appelle dans mon livre "De l'énigme humaine"* : "Vom Menschenrätsel" (1916), GA Bibl.-Nr. 20, p. 160 et suivantes.

[378]

25 - *Visions, hallucinations, illusions* : Voir aussi à ce sujet les conférences publiques "Die Wege der übersinnlichen Erkenntnis (Les chemins de la connaissance suprasensible)", Berlin, 21 novembre 1912 et "Irrtümer der Geistesforschung (Erreurs de la recherche de l'esprit)", Berlin 6 mars 1913 dans : "Ergebnisse der Geistesforschung (Résultats de la recherche de l'esprit)", GA Bibl.-Nr. 62. et les conférences aux membres Dornach 1er et 2 juillet 1921 dans : "Devenir humain, âme du monde et esprit du monde", GA Bibl.-N° 205.

29 - *"Corps de forces formatrices", "Corps éthérique"* : voir les éléments fondamentaux dans Rudolf Steiner, "Theosophie", GA Bibl.-Nr. 9, p. 37 et suiv. et "Die Geheimwissenschaft im Umriß (Science de l'occulte en esquisse)", GA Bibl.-Nr. 13, chapitre "Wesen der Menschheit (Essence de l'humanité)", p. 52 et suiv. et sous-chapitre "Der Ätherleib des Menschen (Le corps éthérique de l'humain)" p. 418 et suiv.

34 - *La connaissance spirituelle mène aux portes de la mort* : Platon, dans le "Phaidon" Socrate : "... les gens ne semblent en effet pas se douter que les hommes qui s'attachent fidèlement à la philosophie ne s'occupent et ne soignent dans la vie, dans toute la vie, que de leur mort et de la mort. Et si cela est vrai, alors il serait extrêmement erroné de penser à la mort toute sa vie, puis, à l'heure de la mort, de se retourner contre son propre désir et son propre but".(67 d-e). Cf. également les propos de Rudolf Steiner sur Arnold Forstlage, p. 76 et suivantes



dans ce volume.

36 - *Franz Brentano*, 1838-1917, sur "l'extension de la manière de regarder scientifique de la nature à des domaines déterminés par ex. psychologiques" par Franz Brentano, Rudolf Steiner avait déjà pris position en 1893 dans un compte rendu de Franz Brentano, "Über die Zukunft der Philosophie (Sur l'avenir de la psychologie". Il conclut : "La reconnaissance générale de la phrase de Brentano serait pour moi synonyme de déclin général de la philosophie", dans : "Methodische Grundlagen der Anthroposophie (Bases méthodologique de la philosophie) 1884 - 1901", GA Bibl.-Nr. 30, p. 526 et suivantes - Rudolf Steiner rend hommage à Brentano en détail, entre autres dans "Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)", GA Bibl.-Nr. 21, chapitre III : " Franz Brentano. (Une nécrologie)", ainsi que dans la conférence Berlin, 12 décembre 1911, dans : "Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie", GA Bibl.-Nr. 115.

36s - *Franz Brentano ... en disant* : littéralement : "Pour les espoirs d'un Platon et d'un Aristote de gagner une certitude sur la survie de notre meilleure partie après la dissolution du corps, les lois de l'association des représentations, du développement des croyances et des opinions et de la germination et de l'action du désir et de l'amour seraient au contraire tout autre chose, sauf une véritable compensation ... Et si vraiment la différence entre les deux conceptions impliquait l'inclusion ou l'exclusion de la question de l'immortalité, il faudrait la qualifier de très importante pour la psychologie et une entrée dans l'étude métaphysique sur la substance comme porteuse des états serait inévitable". Dans "Psychologie vom empirischen Standpunkte (Psychologie du point de vue empirique)", Leipzig 1874, p. 20.

[379]

42 *Richard Semon* : "Le mnémonique comme principe de conservation dans le changement des événements organiques". Troisième édition, Leipzig 1911. Semon étudie les modifications de la substance organique (plante, animal, homme) provoquées par des stimuli extérieurs. Il les appelle "engrammes" et "la somme des engrammes que possède un organisme", son "trésor d'engrammes", un "trésor d'engrammes hérité étant à distinguer d'un trésor d'engrammes acquis individuellement". - "J'appelle phénomènes mnémoniques les phénomènes qui résultent dans l'organisme de la présence d'un engramme déterminé ou d'une somme de tels engrammes. Je désigne par mnémonique l'ensemble des capacités mnésiques d'un organisme". p. 15 - Semon évite délibérément les mots "souvenir" et "mémoire", utilisant plutôt une terminologie qui lui "permet de faire totalement abstraction du fait que les processus matériels en question se manifestent ou non, dans un cas donné, par une sensation supraconsciente". p. 390.

47 - *Définition ...* : *Un humain est une entité qui a deux jambes et pas de plumes* : voir Diogène Laërce, "Vies et opinions des philosophes célèbres", livre 6, chapitre 2, 40 : "Lorsque Platon donna la définition selon laquelle l'homme est un animal bipède sans plumes, et qu'il fut applaudi, il [Diogène de Sinope] arracha les plumes d'un coq et l'amena à son école en disant : < Voilà l'humain de Platon >".

51 - *la représentation bergsonienne* : les vues de Bergson sur l'incapacité de la pensée à saisir la vie, et en général ce qui est en mouvement, se trouvent expo-



sées de la manière la plus frappante dans "La pensée et le mouvant. Essais et conférences ", 3e éd. Paris 1934, spécialement dans la conférence prononcée sous le titre "L'intuition philosophique" au Congrès de philosophie de Bologne le 10 avril 1911.

Herbart et d'autres psychologues ont ... appliqué les mathématiques à l'étude de l'âme : voir Johann Friedrich Herbart, "Psychologie als Wissenschaft neu gegründet auf Erfahrung, Metaphysik und Mathematik (Psychologie comme science nouvellement fondée sur expérience, métaphysique et mathématique)", Königsberg 1824.

dans le chapitre correspondant de ma "Philosophie de la liberté" : voir "La philosophie de la liberté" (1894), GA Bibl.-N° 4, chap. XIII "La valeur de la vie (pessimisme et optimisme)", p. 205 et suiv.

53 - *Ricarda Huch*, 1864 - 1947. "La foi de Luther", Lettres à un ami, Leipzig 1916. Cf. aussi la conférence de Rudolf Steiner sur Luther, Berlin, 11 septembre 1917, dans : "Menschenliche und menschheitliche Entwicklungswahrheiten. Das Karma des Materialismus (Vérités d'évolution humaine et d'humanité. Le karma du matérialisme)", GA Bibl.Nr. 176, surtout p. 223 et suivantes.

[380]

57 - *Wolff disait au 18ème siècle* : Rudolf Steiner cite d'après le bientôt mentionné "Wörterbuch der Philosophie (Lexique de la philosophie!" de Fritz Mauthner, article "histoire", 1er tome, Munich et Leipzig 1910, p. 403.

60 - *Friedrich Schiller* : "Was heißt und zu welchem Ende studiert man Universalgeschichte ? (Que signifie et à quelle fin étudie-t-on l'histoire universelle)", discours inaugural d'Iéna, 26 et 27 mai 1789.

62 - *Herbert Spencer* : voir entre autres "Principles of Biology", Londres 1864, chap. VI, § 288 s. et "Principles of Psychology", Londres 1870-72, chap. IV, § 238.

64 - *Auguste Comte* : voir entre autres "Cours de Philosophie Positive", Paris 1830-42, " Systèmes de la Politique Positive ou Traité de Sociologie instituant la Religion de l'Humanité ", Paris, 1851-54. Comte était mathématicien et s'appuyait aussi sur l'approche mathématique et mécaniste pour ce qui concerne la formation du corps social. Voir notamment "Systèmes de la politique ...", chap. 16.

64f. - *Gotthold Ephraim Lessing* : "L'éducation du genre humain" (1780). Sur l'idée des vies terrestres répétées, voir les §§ 94-100 de ce traité.

66 - *Hegel* : voir les "Vorlesungen über die Philosophie der Geschich (Cours magistraux sur la philosophie de l'histoire)" de Hegel dans : Les œuvres de Georg Wilhelm Friedrich Hegel, édition complète par une association d'amis de l'immortalisé, 9e volume, 3e édition, publiée par le Dr Eduard Gans, Berlin 1845, p. 24 (introduction) et p. 546 s. (conclusion).

Schopenhauer, qui était d'avis : Voir Arthur Schopenhauer, "Le monde comme volonté et comme représentation" II, § 38 "Sur l'histoire", dans : "Les œuvres complètes d'Arthur Schopenhauer en douze volumes". Avec introduction du Dr. Rudolf Steiner, Stuttgart o. J. (1894), vol. 5, p. 286-295.

67 - *Essai de Nietzsche* : Friedrich Wilhelm Nietzsche, "Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben (De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la



vie)". Zweite Unzeitgemäße Betrachtung (Deuxième considération non co forme au temps), Leipzig 1874.

69 - Johannes Volkelt, "Die Traum-Phantasie (La fantaisie du rêve)", Stuttgart 1875.

accusé de spiritisme : c'est l'accusation que Friedrich Theodor Vischer a dû subir à l'occasion de son étude du livre de Volkelt. Voir "Ancien et nouveau". Trois cahiers en un seul volume, Ier cahier : "Le rêve. Une étude sur l'écrit du (Eine Studie zu der Schrift : Die Traumphantasie von) Dr. Johann Volkelt", Stuttgart 1881. Voir aussi la citation de Vischer à la p. 21 du présent volume.

[381]

72 - *et des penseurs plus profonds, entre autres Kant* : voir Emmanuel Kant "Anthropologie du point de vue pragmatique" (1798), § 5 "Des représentations que nous avons sans en être conscients".

74 - *d'une certaine orientation spirituelle* : le 11 septembre 1822, le Saint-Office et le 25 septembre 1822, le pape confirma que l'impression et la publication d'ouvrages enseignant le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil ne seraient plus interdites par l'Église. En 1757 déjà, la Congrégation de l'Index avait pris la décision d'omettre le décret interdisant de tels livres dans la nouvelle édition de l'Index des livres interdits - sans toutefois autoriser expressément leur impression et leur publication.

76 - "Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme)" (1917), GA Bibl.-Nr. 21, p. 167s.

76s - Carl Fortlage, "Acht psychologische Vorträge (Huit conférences psychologiques)", Jena 1869, p. 35 (Première conférence).

80 - Jacob Burckhardt : *Philosophie ist Nichtgeschichte ... L'histoire est la non-philosophie* : voir les cours de Burckhardt de 1868- 1873 "Über das Studium der Geschichte (Sur l'étude de l'histoire)", édités à titre posthume par J. Oeri, Berlin et Stuttgart 1905, 1er chap. "Introduction", 1. "Notre tâche".

83 - *dans mes livres* : sur l'articulation/le membre g du vécût d'âme de l'humain en "âme de sensibilité", "âme d'entendement" et "âme de conscience" : Rudolf Steiner, "Theosophie", (1904), GA Bibl. n° 9, chapitre "Das Wesen des Menschen (L'essence de l'humain)", p. 24-60.

86 - *comme le dit très justement Jacob Burckhardt* : op. cit.

87 - *Jacob Burckhardt attire l'attention sur ce point* : loc. cit.

88 - *Herman Grimm ... classification étrange* : Herman Grimm, "Goethe", Vorlesungen, Berlin 1876, 8. Auflage Stuttgart und Berlin 1903, 2ème tome, p. 7 et suivantes (16ème cours).

"*Phantasie Arbeit der Völker (Fantaisie travail des peuples)*" : Rudolf Steiner raconte dans "Mein Lebensgang" une conversation avec Herman Grimm : "Il me parla de son idée d'une < histoire de la fantaisie allemande > qu'il portait dans son âme. J'eus alors l'impression qu'il voulait en écrire une. Cela n'a pas abouti. Mais il m'expliqua joliment comment le courant continu du devenir historique avait ses impulsions dans la fantaisie populaire créatrice qui, selon lui, prenait le caractère d'un génie suprasensible vivant et agissant". p. 211 (GA Bibl.-Nr. 28, chap. XIV). Voir aussi à ce sujet la conférence "Die Weltanschauung eines Kulturforschers der Gegenwart, Herman Grimm, und die Geistesforschung (La façon de voir le monde d'un investigateur de l'esprit du présent, Herman Grimm, et la recherche spirituelle)", Berlin, 16 janvier 1913, dans : "Ergebnisse



der Geistesforschung (Résultats de la recherche spirituelle)", GA Bibl.-Nr. 62, p. 249-285.

[382]

89 - *l'historien Gibbon* : Edward Gibbon, "History of the Decline and Fall of the Roman Empire", 6 vol., 1776-1788.

ce qui était une étrange énigme pour Herman Grimm : voir Hertnan Grimm sur Gibbon, dans "15 Essays", 1ère série, 1ère édition Berlin 1874, p. 80.

90 - *même si Jacob Burckhardt polémique souvent contre lui* : a. a. 0. et passim.

Burckhardt ... dans ses conférences : Il s'agit sans doute des conférences "Über das Studium der Geschichte (Sur l'étude de l'histoire)" (cf. note à la p. 80).

Ernst von Lasaulx, "Neuer Versuch einer alten, auf die Wahrheit der Tatsachen Philosophie der Geschichte (Nouvelle tentative d'un ancien, sur la philosophie des faits de l'histoire)", Munich 1856.

97 - *Goethe dit* : voir Goethe, "Sprüche in Prosa", dans : Naturwissenschaftliche Schriften (voir la référence à la p. 22), vol. 5, GA Bibl.-Nr. 1 e, p. 489 ; voir aussi Goethe, "Maximes et réflexions".

101 *James Dewar*, professeur de chimie et de philosophie naturelle à Cambridge, puis à Londres à la Royal Institution ; inventeur de la bouteille thermos. La conférence mentionnée n'a pas pu être attestée.

103 - *J'ai ... donné des conférences dans des cercles d'ouvriers* : Voir Rudolf Steiner Autobiographie "Mein Lebensgang", GA Bibl.-Nr. 28, p. 375-380 (chap. XXVIII) et le recueil de conférences "Über Philosophie, Geschichte und Literatur (Sur philosophie, histoire et littérature)", Darstellungen an der Arbeiterbildungsschule und der Freie Hochschule in Berlin (Présentation à l'école de formation des travailleurs et à l'Université libre à Berlin) (1901-1905), GA Bibl.-Nr. 51.

112 - *l'expression triviale ... maintenant nous sommes allés si loin dans la gloire !* : *Propos du famulus de Faust*, Wagner, "Faust" I, nuit, vers 573.

115 - Max Rubner : "Les lois de la consommation d'énergie dans l'alimentation", Vienne 1902.

W. O. Atwater : "Neue Versuche über Stoff- und Kraftwechsel im menschlichen Körper (Nouvelles tentatives sur l'échange substance et énergie dans le corps humain)", in "Ergebnisse der Physiologie (Résultats de la physiologie)", vol. 3, 1904, p. 497-622.

116 - *Hermann Ebbinghaus*, 1850 -1909. "Abriß der Psychologie (Abrégé de psychologie)", 2e éd, Leipzig 1909, I. Chapitre "Conceptions générales".

[383]

119 - *ce qu'il y a derrière le miroir* : Eckermann rapporte comment Goethe s'est exprimé à l'égard de la direction de la pensée scientifique développée dans l'exposé : "Mais pour les humains, la vue de notre phénomène originel n'est généralement pas encore suffisante, ils pensent qu'il faut aller encore plus loin, et ils sont semblables aux enfants qui, lorsqu'ils ont regardé dans un miroir, le retournent aussitôt pour voir ce qu'il y a de l'autre côté". Johann Peter Eckermann, "Entretiens avec Goethe dans les dernières années de sa vie". Deuxième partie, conversation du 18.2.1829.

120 - *conscience regardante/visionnaire ... "Vom Menschenrätsel (De l'énigme de l'humain)* : voir la remarque à la p. 25.



123 - *Carl Wilhelm von Nägeli*, 1817 -1891. "Théorie physiologie mécanique de la filiation", 1884..

Carl Gegenbaur, 1826 --1903. "Recherches sur le squelette de la tête des vertébrés", 1872 ; "Anatomie comparée des vertébrés", 1898.

Avec quels grands espoirs : Ernst Haeckel dans "Natürliche Schöpfungsgeschichte", 8. Aufl., 1889, p. 258.

il y a encore des gens aujourd'hui : Oscar Hertwig dit dans la préface de "Das Werden der Organismen (Le devenir des organismes)", Jena 1916 : "Car nous pouvons dire avec Huxley : <Même si l'hypothèse darwinienne est balayée, la théorie du développement restera là où elle était.> Nous possédons en elle une conquête de notre siècle basée sur des faits et durable, qui compte en tout cas parmi ses plus grandes".

124 - *comme le dit Eduard von Hartmann* : "System der Philosophie im Grundriß (Système de la philosophie en esquisse fondamentale)", Bad Sachsa 1907, vol. II ; "Grundriß der Naturphilosophie (Esquisse de la philosophie de la nature)", p. 172 et 208.

c'est alors que parut ... la "Philosophie de l'inconscient : 1ère éd. Berlin 1869.

125 - *Un contre-écrit parut* : "L'inconscient du point de vue de la théorie de la physiologie et de la descendance. Un éclairage critique de la partie de philosophie de la nature de la philosophie de l'inconscient des point de vue de science de la nature (Das Unbewußte vom Standpunkt der Physiologie und Deszendenz-Theorie. Eine kritische Beleuchtung des naturphilosophischen Teil der Philosophie des Unbewußten aus naturwissenschaftlichen Gesichtspunkten)", Berlin 1872. La deuxième édition, cette fois avec le nom d'Eduard von Hartmann comme auteur, parut en 1877.

Oskar Schmidt : Dans son écrit "Die naturwissenschaftlichen Grundlagen der Philosophie des Unbewußten (Les bases de science de la nature de la philosophie de l'inconscient)" (Leipzig 1877), Schmidt critique Eduard von Hartmann et fait l'éloge de l'écrit anonyme, qui a "pleinement confirmé tous ceux qui ne sont pas acquis à l'inconscient dans leur conviction que le darwinisme est dans le vrai". (S. 3).

[384]

126 - *Oscar Hertwig* ; "Das Werden der Organismen (Le devenir des organismes)", Jena 1917, 3e éd, 1922, p. 45, avec une longue citation de E. von Hartmann.

127 - *Haeckel ... avec sa ... loi biogénétique fondamentale* : "La brève ontogenese ou le développement de l'individu est une répétition rapide et contractée, une recapitulation comprimée de la longue phylogenèse ou du développement de l'espèce", Haeckel dans "Anthropogenie", 4e éd. Leipzig 1891, t. I, p. 64.

129 - *Le concept de "Anlage(disposition)"* est utilisé par Oscar Hertwig, par exemple dans "Die Elemente der Entwicklungslehre des Menschen und der Wirbeltiere (Les éléments de la théorie de l'évolution de l'humain et des vertébrés)", Jena 1910, 4e éd. Voir le chapitre 4 "Expériences de physiologie du développement".

131 - *Dans mon petit écrit* : "La vie humaine du point de vue de la science de l'esprit (Anthroposophie)", Dornach 1916 ; contenu dans : "Philosophie et anthroposophie. Essais rassemblés 1904-1923", GA Bibl.-Nr. 35, p. 225-268.



142 - *Theodor Ziehen*, "Leitfaden der physiologischen Psychologie (Fils directeurs de la psychologie physiologique)", 15 cours magistraux Jena 1891 Cf. le 9e cours : "En face de cela (c'est-à-dire en face de "la psychologie ancienne" et de Kant), nos discussions précédentes nous ont déjà appris que les sentiments de plaisir et de déplaisir n'existent pas du tout dans cette indépendance, qu'ils n'apparaissent plutôt que comme propriétés ou caractéristiques de sensations et de représentations, en tant que soi-disant tonalités de sentiments", p. 146.

144 - *Auguste Comte* : "Cours de philosophie positive", 6 vol., Paris 1830-42, en particulier le 40e-45e cours.

145 - *J'ai attiré l'attention sur ce point* : Dans "Von Seelenrätseln", GA Bibl. n° 21, chap. IV, 6 "Les dépendances physiques et spirituelles de l'être humain", p. 156 et suivantes.

149 - *Mauthner croit même* : Littéralement : "Et lorsque Hegel se méprit à trouver la fin ultime de tout mouvement conceptuel et de la représenter dans sa tête ou dans son système, quand Hegel avait infecté le langage philosophique avec le concept d'esprit, alors la nature est entrée en opposition avec l'esprit ... S'il n'y a plus d'opposition à la nature dans l'humain, alors l'esprit n'a plus besoin de se "mouvoir lui-même" si péniblement pour libérer l'humain de la nature. L'esprit, dont personne n'a jamais su ce qu'il était, qui n'était qu'une ombre pâmée de l'esprit saint, du membre décoratif de la Trinité, l'esprit avec lequel Hegel avait fait la dernière, provisoirement la dernière, grande tentative de pousser à nouveau la nature hors de l'humain et l'humain à nouveau hors de la nature". "Wörterbuch der Philosophie (Lexique de la philosophie)", 2e tome, Munich 1910, p. 141 et 147 (article "Nature").

[385]

150 - *comme Goethe l'a dit à Schiller* : Lors d'un entretien avec Schiller en juillet 1794. Goethe en parle dans son essai "Glückliches Ereignis (Événement heureux)", dans : Naturwissenschaftliche Schriften (voir la référence à la p. 22), vol. 1, GA Bibl.-Nr. 1 a, p. 112.

151 - "*Dans l'intérieur de la nature ...*" : Extrait du poème didactique d'Albrecht von Haller "Die Falschheit menschlicher Tugenden (La fausseté des vertus humaines)" (1730), vers 289 s.

Goethe, quant à lui, a dit : Poème en réponse au poème didactique de Haller intitulé "Toutefois. Au physicien" (1820).

152 - *la ... psychanalyse bien connue ici à Zurich* : depuis l'année 1909, le psychanalyste Carl Gustav Jung habitait à Küsnacht près de Zurich, y avait son cabinet privé et enseignait aussi à l'université de Zurich à partir de 1910.

168 - *Un excellent naturaliste* : Moriz Benedikt, "Zur Psychophysik der Moral und des Rechts (Sur la psychophysique de la morale et du droit)". Deux conférences tenues à la 47e et 48e assemblée des naturalistes allemands. Vienne 1875.

179 - *dans mon livre "Vom Menschenrätsel (Des énigmes de l'humain)"* (1916), GA Bibl.-Nr. 20, "Das Weltbild des deutschen Idealismus (L'image du monde de l'idéalisme allemand)" et le chapitre "Ausblicke (Aperçus)".

182 - *le domaine de la psychanalyse analytique, tout de suite si connu dans cette ville, aussi appelée psychanalyse* : Voir la remarque à la p. 152.

Pour cela, il fallait de nombreuses conférences : Rudolf Steiner avait donné deux conférences sur "Anthroposophie et psychanalyse" juste avant la troisième et



la quatrième conférence de la présente série : les 10 et 11 novembre 1917 à Dornach, dans : "Les êtres spirituels individuels et leur action dans l'âme de l'humain", GA Bibl. n° 178.

188 - *Ludwig Laistner*, "Das Rätsel der Sphinx, Grundzüge einer Mythengeschichte (L'énigmes du Sphinx, traits de base d'une histoire des mythes)", Berlin 1889. Voir *Rudolf Steiner*, "Mein Lebensgang", GA Bibl.-Nr. 28, p. 224-227 (chap. XV).

189 - avec une "conscience supra-individuelle" : voir *Carl Gustav Jung*, "Die Psychologie der unbewußten Prozesse (La psychologies des processus inconscients)", Zurich 1917, chap. 5 "Das persönliche und das überpersönliche Unbewußte (L'inconscient personnel et supra personnel)".

191 - *Jung dit* : op. cit., p. 91.

197s. *Cycle de conférences à Helsingfors* : "Les fondements occultes de la Bhagavad Gita" (1913), GA Bibl.-N° 146. Sur *Wilson* dans la 5e conférence, 1er juin 1913.

[386]

198 - *Woodrow Wilson*, 1856- 1924, président des États-Unis de 1913 à 1921. Voir "Die neue Freiheit (La nouvelle liberté)", Munich 1914, dans le chapitre "Qu'est-ce que le progrès ?", p. 66 et suivantes : "... un gouvernement [n'est] pas une machine, mais un être vivant. Il n'est pas soumis à la théorie de l'univers, mais à la théorie de la vie organique. Il est expliqué par Darwin et non par Newton ... Les constitutions politiques vivantes doivent être darwiniennes dans leur construction et dans leur maniement".

201 - que j'ai parlé des différentes structures de l'âme : Voir par exemple "Die Mission einzelner Volksseelen im Zusammenhang mit der germanisch-nordischen Mythologie (La mission des âmes de peuple particulières en rapport à la mythologie germano-nordique)", 11 conférences à Kristiania (Oslo), du 7 au 17 juin 1910, GA Bibl.-Nr. 121.

Lire dans le ... "Neue Zürcher Zeitung (Nouveau journal zurichois)" : il s'agit d'une recension de *Dostoïevski*, "Politische Schriften (Écrits politiques)", Piper & Co., Munich 1917, dans la "Neue Zürcher Zeitung" du 13 novembre 1917 (n° 2134) et du 14 novembre 1917 (n° 2141). Dans ce compte-rendu, *Dostoïevski* apparaît comme l'aboutissement du mouvement slavophile en Russie, revendiquant avec détermination l'abandon de "Pétersbourg" et la reconcentration de la culture russe sur "Moscou" - l'abandon de l'intelligentsia occidentale décadente et le rassemblement sur la pensée du "peuple" russe...

203 - *Fritz Mauthner* : "Dictionnaire de philosophie", 2 vol. 1910.

Roman Boos, 1889 -1952, chercheur en sciences sociales. Représentant actif de l'anthroposophie et de l'impulsion de la triarticulation. Son traité sur la convention collective de travail est paru en 1916 chez *Duncker und Humblot*, Munich et Leipzig.

204s. - un collègue de médecins ... *Chemins de fer* : L'"expertise du collège médical royal bavarois contre les chemins de fer" n'a pas été conservée, c'est pourquoi son existence passée est aujourd'hui en partie contestée. L'expertise est toutefois mentionnée dans : *Rudolf Hagen*, "Die erste deutsche Eisenbahn", 1885, p. 45 et dans : *Max Kemmerich*, "Kultur-Kuriosa", Sechstes bis siebentes Tausend, München 1909, p. 282 et 295. *Kernmerich* ne peut certes pas indiquer de "source authentique", mais parle d'un "fait suffisamment connu".



208 - *s'il n'en tenait qu'à moi* : Dans la conférence publique du 18 octobre 1917 à Bâle, Rudolf Steiner exprima pour la première fois le souhait de donner le nom de "Goetheanum" au "Johannesbau" de Dornach. "...J'aimerais que cette vision du monde, qui naît scientifiquement de la manière que j'ai indiquée, soit de préférence - ...si l'on ne se méprenait pas, je l'appellerais toujours ainsi - d'après les sources dont elle provient pour moi, le goethéanisme, de même que, si cela n'entraînait pas malentendus sur malentendus, j'appellerais de préférence Goetheanum le bâtiment à l'extérieur, à Dornach, qui est consacré à cette vision du monde". Non publié, prévu pour GA Bibl.-Nr. 72.

209 - *Réponse aux questions* : certaines questions n'étaient pas en étroite rapport avec le sujet et ont donc été omises.

215 - *Richard Wahle* : voir "Über den Mechanismus des geistigen Lebens (Sur le mécanisme de la vie de l'esprit)", Vienne et Leipzig 1906, p. 92 (1er livre, chap. 4).

226 - *René Descartes ... je pense, donc je suis* : voir "Discours de la méthode" (1637) I, 7 et 10 ; et (non littéralement) "Meditationes de prima philosophia" (1641), 2e méditation.

Augustin ... je pense, donc je suis : voir "Soliloquia", II, 1 ; "De ver. relig." 72 s. ; "De trinit." X, 14.

248 - *"élan vital" chez Bergson* : voir Henri Bergson, "L'évolution créatrice", Paris 1907 ; en allemand : "Schöpferische Entwicklung", traduit par le Dr Gertrud Kantorowicz, Iéna 1912, p. 93-103 "Die Lebensschwungkraft (La force centrifuge de vie)".

253 - *Richard Wahle*, "Toute la philosophie et sa fin. Ses rapports à la théologie, la physiologie, l'esthétique et la pédagogie d'état", Vienne et Leipzig 1894. "Über den Mechanismus des geistigen Lebens (Sur la mécanique de la vie de l'esprit)", Vienne et Leipzig 1906.

256 - *Franz Brentano* : voir note à la p. 36.

260 - *Goethe ... Heinroth l'avait incité à le faire* : Voir l'essai de Goethe "Bedeutende Fördernis durch ein einziges geistreiches Wort (Exigences significatives par une parole riche d'esprit)" (1823), dans : Naturwissenschaftliche Schriften (Écrit de science de la nature), (voir la référence à la p. 22), vol. 2, GA Bibl.- Nr. 1b, p. 31-35. Goethe reçut le "Lehrbuch der Anthropologie (Manuel de l'anthropologie)" (Leipzig 1822) de Johann Christian Heinroth le 29 octobre 1822 et nota dans ses "Annalen" à propos de cette année : "L'anthropologie de Heinroth m'a donné des éclaircissements sur ma manière de procéder dans les considérations sur la nature, alors que je m'efforçais justement de réaliser mon cahier de science de la nature".

263 - *Je pense, donc je ne suis pas* : voir à ce sujet les explications de Rudolf Steiner aux p. 226 et suivantes du présent volume.

264 - *Theodor Ziehen* : voir la remarque à la p. 142.

285 - *Franz Brentano*, "Psychologie vom empirischen Standpunkte", 1^{er} volume, Leipzig 1874.

291 - *Goethe ... en disant* : Littéralement : " L'humain en lui-même, dans la mesure où il se sert de ses sens sains, est le plus grand et le plus précis appareil



physique qui puisse exister, et c'est précisément le plus grand malheur de la physique récente que l'on ait pour ainsi dire séparé les expériences de l'humain et que l'on veuille simplement reconnaître la nature dans ce que montrent les instruments artificiels, voire limiter et prouver par là ce qu'elle peut accomplir". "Sprüche in Prosa", dans : Naturwissenschaftliche Schriften, (voir la référence à la p. 22), vol. 5, GA Bibl.-Nr. 1e, p. 351. Voir aussi Goethe, "Maximen und Reflexionen".

296 - *Theologia naturalis*, appelée aussi "théologie naturelle" : Connaissance de Dieu à partir de la nature, de l'être et de la nature du monde et de l'homme ; d'une grande signification dans la philosophie grecque, chez Thomas d'Aquin et au siècle des Lumières.

312 - *Ferdinand Lassalle*, 1825- 1864. "La science et les travailleurs. Un discours de défense devant le tribunal criminel de Berlin contre l'accusation d'avoir publiquement excité les classes non possédantes à la haine et au mépris des possédants", Zurich 1863.

328 - *Leçon inaugurale sur Galilée* : Laurenz Müllner, "Die Bedeutung Galilei für die Philosophie (La signification de Galilée pour la philosophie)", discours d'inauguration tenu le 8. November 1894 à l'université impériale et royale de Vienne. Université de Vienne, Vienne 1894, réimprimé dans : "Anthroposophie", Zeitschrift für freies Geistesleben, vereinigt mit der Monatsschrift "Die Drei" (Périodique pour la vie libre de l'esprit, unifié avec le mensuel "les trois"), 16e année, 1er livre, oct.-déc. 1933, p. 29-57 ; on y trouve aussi une petite compilation "Rudolf Steiner über Laurenz Müllner (sur Laurent Müllner)" (p. 25-28) et une photographie de Müllner.

jusqu'à l'année 1822 : voir la remarque à la p. 74.

334 - *Goethe disait avec raison* : voir Goethe, "Sprüche in Prosa", dans : Naturwissenschaftliche Schriften (voir remarque à la p. 22), vol. 5, GA Bibl.Nr. 1 e, p. 353. Voir aussi Goethe, "Maximen und Reflexionen".

338 - *l'adage commode* : "La nature ne fait pas de sauts", "Natura non facit saltus", d'abord chez Fournier, "Variétés historiques et littéraires", 1613, IX, 247, puis chez Leibniz, "Nouveaux essais sur l'entendement humain", 1756, préface et IV, chap. 16 et chez Linné, "Philosophia botanica", 1751, n° 77.

[389]

La contrainte exercée par la France sur la papauté en 1303 a été exercée : Sur ordre de Philippe IV, un attentat a été perpétré à Anagni contre pape Boniface VIII le 7 septembre 1303. Boniface mourut peu de temps après. Le pape Clément V, de tendance française, ne vint pas en Italie, mais résida depuis 1309 à Avignon, où la curie avait son siège de 1309 à 1377.

338 - *Ordre des Templiers* : L'ordre des Templiers, créé en 1119 pour protéger le Saint-Sépulcre de Jérusalem et ses pèlerins, fut accusé d'hérésie par le roi de France Philippe IV, dans le but d'interdire cet ordre influent et de confisquer son immense fortune. La papauté d'Avignon, entièrement sous influence française, fut docile et, après inquisition et torture, l'ordre fut supprimé (1312) et les membres, déjà arrêtés depuis 1307, furent brûlés (1313).

341 - *Tournant en 1428* : au cours de la guerre de Cent Ans entre la France et l'Angleterre, Orléans fut assiégée par les Anglais en 1428 et libérée en quelques jours en avril 1429 par une petite armée dirigée par Jeanne d'Arc (Pucelle d'Or-



léans).

346 - *Bataille de Morat de 1476* : l'attaque du duc de Bourgogne Charles le Téméraire a été repoussée avec succès par les Confédérés suisses à Grandson et à Morat, et Charles est tombé lors de la bataille décisive qui s'en est suivie à Nancy (1477).

350 - *la guerre de Crimée* : la guerre russo-turque, qui se transforme en guerre de Crimée (1853 - 1856), impliqua également plusieurs puissances et intérêts européens dans les combats, mettant ainsi en péril l'ordre de paix européen.

351 - *Goethe ... Cuvier ... Geoffroy de Saint-Hilaire* : L'entretien entre Goethe et Frédéric Jean Soret eut lieu le 2 août 1830, après que la dispute entre Etienne Geoffroy de Saint-Hilaire et Georges Cuvier eut éclaté à l'Académie de Paris en février de cette année. Goethe s'intéressa de près aux écrits de Geoffroy de Saint-Hilaire et publia en 1830/32 un compte-rendu intitulé "Principes de Philosophie zoologique". Contenu dans : Goethe, *Naturwissenschaftliche Schriften*, (voir la référence à la p. 22), t. 1, GA Bibl.-Nr. 1 a, p. 385-417.

356 - *Schopenhauer* : voir note à la p. 66.

363 - *Gardien du seuil* : voir aussi à ce sujet Rudolf Steiner, "Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs ?" (1904/05), GA Bibl.-Nr. 10, p. 193-203 (chap. "Der Hüter der Schwelle (Le gardien du seuil)").

364 - "*Connais-toi toi-même* » : Proverbe de Chilon ou Solon au temple d'Apollon à Delphes.

[390]

367 - *Fritz Mauthner* : "Beiträge zu einer Kritik der Sprache (Contribution s à une critique de la langue)", 3 vol. Stuttgart 1901-03. "Dictionnaire de philosophie. Nouvelles contributions à une critique de la langue", 2 vol., Munich et Leipzig 1910.

369 - *dans la période difficile actuelle* : en raison d'une épidémie de grippe, il régnait une interdiction partielle de se réunir.

370 - *Woodrow Wilson* : voir la remarque à la p. 198.

371 - *dans l'essai spirituel de Herman Grimm* : Il n'a pas été possible de déterminer avec certitude de quel essai il s'agit. Mais voir les références aux pages 88 et 89.

374 - *Emanuel Geibel*, 1815- 1884, poète et dramaturge.

Ernst von Wildenbruch, 1845.1909, écrivain, poète de chants de héros de guerre et dramaturge.

REGISTRE DES NOMS

Les chiffres en italique indiquent respectivement les pages pour lesquelles une référence existe

Aristote (384-322 av. J.-C.) : 37, 256, 285

Atwater, "W.O." : 115

Augustin (354-430) : 226

Bacon, Francis, de Verulam (1561-1626) : 274

Benedict, Moriz (1835 -1920) : 168s.

Bergson, Henri (1859-1941) : 22, 51, 248, 250s.

Boos, Dr. Roman (1889-1952) : 203



Brentano, Franz (1838-1917) : 36s., 256, 285
 Burckhardt, Jakob (1818-1897) : 80, 86, 87, 90, 190
 Calvin, Johann (1509 -1564) : 345
 Comte, Auguste (1798-1857) ; 64, 144
 Cuvier, Georges (1769 - 1832) : 351
 Darwin, Charles (1809-1882) : 123, 126
 Descartes, René (1596-1650) : 226
 Dewar, James (1842-1923) : 101s
 Dostoïevski, Fiodor Mikhaïlovitch (1821-1881) : 201
 Du Bois-Reymond, Emil (1818-1896) : 13s, 18
 Ebbinghaus, Hermann (1850-1909) : 116
 Fichte, Johann Gottlieb (1762-1814) : 21
 Fortlage, Arnold R. K. (1806-1881) : 76ss.
 Galileo Galilei (1564-1642) : 328
 Gegenbaur, Carl (1826-1903) : 123
 Geibel, Emanuel (1815-1884) : 374
 Gibbon, Edward (1737- 1794) : 89
 Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832) : 22, 96f., 97, 137, 1501, 207, 209, 260, 271s., 291, 301ss., 305, 308, 334, 351s.
 Grimm, Herman (1828-1901) : 88s., 371s.
 Haeckel, Ernst (1834-1919) : 122, 123, 125 et suivants, 127
 Haller, Albrecht von (1708 -1777) : 151 (sans mention de son nom)
 Hartmann, Eduard von (1842-1906) : 51 et s., 118, 124 et s., 126, 152
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (1770-1831) : 21, 66, 149
 Heinroth, Johann Christian (1773-1843) : 260
 Herbart, Johann Friedrich (1776-1841) : 5ls
 Hertwig, Oscar (1849-1922) : 1261, 129, 139s., 169
 Huch, Ricarda (1864- 1947) : 53
 Hume , David (1711-1776) : 274
 Hus, Johannes (1369-1415) : 345
 Jeanne d'Arc (1412-1431) : 341
 Jung, Carl Gustav (1875-1961) : 180, 190 s.
 Kant, Emmanuel (1724-1804) : 72
 Copernic, Nicolaus (1473-1543) : 148
 Laistner, Ludwig (1845-1896) : 188 et s.
 Lasaulx, Ernst von (1815-1861) : 90 et s.
 Lassalle, Ferdinand (1825-1864) : 312
 Leibniz, Gottfried Wilhelm von (1646-1716) : 99
 Lessing, Gotthold Ephraim (1729-1781) : 64 ss, 92, 211
 Locke, John S. (1632-1704) : 274
 Luther, Martin (1483-1546) : 87, 345
 Marx, Karl (1818-1883) : 98
 Mauthner, Fritz (1849-1923) : 58, 149s, 203, 367
 Müllner, Laurenz (1848-1911) : 328
 Nägeli, Carl Wilhelm von (1817-1891) : 123, 169
 Napoléon L, Buonaparte (1769-1821) : 348s.



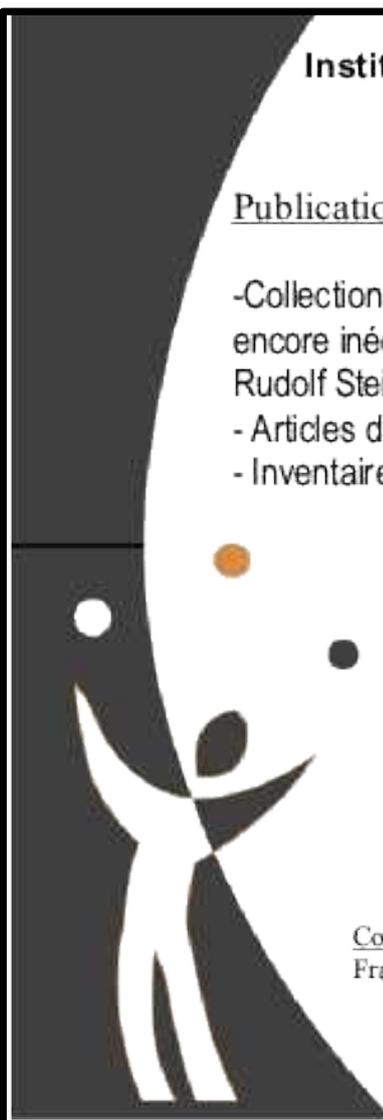
Newton, Isaac (1642-1727) : 198s.
 Nietzsche, Friedrich (1844-1900) : 67
 Platon (427-347 av. J.-C.) : 37, 256, 285
 Rubner, Max (1854-1932) : 115
 Saint-Hilaire, Etienne Geoffroy de (1772-1844) : 351s.
 Schiller, Friedrich (1759-1805) : 60, 150
 Schmidt, Oskar (1823-1886) : 125
 Schopenhauer, Arthur (1780-1860) : 66, 231, 264, 356
 Semon, Richard (1859 - 1919) : 42s.
 Soret, Frédéric Jean (1795 - 1865) : 351
 Spencer, Herbert (1820-1903) : 621, 89
 Steiner, Rudolf (1861 -1925) :
 Travaux :
 " La philosophie de la liberté " (GA Bibl. n° 4) 51, 178, 236.
 "Comment atteindre la connaissance des mondes supérieurs ?". (GA Bibl. n° 10)
 26, 30, 109, 211 s., 237 s., 259, 304.
 "La science secrète en grandes lignes" (GA Bibl. n° 13) 109, 159, 237, 259, 304
 "Les énigmes de la philosophie" (GA Bibl. n° 18) 136s.
 "Sur l'énigme de l'homme" (GA Bibl. n° 20) 18, 25,120, 162, 179
 "Sur les énigmes de l'âme" (GA Bibl.-No. 21) 23, 28s., 39, 48, 76, 143, 145, 285,
 287
 "La vie humaine du point de vue de la science de l'esprit" (dans GA Bibl.- n° 35)
 131
 "mes livres" (ou termes similaires) 31, 33, 38, 70, 81, 83, 137, 210s., 262
 Vischer, Friedrich Theodor (1807-1887) : 18, 20s, 21
 Volkelt, Johannes (1848-1930) : 18, 69
 Wähle, Richard (1857-1935) : 215, 248, 253s, 286
 Wiclif, John (+1384) : 345
 Wildenbruch, Ernst von (1845-1909) : 374
 Wilson, Woodrow (1856-1924) : 198, 370ss.
 Wolff, Christian (1679-1754) : 57
 Ziehen, Theodor (1862-1950) : 142, 248s., 264



Institut pour une tri-articulation sociale

chez François Germani
13 route de Fessenheim
F-67117 Quatzenheim
francois@triarticulation.fr
Tel. 00 33 950 263 598
www.triarticulation.fr

Institut für soziale Dreigliederung
Liegnitzer Strasse 15
D-10999 Berlin
sylvain.coiplet@dreigliederung.org
Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43
www.dreigliederung.de



**Institut pour une triarticulation
de l'organisme social**
Atelier francophone

Publications sur Internet :

- Collections thématiques de passages encore inédits en français de l'œuvre de Rudolf Steiner
- Articles d'auteurs germanophones
- Inventaire des contributions en français

Autres activités sur demande :

- Orientation, conseil personnalisé de lecture sur questions spécifiques
- Introduction ou approfondissement par petits groupes en conférences téléphoniques
- Séminaires

Soumettez-nous vos projets pour des collaborations fructueuses.

Contact :
François Germani +33 (0)950 263 598
francois@triarticulation.fr

www.triarticulation.fr

Design : Sylvain Coiplet

Le catalogue de nos publications en fichiers pdf imprimables à la demande :
www.triarticulation.fr/AM/

Informations diverses-
Choix de traduction-
Glossaire et lexiques -
Droits de propriétés sont dans notre LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT téléchargeable sur :
www.triarticulation.fr/AS/Com/

La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant aux contenus et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir : Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung
IBAN : DE80430609671136056200 BIC : GENODEM1GLS

Formulaire de don en ligne : www.dreigliederung.de/institut/spenden

L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur (voir/www.triarticulation.fr/Soutien.html).

Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre reçu fiscal.

Dans l'espace entre le temps des initiatives privées pour la triarticulation sociale en 1917 et celui public du printemps 1919 (jusqu'aux conférences d'Oxford à l'automne 1922), Rudolf Steiner utilise les 2 automnes (temps de Michaël 1917 et 1918) pour introduire à son livre « Des énigmes de l'âme », paru en novembre 1917 (GA021 aujourd'hui) par de courts cycles publics à vocation scientifique (voir aussi GA072).

De différentes façons, il parle des 4 à 5 semaines qu'il lui a fallu pour aboutir.

A quoi exactement ? ...reste peut être encore la véritable énigme de ce qu'il appelle ensuite triarticulation.

Il le fait à chaque fois par une gradation de sciences allant à chaque fois différemment à celle du social (ou sociétal plus exactement) en passant par celles de l'âme et l'esprit.

Comme si, à la triarticulation des facultés de l'âme dans leur rapport à la corporéité, correspondait aussi trois sciences principales aux exigences leur étant propres.

En effet, nous savons aujourd'hui, ce qu'encore peu d'auditeurs savaient alors : l'aboutissement de cette démarche de triarticulation, lui permettait aussi d'apporter sa propre contribution à la science sociale alors naissante.

Et cela sans simplement transposer directement des modes propres aux science de la nature à ceux de la vie en société.

Ne serait-on pas au moment historique, où une dimension collective consciemment cultivée doit être à côté de ce qui était surtout jusque là, le fait des individus ?

On pourrait presque dire actuellement qu'un autre enjeu y est aussi lié : la biologisation ou non de l'être humain.

Concrètement cela se joue probablement particulièrement dans une science pour la maîtrise de l'économie moderne surgissant en dernier dans l'histoire comme mode original de rapport social après le politique et le spirituel.